

Sylvie ROCA-GERIS

Promets-moi de m'obéir



Frato-Editions

Collection Diamant



Promets Moi de M'obeir

Roman



Erato Editions

Collection Diamant



Sylvie ROCA-GERIS

Promets Moi de M'obeir

Roman

ISBN 978-2-37447-042-9

Dépôt Légal : Novembre 2015

© Erato–Editions - Imprimé en France

Tous droits réservés

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Chapitre 1

Jimmy, le barman du Sheraton haussa les sourcils. Sur l'écran géant de télévision fixé au mur, une silhouette familière venait

d'apparaître. Il se faufila entre les tables, portant son plateau d'une main. L'inauguration d'une boîte branchée faisait les gros

titres du journal du soir.

Il s'arrêta à une table et salua chaleureusement les hommes d'affaires attablés.

– Monsieur Maxwell, c'est un plaisir de vous voir ; dit-il en déposant les verres.

– Merci, Jimmy ; comment va votre femme ?

– Mieux merci, elle est toujours hospitalisée mais son état s’améliore de jour en jour.

Il jeta un coup d’œil à l’écran, subjugué. Il n’était pas le seul d’ailleurs, la plupart des yeux masculins étaient braqués sur

l’image. Le caméraman s’attardait sur une danseuse qui semblait particulièrement prendre plaisir à se déhancher au son d’une

musique techno.

– Vous la connaissez ? demanda soudain un des clients.

– Oui, c’est une cliente... une Française... elle est à New York pour assurer la promotion de son roman...

– Une romancière ? s’enquit Maxwell en fonçant les sourcils.

– Oui, c’est son troisième roman publié ici, elle est même en pourparlers avec un studio de cinéma... pour l’adaptation de

son premier titre...

– Jolie femme, fit un des hommes d’un ton appréciateur.

– Oui, c’est aussi quelqu’un de très agréable ; reprit Jimmy. Toujours un sourire ou un mot gentil pour le personnel...Je vous

souhaite une bonne soirée, messieurs.

Il salua d’un signe de tête et regagna le comptoir. Les conversations avaient repris dans la salle. Il secoua la tête en souriant.

Miss Beauchamp n’allait pas tarder à apparaître et il se demandait comment les clients du bar réagiraient en la voyant en

chair et en os.

Le silence se fit soudain dans la salle. Tous les regards se tournèrent vers l’entrée.

Sandra Beauchamp, vêtue d’une robe en dentelle noire, d’un Perfecto en cuir rose fuchsia et perchée sur des escarpins à

talons démesurés, s’avança jusqu’au comptoir, les sourcils froncés.

– Bonsoir Jimmy, qu’est-ce qu’il se passe ? demanda-t-elle en prenant place sur un tabouret en cuir noir.

– Bonsoir miss, on vient de vous voir à la télévision... à l’inauguration du *Parisien*.

– J’ignorais qu’il y avait des journalistes télé à cette soirée ! Carole ne m’en avait pas parlé !... et pourquoi tous ces

bonhommes me regardent-ils comme ça ?

– Et bien... commença le barman, gêné. La caméra s’est un peu attardée sur vous...

Sandra prit une profonde inspiration avant de dire :

– Je crois que je me suis un peu lâchée sur la piste de danse ! si j’avais su que cela ferait l’objet d’un reportage télé...

– Je vous sers une coupe de Champagne ? proposa Jimmy en haussant les épaules.

– Oui, je crois que j’en ai besoin... Je vais m’enfermer dans ma chambre et ne plus en sortir !

Le barman déposa la coupe sur le comptoir en souriant.

– Ce serait dommage !

– Merci, Jimmy... tout de même, je vais dire deux mots à Carole ! Comment va Sandy ?

– Bien, elle a commencé à se lever...

– J’irai la voir demain, je n’ai rien de prévu.

– Cela lui fera plaisir, mais ne vous sentez pas obligée...

– Non, j’ai beaucoup aimé discuter avec votre femme, nous avons pas mal de points communs, elle et moi ...

Sandra Beauchamp jeta un coup d’œil à sa montre. Le chauffeur envoyé par le studio de cinéma n’allait pas tarder.

Elle avait un dîner d’affaires avec David Dexter, grand manitou d’un des plus grands studios américains. C’était leur

troisième entrevue et ils n’arrivaient pas à se mettre d’accord. Elle tenait absolument à avoir un droit de regard sur le casting

et Dexter ne semblait pas disposé à le lui accorder.

Jimmy leva les yeux sur la salle.

– Excusez-moi.

Il contourna le comptoir et s’approcha d’une des tables.

– Monsieur Maxwell ? je vous ressers autre chose ?

– Non merci, pourriez-vous donner ma carte à votre cliente française, j’aimerais lui offrir un verre ; fit l’homme en désignant

Sandra du menton.

– Bien sûr, monsieur... mais je crois que Miss Beauchamp a un dîner ce soir, un chauffeur doit passer la prendre...

– Rien ne m’empêche de l’inviter ! faites-le, s’il vous plaît.

– Bien, monsieur.

Jimmy fit demi-tour ; le ton de l’homme d’affaires l’avait incité à obéir. Il connaissait ce client depuis suffisamment

longtemps pour avoir appris à ne pas le contrarier.

Sous des dehors affables, Christian Maxwell III pouvait se montrer extrêmement dur. Il avait la réputation d’être sans pitié en

affaires.

Fils aîné d’une très grande famille américaine qui avait fait fortune dans les mines d’or et de diamant, il avait diversifié ses

activités dans le pétrole avant de se lancer à la conquête des réseaux informatiques.

– Miss Beauchamp, il y a un de nos bons clients qui souhaiterait vous offrir un verre ; fit Jimmy en lui tendant la carte de

Maxwell.

La jeune femme saisit le carton, y jeta un rapide coup d’œil avant de regarder le barman.

– Christian Maxwell ? qui est-ce ?

– Un homme d’affaires très puissant et extrêmement riche, miss... il est à la table du centre ; ajouta-t-il en désignant

Maxwell.

Sandra pencha la tête pour apercevoir celui qui l’invitait. Elle jeta un coup d’œil vers l’entrée, son chauffeur venait

d’apparaître à la porte du bar.

Elle lui fit signe de patienter deux minutes, descendit du tabouret et se dirigea vers le centre de la salle, ignorant les regards

braqués sur elle.

– Monsieur Maxwell, fit-elle en tendant la main. Sandra Beauchamp... je suis désolée, je suis attendue... nous allons devoir

remettre ce verre à un autre soir...

– J'en suis navré, miss ; rétorqua l'homme dans un français parfait. Je dois m'absenter de New York pour affaire, puis-je

vous contacter à mon retour ?

– Bien sûr... voici ma carte avec mon numéro de portable et mon adresse mail... si vous permettez, je dois y aller.

– Et bien, bonne soirée ; fit Maxwell avant de lâcher la main de la jeune femme.

– Merci.

Sandra tourna les talons et se dirigea vers le chauffeur qui l'attendait patiemment. Elle adressa un petit signe au barman avant

de passer la porte vitrée sans se retourner.

Bon sang, ce Maxwell ! Très bel homme ! Grand, des épaules carrées, une classe folle... et des yeux ! qui vous

déshabillaient, vous déstabilisaient !!! des yeux d'un marron extraordinaire ! et une poigne de fer...

Elle haussa les épaules en frissonnant avant de monter à l'arrière d'une longue limousine blanche.

Ce soir, elle avait d'autres chats à fouetter...

Dexter ! celui-là, il commençait à l'agacer sérieusement. S'il ne cédait pas ce soir, elle laisserait tomber. Après tout, il y

avait d'autres studios de cinéma... celui pour lequel il travaillait n'avait pas le monopole aux Etats-Unis... et puis il y avait

les studios européens, même si les moyens financiers de ces derniers n'égalait pas les américains.

Elle se cala contre le dossier en cuir, le regard perdu sur la circulation. Prise d'une inspiration, elle alluma son smart-phone,

se connecta sur Google Images et tapa le nom de Maxwell dans le moteur de recherche. Aussitôt une photo de famille apparut.

Christian Maxwell II posait avec ses fils lors de l'inauguration de ses bureaux dans la nouvelle tour du World Trade Center.

Outre Christian, il y avait deux autres Maxwell. Andrew et Robert. Le plus jeune accompagné de sa femme.

Tiens donc, monsieur Maxwell, où donc est votre épouse ? N'y a-t-il pas de Madame Christian Maxwell III ?

Le chauffeur interrompit ses recherches en venant lui ouvrir la portière. Elle sortit du véhicule et coupa son téléphone, elle

verrait plus tard.

Elle respira un grand coup et entra dans le hall du Hilton. Elle se dirigea vers la salle à manger. Carole était déjà attablée

avec Dexter et un homme qu'elle n'avait jamais rencontré à ce jour. Ils se levèrent pour l'accueillir.

– Bonsoir, miss Beauchamp, je vous présente Henry Stevens, le directeur général des studios...

– Monsieur Stevens... Carole ; fit-elle en embrassant son avocate et agent.

– Sandra...

– Bien, que désirez-vous boire ? demanda Dexter en se rasseyant.

– Du Champagne, s'il vous plaît. Vous avez fait le déplacement à New York uniquement pour moi ? dit-elle à l'adresse de

Stevens.

L'homme eut un sourire avant de scruter la jeune femme.

– J'avais très envie de vous rencontrer en effet... c'est la première fois qu'il faut autant de temps à David pour conclure une

négociation... je me suis demandé qui pouvait bien lui tenir tête à ce point !

Sandra éclata de rire avant de dire :

– Et pourtant, il est coriace, croyez-moi... mais moi aussi... je sais ce que je veux et je suis prête à renoncer au pont d'or que

vous me faites ... et à examiner les propositions des autres studios ... j'ai écrit un roman en imaginant mes personnages d'une

certaine façon, et je refuse de voir des acteurs qui ne me plairaient pas jouer leurs rôles... c'est aussi simple que ça !

Dexter haussa les sourcils et poussa un grand soupir avant de boire une gorgée de vin blanc.

– Je vous l’avais dit, Henry... c’est une tête de mule...

– Elle n’a pas tort...je comprends, miss Beauchamp... je pense que nous pouvons peut-être nous entendre...

Sandra le regarda bouche bée, sa coupe de Champagne en suspens à quelques centimètres de sa bouche. Dexter aussi avait

l’air surpris.

– Henry ? fit-il en fonçant les sourcils.

– Oui, je crois que nous pouvons accorder à miss Beauchamp ce droit de regard... j’ai souvent été déçu par le choix de

certains acteurs dans les adaptations cinématographiques de roman, je peux comprendre qu’elle s’inquiète...

Un serveur arriva avec les entrées, permettant aux convives de se plonger dans leurs pensées. Dexter semblait perplexe. Il

n’en croyait pas ses oreilles ! Il avait tout fait pour dissuader cette Française et voilà que le big boss en personne lui donnait

tort !!!

Il secoua la tête avant d’adresser un regard noir à la jeune femme. Elle lui répondit par un sourire narquois.

Deux heures plus tard, ils avaient convenu d’un accord. Dexter raccompagna les deux femmes jusqu’à la limousine.

– Félicitations ; dit-il les lèvres pincées. Bonsoir, miss Beauchamp, on se revoit pour la signature définitive. Je vous

recontacte dès que le contrat est prêt.

– Bien, voyez ça avec Carole, bonsoir.

Les deux femmes montèrent en voiture et Sandra serra le poing.

– Yes ! on l’a eu !

– Je n’en reviens pas ! tu as eu Stevens au charme !

– Je n’ai pourtant rien fait de spécial ! rétorqua la jeune femme en haussant les épaules... Dis-moi, tu connais un certain

Christian Maxwell ?

– Lequel ? le père ou le fils ?

– Le fils ; il était au bar de mon hôtel ce soir, il m’a invitée à prendre un verre mais j’ai dû refuser, j’attendais la voiture.

– Oui, une sacrée réputation en tout cas... homme d’affaires pas commode il paraît, grand sportif, divorcé, pas d’enfant... ;

répondit Carole en se tournant vers son amie. Tu t’intéresses à lui ?

– C’est plutôt le contraire apparemment ... bel homme en tout cas ...

– Oui, mais...

– Mais quoi ? demanda Sandra intriguée...

Carole haussa les épaules. Elle avait croisé Maxwell à plusieurs reprises lors de dîners de charité, de réceptions ; ce type

lui faisait froid dans le dos.

Il lui faisait l’impression de considérer les femmes comme des objets ...

Elle le savait divorcé mais ignorait ce qu’il était advenu de l’ex– madame Maxwell.

– Carole ?

– Je ne sais pas quoi te dire, c’est juste une impression... je l’ai rencontré dans des dîners ou des soirées chez des

connaissances communes, il me fait un peu peur, si tu veux tout savoir...

– Peur de quoi ? il y a eu quelque chose entre vous ?

– Non ! sûrement pas ! pas mon type ! il est beau, d’accord, riche... mais pour rien au monde je ne sortirais avec lui...je ne

peux pas t’expliquer ... il a divorcé il y a trois ou quatre ans, je crois... sa femme était la fille d’un grand brasseur de bière

américain d’origine européenne, on les voyait partout et du jour au lendemain ... je ne sais pas ce qu’elle est devenue.

Sandra haussa les sourcils. Il ne lui avait pas fait mauvaise impression. Et pourtant d’habitude elle avait le nez pour repérer

les sales types.

– Bon, de toute façon, il m’a juste invitée à prendre un verre ! il partait en voyage d’affaires, je ne

sais pas si son invitation

tiendra toujours à son retour.

– Fais gaffe à toi en tout cas...

La limousine se gara devant l'immeuble de Carole. Les deux femmes s'embrassèrent et le lourd véhicule repartit en direction

du Sheraton.

Une fois revenue dans sa suite, Sandra alluma son ordinateur et cliqua à nouveau sur Google Images. Les paroles de Carole

raisonnaient dans sa tête.

Elle fit défiler toutes les pages sur la famille Maxwell. Elle apprit que le père était veuf, qu'il s'était remarié et avait eu

deux autres fils.

Christian était donc né du premier mariage. Elle allait refermer le PC lorsqu'elle tomba sur des photos du couple. La femme

de Maxwell était mince, brune et plutôt jolie. Mais elle avait l'air triste, malheureux.

Un peu plus loin, elle trouva un article sur leur divorce. Selon le journaliste, Elisabeth Maxwell était partie vivre en Europe

dans la famille d'origine de son père.

– Et bien, monsieur Maxwell, j'aimerais bien connaître vos secrets ! murmura Sandra avant de fermer la connexion.

Chapitre 2

Deux jours plus tard, Carole appela son amie pour lui dire que le contrat était prêt.

– Super, tu veux que je passe à ton cabinet ?

– Non, Dexter veut qu'on le retrouve à son hôtel... ce soir à dix neuf heures, ça te va ?

– D'accord ; répliqua Sandra en soupirant.

– J'ai deux invitations pour le dîner de charité du Maire de demain soir, tu veux bien venir avec moi ?

– Pourquoi pas... ça me changera les idées, j'ai bossé comme une malade sur mon manuscrit depuis deux jours !!

– Super, tout le gratin new-yorkais sera là !! bon, on se voit plus tard pour la signature. Salut.

L'avocate raccrocha. Sandra referma son ordinateur. Elle avait bien avancé son quatrième roman. Son éditeur la harcelait

pour le sortir avant les fêtes de fin d'année.

Après avoir signé le contrat avec Dexter, les deux femmes s'installèrent au bar du Sheraton pour prendre un verre.

– Alors ce dîner de charité ? demanda Sandra en reposant son verre.

– Tu vas voir tout ce que New York compte de milliardaires, hommes d'affaires et belles dames !

– La famille Maxwell ?

– Bien sûr, ils font partie des proches du Maire, ils l'ont toujours soutenu... Ils ont financé ses campagnes... Sandra...

– Ne t'inquiètes pas pour moi, je suis une grande fille ! et puis ce n'est pas parce qu'il m'a invitée à prendre un verre que je

vais coucher avec lui ! J'ai consulté Google, sa femme serait partie vivre en Europe...

– Ouais, c'est ce qui s'est dit à l'époque...

– Tu n'y crois pas ? s'étonna la jeune femme en fonçant les sourcils. Ce n'est pas Henry VIII !

L'avocate éclata de rire avant de dire :

– Non, tout de même pas ! Bon, si nous allions dîner ?

Les deux femmes gagnèrent la salle à manger de l'hôtel.

Le lendemain soir, Sandra Beauchamp se regarda une dernière fois dans le grand miroir de sa suite. Sa robe en dentelle et

satins frôlait l'indécence. Elle hésita un instant à se changer, jeta un coup d'œil au décolleté du dos qui descendait jusqu'au

creux de ses reins.

Après tout, on voyait quoi ? Elle haussa les épaules, ramassa sa cape en satin et sa pochette et quitta sa suite.

Carole devait l'attendre devant l'hôtel. Dans l'ascenseur, elle eut droit aux regards choqués de deux femmes d'un âge

avancé, vêtues de longues robes en mousseline rose.

Elle sourit intérieurement ; ces tenues leur donnaient des allures de poupées Barbie qui auraient très

mal vieilli.

Elle secoua la tête en se grondant en silence. Elle n'était guère charitable. L'ascenseur stoppa en douceur, elle se retourna

pour sourire aux femmes qui la fusillèrent du regard.

Avant de sortir, elle passa sa cape sur les épaules et salua le portier d'un signe de tête.

Il traversa le trottoir pour lui ouvrir la portière d'une berline allemande.

– Bonsoir, Sandra...

Elle l'embrassa sur la joue avant de se caler contre le confortable dossier en cuir crème.

– Alors, qu'est-ce qu'il va se passer ce soir ? demanda Sandra en resserrant sa cape sur elle.

– Oh, toujours pareil... un super dîner, une vente aux enchères d'objets en tous genres et un bal. Tiens, voici la plaquette des

objets mis en vente...

Sandra feuilleta distraitement la brochure avant de tomber en extase devant la photographie d'un magnifique vase chinois.

– Waouh ! ça, c'est ... il doit valoir une fortune !!

– Oui, le Maire compte de très riches donateurs parmi ses amis ; rétorqua l'avocate en haussant les épaules. Je pense qu'il

va récolter une très belle somme cette année encore pour sa fondation... elle vient en aide aux enfants autistes entre autre et à

leurs familles, bien sûr... ils ont pu créer plusieurs écoles spécialisées, embaucher des médecins et des éducateurs.

– Le Maire a un enfant autiste ? s'étonna Sandra.

– Oui, il avait... il est mort il y a deux ans, il a échappé à la surveillance de sa nounou et a été renversé par un bus...

– Et bien... je comprends mieux sa politique sociale maintenant...

La voiture stoppa au bord du trottoir, devant l'hôtel de ville illuminé. Les deux amies descendirent du véhicule pour se

diriger vers les marches menant au perron.

A l'intérieur de nombreux invités en tenues de soirée discutaient dans le hall gigantesque. Elles

déposèrent leurs capes au

vestiaire avant de gravir les marches menant au premier étage et à la salle de réception.

Le Maire et son épouse les accueillirent chaleureusement.

– Miss Bernstein ! je suis ravi de vous revoir ! fit le Maire en serrant la main de l’avocate.

– Merci, monsieur le Maire. Permettez-moi de vous présenter Sandra Beauchamp... Sandra est française et écrivain...

– Oui ! s’exclama l’épouse de Stanley Brandford, c’est vous qui avez écrit ce thriller fascinant ! vous avez une imagination !

– Madame Brandford, je dois dire que New York m’inspire ; dit Sandra en lui serrant la main.

– J’espère que vous passerez une bonne soirée ; fit à son tour le Maire en souriant..., et merci pour votre présence.

Il les salua d’un signe de tête. Carole entraîna son amie dans une vaste salle où régnait un brouhaha joyeux. Des serveurs en

livrée portaient des plateaux remplis de coupes de Champagne.

– Viens, je vais te présenter à des gens importants...

Sandra suivit l’avocate à travers une foule d’hommes en smoking et de femmes en robes longues, toutes plus belles les unes

que les autres.

Elle songea un instant que les bijoux portés par les invitées devaient représenter une véritable fortune.

– Ta robe fait son petit effet ! murmura Carole en lui faisant un clin d’œil.

En effet, les conversations perdaient de leur intensité quand les deux femmes passaient près des groupes formés par les

convives.

L’avocate s’arrêta près de plusieurs hommes élégamment vêtus et occupés à parler base-ball. Carole lui présenta un juge de

la Cour suprême ainsi que plusieurs autres juges et avocats.

Sandra serra les mains en souriant et tout à coup, son regard fut attiré par une silhouette qui dépassait de nombreux invités.

L’homme vêtu d’un smoking noir la fixait intensément. Christian Maxwell ! Il leva sa coupe de

Champagne dans sa direction,

un sourire en coin sur les lèvres.

Elle le salua d'un signe de tête avant de s'intéresser à nouveau à la conversation entre Carole et le juge Philips.

Des portes s'ouvrirent soudain dans leur dos, laissant place à une salle meublée de tables somptueuses.

– Puis-je vous offrir mon bras ? demanda le juge de la Cour suprême à Sandra qui lui sourit en retour.

– Merci.

Les invités se dirigèrent vers la salle à manger. Des maîtres d'hôtel dirigeaient les convives vers leurs tables. Sandra se

retrouva assise entre Philips et un avocat rondouillard. Carole prit place en face d'elle.

– Monsieur le juge ! fit une voix dans son dos.

– Christian, c'est un plaisir de vous voir ; rétorqua Philips en serrant la main de son interlocuteur. Vous connaissez Miss

Beauchamp ?

– Nous nous sommes croisés rapidement... je suis ravi de vous revoir... ; ajouta-t-il en portant la main de la jeune femme à

ses lèvres.

– Monsieur Maxwell ; fit-elle en le saluant d'un hochement de tête.

– Votre robe est splendide ! murmura-t-il en se penchant à son oreille. J'espère que vous m'accorderez une danse ; reprit-il à

haute voix avant de saluer les autres convives.

Sandra le suivit des yeux lorsqu'il s'éloigna pour gagner sa table. Elle jeta un rapide coup d'œil aux compagnons de table de

Maxwell. D'après les photos vues dans Google, elle reconnut Christian Maxwell père, ses deux autres fils et sa belle-fille.

A plusieurs reprises au cours du dîner, elle tourna la tête en direction de la table des Maxwell. A chaque fois, le regard de

Christian Maxwell III était posé sur elle.

Le Maire monta soudain sur l'estrade et réclama le silence. Aussitôt les conversations se turent.

– Mesdames et Messieurs, je tiens à vous remercier d'avoir accepté cette année encore notre invitation. Comme vous le

savez, nos chercheurs avancent chaque jour un peu plus dans l'étude de cette maladie qu'est l'autisme. De nombreux progrès

ont été faits, mais nous devons nous mobiliser encore et toujours pour permettre aux enfants atteints, de vivre normalement. Je

laisse la parole à notre commissaire-priseur qui va animer cette vente aux enchères avec son brio habituel... j'ai nommé

Monsieur Paul Dunbar !

Les applaudissements crépitérent dans la salle et Dunbar dut réclamer le silence à plusieurs reprises.

– Cette année encore, chers donateurs, vous avez fait preuve d'une grande générosité en offrant ces merveilleux objets...

j'espère que les acheteurs feront preuve d'une aussi grande largesse !

– Quelque chose t'intéresse ? demanda Carole en ouvrant le catalogue.

– Oui ce vase chinois... mais je suppose que son prix va atteindre une somme extraordinaire ; répondit Sandra en haussant

les sourcils. Il doit valoir une petite fortune... de toute façon il n'est qu'en sixième position... je verrai bien...

Le juge Philips emporta les enchères sur un tableau d'un artiste new-yorkais. La famille Maxwell se distingua en remportant

deux pièces rares en bronze.

Vint enfin le vase chinois.

– Mesdames et messieurs, voici un vase de l'époque Ming... une véritable merveille... sa mise à prix est de vingt cinq mille

dollars... avons-nous des amateurs ?

Sandra leva le doigt tout en repérant le visage de Christian Maxwell tourné vers elle. Elle le vit lever la main à son tour.

Carole soupira. Elle connaissait la réputation de Maxwell ; lorsqu'il voulait quelque chose, il ne laissait personne se mettre en

travers de son chemin.

Elle tourna son regard vers son amie, secoua la tête pour la dissuader de poursuivre.

Sandra sourit et reporta son attention sur l'estrade. Elle hocha la tête à l'intention du commissaire-priseur qui haussa les

sourcils avant de se tourner vers la table des Maxwell.

L'enchère monta rapidement, atteignant des sommets. Le silence s'était fait dans la salle.

– Quelqu'un veut-il surenchérir ?

Sandra plissa les yeux, tourna lentement la tête sur sa droite. Christian Maxwell ne la quittait pas des yeux. Impassible.

Elle prit une grande respiration avant de secouer négativement la tête et de boire une grande gorgée de Champagne.

– Adjudé à monsieur Christian Maxwell pour la somme de...

Le juge Philips se pencha à l'oreille de la jeune femme :

– Et bien, c'était amusant de voir quelqu'un tenir tête au fils Maxwell... ce ne doit pas arriver très souvent...

– J'avais très envie de ce vase mais je n'ai pas sa fortune... dommage.

A la fin des enchères, le commissaire-priseur remercia les généreux donateurs encore une fois et annonça le montant colossal

récolté pour la fondation du Maire.

Brandford vint à son tour remercier ses invités et conclut par ces mots :

– Et maintenant que la danse commence... monsieur le chef d'orchestre...

Des couples se formèrent aussitôt sur la piste.

– Miss Beauchamp, voulez-vous danser ? proposa le juge Philips.

– Avec plaisir.

Le couple se leva pour se diriger vers la piste. Du coin de l'œil, Sandra aperçut Christian Maxwell se rasseoir, visiblement

mécontent. Elle sourit intérieurement. Philips l'entraîna dans une valse étourdissante. Le juge était visiblement un excellent

danseur.

A la fin de la danse, l'orchestre se lança dans un morceau plus calme.

– Vous aimez danser, monsieur le juge ? demanda-t-elle en reprenant son souffle.

– Oui, beaucoup, mon épouse et moi adorions ça... elle est décédée et depuis j'avoue que je sors moins souvent ...

– Je suis désolée...

Ils dansèrent encore un moment puis le juge raccompagna Sandra à la table. Elle venait à peine de se rasseoir que Christian

Maxwell se penchait vers elle.

– Puis-je vous inviter ? fit-il à voix basse.

– Pourquoi pas ?

Elle lui tendit la main et il l'entraîna vers la piste où l'orchestre venait d'entamer une salsa. Lorsqu'il posa une main au

creux de ses reins, Sandra ne put réprimer un frisson. Ils se lancèrent dans une danse sensuelle, corps contre corps, ignorant le

reste des danseurs.

– Ce vase vous plaisait beaucoup n'est-ce pas ? murmura-t-il à l'oreille de sa cavalière.

Sandra le regarda droit dans les yeux avant de répondre :

– Oui mais je n'étais pas disposée à y laisser ma chemise !

– Hum... j'aimerais beaucoup vous voir sans chemise... ; rétorqua-t-il d'une voix rauque. Vraiment beaucoup...

A la fin du morceau, Maxwell resserra son étreinte.

– Dansez encore avec moi.

– Je ne vois pas comment je pourrais vous dire non ! répliqua-t-elle ironiquement.

Les bras de Maxwell l'enserraient comme un étau.

Il eut un petit rictus avant de reprendre :

– Ne me dites jamais non, je ne supporte pas ça !

Sandra lui lança un regard étonné avant de dire :

– Vous avez sans doute l'habitude d'être obéi au doigt et à l'œil mais je ne suis pas quelqu'un de très

obéissant... j'aime

mon indépendance, monsieur Maxwell...

– Je pourrais vous apprendre à m'obéir...je m'en ferais un plaisir, d'ailleurs ; lui susurra-t-il à l'oreille.

Sandra se raidit, leva les yeux vers lui pour essayer de deviner ses pensées. Etait-il sérieux ? Les paroles de Carole lui

revinrent en mémoire.

Un frisson désagréable la parcourut.

– Ramenez-moi à ma table, s'il vous plaît.

Maxwell la fixa un moment en silence puis sourit et la prenant par la main, la raccompagna jusqu'à sa chaise.

– Ce fut un plaisir, miss, j'espère que nous nous reverrons bientôt ; fit-il en déposant un baiser rapide sur la main de la jeune

femme.

Puis il tourna les talons et regagna sa table.

Sandra le suivit des yeux, perplexe. Plaisantait-il ou quoi ? « Je pourrais vous apprendre à m'obéir » ? Encore un de ces

machos ou bien pire : un de ces hommes qui aiment dominer les femmes... les soumettre ?

Elle but une gorgée de Champagne, regarda Carole en train de danser avec le juge Philips et se leva pour aller aux toilettes.

Elle secoua la tête pour chasser les paroles de Maxwell de son esprit. Avant de sortir de la salle, elle jeta un coup d'œil par

dessus son épaule.

Deux yeux marron étaient posés sur elle.

Chapitre 3

La sonnerie du téléphone retentit dans la suite. Sandra tendit la main tout en maudissant celui qui l'appelait.

– Allô ? fit-elle d'une voix ensommeillée.

– Miss Beauchamp ? désolé de vous déranger, ici la réception. Il y a un colis pour vous, le coursier a

besoin de votre

signature, je peux le laisser monter ?

– Bien sûr.

Elle fronça les sourcils. Un coursier un dimanche matin ? Elle se leva, enfila un peignoir en soie et se dirigea vers la porte

d'entrée de sa suite.

Midi trente. Qu'est-ce qu'on pouvait bien lui livrer de si urgent à une telle heure ?

On frappa à la porte. Un jeune homme en uniforme noir orné du logo UPS, se tenait sur le seuil un long paquet sous le bras.

– Vous êtes certain que c'est pour moi ?

– Vous êtes Miss Sandra Beauchamp ?

– Oui.

– Alors, c'est bien pour vous. Vous devez signer ici ; dit-il en lui tendant une tablette tactile.

Sandra s'exécuta avant de prendre le colis et de l'emporter sur la table du salon. Elle ouvrit le carton, en se demandant ce

qu'on pouvait bien lui envoyer un dimanche matin.

Des roses ! Deux douzaines de roses splendides. Elle ouvrit l'enveloppe qui accompagnait les fleurs. Connaissant déjà le

nom de l'expéditeur.

« *Nous sommes partis sur de mauvaises bases.*

J'aimerais vous inviter à dîner. Appelez-moi »

Christian Maxwell !

Sandra haussa les sourcils. Décidément il avait de la suite dans les idées. Dans un bahut de la suite elle trouva un vase où

elle installa les roses. Elle jeta un nouveau coup d'œil à la carte, la déchira en quatre avant de laisser tomber les morceaux

dans une corbeille.

Pas question de l'appeler. Encore moins de dîner avec lui.

« Je pourrais vous apprendre à m’obéir »

Elle frissonna en se remémorant ses paroles. Tout à coup, elle n’avait plus envie de connaître ses secrets.

Elle passa dans la salle de bains, elle avait rendez-vous avec un agent immobilier. Elle vivait au Sheraton depuis trois mois ;

il était temps de prendre un appartement.

Elle se doucha rapidement, s’habilla et commanda un déjeuner léger. Elle avait rendez-vous à trois pâtés de maisons de

l’hôtel.

L’agent était un ami de Carole. Il la retrouva dans le hall d’un immeuble cossu.

– Merci d’avoir accepté de venir un dimanche ; dit-elle en lui serrant la main.

– Je vous en prie, Carole m’a demandé ça comme un service ! Venez.

Il composa un code et l’ascenseur se mit à monter en douceur.

La cabine stoppa au quinzième étage et les portes s’ouvrirent sur un hall aux murs lambrissés.

– Il n’y a que deux appartements par étage. Les occupants de l’autre logement sont en déplacement en Asie. Ils ne devraient

pas revenir avant six mois. Si vous ne craignez pas d’être isolée...

– Non, pas de problème.

Ils pénétrèrent dans un vestibule clair. Sur le mur de droite un grand miroir vénitien au dessus d’une console aux pieds

tarabiscotés, sur la gauche deux portes ouvrant sur des chambres spacieuses et bien agencées.

L’agent entraîna Sandra dans la pièce principale aux murs blancs et meubles bruns. Un coin cuisine avec un comptoir et des

tabourets de bar. Deux grands canapés en cuir devant une cheminée moderne suspendue au plafond. Et dans le coin opposé, une

table en bois sombre pour huit couverts.

A droite de la porte d’entrée, un escalier en chêne menant à une mezzanine.

– Vous avez une chambre à l’étage avec une salle de bains et un dressing... il y a une terrasse également...

– Ça m’a l’air parfait ; il est disponible immédiatement ?

– Oui, s’il vous convient, vous pouvez emménager dès que vous le souhaitez ; répondit l’agent en consultant son agenda

électronique.

– Bien dans ce cas, l’appartement et le loyer me conviennent. Nous pouvons signer les papiers maintenant ?

– Aucun problème.

Une heure plus tard, Sandra regagna sa suite au Sheraton, le bail et les clés de l’appartement en poche. Si elle arrivait à

boucler ses valises dans la journée du lendemain, elle ne dormirait plus qu’une nuit dans cette suite.

Elle appela Carole pour l’informer de son prochain déménagement.

– J’en suis ravie... vivre à l’hôtel c’est bien, mais tu seras chez toi... tu es partie tôt hier soir ... ; ajouta l’avocate l’air de

rien.

– Oh un petit coup de fatigue ! c’est tout.

– Tu es sûre ? je t’ai vue avec Maxwell... j’ai eu l’impression qu’il se passait quelque chose.

– Non, et il ne se passera rien, crois-moi ; rétorqua Sandra. Bon, je te laisse, je vais commencer mes bagages. On se fera un

petit repas dès que j’aurais emménagé. Salut la belle !

Et elle raccrocha sans laisser le temps à son amie d’insister. Elle n’avait pas envie de parler de Maxwell. Elle savait qu’elle

le croiserait à nouveau et redoutait cette rencontre.

Ses paroles revenaient sans cesse la hanter.

Elle secoua la tête et passa dans le dressing. Deux heures plus tard, elle avait fini de plier ses robes de soirée.

Elle ralluma son ordinateur, décidée à travailler un peu sur son roman. Il lui fallait occuper son esprit.

Un *ping* l’avertit de l’arrivée d’un mail. Elle pâlit en lisant le nom de l’expéditeur mais l’ouvrit tout de même.

Décidément, il n'était pas prêt de lâcher prise.

« J'espère que vous avez reçu mes roses.

Est-ce moi qui vous ai fait fuir hier soir ?

J'ai très envie de vous revoir. A très bientôt. »

Elle effaça aussitôt le mail, soulagée à l'idée qu'elle allait quitter l'hôtel et qu'elle serait à l'abri...

Mais le serait-elle

vraiment ?

Elle haussa les épaules, frissonna au souvenir de ses bras autour d'elle et se prit à regretter d'être allée à cette soirée.

Pourquoi n'avait-elle pas écouté Carole ? Elle avait cru pouvoir le tenir à distance. A tort, apparemment.

Elle glissa la clé USB dans l'ordinateur, son texte apparut à l'écran.

Elle relut quelques lignes avant de renoncer. Son esprit vagabondait sur la piste de danse de l'hôtel de ville.

Impossible de se concentrer.

Elle referma le PC, passa dans la chambre enfiler un jean et des baskets et décida d'aller marcher dans Central Park.

Elle déambula jusqu'au plan d'eau, s'arrêta sur le pont et s'accoua à la rambarde. En cette fin d'après-midi, de nombreuses

familles prenaient le soleil sur l'herbe. Les gosses couraient en riant.

Elle reprit sa marche, avisa un coin tranquille et s'assit contre un arbre, les écouteurs vissés dans les oreilles. Elle laissa son

esprit dériver... et se réveilla en sursaut.

Le soir tombait. Elle se releva, le cerveau embrumé et retourna tranquillement vers la sortie du parc.

Elle héla un taxi et se fit ramener à son hôtel. Elle avertit la réception de son départ prochain et commanda à dîner dans sa

chambre.

Après un repas rapide, elle ralluma le PC craignant d'y trouver un nouveau mail. Soulagée de constater qu'il n'en était rien,

elle s'obligea à travailler pendant deux heures.

Puis ses yeux commençant à se fermer, elle se glissa dans son lit...

Une musique douce flottait dans l'air. Elle voulut tendre la main vers la radio mais ses bras étaient attachés dans son dos.

Elle essaya de bouger les jambes, sans plus de succès. Des liens en cuir lui entravaient les chevilles et les poignets. Soudain

une lumière crue se répandit dans la pièce. Un homme s'approcha d'elle, un fouet à la main. Les lanières s'abattirent sur elle...

et elle se réveilla en sursaut, le front trempé de sueur.

Merde ! fit-elle à haute voix. Elle alluma la lampe de chevet, jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle.

Elle était dans sa chambre d'hôtel, seule. Elle se laissa retomber sur les oreillers, se passa la main sur le visage et jeta un

regard au réveil.

Quatre heures du matin. Elle se leva, passa dans le salon de la suite et alla chercher une bouteille d'eau dans le minibar.

Que lui arrivait-il tout d'un coup ? Elle n'avait jamais fait ce genre de rêve ! Elle se laissa tomber sur un des canapés, le

cerveau fonctionnant à toute allure.

Parfaitement réveillée, elle s'installa à la table où était posé son ordinateur et l'alluma. Autant essayer de travailler.

Elle se força à se concentrer, tapa plusieurs chapitres, relut son texte, effaça, retapa... Puis finalement satisfaite, elle

l'enregistra sur une clé USB avant de retourner se coucher vers six heures du matin.

Il faisait grand jour lorsqu'elle émergea à nouveau. La lumière filtrait à travers les stores.

Sandra s'étira, encore secouée par son rêve.

Dix heures. Déjà ! Elle bondit hors du lit. Elle voulait faire ses valises et quitter le Sheraton en début d'après-midi.

Elle commanda son petit-déjeuner et passa dans la chambre.

A midi, ses bagages étaient prêts. Elle avait réservé une des limousines de l'hôtel. Une demi-heure plus tard, elle montait

dans la voiture après un dernier regard vers l'immeuble.

Elle appela Carole en début de soirée.

– Salut la belle, tu viens dîner demain soir ? fit-elle sans préambule.

– Tu es installée ?

– C'est fait... on peut fêter ça !

– Super, je n'ai rien de prévu demain, j'apporterai le Champagne... au fait, la secrétaire de Dexter a appelé ; ajouta-t-elle. Il

veut te voir, jeudi à dix– huit heures... le scénario a bien avancé et il te faut rencontrer la directrice du casting...

– Pas de problème...on en rediscute demain ?

– D'accord, à demain.

Les deux femmes raccrochèrent. Sandra poussa un grand soupir de soulagement. Les choses commençaient à bouger. Elle

allait enfin rencontrer ceux qui devaient faire un succès cinématographique de son roman.

En tout cas, c'est ce qu'elle espérait. Et ça allait lui prendre beaucoup de temps. Temps qu'elle ne passerait pas à penser à

Christian Maxwell.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. L'appartement manquait un peu de personnalité mais elle s'occuperait de la déco dès

que possible.

Elle aurait bien aimé avoir ce vase chinois... il serait bien allé sur la desserte entre les deux baies vitrées...

Elle chassa cette idée de son esprit...

Elle feuilleta ses notes, il lui restait juste quelques pages à taper. Elle ralluma l'ordinateur, s'attela à la tâche avec un peu

plus de baume au cœur et poussa un soupir de soulagement en tapant le mot « FIN ».

Il était presque minuit ! et elle n'avait pas vu le temps passer. Elle s'étira, elle relirait tout ça demain.

Pour l'instant, elle avait bien mérité un verre. Elle se leva, jeta un coup d'œil par la baie vitrée et se dirigea vers le coin

cuisine.

Les boîtes vides du traiteur traînaient encore sur le plan de travail. Elle les jeta dans la poubelle, se servit une coupe de

Champagne et leva son verre.

A ma santé ! fit-elle à haute voix.

Sa première nuit dans l'appartement fut agitée. Elle se réveilla à plusieurs reprises. Etait-ce dû au déménagement ? Au fait

de dormir dans un lieu inconnu ?

Toujours est-il qu'elle se leva tôt, l'humeur maussade.

Elle se prépara un café, alla s'asseoir à la table du séjour pour relire les derniers chapitres. Après avoir apporté quelques

corrections, elle estima que cela ferait l'affaire. Elle envoya son manuscrit par mail à son éditeur.

Il était temps de passer à autre chose...

Elle passa le reste de la matinée à ranger le dressing. Puis elle passa sur la terrasse. Le bruit de la circulation montait

jusqu'à elle. Elle se pencha par dessus la rambarde, jeta un coup d'œil aux fourmis qui circulaient sur les trottoirs.

Son regard s'attarda sur les immeubles non loin de Central Park. Elle aurait aimé emménager dans une de ces tours, mais les

loyers étaient beaucoup trop élevés.

Elle n'était qu'à quelques minutes à pieds du parc, dans une rue relativement tranquille d'après l'agent immobilier.

La sonnerie du téléphone la tira de sa rêverie.

Elle redescendit dans le salon, lut le numéro de l'appelant. Cela ne lui disait rien. Elle appuya sur répondre, les sourcils

froncés.

– Allô ?

– Miss Beauchamp ? ici Edward Philips, vous vous souvenez de moi ? demanda le juge de la Cour suprême.

– Bien sûr, monsieur le juge... comment allez-vous ?

– Très bien, merci... Carole m'a donné votre numéro de portable, j'organise un dîner entre amis jeudi soir... vous plairait-il

de vous joindre à nous ?

– Volontiers.

– Je vous enverrai une voiture, disons vers dix neuf heures ? proposa Philips.

– C'est très gentil à vous... ; répliqua la jeune femme, une pointe d'hésitation dans la voix.

– Carole sera là aussi... il y aura une quinzaine de personnes, rien de guindé...

– Bien, à jeudi soir alors. Au revoir.

Sandra raccrocha pour appeler l'avocate immédiatement.

Elle tomba sur la boîte vocale de son amie. Elle devait être à la Cour. Elle soupira et coupa la communication sans laisser de

message.

Une pensée désagréable lui vint à l'esprit. Elle la chassa aussitôt.

Carole pourrait peut-être lui donner la liste des invités de Philips. Elle lui en parlerait ce soir.

Chapitre 4

A dix neuf heures précises, un 4x4 Chevrolet se gara devant l'immeuble. Le chauffeur en descendit et se dirigea vers le hall

d'entrée.

– Je viens chercher Miss Beauchamp ; dit-il au concierge occupé à lire le journal du soir.

– Je la préviens tout de suite.

Il saisit un téléphone à cadran, composa le numéro de l'appartement tout en jetant un coup d'œil à l'énorme voiture garée le

long du trottoir.

– Miss, un chauffeur vous attend... bien, je le lui dis... Elle arrive ; ajouta-t-il à l'adresse de l'homme en costume

impeccable.

Trois minutes plus tard, la porte de l'ascenseur s'ouvrit en tintant.

Sandra Beauchamp en sortit, vêtue d'une robe de cocktail en satin prune et d'une étole assortie. Elle remercia le concierge

d'un sourire avant de suivre le chauffeur jusqu'à la voiture.

Elle sourit de soulagement en montant dans le véhicule. Carole Bernstein, son téléphone collé à l'oreille, lui fit un clin d'œil

avant de couper la communication.

– Salut, la belle...

Elle se pencha pour embrasser son amie.

– Salut, c'est très gentil au juge de m'avoir invitée... tu ne sais toujours pas qui il va y avoir à cette soirée ?

– A part deux ou trois juges, non ... Philips a un cercle d'amis très important, je ne connais pas tout le monde... tu es

inquiète ?

Sandra haussa les épaules.

– J'espère ne pas y rencontrer ...

– Maxwell ? qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda Carole en se tournant vers son amie.

– Juste envoyé des roses... ah oui, et un mail aussi... auquel je n'ai pas répondu... il veut que nous dînions ensemble.

– Ça ne m'étonne pas de lui, quand il s'intéresse à quelqu'un, il est du genre à s'accrocher... et à obtenir ce qu'il veut... je

ne sais pas s'il sera là ce soir, mais il ne tentera rien en public... trop bonne éducation...

– Le problème c'est qu'il me plaît beaucoup... ; avoua Sandra.

L'avocate regarda la jeune femme bouche bée avant de se reprendre.

– C'est ce qu'il m'avait semblé comprendre ; fit-elle en haussant les sourcils. Je ne sais pas comment il est en privé... je

n'étais pas assez proche de sa femme à l'époque où ils étaient ensemble... nous n'étions que de simples connaissances...mais

elle n'avait pas l'air heureux avec lui.

Sandra hocha la tête, c'est aussi l'impression qu'elle avait eu en regardant les photos du couple. Elle

fit part de ses

réflexions à l'avocate qui reprit :

– C'est un homme qui est habitué à ce que tout lui tombe rôti dans la bouche...ce qui est très surprenant, c'est que depuis son

divorce, on le voit rarement en compagnie de femmes... ça m'étonnerait qu'il soit seul depuis si longtemps ; ajouta Carole

comme pour elle-même.

– Il a peut-être une liaison avec une femme mariée ? suggéra Sandra en jetant un coup d'œil à la route.

Ils venaient de s'engager dans une allée bordée de massifs de roses. La voiture s'immobilisa en douceur devant le perron

d'une somptueuse maison en pierres brunes avec des tours de chaque côté du bâtiment principal.

Un majordome vint ouvrir la portière de Sandra, tandis que le chauffeur aidait l'avocate à sortir du véhicule.

Les deux femmes se rejoignirent sous le porche éclairé par des lanternes vénitiennes.

Dans l'entrée, une jeune femme en robe noire et tablier blanc leur proposa une coupe de Champagne puis le majordome les

conduisit jusqu'à un salon gigantesque où discutaient une dizaine de personnes.

Le juge Philips s'approcha d'elles, sourire aux lèvres.

– Mesdames, je suis ravi de vous accueillir chez moi.

Il se pencha sur la main de ses invitées avant de les diriger vers le centre de la pièce.

Sandra poussa un ouf de soulagement silencieux en constatant l'absence de Maxwell. Philips la présenta aux autres convives

et bientôt, elle se lança dans une discussion animée avec la femme d'un industriel, férue de romans policiers.

Deux autres couples se joignirent aux invités présents et soudain Sandra vit le visage de l'avocate se figer.

Elle tourna aussitôt la tête vers l'entrée de la pièce pour découvrir l'homme qui se tenait sur le seuil, très élégant dans un

costume gris et chemise blanche.

Il lui adressa un sourire éblouissant tout en avançant dans le salon. Elle le regarda serrer la main de leur hôte, incapable de

détacher son regard du nouvel arrivant.

– Sandra ? fit son amie en se rapprochant d'elle. Ça va ?

– Je crois que je vais défaillir ! à part ça, tout va bien ! répondit la jeune femme en se forçant à détourner le regard.

– Bonsoir, mesdames ! fit une voix dans son dos.

Elle fit volte face pour se retrouver prisonnière du regard marron de Christian Maxwell. Un regard chaud, sensuel...

– Monsieur Maxwell, quelle surprise ! rétorqua-t-elle en s'efforçant de garder une voix neutre.

– C'est un réel plaisir, miss ; je suis d'autant plus ravi de vous voir ce soir... puisque votre téléphone semble être en

panne... ; je m'attendais à ce que vous m'appeliez, mais... vous avez dû être très occupée... j'ai appris que vous aviez quitté

le Sheraton ? ajouta-t-il sans cesser de sourire.

Un sourire ironique...

Sandra le fixa un moment en silence. Que répondre à ça ?

Il lui fallut quelques secondes pour se reprendre avant de dire à voix basse :

– J'ai été très occupée en effet... j'ai pas mal de travail en ce moment...

A cet instant, le juge Philips s'adressa à ses invités :

– Mesdames et Messieurs, si vous voulez bien me suivre, le dîner va être servi.

Aussitôt les convives se dirigèrent vers l'entrée de la pièce. Maxwell saisit la jeune femme par le coude avant de lui glisser

à l'oreille :

– Ne cherchez pas à me fuir...vous ne m'échapperez pas.

Du coin de l'œil, elle aperçut son sourire... un sourire de prédateur et un frisson lui parcourut le dos.

Dans la salle à manger, trônait une table somptueuse. Une magnifique composition florale dessinait un chemin de table au

centre de la nappe en lin blanc. Tout une vaisselle en porcelaine blanche et des verres en cristal étaient

disposés comme dans

un restaurant de luxe.

De petits cartons blancs portaient le nom des invités.

Sandra jeta un regard nerveux à son amie. Elle était installée à l'autre bout de la table. Quant à elle, elle se retrouva assise à

la droite du juge Philips avec Christian Maxwell à sa propre droite.

– Le hasard fait bien les choses ! lui murmura-t-il à l'oreille en s'asseyant.

Tu parles d'un hasard, se dit-elle en déglutissant. Comment s'y était-il pris pour se faire attribuer cette place ? Philips et lui

semblaient bien se connaître. Cela n'avait pas du être un problème pour lui d'obtenir la liste des invités.

– Bien, chers amis, je vous souhaite un bon appétit ! dit le juge en levant son verre vers l'assemblée.

Les serveurs apportèrent les entrées et aussitôt les conversations reprurent. Le juge était un hôte attentionné ; il lui posa des

questions sur ses romans, voulut savoir où en était le projet de film.

– C'est en bonne voie, le scénario est prêt, avec la directrice de casting nous avons commencé à étudier la liste des acteurs

potentiels... le service juridique se charge d'obtenir les autorisations pour les lieux de tournage...

– Ce doit être gratifiant de voir son œuvre devenir autre chose qu'un texte sur du papier, de voir ses personnages prendre

vie ; fit Maxwell tout en posant discrètement sa main sur le genou de Sandra.

Cette dernière sursauta légèrement avant de répondre :

– En effet, un roman c'est un peu comme un enfant qu'on voit grandir au fur et à mesure et le voir devenir une œuvre au

cinéma, c'est un aboutissement...

Philips sourit et porta un toast :

– Et bien, j'espère sincèrement que ce film obtiendra au moins un oscar !

– Je n'en demande pas tant ! rétorqua la jeune femme en riant. Que ce soit un bon film, et je serai déjà comblée !

Les doigts de Maxwell se firent plus audacieux, remontant sur sa cuisse lentement mais sûrement. Elle remua sur sa chaise,

tendant de repousser leur avancée inexorable.

– Chut... lui dit-il en se penchant à son oreille.

– Et maintenant que comptez-vous faire ? demanda la femme assise de l'autre côté de la table.

Sandra lui sourit avant de répondre :

– J'ai envoyé mon dernier manuscrit à mon éditeur. Dès que le tournage aura commencé, je pense m'octroyer quelques

vacances... avant de m'attaquer au prochain roman...et puis il me faudra assurer la promotion de mon quatrième livre, ça

signifie des voyages, des interviews, sans doute un déplacement en Europe.

Elle sentit aussitôt la main de Maxwell se crispier sur sa cuisse. Elle en sourit intérieurement en songeant que ce serait sans

doute le meilleur moyen de lui échapper.

Du moins pendant quelques temps.

A la fin du repas, Philips invita ses hôtes à passer au salon. On leur servit thé, café, alcools...

Carole se rapprocha enfin de son amie.

– C'a été ? quand j'ai vu Maxwell s'asseoir à côté de toi ! je suis désolée si j'avais pu savoir qu'il serait là...

– T'inquiète ! répliqua la jeune femme. Il s'est juste montré un peu... entreprenant !

– En tout cas, il est accro, on dirait, il ne te quitte pas des yeux !

Maxwell était en effet en grande conversation avec le directeur d'une banque d'affaires dont Sandra n'avait pas retenu le

nom. Et son regard était posé sur elle.

– Que comptes-tu faire ? demanda Carole en buvant une gorgée de liqueur.

– Je n'en sais strictement rien... ; répondit son amie en haussant les épaules. Il m'attire et en même temps quelque chose me

dit que je devrais le fuir comme la peste...

Elles furent interrompues par leur hôte qui proposa à ses invités de passer au salon de danse. Ils se

retrouvèrent dans une

pièce au parquet en bois ciré et aux murs lambrissés. Quelques fauteuils confortables étaient disposés tout autour de la pièce

ainsi que de petites tables rondes en bois laqué.

Derrière une console pourvue de multiples boutons et poussoirs, un jeune homme en costume noir s'affairait. Bientôt, la

musique se déversa dans la pièce par les enceintes disposées aux quatre coins. Les couples se formèrent sur la piste de danse

et Philips entraîna Sandra dans un tourbillon.

Elle vit du coin de l'œil Maxwell danser avec la femme d'un juge aux affaires familiales puis lorsque leur hôte la remercia

enfin, elle se retrouva prisonnière des bras et du regard brûlant de Christian Maxwell.

– Enfin je vous retrouve ! dit-il en la serrant contre sa hanche... j'ai terriblement envie de vous... laissez-moi vous

raccompagner... ; ajouta-t-il d'une voix enjôleuse.

– J'ai déjà un chauffeur... et puis il est beaucoup trop tôt pour quitter la soirée... je ne tiens pas à vexer notre hôte !

Elle le sentit se raidir contre son corps ; il accentua la pression de sa main posée au creux de ses reins.

– Vous me dites encore non ! vous êtes particulièrement obstinée miss Beauchamp... mais moi aussi, vous ne gagnerez pas à

ce jeu avec moi...

Elle le regarda en souriant en coin et rétorqua :

– Je vous l'ai dit, je suis une femme très indépendante ...

– Et moi, j'obtiens toujours ce que je veux... j'y mettrai le temps qu'il faudra, mais vous serez à moi ; ajouta-t-il sans

sourire.

Ils se toisèrent du regard. Puis Sandra baissa les yeux.

– Voilà qui est mieux ! murmura Maxwell à l'oreille de la jeune femme. J'aime les femmes obéissantes, miss Beauchamp...et

ce ne sont pas des paroles en l'air, quand je dis que vous serez à moi.

Elle ferma brièvement les yeux, déglutit avant de dire :

– Je vous prie de m'excuser un moment.

Il relâcha son étreinte, la fixa droit dans les yeux avant de la laisser s'éloigner en direction du hall.

Une fois dans l'environnement serein des toilettes, elle se laissa aller contre le mur. Le froid de la céramique contre son dos

lui fit l'effet d'un calmant.

Elle se força à respirer profondément pour apaiser les battements anarchiques de son cœur. Une nouvelle fois les paroles de

Maxwell l'avaient mise mal à l'aise.

Lorsqu'elle se fut calmée, elle regagna le salon de danse. Maxwell dansait avec... Carole ! Il était souriant et ils avaient

l'air de deux vieux amis.

– M'accorderez-vous cette danse ? fit une voix dans son dos.

Elle se retourna et sourit au banquier d'affaires.

– Bien sûr.

L'homme l'entraîna à nouveau sur la piste et pendant un moment, elle s'efforça de s'intéresser à son cavalier.

Il venait de prendre la direction d'une des plus grandes banques d'affaires de New York. Il voulut savoir comment elle était

arrivée aux Etats-Unis et si elle comptait y séjourner définitivement.

– Pour le moment je ne sais pas encore... tant que mes romans se vendent bien et que mon éditeur est content de moi... je ne

vois pas de raison de repartir en France ; expliqua-t-elle en souriant.

Ils dansèrent encore sur un morceau et il la libéra en s'inclinant cérémonieusement.

Carole vint la rejoindre et lui proposa de rentrer.

– Oui, c'est une excellente idée... ; répondit-elle en jetant un coup d'œil à Maxwell occupé à faire danser une dame d'un

certain âge.

Les deux amies quittèrent le salon de danse, allèrent remercier leur hôte et sortirent discrètement de la villa.

Une fois à l'arrière du 4x4 Chevrolet, Sandra poussa un long soupir de soulagement. La soirée s'était finalement mieux

passée qu'elle ne l'avait craint en voyant Maxwell arriver.

Il lui tardait malgré tout de retrouver son appartement. De s'y enfermer, de s'y mettre à l'abri.

Chapitre 5

Lorsqu'elle alluma son PC le lendemain matin, Sandra y trouva plusieurs mails. Dont un bien évidemment de Christian

Maxwell.

Elle soupira en l'ouvrant.

« Vous vous êtes encore enfuie hier soir. J'ai passé une excellente soirée grâce à vous. Je crois que nous devrions parler.

Puisque vous refusez de m'appeler, je vais devoir me présenter chez vous. »

Quoi ? Se présenter chez elle ? Comment avait-il pu obtenir son adresse ? La faisait-il surveiller ?

Son attitude ressemblait de plus en plus à du harcèlement ! Elle décida de conserver son mail, il pourrait lui servir

éventuellement contre Maxwell.

Elle secoua la tête et ouvrit les autres messages. Le plus intéressant venait de la directrice du casting, Amanda Johnson. Elle

lui proposait de venir avec elle à Los Angeles pour rencontrer le grand patron du studio et le réalisateur choisi.

Cette nouvelle lui rendit sa bonne humeur. Ce voyage inattendu l'éloignerait quelques jours de New York et de Maxwell.

Elle répondit aussitôt au second message. Quinze minutes plus tard, elles avaient convenu de se retrouver le soir même au

bar du Hilton pour discuter du voyage.

Puis Sandra envoya un mail à son avocate et agent ; elle souhaitait sa présence lors de ce déplacement.

Enfin elle lut le message de son éditeur. Il prévoyait deux ou trois corrections mais dans l'ensemble, le manuscrit lui

convenait.

Elle haussa les épaules. Elle lui faisait totalement confiance.

La sonnerie de l'interphone la fit sursauter. Elle se dirigea vers la porte d'entrée, soudainement stressée.

Elle décrocha.

– Miss Beauchamp, on vient de livrer un bouquet pour vous, je vous le monte ? fit le concierge.

– Volontiers.

Elle reposa le combiné, le front barré par une profonde ride. Qui pouvait lui faire livrer des fleurs... à part... Il connaissait

vraiment son adresse, alors ?

Elle déverrouilla la porte, l'entrouvrit en entendant le *ding* de la cloche d'ascenseur. Le concierge lui adressa un sourire

professionnel.

– Vous avez un admirateur, miss. Ce bouquet est splendide ... il a dû coûter une petite fortune !

– Merci, Pedro...

Elle prit le bouquet... vraiment somptueux et referma la porte de l'appartement. Revenue dans le salon, elle jeta un coup

d'œil à l'enveloppe délicatement posée au milieu des fleurs.

Ce type m'énerve ! fit-elle à haute voix.

Elle ouvrit malgré tout l'enveloppe et lut le message.

« Voilà de quoi apporter de la couleur dans cet appartement un peu triste ».

QUOI ?

Comment savait-il ? Et s'il cherchait juste à la déstabiliser ? Comment pourrait-il savoir à quoi ressemblait son intérieur ?

Elle se dirigea vers les baies vitrées, baissa les stores. Elle devenait parano là, non ? Elle fit le tour de la pièce, soulevant

les objets et tableaux... à la recherche de quoi ? une caméra ?

Puis la colère s'empara d'elle. Ce type était en train de la rendre folle. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Onze heures

trente.

Elle monta dans sa chambre, enfila des bas, une robe portefeuille et des escarpins. Elle saisit sa veste en cuir noir et sortit de

l'appartement.

Il voulait lui parler ? Et bien il allait être servi sur un plateau.

Elle s'engouffra dans l'ascenseur, pianotant sur la paroi pendant qu'il descendait en douceur. Lorsque le *ding* retentit, elle

aspira une grande bouffée d'air.

– Vous pouvez m'appeler un taxi, s'il vous plaît, Pedro ?

– Bien sûr, miss.

Le concierge lui ouvrit la porte de l'immeuble avant de héler un taxi.

Elle le remercia d'un sourire avant de monter dans la voiture. Elle donna l'adresse des bureaux de Maxwell et se cala contre

le dossier.

Sa colère avait fait place à l'angoisse au fur et à mesure qu'ils approchaient de leur destination. Tiens bon ! se dit-elle

lorsque le taxi stoppa devant un immeuble tout de béton et d'acier.

Elle régla sa course et se dirigea d'un pas décidé vers le hall d'entrée. A l'intérieur, des gens allaient et venaient.

Au bureau d'accueil, elle sourit à l'hôtesse vêtue d'un tailleur marine.

– Je souhaiterais voir Monsieur Christian Maxwell.

– Vous avez rendez-vous, madame ? demanda poliment la fille.

– Non, mais voici ma carte... Monsieur Maxwell me recevra.

Elle tendit une carte de visite à la jeune femme qui appuya sur une touche de son oreillette avant de parler à voix basse.

Elle la vit froncer les sourcils et se tourner vers elle, le front plissé.

– Vous pouvez monter au trentième étage, Monsieur Maxwell va vous recevoir.

– Merci.

Sandra tourna les talons et se dirigea vers les ascenseurs. Une boule d'angoisse s'était formée au creux de son estomac. Elle

était folle de se présenter comme ça à ses bureaux.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un hall spacieux et clair. Elle inspira un grand coup. Face à elle, un mur décoré de

portraits des hommes de la famille Maxwell.

Elle marcha jusqu'à un bureau en chêne clair.

– Miss Beauchamp ? Monsieur Maxwell va vous recevoir.

Elle adressa un sourire forcé à la secrétaire et allait s'asseoir lorsqu'une porte s'ouvrit dans son dos.

Christian Maxwell, en costume trois pièces anthracite, chemise blanche et cravate rouge, l'accueillit avec un air à la fois

intrigué et ...soulagé ?

– Miss Beauchamp ! si vous voulez bien venir.

Elle pénétra dans une pièce aux proportions démesurées. Face à l'immense baie vitrée, un bureau en chêne clair sur lequel

trônaient un écran et un clavier d'ordinateur ainsi qu'un téléphone. A l'opposé du bureau un salon en cuir fauve composé de

trois canapés, d'une table basse en chêne clair également. Au mur, une étagère couverte de trophées de voile, apparemment.

Une main dans sa poche de pantalon, Maxwell scrutait Sandra, l'air impassible.

– Asseyons-nous ; proposa-t-il en désignant un siège face à son bureau. Il prit place dans son fauteuil en cuir noir à haut

dossier.

– Et bien, je dois avouer que je ne m'attendais pas à votre visite, ma chère.

– J'aimerais que vous cessiez de m'importuner, Monsieur Maxwell ; dit-elle en s'efforçant de parler d'une voix calme.

– Je vous importune ?

Il la fixa froidement.

– Oui. Je ne veux pas dîner avec vous, je ne veux plus recevoir de fleurs ni de mails ; reprit-elle en

détournant le regard.

Elle le vit se lever du coin de l'œil, contourner son bureau et venir s'appuyer au bureau, tout près d'elle. Il laissa le silence

s'installer entre eux.

Sandra ferma brièvement les yeux, de plus en plus mal à l'aise. Elle sentait le regard de Maxwell posé sur elle.

– Ce n'est pas ce que vous souhaitez réellement, n'est-ce pas ?

Soudain, il se redressa, la saisit par la main et la força à se lever. Avant de s'en rendre compte, elle se retrouva prisonnière

de ses bras. Il lui attrapa le menton, l'obligeant à le regarder droit dans les yeux.

– Ne faites pas ça ; murmura-t-elle en essayant d'échapper au regard torride de Maxwell.

– Faire quoi ?

La sonnerie du téléphone les fit sursauter. Maxwell la relâcha pour répondre, furieux d'avoir été dérangé.

Sandra en profita pour ramasser son sac à mains sur le fauteuil et quitter précipitamment la pièce.

Elle sortit sans se retourner et marcha d'un pas rapide vers l'ascenseur. Les portes se refermèrent au moment où Maxwell

apparut sur le seuil de son bureau.

Elle s'appuya contre la paroi, en proie à un trouble qu'elle n'avait jamais connu. Elle avait commis une belle erreur en

venant ici.

Il n'était pas près de laisser tomber. Elle secoua la tête. Peut-être pourrait-elle prolonger son voyage en Californie ? Et

pourquoi ne pas s'y installer ?

Après tout rien ne la retenait à New York.

Elle sortit dans la rue, inspira une grande bouffée d'air et jeta un coup d'œil à sa montre. Presque treize heures.

Elle se rendit compte qu'elle mourrait de faim. Elle traversa la rue, il y avait un petit bistrot non loin de là où on mangeait

d'excellentes salades.

Elle s'installa à une table près de la baie vitrée. Perdue dans ses pensées, elle mit quelques minutes à réaliser que son

portable sonnait dans son sac.

Elle l'ouvrit avec fébrilité, s'empara de l'appareil et poussa un soupir de soulagement en reconnaissant le numéro de Carole.

– Allô ?

– Salut la belle, je viens juste de lire ton mail, c'est pour quand ce voyage à Los Angeles ? demanda l'avocate.

– Demain ou après-demain, tu peux te libérer ?

– Je crains que non, je dois plaider dans un procès qui commence demain, justement... j'en ai pour la semaine... tu pourras

te débrouiller sans moi ?

– Oui, sans problème... je ne pense pas avoir de soucis, si c'est le cas, je t'enverrai un mail.

– Tu veux qu'on dîne ensemble ce soir ? proposa Carole.

– J'ai rendez-vous avec Amanda Johnson ; dit Sandra en jetant un coup d'œil rapide à la limousine noire qui sortait du

garage face au bistrot.

– Bien dans ce cas, tiens moi au courant ; reprit son interlocutrice avant de raccrocher.

Bon, elle allait devoir partir seule avec la directrice de casting. Cette perspective ne l'enchantait guère mais elle n'avait pas

le choix.

Elle régla son déjeuner et sortit à la recherche d'un taxi.

A vingt deux heures, elle remercia Amanda Johnson. Tout était prêt pour le déplacement à Los Angeles. Il lui restait à faire

ses bagages. Elle sourit en rentrant chez elle. Demain à la même heure, elle serait sur la côte ouest.

Elle espérait pouvoir profiter du soleil californien pour prendre des couleurs. Amanda lui avait suggéré d'emporter deux ou

trois robes de soirées.

Elle était impatiente d'y être. Un dîner ou deux en compagnie de quelques stars n'était pas pour lui déplaire ! Rencontrer de

grands acteurs était le rêve de beaucoup de simples mortels.

Même si elle n'avait jamais été attirée par ce milieu, sa célébrité toute nouvelle lui ouvrait des portes... intéressantes !

Elle dormit mal cette nuit là. Le sommeil troublé par des rêves... dérangeants. Le visage de Christian Maxwell se manifesta

à plusieurs reprises.

Elle finit par se lever, se versa une bonne rasade de bourbon avant de s'installer sur un des canapés du salon.

Quelle idiote, elle avait été ! Aller jusqu'à son bureau ! Mais quelle mouche l'avait piquée ?

Il avait dû croire qu'il avait gagné la partie, alors que son intention était de le décourager définitivement.

Elle se rendait compte avec le recul qu'elle n'avait fait qu'attiser le feu.

Elle finit par se rendormir, recroquevillée dans la lueur de l'aube naissante.

La sonnerie de son portable la tira d'un sommeil profond. Elle s'étira sur le canapé et saisit l'appareil.

– Sandra ? ici Amanda Johnson, je passe vous prendre dans deux heures, vous serez prête ?

– Euh ... oui, pas de problème ; fit-elle en se levant précipitamment.

– Ça va ? s'inquiéta la directrice de casting.

– Oui, tout va bien. A tout à l'heure.

Elle raccrocha, le cerveau encore embrumé. Bon sang, mais quelle heure était-il ? Elle jeta un coup d'œil à l'horloge

numérique de son téléphone.

Dix heures passées !

Elle grimpa quatre à quatre à l'étage, se jeta sous la douche et battit son record de vitesse dans la salle de bains. Elle ne

s'était jamais préparée en si peu de temps.

Lorsqu'elle fut habillée et maquillée, elle descendit ses valises, se prépara un café et des toasts.

Il fallait remettre un peu d'ordre dans sa tête ! Certaines personnes avaient une mauvaise influence sur elle. Elle se laissait

aller ! Ça n'allait pas du tout.

Elle s'efforça de se calmer, fit le vide dans son cerveau et jeta un dernier coup d'œil à l'appartement. Elle n'avait rien

oublié.

Elle fit rouler ses valises jusqu'au vestibule, appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur et attendit patiemment le *ding*

d'ouverture de la porte en songeant au soleil et à l'océan pacifique qui l'attendaient.

Le concierge l'accompagna jusqu'à la voiture où l'attendait Amanda Johnson, l'abritant sous un immense parapluie. Elle

frissonna sous la pluie.

S'éloigner un peu de New York lui ferait le plus grand bien.

Chapitre 6

Le jet se posa en douceur sur l'aéroport international de Los Angeles. Amanda Johnson avait été une compagne de vol très

agréable.

Elle lui avait posé plein de questions sur sa vie avant de devenir célèbre, sur ce qui l'inspirait.

L'appareil roula jusqu'à un hangar et les deux femmes descendirent de l'avion. Une limousine blanche d'une longueur

démesurée attendait au pied de l'appareil.

– Vous voulez m'impressionner ? fit Sandra en comptant le nombre de portières.

– Pas moi, non. Mais apparemment le *big boss* a sorti le grand jeu ! rétorqua Amanda Johnson en haussant les épaules. Je me

demande ce qu'il vous a réservé d'autre ! certainement une suite dans l'hôtel le plus prestigieux d'Hollywood ! ajouta-t-elle en

montant à l'arrière du lourd véhicule.

Sandra ne put cacher son étonnement en prenant place face à son interlocutrice. Il y avait de la place pour une dizaine de

personnes, un bar, une télévision écran plat... de la moquette moelleuse au sol, un cuir souple sur les portières...

Elle se cala contre le dossier, les sourcils froncés.

Un instant elle se demanda si un tel véhicule pouvait faire un créneau... réflexion idiote ! vu la longueur des rues ici, il ne

devait pas être nécessaire d'effectuer de telles manœuvres !

Elle se plongea dans la contemplation du paysage. Les lettres du mot Hollywood surplombaient la ville.

Elle poussa un profond soupir de bien-être. Ce devait être bien agréable de vivre ici... à condition toutefois d'en avoir les

moyens.

Comme l'avait prédit Amanda, la suite était grandiose. Un salon gigantesque, meublé de plusieurs canapés avec une

profusion de coussins savamment éparpillés ; un écran plasma de plus de deux mètres de long. Une salle à manger avec une

table pour dix personnes, deux chambres meublées dans une harmonie de tons beiges et taupe donnant sur une terrasse avec vue

sur l'océan. Et la salle de bains ! une baignoire en sol où l'on aurait pu entrer à six ou huit, deux vasques en marbre et un

miroir finement ciselé...

Elle passa sur la terrasse, humant l'air marin.

Elle aimait bien New York, mais la côte ouest avait un air... de vacances. Elle songea tout d'un coup que l'idée de

s'installer ici n'était pas idiote.

Mais serait-elle aussi inspirée ? La vie trépidante dans la Grosse Pomme, le bruit incessant... tout ça ne lui manquerait-il

pas ?

Et puis elle s'y était fait des amis... Ici elle ne connaissait personne...

Elle retourna dans la chambre, entreprit de défaire ses bagages.

Amanda avait prévu un dîner léger au restaurant extérieur de l'hôtel.

– Il y a un gala de charité ici même demain soir, Henry souhaiterait vous y inviter ; dit Amanda dès qu’elles furent attablées.

– Avec grand plaisir... cela me permettra de voir le tout Hollywood réuni ! il me gâte pour mon premier jour !

– C’est un homme exquis ! une grande classe et quelqu’un de très humain malgré ses responsabilités ; acquiesça la directrice

de casting. Dommage que sa femme ne soit pas aussi exquise !

– Très souvent les hommes gentils épousent des garces ! je me suis toujours demandé comment cela se faisait ! fit Sandra en

souriant.

– C’est vrai ! rétorqua Amanda Johnson. Elles doivent avoir des charmes cachés ! ajouta-t-elle en levant son verre.

Elles finirent de dîner en discutant comme deux bonnes amies et se séparèrent en s’embrassant comme si elles se

connaissaient depuis toujours.

Sandra s’endormit en songeant à la soirée du lendemain. Il lui tardait d’y être. Elle promettait d’être intéressante cette

soirée...

Lorsque les deux femmes pénétrèrent dans l’immense salle à manger réservée au gala, Sandra en eut le souffle coupé.

Certes, elle avait souvent participé à des dîners de charité à New York, mais le décor était tout simplement grandiose.

Elle compta pas moins d’une quarantaine de tables, dressée avec un soin tout particulier. La vaisselle en porcelaine blanche

et or étincelait sous les lustres en cristal. Un nombre impressionnant de couverts en argent et de verres était disposé au

millimètre près.

Son regard fit le tour de la pièce. De nombreux couples discutaient déjà, coupes de Champagne à la main.

Henry Stevens fit son apparition et vint à la rencontre de ses invitées.

– Miss Beauchamp, je suis ravi de vous revoir... Amanda ; ajouta-t-il en embrassant la jeune femme

sur la joue.

– Comment va Anabella ? je ne l’ai pas vue ?

– Elle est souffrante, elle a dû renoncer à venir... un mauvais rhume...

– J’en suis désolée ; rétorqua Amanda en prenant un air navré.

– Vous êtes à ma table, bien évidemment.

Il les conduisit jusqu’à une table au centre de la salle. David Dexter se joignit à eux, accompagné de son épouse, une grande

femme blonde au regard revêche.

Puis deux autres couples vinrent s’asseoir. Stevens fit les présentations et les femmes se mirent à discuter entre elles.

Stevens se montra d’une attention toute particulière envers Sandra. Elle en était presque gênée.

L’épouse de Dexter lui lançait

des regards peu amènes de l’autre côté de la table.

Lorsque l’orchestre entama le premier morceau de musique, Stevens invita la jeune femme à danser.

Ils quittèrent la table

sous les regards hautains de leurs compagnes de table.

– Ne faites pas attention à ces pimbêches ; dit-il en enlaçant sa cavalière. Elles sont d’un snob !

Sandra éclata de rire.

– Elles ne m’impressionnent pas avec leurs grands airs ! répliqua-t-elle.

– Tant mieux. Vous valez cent fois mieux quelles... à part les mondanités, rien ne les intéresse ! reprit-il en secouant la tête.

Ils dansèrent encore un moment et alors qu’ils se dirigeaient vers leur table, le cœur de Sandra rata un battement.

Un homme venait d’apparaître dans son champ de vision. Un grand brun athlétique avec des yeux cognac.

Il souriait, visiblement ravi de son petit effet et s’approcha de leur table sous le regard médusé des convives féminines.

– Bonsoir, Henry. Comment allez-vous cher ami ? fit-il en tendant la main à Stevens.

– Christian, c’est toujours un plaisir de vous voir. Je vais bien et vous ?

– Vraiment très bien... ; rétorqua Maxwell en souriant de plus belle. Miss Beauchamp, chaque nouvelle rencontre me remplit

de joie ; ajouta-t-il à l'adresse de Sandra qui se sentit pâlir de colère.

– Ce qui est dommage, c'est que cette joie n'est pas partagée ; lui dit-elle à voix basse.

Un rictus moqueur déforma la jolie bouche de Maxwell.

– Puis-je vous inviter à danser ?

Ne pouvant refuser devant ses compagnons de table qui la dévisageaient, elle se força à sourire et accepta la main que lui

tendait Maxwell.

Il l'entraîna rapidement vers la piste de danse, posa sa main droite au creux des reins de la jeune femme et pressa son corps

contre le sien.

– Que faites-vous ici ? lui demanda-t-elle d'une voix froide.

– Je danse, bien évidemment ! répondit-il moqueur.

Elle plissa les yeux, cherchant à lire sur son visage. Mais il la contemplait de son air impassible. Il accentua la pression de

sa main tandis que sa bouche se rapprochait de son oreille.

– Savez-vous que plus vous me résistez, plus vous m'excitez ? murmura-t-il d'une voix un peu rauque.

Elle se raidit et tenta d'échapper à l'étau qui la retenait prisonnière. Elle ferma les yeux, essayant de trouver un moyen de se

débarrasser de lui.

– Ne cherchez pas à m'échapper, je vous l'ai dit... j'obtiens toujours ce que je veux... vous m'obligez à me répéter, et je

n'aime pas ça...

– Il y a beaucoup de choses que vous n'aimez pas ! fit-elle d'un ton sarcastique.

Il eut un sourire en coin.

– Oui, mais il y a encore plus de choses que j'aimerais vous faire... et je prendrai énormément de plaisir à vous les faire...

Un frisson parcourut le dos de la jeune femme.

– Vous êtes quelqu’un d’entêté ; fit-elle en essayant de maîtriser ses émotions.

– Je suis persévérant. C’est vous l’entêtée...vous avez envie de moi, ne le niez pas... je sais quel effet je vous fais.

– Prétentieux et arrogant ! que de qualités, Monsieur Maxwell !

Il éclata de rire et secoua la tête. Le morceau de musique se termina mais il la garda plaquée contre lui et ils repartirent pour

une nouvelle danse.

– Vous m’enchantez, ma chère. Mais je vais devoir vous dresser... vous êtes d’une insolence ! susurra-t-il en mordillant le

lobe de son oreille.

Elle étouffa un gémissement, tenta de le repousser une nouvelle fois mais autant vouloir déplacer un mur.

– Que dois-je faire pour que vous cessiez de me harceler ?

– Je vous harcèle ? voulez-vous que je vous montre ce qu’est le harcèlement ? demanda-t-il d’une voix sensuelle.

– Je n’arriverai pas à me débarrasser de vous, on dirait ; reprit-elle en soupirant.

Il la toisa, un sourire en coin sur les lèvres.

– Non, et plus vite vous l’accepterez, mieux ce sera...

Sandra émit un gémissement de dépit. Elle ne voyait aucune solution à son problème. Même en partant à l’autre bout du pays,

il était encore là.

L’idée qu’il la faisait surveiller effleura son esprit.

– Comment saviez-vous pour mon voyage à Los Angeles ? demanda-t-elle en essayant de rester courtoise.

Un rictus moqueur en guise de réponse.

– Vous me faites suivre ?

– J’ai des ressources illimitées, ma chère... autant financières qu’en matière de personnel ... et j’ai un personnel très

dévoué ; rajouta-t-il en souriant.

– Cela ne m'étonne pas, vos employés doivent se plier à tous vos caprices ! railla-t-elle.

– S'ils tiennent à leur emploi, évidemment... je paye très généreusement les gens qui travaillent pour moi... en retour, je

m'attends à une entière...dévotion !

Sandra secoua la tête, écœurée par tant de cynisme. Cet homme était aussi froid qu'un serpent.

– Et j'attends la même chose d'une femme ; lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle se cabra avant de ricaner :

– Vous êtes un véritable tyran ! c'est pour cela que votre femme est partie ?

Aussitôt, elle sentit tous ses muscles se raidir. Son regard devint glacial.

– Ne parlez pas de ma femme, jamais !

Le morceau de musique se termina et il la lâcha abruptement pour la raccompagner à sa table.

Il s'inclina rapidement avant de faire demi-tour la laissant sidérée.

– Tout va bien ? s'inquiéta Amanda Johnson en fixant la jeune femme pâle comme un linge.

Sandra prit quelques secondes pour se reprendre, but une gorgée de Champagne avant de sourire.

– Oui, un petit différend sans importance.

Elle s'excusa une demi-heure plus tard et quitta la soirée sans avoir revu Maxwell. Dans le hall de l'hôtel, il y avait la queue

devant les ascenseurs. Elle dut patienter de longues minutes avant de pouvoir monter dans une des cabines.

Et alors qu'un couple allait faire de même, une silhouette familière leur barra le passage.

– Désolé, prenez le suivant !

La femme lui lança un regard courroucé et allait répliquer quand les portes se refermèrent. Sandra recula vers le fond de la

cabine, les jambes en coton et la bouche sèche.

Les yeux rivés dans le dos de Maxwell, face à la porte, les mains dans les poches ; elle déglutit péniblement. Un instant, elle

songea à parler mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Incapable du moindre mouvement, elle s'appuya à la cloison.

Bon sang, mais qu'est-ce qu'il faisait là ?

L'ascenseur stoppa en douceur à son étage, elle s'apprêta à sortir.

– Excusez-moi, c'est ici que je descends !

– Non ! fit-il en levant la main comme pour lui intimer l'ordre de ne pas bouger et sans se retourner.

Les portes se refermèrent dans un bruissement et la cabine reprit sa progression pour stopper à nouveau trois étages plus

haut.

Maxwell saisit alors la jeune femme par la main et l'entraîna dans le couloir. Marchant à grandes enjambées, il la conduisit

jusqu'à la porte de sa suite qu'il déverrouilla sans la lâcher une seconde.

Elle pénétra dans un salon encore plus vaste que le sien meublé à l'identique, mais pourvu en plus d'un coin bureau.

Son étole glissa soudain de ses épaules. Maxwell se tenait derrière elle, si près qu'elle percevait son parfum légèrement

épicé.

Elle l'entendit inspirer brusquement. Elle ferma les yeux, se raccrocha au dossier du canapé près d'elle.

Il s'approcha encore et soudain il la plaqua contre lui, passant une main autour de sa taille, tandis que l'autre lui enserrait le

cou.

Elle laissa échapper un cri de surprise.

– Silence, je ne veux rien entendre ! ordonna-t-il en accentuant la pression de ses doigts sur sa gorge.

Doucement, il lui tira la tête en arrière, posa ses lèvres sous l'oreille. Elle fixa le mur de l'autre côté de la pièce, essayant de

réfréner le tumulte qui s'emparait d'elle.

Elle sentit son sexe durcir contre ses fesses. Il se frotta langoureusement tout en déposant des baisers le long de sa mâchoire.

– Savez-vous à quel point j'ai envie de vous ? susurra-t-il d'une voix rauque.

– Non.

– Silence ! j’ai dit pas un mot... On va ôter cette robe magnifique...

Sa main gauche quitta la taille de Sandra, effleurant sa hanche au passage. Il entreprit de faire descendre la fermeture éclair

avec une lenteur exaspérante.

Il fit glisser le vêtement sur ses hanches, dévoilant une guêpière en dentelle noire et des bas de soie. Il s’accroupit lentement,

saisit une cheville et lui souleva le pied afin de dégager le bas de la robe. Puis il recommença avec l’autre pied et jeta le

vêtement sur l’accoudoir du canapé avant de promener ses mains sur les jambes gainées de soie.

– Mm... j’aime beaucoup ! s’exclama-t-il en remontant tout le long des jambes.

Lorsque ses doigts parvinrent au dessus des bas, il émit un grognement de plaisir.

– Ecartez les jambes... plus... plus !

Sandra se mordit la lèvre pour ne pas gémir. Mais elle savait déjà qu’elle était perdue. Son corps réagissait aux caresses de

Maxwell. Elle sentait cette humidité bien particulière entre les cuisses et des frissons la parcouraient de la tête aux pieds.

Lorsqu’il glissa deux doigts sous la dentelle du slip, elle se crispa.

Un nouveau grognement, de surprise cette fois. Il venait d’atteindre la peau entièrement épilée de son pubis.

– J’adore ! fit-il en introduisant deux doigts dans son intimité.

Un râle lui répondit.

– Chut... il va falloir apprendre à obéir...

Il poursuivit sa délicieuse torture, provoquant le clitoris en même temps qu’il faisait aller et venir ses doigts de plus en plus

vite à l’intérieur de son sexe.

N’y tenant plus, Sandra se laissa aller, la tête renversée en arrière, le corps secoué par un orgasme violent.

Il la maintint contre lui, le temps que les soubresauts s’apaisent.

– Tu es très réceptive, trésor... mais je vais devoir t'apprendre à te tenir !

Et brusquement, il la fit basculer sur la table voisine, la plaquant à plat ventre sur le bois dur. Elle entendit à peine le bruit de

sa fermeture Eclair qu'il baissait et sans prévenir, il la pénétra d'un coup de rein brutal.

Elle cria de surprise. Il se retira et s'enfonça à nouveau. Tout en la maintenant par les hanches, il la besogna sans pitié,

jusqu'à la pousser à bout une nouvelle fois et elle jouit dans un gémissement étouffé.

Il se laissa aller à son tour en grognant de plaisir et s'effondra contre son dos.

Chapitre 7

Allongée à plat ventre dans le lit, Sandra essayait de reprendre ses esprits. Après la table de salon et la salle de bains, il

l'avait encore prise à genoux sur le lit. Maxwell s'était levé pour se servir un verre après qu'elle eut décliné sa proposition.

Son cerveau tournait à plein régime. Elle était dans sa suite, impossible de s'enfuir. Et de toute façon, pour aller où ?

Il posa le verre vide sur la table de chevet et revint s'allonger à ses côtés. Repoussant une mèche de cheveux bruns, il lui

caressa la joue.

Cette douceur contrastait avec la façon brutale qu'il avait employée pour la trousser sur la table.

– Tu as quelque chose de prévu demain ? demanda-t-il soudain.

– Tu veux dire aujourd'hui ; répliqua-t-elle en jetant un coup d'œil à l'horloge posé sur la commode.

– Ne me tutoies pas, trésor... quand nous sommes seuls, c'est uniquement « vous » c'est clair ?

Elle le regarda un moment en silence, surprise par la dureté de sa voix qui contrastait avec la douceur de ses caresses.

– Oui ; murmura-t-elle en clignant des yeux.

– Oui qui ?

– Oui... monsieur...

– Bien. Donc tu as quelque chose de prévu ?

– Oui monsieur, je dois rencontrer le réalisateur et Henry Stevens à quatorze heures...

Maxwell sembla réfléchir en plissant les yeux.

– D'accord, j'ai moi-même un déjeuner d'affaires suivi d'une réunion qui pourrait s'éterniser. Je veux que tu rentres dans ta

suite sitôt ton rendez-vous terminé.

– Pardon ? s'exclama-t-elle en haussant les sourcils.

Et puis quoi encore ? Il s'imaginait qu'elle allait tranquillement l'attendre dans sa chambre ?

– Trésor, tu ne discutes pas... tu rentres à l'hôtel et tu m'attends...

Sandra se redressa brusquement pour le dévisager. Il avait l'air tout à fait sérieux.

– Je vais te donner de la lecture, et je m'attends à ce que tu aies étudié le document pour que nous en discussions ce soir ;

reprit-il froidement.

Elle déglutit péniblement, effarée par ce qu'elle venait d'entendre. Un document ? Une pensée désagréable lui vint à l'esprit.

Il n'avait pas l'intention de la mettre sous contrat, tout de même. Il sembla lire dans ses pensées car il ajouta, un sourire

ironique sur les lèvres :

– Si, c'est exactement ça... un contrat qui te liera à moi... un contrat qui m'autorisera à faire tout ce que je veux de toi... et à

te punir si tu me désobéis...

Sandra resta sans voix. Merde ! dans quel guêpier venait-elle de se fourrer ? Elle n'avait eu que des relations « normales »

jusqu'à ce jour.

Mais voilà que ce malade voulait en faire quoi, son esclave ...son jouet ?

Elle savait que ce genre d'homme existait, bien sûr. Elle n'était pas tombée de la dernière pluie. Mais à ce jour, elle n'en

avait jamais rencontré.

Elle avait toujours mené sa vie sentimentale comme bon lui semblait. Et sans être une féministe convaincue...

A trente ans, elle n'allait tout de même pas s'embarquer dans ce genre de relation, non ? C'était bon

pour les gamines de

vingt ans qui avaient tout à apprendre de l'amour ! Amour... Est-ce que c'était de l'amour, une relation maître-esclave ? Elle

ferma les yeux et se remit sur le dos.

Bon sang, Carole ! Pourquoi ne t'ai-je pas écoutée ?

– Tu t'y feras, trésor...

Sa voix chaude l'obligea à le regarder.

– Pourquoi ? demanda-t-elle sèchement.

– Je te l'ai déjà dit, j'aime les femmes obéissantes...

– Et si je refuse de signer ?

– Tu vas signer, je sais être très persuasif ; répondit-il avec son sourire en coin.

Elle soupira en détournant le regard.

– Bien, il est tard. Dors, trésor. Tu dois être en forme demain... et je ne veux pas voir de cernes sous ces beaux yeux bleus.

Il tendit le bras pour éteindre la lumière. Sandra se tourna sur le côté en proie au pire dilemme de sa vie. Comment dormir

alors que les paroles de Maxwell tournaient en boucle dans son esprit.

A le voir avec son visage angélique, on lui aurait donné le bon dieu sans confession. Et elle venait de découvrir sa face

cachée, sa face sombre...

Un homme beau, riche... qui baisait comme un Dieu... mais aussi un véritable dominateur. Elle frissonna malgré la

couverture tirée sur elle.

Merde ! Elle jurait très rarement, mais là une bordée de jurons lui vint à l'esprit.

Quelle imbécile ! Elle venait de se faire piéger en beauté !

Elle finit par s'endormir alors que l'aube pointait à travers les rideaux.

Elle ouvrit brusquement les yeux. La pièce était inondée de soleil. Un rapide coup d'œil à l'horloge lui apprit qu'il était dix

heures.

La chambre était vide mais par la porte entrouverte, elle entendit Maxwell parler au téléphone. Elle se leva lentement, passa

dans la salle de bains et verrouilla la porte derrière elle.

Se regardant dans le miroir, elle fit la grimace. Elle avait les traits tirés par le manque de sommeil. Elle se glissa sous la

douche, constata avec stupeur que son gel douche préféré trônait sur l'étagère posé à côté de celui de Maxwell.

Merde.

Lorsqu'elle sortit de la cabine double, elle s'enveloppa dans un des peignoirs moelleux de l'hôtel. Sur une étagère, elle

constata encore une fois qu'il connaissait le nom de ces produits de beauté. Elle ouvrit les emballages neufs et soupira. Que

savait-il d'autre sur elle ?

Elle sursauta en entendant la poignée tourner. Puis il frappa à la porte.

– Ouvre ! s'il te plaît !

Elle se précipita sur la porte, déverrouilla et le battant s'ouvrit sur un Maxwell furieux.

– Ne t'enferme jamais à clef en ma présence, compris ?

Elle se contenta de hocher la tête, surprise par sa soudaine mauvaise humeur.

– Oui... monsieur ; dit-elle en baissant les yeux.

Il s'approcha lentement d'elle, savourant ce moment de pur plaisir.

– Voilà qui est mieux ; murmura-t-il. Je dois partir... il y a des vêtements à toi, sur le lit.

Il saisit son menton à deux doigts et l'embrassa ardemment, la laissant à bout de souffle.

– A ce soir.

Puis il tourna les talons et quitta la suite.

Sandra resta immobile, pieds nus sur le dallage en marbre. Le temps de reprendre sa respiration et ses esprits.

Il lui faisait toujours le même effet. Un simple baiser et ses sens s'enflammaient.

Elle secoua la tête, finit de se préparer et passa dans la chambre.

Sur le lit, une de ses robes portefeuille, des dessous, une paire de bas et des escarpins. Sa robe de soirée était emballée dans

une housse à glissière.

Elle enfila rapidement les vêtements, sortit de la suite et fila dans la sienne, l'esprit en vrac. Elle appela la réception pour

qu'on vienne récupérer la clef de Maxwell.

Un groom en livrée se présenta quelques minutes plus tard, prit la carte magnétique sans faire de commentaire et elle

s'enferma dans le salon.

Elle s'installa sur un des canapés, ouvrit son PC et se connecta sur la messagerie. Carole devait être à la cour. Elle espérait

qu'elle lirait son mail avant ce soir.

Elle avait besoin de parler à quelqu'un. Mais que lui dire ? Tout ? Comment réagirait son amie ?

Elle l'avait prévenue et elle n'avait pas tenu compte de son opinion.

Elle s'était fourrée comme une grande dans cette sale histoire et ne voyait aucun échappatoire. Alors quoi, accepter ?

Elle tapa son message sans trop en dévoiler. Elle ne tenait pas à inquiéter Carole. Peut-être comprendrait-elle à demi-mot.

Une minute plus tard, le service d'étage lui amena un déjeuner léger. Elle grignota plus qu'autre chose, l'estomac noué par

l'appréhension.

Maxwell lui avait parlé de lecture mais ne lui avait rien donné. Sans doute avait-il oublié et bien tant mieux. Elle n'avait pas

envie de découvrir l'ampleur des dégâts.

A treize heures trente, le téléphone la fit sursauter. Un chauffeur l'attendait à la réception.

– Je descends ; dit-elle en saisissant son sac à mains.

Elle inspira profondément et décida d'oublier Maxwell pour un temps. Une fois installée confortablement à l'arrière de la

limousine, elle se laissa aller à regarder par la vitre teintée.

Le véhicule stoppa bientôt devant un immeuble de bureaux. La façade tout en verre reflétait les buildings de l'autre côté de la rue.

Elle pénétra dans un hall gigantesque et fut accueillie par Amanda Johnson qui la surprit en l'embrassant sur la joue.

– Sandra, j'espère que vous avez passé une bonne soirée hier soir... votre départ a été un peu soudain... vous étiez malade ?

– Une migraine inopportune en fait... ; mentit-elle en souriant. Mais ça va, maintenant.

Les deux femmes s'engouffrèrent dans un ascenseur aux parois lambrissées. Amanda appuya sur le bouton du vingtième étage.

– Henry a beaucoup apprécié votre compagnie ; dit-elle soudain. Je me demande s'il ne serait pas tombé sous votre charme !

Sandra haussa les sourcils de surprise. Elle n'avait pas besoin de ça et elle avait déjà un gros souci à gérer en la personne de

Maxwell.

– C'est un homme charmant ... ; commença-t-elle en se demandant comment finir sa phrase.

– Il y a quelque chose entre Christian Maxwell et vous ? fit Amanda en penchant la tête légèrement sur le côté.

La question la surprit. Elle hésita un moment avant de répondre :

– Pas vraiment et je préfère ne pas parler de lui.

– Bien sûr, ça ne me regarde pas... excusez ma curiosité.

La cabine stoppa à cet instant et Sandra suivit la directrice de casting dans un long couloir dont les murs étaient couverts de

photos d'acteurs et actrices.

Amanda salua d'un signe de tête une jeune femme derrière un bureau en forme de L. Cette dernière tapait frénétiquement sur

un ordinateur, un casque audio vissé sur les oreilles.

La porte du fond s'ouvrit sur David Dexter, il salua les deux femmes d'un air mécontent et ouvrit une porte non loin de là.

– Toujours aussi souriant ! s'exclama Amanda en haussant les épaules.

Elle frappa à la porte qu'il venait de refermer et entra sans attendre.

Henry Stevens se leva pour accueillir ses visiteuses et leur offrit de s'asseoir sur un des Chesterfield en cuir noir.

Un jeune homme blond feuilletait une grosse liasse de papiers. Il se leva à son tour et Stevens le présenta comme le

réalisateur. Une heure plus tard, il prit congé. Amanda conduisit alors la jeune femme jusqu'à son bureau.

Elle avait quelques noms d'acteurs à proposer. Elles discutèrent plus de deux heures et finalement se mirent d'accord sur la

majorité du casting.

Restait à convaincre les acteurs d'accepter les rôles.

– Je vais m'occuper de ça avec David. Voulez-vous venir prendre un verre ? demanda-t-elle en refermant les books sur son

bureau.

– Merci, c'est gentil mais j'ai déjà un rendez-vous ; refusa-t-elle en songeant à sa soirée.

Amanda Johnson hocha la tête, raccompagna la jeune femme jusqu'à la porte de son bureau.

– La voiture va vous déposer à votre hôtel. Une autre fois, peut-être ?

– Avec plaisir ; répondit Sandra qui se demanda si elle aurait un soir de libre pour prendre ce verre.

Lorsqu'elle entra dans sa suite, la première chose qu'elle vit, fut une enveloppe de grand format posé sur la table de salon.

Elle s'en approcha avec précaution comme si elle allait lui sauter dessus et la mordre. La pochette était fermée par une

attache et aucune indication n'était portée sur le papier blanc.

Mais elle sut immédiatement de qui elle venait et ce qu'elle contenait. Elle la regarda avec appréhension.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

Elle alla décrocher.

– Bonsoir ; dit la voix chaude de Maxwell. Vous avez trouvé mon petit dossier ?

Elle ferma les yeux en soupirant.

– Oui ... Il est sous mes yeux.

– Comme vous venez de rentrer, je suppose que vous ne l’avez pas encore ouvert... nous dînerons à dix neuf heures trente,

cela vous laisse amplement le temps de le lire... et de passer une robe de soirée... celle en dentelle noire, par exemple.

Et il raccrocha. Au ton de sa voix, cela n’avait rien d’une suggestion.

Comment savait-il qu’elle venait juste de regagner l’hôtel ? Il la faisait surveiller, ou quoi ?

Elle alluma son ordinateur, espérant que Carole lui ait répondu. Mais le seul mail qu’elle avait reçu provenait de son éditeur.

Elle jeta un nouveau coup d’œil à l’enveloppe; bon, autant en finir tout de suite. Elle prit place sur un des canapés, détacha le

crochet doré et en sortit deux feuilles dactylographiées.

Dès les premières lignes, elle sut que ses craintes étaient fondées.

Le contrat était tel qu’elle l’avait imaginé. Une relation où Maxwell aurait les pleins pouvoirs sur elle. Une relation où elle

n’aurait rien à dire. Une relation où elle n’aurait qu’à obéir.

Un *ping* l’avertit de l’arrivée d’un mail. Carole !

Elle lut rapidement le message, saisit son portable et préféra l’appeler. Les écrits étaient bien trop dangereux.

– Salut la belle ! fit son amie en décrochant. Alors ça se passe bien ?

– Salut ! ça pourrait aller mieux ; répondit-elle en regardant le « contrat » d’un œil morne.

– Qu’est ce qu’il se passe ? s’inquiéta l’avocate. Henry a changé d’avis ?

– Non, non... ça n’a rien à voir avec ça... Maxwell est ici !

– Quoi ? Putain mais qu’est-ce qu’il fout à Los Angeles ? cracha-t-elle d’une voix furieuse. Il t’a ennuyée ?

– Il était au gala de charité hier soir... on a dansé... et ...

Le silence se prolongea au bout du fil.

– Oh non ! tu n’as pas couché avec lui ? souffla l’avocate sidérée. Sandra, je t’avais dit de l’éviter !

– Je sais, Carole, il ne m’a pas laissé le choix !

– Quoi, il t’a ... ?

– Non, il ne m’a pas forcée ! enfin pas comme tu crois ! disons qu’il est plutôt du genre ... persuasif et obstiné ; répondit-elle

en soufflant.

– Et bien, t’es dans la merde, ma chérie ! il ne va plus te lâcher maintenant ! Sandra, enfin ! tu n’es plus une gamine !

Un long soupir se fit entendre de l’autre côté du continent.

Avait-elle bien fait d’en parler à son amie ? De toute façon, elle l’aurait appris tôt ou tard. Il valait mieux que ce soit elle qui

le lui dise.

– Ecoute, je dois me préparer, j’ai un dîner ce soir ; fit-elle en consultant sa montre.

– Fais attention à toi... Sandra ? si tu as besoin de quoi que ce soit, dis-le moi, ok ?

– D’accord, ne t’inquiètes pas trop, je sais me défendre... je te rappelle demain, salut.

Elle coupa la communication. Tu sais te défendre ? se dit-elle. Tu parles ! Elle venait en effet de le prouver !

Elle relut le document. Puis elle sortit sur la terrasse, un verre à la main.

Bon sang !

Comment reculer maintenant ? Carole avait raison, il n’allait pas la lâcher. Elle n’avait nulle part où se cacher. Vu le réseau

de renseignements qu’il semblait avoir, nul endroit au monde ne la mettrait à l’abri de ce prédateur.

Une île déserte, peut-être ?

Elle haussa les épaules, cette idée était stupide et infantile.

Chapitre 8

Elle avala une grande gorgée de bourbon, laissa son regard errer sur l’océan. Un bateau ! Elle pourrait louer un bateau avec

un équipage et vivre en permanence sur l'océan. Là au moins, il ne pourrait pas l'approcher sans son accord. Cette pensée

puérile la fit grimacer.

Tu divagues, ma fille ; se dit-elle en songeant à ce qu'une telle vie lui coûterait. Certes, ses romans se vendaient bien. Le

studio lui avait racheté les droits pour son premier roman avec un joli chèque, mais de là à mener une vie de nabab sur un

yacht ! ...

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il fallait encore qu'elle se prépare pour son dîner.

Elle revint dans la chambre, regarda la robe en dentelle noire qu'elle portait au gala de charité du Maire de New York.

Pourquoi est-ce que tu lui obéis ? fit une petite voix dans sa tête.

Elle haussa les épaules, elle savait parfaitement pourquoi. Pas pour lui faire plaisir ...

Elle était fin prête lorsqu'on frappa à la porte de la suite. Elle alla ouvrir. Christian Maxwell se tenait sur le seuil, en

costume gris et cravate assortie.

– Superbe cette robe ; fit-il de sa voix chaude. Allons-y.

– Où dînons-nous, exactement ?

Un sourire en coin lui répondit, avant qu'il ne dise :

– Dans un salon privé.

Il lui prit le bras, l'entraîna vers l'ascenseur. Une fois seul dans la cabine, il glissa une main possessive autour de sa taille et

l'attira à lui.

– Avez-vous fait bonne lecture ? susurra-t-il à son oreille.

– Bonne n'est pas le terme exact ; lui rétorqua-t-elle en se raidissant.

La cabine stoppa à l'étage inférieur et un couple âgé entra dans l'ascenseur. Maxwell resserra son étreinte.

Ils parvinrent dans le hall et il lui prit le bras pour la conduire jusqu'au restaurant où un maître d'hôtel les accompagna à

l'étage.

Les murs de la pièce étaient lambrissés de panneaux en chêne massif. Au centre une table était dressée sous un lustre à

pampilles en cristal. Des couverts en argent et des assiettes en porcelaine fine occupaient la table ronde.

Une musique douce sortait d'enceintes dissimulées dans les murs.

– Je vous en prie, asseyez-vous ; dit Maxwell en tenant la chaise à haut dossier. Il la repoussa délicatement et prit place face

à Sandra, de plus en plus nerveuse.

– Un peu de Champagne ? proposa-t-il en saisissant une bouteille de Moët dans un seau à glace en cristal.

– Volontiers.

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Une boule d'angoisse lui opprimait la gorge.

Maxwell leva sa coupe, le sourire aux lèvres.

– A quoi boirons-nous ? dit-il de sa voix chaude.

Son regard cognac scrutait la jeune femme. Elle but une grande gorgée de liquide pétillant. Ce regard la mettait mal à l'aise.

Elle détourna les yeux.

A cet instant, elle aurait voulu se trouver à des milliers de kilomètres de cette pièce.

– Vous avez lu ma proposition ? demanda-t-il soudain.

– Je l'ai lue ; murmura-t-elle.

– Bien, y a-t-il quelque chose qui ne vous convient pas ? s'enquit-il en reposant sa coupe.

Elle leva son regard sur ce beau visage impassible. Ses yeux brillaient d'un éclat diabolique.

– Tout à vrai dire.

Un sourire moqueur.

– Je m'en doutais un peu, c'est juste un accord entre deux adultes consentants.

Sandra plissa les yeux, en avait-elle vraiment envie ? Pour l'instant, la seule qu'elle avait, était de s'enfuir le plus loin

possible de lui.

– Je sais que certaines... procédures peuvent paraître un peu brutales ; commença-t-il. Mais il n'appartient qu'à vous de

vous comporter comme je l'entends et vous les éviterez.

– Et si je refusais, tout simplement ? demanda-t-elle en le fixant droit dans les yeux.

– Et bien, j'en serais fort ... déçu, mais je suis persuadé de pouvoir vous convaincre ; dit-il avec arrogance.

– Vraiment ? et comment comptez-vous vous y prendre ? fit-elle d'un ton sarcastique qui parut ne pas plaire à Maxwell.

Il se leva lentement, contourna la table et vint se poster derrière Sandra. Lorsqu'il posa ses mains sur ses épaules, elle ne put

réprimer un frisson.

Il se pencha alors à son oreille, effleura le lobe de ses dents.

– Il y a la méthode douce... et la méthode forte... ; murmura-t-il d'une voix douceuse. Personnellement, je préfère la

seconde... beaucoup plus jouissive...

Sandra faillit avaler sa salive de travers. Les mains de Maxwell se firent plus pressantes sur ses épaules. De ses index, il

caressa le cou de la jeune femme.

Elle ferma les yeux.

– Vous savez, j'en ai maté de plus têtues que vous. Quelle enfant étiez-vous ?

– Mon père était militaire haut gradé ; rétorqua Sandra en essayant de hausser les épaules. Adeptes de l'ordre et de la

discipline... en plus j'étais la seule fille au milieu de trois garçons... ce doit être pour ça que je suis devenue ... rebelle à

toute forme d'autorité ! fit-elle sans vraiment répondre à sa question.

Un petit rire résonna dans son dos. Maxwell continuait à lui malaxer les épaules. Puis ses doigts descendirent le long de sa

colonne vertébrale, déclenchant une série de frissons.

Seule à la merci de cet homme dans ce salon isolé, elle inspira un grand coup avant de reprendre :

– Je suppose que vous avez l’habitude des femmes obéissantes... alors que moi... je n’ai pas l’intention de vous faciliter la

tâche !

– Justement, j’adore le challenge... et celui-ci m’excite terriblement...

Ses doigts remontèrent le long du dos de Sandra, ses ongles griffant doucement la chair dénudée. Elle se cabra.

– Je suis certain de pouvoir vous faire découvrir des plaisirs auxquels vous n’avez jamais goûté ! les hommes de votre vie

étaient bien trop ... sages pour être intéressants...

– Que pouvez-vous savoir de mes relations amoureuses ? s’insurgea-t-elle.

– Je sais beaucoup de choses sur vous, n’en doutez-pas ! reprit-il avec son air arrogant.

On frappa à cet instant et un serveur entra, portant les entrées. Il déposa les assiettes sur la table et repartit après un léger

salut de la tête.

Une salade de coquilles Saint Jacques ...

– J’ai pensé que vous aimeriez manger français ; dit-il en se rasseyant.

– Merci pour cette délicate attention ; rétorqua Sandra en prenant ses couverts.

Comment cet homme pouvait-il être aussi prévenant, attentionné et d’un autre côté un pervers qui se délectait à faire souffrir

les femmes ?

– Votre... proposition parle d’obéissance totale ; commença-t-elle. Et si je ne suis pas disposée à vous obéir ?

– Et bien je sévirai ...

– Comment ?

– Il y a quantité de façon ... une bonne fessée par exemple.

Un frisson désagréable la parcourut. Son père n’y avait eu recours qu’une seule fois. Le jour où pour narguer ses frères, elle

s’était introduite dans son bureau. Manœuvre strictement interdite. Elle avait cassé un objet auquel son

père tenait

particulièrement.

Il l'avait penchée sur ses genoux et...

Elle secoua la tête pour chasser ce souvenir douloureux. Elle avait trente ans pas huit !

Ils mangèrent en silence la salade au demeurant délicieuse.

Puis elle reprit :

– Vous n'avez pas indiqué de terme de fin à ce ... ; dit-elle soudain.

– Parce que je ne veux pas envisager cette éventualité... j'espère bien que notre relation durera le plus longtemps possible.

Sandra plissa les yeux.

Elle allait lui demander s'il avait eu ce genre de relation avec sa femme, se souvint à temps de sa réaction au gala.

– Vous pourrez vous installer chez moi... j'ai un très grand appartement... il faudra que vous soyez à ma disposition vingt

quatre heure sur vingt quatre.

Sans blague !

Elle haussa les sourcils de surprise. Ben voyons, c'était de l'esclavagisme pur et simple !

S'installer chez lui ! Et puis quoi encore ?

La musique augmenta soudain d'intensité.

Maxwell se leva, contourna la table et tendit la main à Sandra.

– Dansons ! fit-il sur un ton péremptoire.

Elle se leva. Mieux valait passer cette soirée dans les meilleures conditions. Ensuite, il lui faudrait prendre une décision.

Réfléchir aux possibilités de lui échapper. A ses chances aussi.

Il l'enlaça et l'entraîna dans un tourbillon autour de la table. Il la plaqua brusquement contre le mur, appuyant son érection

contre son ventre.

– Promets-moi de m'obéir, accepte d'être mienne ; murmura-t-il en l'embrassant doucement dans le

cou.

– Je ne peux pas...

– Si, tu peux ...donnes-toi à moi...

Le serveur choisit cet instant pour se manifester. Maxwell s'écarta aussitôt, l'air contrarié. L'homme déposa de nouvelles

assiettes.

Ils reprirent place à table en silence.

Sandra garda les yeux baissés sur son plat. Le civet de biche était savoureux. Cela lui rappela son pays. La France lui

manquait tout à coup.

– Qu'est-ce qui vous dérange dans ma proposition ? demanda Maxwell au bout d'un moment.

Elle leva le regard vers lui.

– Le fait d'être votre esclave... cette idée me révolte ; répondit-elle.

– Ce n'est pas de l'esclavagisme... je dirais plutôt ...

Il se tut un moment, cherchant ses mots.

– Voyez ça comme un partenariat sexuel...

Sandra le regarda médusée. Un partenariat ? Il avait une drôle de façon de voir les choses. Que pourrait-elle retirer de

positif d'une telle relation ?

Vivre dans un bel appartement ? Aller aux soirées du Tout New York ? Aux galas de charité les plus courus ?

Elle n'avait pas besoin de lui pour ça.

Elle avait une vie mondaine. De l'argent, en tout cas suffisamment pour s'assumer seule...Restait un merveilleux amant...

Elle secoua la tête. Elle n'était pas prête à abandonner sa liberté. Elle ne s'était jamais mariée, avait toujours refusé de

partager son appartement avec un homme.

Chacun chez soi, c'était sa devise. Profiter des bons moments...

– Je pense qu’il vaudrait mieux en rester là ; dit-elle sans le regarder.

Elle l’entendit inspirer brusquement. Il reposa son couvert avec bruit, se leva et en un bond fut à ses côtés.

– Venez ! lui ordonna-t-il d’une voix glaciale.

Elle se leva à son tour, regardant partout sauf dans sa direction. Il lui prit la main, l’entraîna hors du salon et se dirigea vers

les ascenseurs.

Deux couples montèrent dans leur cabine. Sandra étouffa un soupir de soulagement. La cabine s’élança à l’assaut des étages.

Un des couples descendit au douzième. Un silence de plomb se fit dans la cabine.

Sandra lui jeta un coup d’œil rapide. Maxwell fixait les portes, le visage impénétrable.

Les autres passagers s’arrêtèrent à l’étage de la jeune femme. Elle hésita à les suivre dans le couloir puis à sa grande

surprise, Maxwell lui dit :

– Je crois que c’est votre étage. Bonsoir, Miss Beauchamp.

Elle sortit, encore sous le coup de la surprise. Les portes se refermèrent sur lui. Sandra tourna les talons et se dirigea vers sa

suite.

C’était tout ? Il allait abandonner comme ça ?

Elle déverrouilla sa porte, posa son étole sur la table de salon et se laissa tomber sur un canapé. Quelle soirée.

Elle fixa sans le voir le mur face à elle. Elle pourrait rentrer à New York demain. Après tout, Amanda Johnson et elle avaient

fait le plus gros du travail.

Les seconds rôles ne l’intéressaient pas. Elle pouvait laisser le choix à la directrice de casting.

Oui, elle l’appellerait demain matin et prendrait un vol commercial si le jet des studios n’était pas libre.

Cette idée lui mit du baume au cœur ; elle passa dans la chambre, ôta la robe et alla se glisser sous la douche. Le jet d’eau

chaude la revigora. Elle resta longtemps les yeux fermés savourant ce moment de tranquillité.

Lorsqu'elle sortit enfin de la cabine, sa décision était prise. Elle quitterait Los Angeles dès le lendemain.

Elle enfila un peignoir et s'attaqua à ses bagages. Puis elle se coucha et s'endormit aussitôt.

Une sensation étrange la réveilla brusquement. Elle voulut remuer mais une gêne soudaine aux poignets lui arracha un

gémissement.

La lampe de chevet s'alluma. Elle cligna des yeux et découvrit Maxwell assis au bord de son lit. Levant le front, elle

constata que ses mains étaient attachées par des bracelets en cuir aux montants du lit.

– Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda-t-elle en tirant sur les menottes.

– Je vous fais une petite démonstration... ; rétorqua-t-il en souriant.

– Détachez-moi ou je hurle !

Pour toute réponse, il saisit un bâillon en cuir et le lui fourra dans la bouche. Elle tenta de lui flanquer un coup de pied mais

il esquiva adroitement et s'emparant d'une cheville il l'attacha au pied du lit.

Il renouvela l'opération avec le pied droit et lorsqu'elle fut totalement immobilisée, prit son temps pour la détailler avec

concupiscence.

– Voilà qui est parfait, fit-il en inspirant. J'adore vous voir comme ça, à mon entière disposition.

Il posa une main sur la jambe nue de Sandra, remonta doucement jusqu'en haut de la cuisse. Puis ses doigts s'insinuèrent en

elle.

Elle se tordit sous la caresse. Bon sang, non ! Elle n'allait pas lui donner satisfaction ? Mais ligotée comme ça au lit, elle ne

pouvait pas lui échapper.

Il retira ses doigts et saisit un ... Non ! Un fouet à plusieurs lanières ! Elle le regarda brandir l'objet dans sa direction.

– Bon, voyons un peu comment réagit cette jolie peau ! murmura-t-il la voix rauque.

Il abattit les lanières sur le ventre de Sandra ; elle gémit sous la morsure. Le coup suivant l'atteignit sur le pubis.

Elle tira sur ses liens. Le fouet cingla ses seins puis redescendit sur son clitoris. Puis soudain, les doigts de Maxwell furent à

nouveau en elle. Il grogna.

– Mm... tu mouilles comme une salope, trésor ! j'adore...

Il se débarrassa rapidement de ses vêtements, monta sur le lit et s'enfonça en elle, brutalement. Elle gémit à nouveau et jouit

aussitôt.

Il détacha le bâillon, l'embrassa violemment. Sa langue explora sa bouche avec avidité. Elle lui rendit son baiser avec la

même ferveur.

– Oui, trésor ...Laissez-toi aller, tu vois ce que je peux te faire ?

Le souffle court, elle jouit une nouvelle fois et il l'accompagna en silence.

Chapitre 9

Sandra frotta ses poignets, les membres engourdis. Maxwell lui caressa le visage.

– Tu vois, trésor, combien ça peut-être bon...

Il la prit par le menton, l'obligeant à le regarder.

– Oses dire que tu n'as pas aimé ? demanda-t-il le regard brûlant.

– Non !

– Ne mens pas, ton corps te trahit, trésor...

Elle ferma les yeux. Il avait raison. Mais elle refusait de se plier à ses quatre volontés. Il recommença à l'embrasser,

d'abord doucement puis le baiser se fit plus exigeant.

– Accepte... ; murmura-t-il.

– Je ne veux pas ...

Maxwell sourit dans son cou et reprit ses caresses. Il lui fourra un doigt dans la bouche.

– Suce ! ordonna-t-il. Suce bien... tu sais où je vais le mettre...

Elle le mordit de surprise. Il poussa un grognement et l'empoigna par les cheveux. Elle lâcha aussitôt sa prise.

Il la retourna sur le ventre.

– Tu veux jouer à ça ?

Il introduisit son majeur entre ses fesses, le faisant aller et venir. Un grognement de plaisir lui échappa.

– Oui, trésor... tu aimes ça ?

Elle le sentit se déplacer, entendit vaguement le déchirement... d'un étui de capote ? Et soudain, elle sentit son sexe contre

son anus.

Il força le passage doucement, lentement. Elle gémit sous le coup de la douleur. Puis il fit une pause. Sa main droite passa

sous son ventre, titillant son clitoris.

Il la pénétra de deux doigts, les faisant tourner. Et il poussa plus fort entre ses fesses, s'introduisant entièrement en elle.

– C'est bon, trésor ? alors accepte de m'obéir..., susurra-t-il en cessant de la caresser. Dis-moi oui, ou je ne te laisse pas

jouir...

Un gémissement de frustration échappa à Sandra. Elle était au bord du gouffre, prête à exploser, tous ses sens en vrac...

– Non...

Il retira ses doigts, cessant de lui prodiguer ses caresses...et s'immobilisa brusquement.

– Si, trésor...

– Pitié... s'il vous plaît, monsieur...

Il remua légèrement en elle.

– Non... !

Sa voix claqua comme un fouet.

– S'il vous plaît...c'est d'accord... je vous en prie ! gémit-elle.

– Tu vas signer ? demanda-t-il sèchement.

– Oui ! cria-t-elle à bout de souffle.

Un grognement de satisfaction dans son dos. Les doigts de Maxwell reprirent leur caresse et il se mit à la pilonner de plus en

plus vite.

Elle se crispa soudain autour de lui dans un orgasme violent et libérateur. Il se laissa aller à son tour, l'écrasant de tout son

poids et se retira aussitôt.

Il l'embrassa sous l'oreille avant de se lever et de se diriger vers la salle de bains. Sandra toujours à plat ventre dans le lit,

redescendit peu à peu sur terre.

Bon sang ! elle venait de lui dire oui ?

Elle qui abhorrait la notion d'appartenance à quelqu'un...elle qui avait toujours refusé le mariage ! Elle venait d'accepter

d'être l'esclave sexuelle d'un homme qu'elle connaissait à peine ?

Tu es folle ou quoi ? se dit-elle.

Maxwell revint dans la chambre, le visage aussi impassible qu'à son habitude.

– Vas te doucher ; dit-il en se recouchant à son côté.

Sandra soupira et se leva sans un mot. Appuyée des deux mains au mur de la cabine, elle ferma les yeux. Elle pouvait encore

s'enfuir. Tant qu'elle n'aurait pas signé, elle conservait une marge de manœuvre.

Très étroite, mais ...

Elle se sécha soigneusement, enfila une nuisette courte en satin et regagna la chambre.

Maxwell avait fermé les yeux, les mains croisés sous sa tête.

Elle jeta un coup d'œil au réveil. Cinq heures. Elle se coucha en chien de fusil et sentit le lit bouger. Il se rapprocha d'elle,

passa un bras par dessus sa taille et murmura :

– Dors, trésor.

Elle poussa un grand soupir et ferma les yeux. Arriverait-elle seulement à dormir ? Qu'est-ce qu'il lui était passé par la

tête ?

Etait-elle à ce point ... en manque ?

Bon sang, ce n'était pas le premier homme à la faire grimper au rideau !

Elle avait eu des amants formidables... celui-là qu'avait-il de plus ?

Elle finit par s'endormir en songeant qu'elle venait de faire la plus belle bêtise de sa vie.

Un vent léger soulevait le rideau. La baie vitrée était grande ouverte et elle aperçut Maxwell déjà vêtu d'un costume marine

faire les cent pas sur la terrasse, le téléphone à la main.

Elle regarda l'heure. Onze heures du matin ? Son estomac gargouilla. Elle mourrait de faim. Elle se leva, enfila des mules à

talons et passa dans le salon.

Il avait déjà pris son petit-déjeuner mais des plats recouverts de cloches attendaient sur une desserte.

Elle souleva un des couvercles au moment où Maxwell entra dans la pièce.

Il s'approcha d'elle, l'embrassa dans les cheveux.

– Bonjour, trésor. Tu as faim ?

– Bonjour. Oui je meurs de faim.

Elle évita de croiser son regard, se servit des œufs brouillés avec du bacon, des toasts et du café noir.

– Tu as des rendez-vous aujourd'hui ? demanda-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

– Non, normalement je ne dois pas revoir Amanda... sauf s'il y a un problème. Pourquoi ?

– Je dois repartir à New York ...tu penses pouvoir rentrer avec moi ?

Sa question la surprit. Elle se tourna vers lui, la fourchette en l'air. Elle s'était attendue à ce qu'il lui ordonne d'aller avec

lui ...

– Quoi ? demanda-t-il en souriant en coin.

Sandra secoua la tête avant de manger.

– Je dois appeler Amanda pour confirmation qu'elle n'a plus besoin de moi... sinon je pense pouvoir quitter Los Angeles

sans problème... je comptais juste profiter un peu du soleil...

Il lui caressa doucement la joue avant de dire :

– On pourrait profiter du soleil des Caraïbes...un de ces week-end...

Sandra fronça les sourcils. Qu'est ce qu'il lui arrivait, tout à coup ?

Etait-ce le même homme ? Ou cela faisait-il partie d'un plan diabolique pour mieux la piéger ?

La sonnerie de son portable interrompit ses réflexions. Elle se leva pour aller répondre.

– Bonjour, Amanda...

– Bonjour... je ne vous dérange pas ?

– Non... un souci ? demanda Sandra en sortant sur la terrasse.

– Aucun... au contraire, Ryan a accepté le rôle principal... le scénario lui a beaucoup plu ; expliqua la directrice de casting.

– Super ! et les autres ?

– Je suis en pourparlers avec Angelina... l'idée lui plaît... je pense réussir à la convaincre, elle aussi...

– Waouh ! génial... je vais probablement rentrer à New York aujourd'hui ; dit-elle en jetant un coup d'œil par la baie vitrée.

– Déjà ? quel dommage ; moi qui voulait vous faire visiter les environs... rien de grave au moins ? s'inquiéta Amanda.

– Non, tout va bien... je reviendrai ! je dois vous laisser, vous me tenez au courant ?

– Bien sûr, à bientôt.

Elles raccrochèrent et Sandra retourna dans le salon.

– Un problème ? s'enquit Maxwell.

– Non, l'acteur pour le rôle principal a donné son accord, et l'actrice pressentie pour le rôle féminin n'est pas contre ;

répondit-elle en reprenant place à table.

– Bien, dans ce cas, nous pouvons prendre mon jet cet après-midi. Nous décollerons à quatorze heures.

Il se leva.

– Je passe vous prendre une heure avant.

Il l’embrassa dans les cheveux et quitta la suite, laissant Sandra perplexe. Les sourcils froncés, elle alluma son PC, consulta

ses mails et décida d’en envoyer un à Carole pour la prévenir de son retour.

L’attitude de Maxwell la déroutait. Après la manière autoritaire dont il l’avait traitée alors qu’ils faisaient l’amour, sa façon

d’agir la surprenait.

Puis il lui vint à l’idée qu’il avait peut-être un souci personnel. Ce retour précipité à New York en était la preuve.

Elle se doucha, enfila une tenue de voyage confortable et termina ses bagages. Elle avait une bonne heure avant qu’il ne

frappe à sa porte, elle la mit à profit pour faire quelques recherches sur Internet.

La Une du New York Times attira son attention, Christian Maxwell II, le patriarche, avait été victime d’une tentative de

meurtre la veille au soir.

Alors qu’il sortait d’un restaurant, un individu lui avait tiré dessus à trois reprises, le blessant grièvement.

D’après le journal, la préméditation ne faisait aucun doute. L’homme avait attendu dans un coin que Maxwell sorte pour

s’attaquer à lui.

Malgré les caméras de surveillance qui l’avaient filmé, impossible de l’identifier. Elle referma le PC.

Bon sang, manquait plus que ça.

On frappa à la porte de la suite, elle alla ouvrir. Un groom venait chercher ses bagages.

– Ils sont ici ; fit-elle en désignant les grosses valises.

– Bien, madame.

Sandra fit un dernier tour dans la suite et jeta un coup d’œil à sa montre. Maxwell n’allait pas tarder. On frappa à nouveau et

il entra.

– On y va ; dit-il en lui prenant la main.

Elle le suivit dans le couloir. Il arborait son habituel visage impassible. Devait-elle lui dire qu'elle avait vu le journal ?

Aurait-il envie de lui en parler ?

Ils sortirent de l'hôtel et s'engouffrèrent dans une limousine aux vitres fumées. A l'avant, outre le chauffeur, se tenait un

homme en costume noir.

Sandra ne l'avait encore jamais vu. Un garde du corps ? Très probable, vu les événements. Maxwell garda le silence jusqu'à

l'aéroport.

Le véhicule stoppa dans un hangar. Un jet blanc attendait moteurs en marche. Maxwell la prit par la main et l'entraîna vers la

passerelle. Ils montèrent à bord sans un mot.

– Nous sommes prêts à décoller ? demanda-t-il au pilote en haut des marches.

– Oui, monsieur.

– Bien, allons-y.

– Madame ; salua le pilote en adressant un signe de tête à Sandra.

Elle répondit de la même façon et suivit Maxwell dans une cabine spacieuse et équipée de six sièges en cuir crème.

– Asseyez-vous.

Elle obtempéra sans un mot, boucla sa ceinture et regarda son compagnon de voyage prendre place à son côté.

L'appareil se mit à rouler avec une secousse et gagna une piste d'envol. Trois minutes plus tard, la voix du pilote les informa

qu'ils pouvaient détacher leur ceinture.

Soudain il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

– J'ai lu le journal ; dit-elle à voix basse. Je suis désolée pour votre père.

Il garda le silence pendant de longues minutes avant de dire :

– Merci.

Sandra hésita à poursuivre. Il n'avait pas l'air disposé à parler. Sa main la lâcha et vint se poser sur

son genou.

– Très bien cette robe... écartez les jambes...fit-il d'une voix rauque.

Elle s'exécuta tandis que les doigts remontaient lentement sur sa cuisse. Ils s'arrêtèrent juste au sommet, s'infiltrèrent sous la

dentelle du slip. Elle ferma les yeux.

– Ouvrez les yeux ! ordonna-t-il.

Elle obéit et tourna le visage vers lui. Il la scrutait attentivement. Il introduisit deux doigts en elle, appuyant sur le clitoris du

pouce.

Elle entrouvrit les lèvres, laissant échapper un gémissement.

– Silence... silence absolu ! gronda-t-il en accentuant la pression de son pouce.

Elle poussa contre son doigt, se mordit la lèvre quand les doigts à l'intérieur d'elle se mirent à tourner de plus en plus vite.

Elle renversa la tête contre le dossier du fauteuil lorsque l'orgasme éclata telle une fusée du 4 juillet.

Maxwell retira ses doigts, les lécha avec un sourire salace et se leva pour l'entraîner vers le fond de la cabine, alors qu'elle

était encore secouée de tremblements.

Elle tituba derrière lui, accrochée à sa main. Il la poussa dans la chambre et verrouilla derrière lui.

– A genoux ! mains derrière le dos ! ordonna-t-il en baissant le zip de son pantalon.

Il libéra son sexe qui jaillit comme un ressort.

– Suce...

Elle le prit dans sa bouche et obéit. Il posa ses mains de chaque côté de sa tête lui imprimant un mouvement lent et profond.

Lorsqu'il atteignit le fond de sa gorge, elle eut un haut le cœur ; il se retira aussitôt. Puis reprit son va et vient.

Un gémissement étouffé lui échappa, elle se retira doucement pour n'avoir plus que son gland en bouche et découvrit ses

dents. Il jouit violemment, ses mains se serrèrent autour de sa tête.

Il baissa son regard torride sur elle, la prit pas les épaules et la releva.

Puis il l'embrassa à pleine bouche. La relâchant soudain, il ouvrit la porte.

– Il y a une salle de bains, là ; fit-il en désignant une porte sur la gauche. Et une culotte propre...

Il tourna les talons et partit vers l'avant de la cabine.

Sandra s'enferma dans la petite pièce, elle était équipée d'une cabine de douche aux parois en verre et d'un meuble avec une

vasque en céramique.

Elle se rinça, ouvrit le sac de chez *Victoria's secrets* et en sortit une culotte en dentelle noire identique à celle qu'elle portait.

Elle l'enfila, enfouit l'autre dans le sac et sortit de la salle de bains.

Lorsqu'elle rejoignit son siège, Maxwell était en grande conversation avec l'homme qu'elle avait vu à l'avant de la

limousine.

– Reese, voici Sandra Beauchamp... Sandra, Reese mon chef de la sécurité.

L'homme adressa un signe de tête sec à la jeune femme. Elle fit de même.

– Sandra fera désormais l'objet des mêmes mesures de sécurité que ma famille...

– Bien, monsieur.

Elle tourna la tête vers Maxwell, les sourcils levés.

– Il n'y a pas à discuter ; fit-il sèchement.

Elle allait répliquer mais le regard qu'il lui lança, la fit renoncer. Reese se leva et passa à l'avant de l'avion.

A quel moment avait-elle cru que les choses pouvaient changer ? Elle soupira en silence et s'appuya au dossier du fauteuil.

Maxwell se plongea dans un dossier, ignorant la jeune femme qui ferma les yeux et s'assoupit.

Chapitre 10

Sandra s'éveilla deux heures plus tard. Elle redressa son dossier et constata que Maxwell n'était plus à ses côtés. Elle tourna

la tête et le vit occupé à discuter à voix basse avec Reese, assis de l'autre côté du couloir.

Les deux hommes ne firent pas attention à elle. Elle se leva, attrapa son PC dans le coffre de cabine et reprit sa place dans

son fauteuil.

Elle ouvrit sa messagerie et lut le mail envoyé par Carole.

« Qu'est-ce qui se passe ? pourquoi reviens-tu si vite ? »

Elle sourit et entreprit de lui répondre.

« Rien de grave. Je profite du jet privé de la société Maxwell »

Elle ne douta pas un instant que cette phrase allait faire bondir l'avocate. Trois minutes plus tard, le ping de la boîte mail lui

annonçait un nouveau message.

« Cette fois tu es vraiment folle ! à quoi servent mes conseils ? »

Elle choisit de répondre par un proverbe :

« Les conseillers ne sont pas les payeurs ! tout va bien ! je suis en un seul morceau ! »

La réponse lui parvint aussitôt :

« Pour l'instant ! es-tu sûre de ce que tu fais ? »

Pas vraiment, se dit-elle en jetant un coup d'œil furtif à Maxwell qui la scrutait attentivement.

Elle lui sourit avant de reporter son attention sur son écran. Que pouvait-elle dire à Carole ? Au fond d'elle, elle n'était pas

certaine de connaître la réponse.

Néanmoins elle décida de rassurer son amie :

« Comme je te l'ai déjà dit, je suis une grande fille ! il est charmant... quand il veut et très attentionné. On se voit dès

que possible. Salut « .

Elle cliqua sur « envoyer » et effaça tous les messages. Elle ne tenait pas à ce que Maxwell ou quelqu'un d'autre les lise.

Puis elle envoya un mail à son éditeur. Le roman sortirait des presses dans quelques semaines. Comment allait-elle assurer la

promotion si elle devait être au service de Maxwell en permanence ?

Il n'avait pas abordé le sujet. Comptait-il lui permettre de mener sa carrière comme elle l'avait toujours fait, libre de ses

mouvements ?

Voilà un point qu'il lui faudrait éclaircir dès que possible. Cependant vu les circonstances, le moment était mal choisi.

Elle n'avait pas encore signé sa proposition. Elle l'avait scannée et transférée sur son ordinateur. Elle ouvrit le dossier et le

relut.

Nulle part il n'était question de sa vie professionnelle. Nulle part il n'était question de ce qu'elle pouvait vouloir, elle.

Oui, se dit-elle, suis-je sûre de savoir ce que je fais ?

Elle soupira, referma le dossier et éteignit son ordinateur. Elle allait devoir faire rajouter une clause ou deux.

Serait-il disposé à discuter ? Elle avait un moyen de pression, après tout : sa signature. Elle refuserait de signer si elle

n'avait pas la garantie de pouvoir mener à bien sa carrière d'écrivain.

Elle commençait à avoir faim. Un rapide coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était un peu plus de dix sept heures.

Son estomac gargouilla.

– Il y a de quoi manger dans le bar juste devant ; fit Maxwell.

– Merci.

Elle se leva sans un regard, passa le rideau et ouvrit une grande armoire métallique. Outre une collection de bouteilles de

vin, elle trouva des salades et des sandwichs variés.

Elle se servit un verre de vin blanc, glissa la tête dans la cabine principale.

– Je peux vous servir quelque chose à boire ? proposa-t-elle en prenant une voix d'hôtesse de l'air.

Maxwell haussa les sourcils, la fixa en silence quelques secondes avant de sourire

– Je prendrais bien un verre de vin blanc, merci. Reese ? ajouta-t-il à l'adresse du conseiller en sécurité.

– De l'eau pour moi, s'il vous plaît.

Sandra disparut dans l'espèce de cuisine, sortit une bouteille d'eau minérale et versa le vin blanc. *=

Lorsqu'elle revint dans la cabine, les deux hommes interrompirent leur conversation.

– Autre chose ?

– Merci, ce sera tout ; fit Maxwell en prenant le verre, tout en laissant traîner ses doigts sur ceux de Sandra au passage.

Elle reprit sa place et ouvrit le couvercle de sa salade César. Elle soupira d'aise. Ça faisait du bien de manger.

Elle aurait bien aimé discuter avec Maxwell mais la présence de Reese l'en empêchait.

Deux heures plus tard, ils se posèrent en douceur sur une piste de LaGuardia. La limousine de la société vint s'arrêter au bas

de la passerelle.

Le couple descendit et monta en voiture.

– Je dois me rendre à l'hôpital voir mon père, la voiture va vous déposer chez vous. Je vous appelle plus tard ; dit-il en lui

prenant la main.

Il déposa un baiser léger sur le bout de ses doigts et se plongea dans la contemplation du paysage. Reese, à l'avant de la

voiture, fixait la route devant lui.

Il descendit du véhicule lorsqu'il stoppa devant l'immeuble de Sandra.

– Reese va aller s'assurer que tout va bien dans votre appartement avant de vous laisser y entrer ; décréta Maxwell sur un

ton qui ne souffrait aucun commentaire.

Sandra se contenta de hocher la tête.

Il revint cinq minutes plus tard, rendit ses clés à la jeune femme et dit :

– Tout va bien, monsieur.

– Bien, accompagnez miss Beauchamp jusqu'à l'ascenseur... et vous, ne sortez pas de chez vous ; ajouta-t-il à l'adresse de

Sandra.

– Jusqu'à quand ? demanda-t-elle.

– Demain... on viendra vous chercher pour vous installer chez moi... je ne tiens pas à disperser mes

équipes de sécurité plus

qu'elles ne le sont déjà ; répondit-il sèchement.

– Bien, monsieur ; rétorqua-t-elle avec une moue ironique.

Aussitôt la main de Maxwell l'attrapa par le menton. Son regard glacial la fit frémir.

– Je crois qu'une telle insolence mérite une punition...mais je n'ai pas le temps maintenant... nous réglerons cela demain

soir.

Il l'embrassa durement, la relâcha et lui fit signe de sortir.

Elle descendit du véhicule sans se retourner, suivit Reese qui lui tint la porte de l'immeuble pendant qu'elle pénétrait dans le

hall.

Le concierge la salua, ouvrit l'ascenseur. Ses bagages étaient déjà dans la cabine.

– Je vais vous aider pour vos valises, madame.

– Merci.

Une fois à l'abri dans son appartement, elle se laissa tomber sur un canapé. Un peu de solitude ne lui ferait pas de mal. Ces

derniers jours avaient été éprouvants.

Elle décida d'appeler Carole. Si elle ne pouvait pas sortir, elle pouvait au moins recevoir. L'avocate lui promit de venir

dîner.

Elle profita de ce répit pour défaire ses bagages. Qu'allait-elle raconter à Carole ? Certainement pas le fait que Maxwell

voulait la mettre sous contrat.

D'autant qu'il contenait une clause de confidentialité.

Elle monta à l'étage, s'activa à ranger ses vêtements. Elle venait juste de redescendre lorsque le carillon de la porte d'entrée

résonna dans le vestibule.

Comme toujours, Carole fut ponctuelle. Elle ouvrit la porte et son amie se jeta littéralement sur elle.

– Alors comment vas-tu ? demanda-t-elle en inspectant Sandra de la tête aux pieds.

– Arrête ce cinéma ! ce n'est pas un monstre, tout de même.

Quoique ! fit une petite voix dans sa tête.

– Entre ! on va boire un verre.

Les deux femmes se dirigèrent bras dessus, bras dessous vers le salon. Carole s'assit sur un des canapés en cuir, ôta ses

escarpins à talons aiguilles et se massa les pieds.

– Il faut vraiment être maso pour porter des trucs pareils ! fit-elle en soupirant.

Sandra jeta un coup d'œil aux Jimmy Choo de son amie. Comment pouvait-elle marcher avec ça toute la journée ?

Elle servit deux verres de Sancerre, vint prendre place à côté de son amie et elles trinquèrent.

– Alors, raconte-moi un peu... Maxwell ? demanda-t-elle curieuse.

– Que veux-tu que je te raconte ? nous avons dansé au gala du cinéma, il m'a raccompagné à ma suite et voilà... ; fit-elle en

essayant de garder une voix aussi neutre que possible.

– Tsss, Tss ... pas de ça, je veux tout savoir ! reprit l'avocate. Je pensais que tu restais la semaine à Los Angeles ?

– C'est ce que j'avais prévu... mais il m'a proposé de rentrer avec lui !

– Et toi bien docile, tu obéis ? s'esclaffa son amie en la regardant d'un air moqueur.

Sandra avala une grande gorgée de vin, le temps de trouver quoi répondre à ça. Oui, son amie avait mis le doigt dessus le

cœur du problème.

– Je sais de quoi ça a l'air, mais ce n'est pas ce que tu crois... tu sais qu'on a tiré sur son père ?

– Je ne vois pas vraiment le rapport..., excuse-moi !

– Disons qu'il avait besoin de quelqu'un pour le soutenir ; rétorqua la jeune femme.

– Comme c'est touchant ! ironisa Carole. Toi tu me caches des choses ! ajouta-t-elle en scrutant le visage de Sandra.

Cette dernière haussa les épaules et reprit :

– Tu t’imagines toujours des trucs !

– Je te connais et je le connais aussi...au moins de réputation... s’il t’avait fait quelque chose de grave, tu me le dirais ?

– Crois-tu que je serais rentrée en avion avec lui si c’était le cas ? s’étonna Sandra...Carole arrêtes de t’imaginer je ne sais

quoi sur lui...

– Comme tu veux ! soupira l’avocate. Bon, qu’est-ce qu’on mange ?

– Je m’occupe de ça...

Elle se leva précipitamment, heureuse d’échapper à l’inquisition de son amie.

– Tagliatelles à la *carbonara*, ça te va ? lança-t-elle depuis le coin cuisine.

– Super ! je monte aux toilettes !

– Fais comme chez toi...

Elle s’affaira en cuisine. Ouf elle ne s’en était pas trop mal sortie. Pendant qu’elle mettait l’eau à bouillir, elle jeta un coup

d’œil distrait à son téléphone.

Mince, un appel en absence. Et de Maxwell ! Elle le rappela. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

– Désolée, j’avais laissé mon portable sur vibreur... Comment va votre père ? demanda-t-elle anxieusement.

– Il est toujours en soins intensifs... que faites-vous ?

– Je prépare le dîner pour Carole et moi.

Un silence au bout du fil. Peut-être avait-il eu l’intention de passer ?

– Bien, bon appétit. On se voit demain.

– A demain, alors.

Il coupa la communication. Impossible de dire s’il était en colère ou pas. Elle fronça les sourcils. Que faisait Carole ?

Elle monta à l’étage, trouva son amie dans la salle de bains en train de se recoiffer.

– Je croyais que tu t’étais endormie !

– J’arrive.

Elles dînèrent en bavardant de choses et d'autres. Sandra avait réussi à détourner l'attention de Carole. Elle ne tenait pas à

reparler de Maxwell avec elle. L'avocate était trop fine guêpe pour ne pas deviner qu'il y avait une embrouille.

Lorsqu'elle raccompagna son amie jusqu'à l'ascenseur, elle dut lui promettre de l'avertir au moindre problème. Elle regarda

les portes se refermer en poussant un profond soupir de soulagement.

Elle rangea les assiettes dans le lave-vaisselle, baissa les stores et s'apprêtait à monter se coucher quand le carillon résonna

à nouveau.

Carole avait dû oublier quelque chose. Elle enfonça la touche de l'interphone.

– Carole ?

– Non ce n'est pas Carole ! ouvrez-moi.

Maxwell ! A plus de vingt trois heures ? Mais qu'est-ce qu'il faisait à sa porte à cette heure ?

Elle ouvrit, l'angoisse lui tordit le ventre. Elle entendit le *ding* de l'ascenseur, déverrouilla sa porte et s'effaça pour le

laisser entrer.

Il portait un jean, une chemise et une veste. C'était la première fois qu'elle ne le voyait pas en costume. Il portait un petit sac

en plastique noir.

Il s'avança sans un mot jusqu'au salon, se retourna brusquement et l'attira dans ses bras.

– Bien, et si nous parlions de cette punition.

Quoi, maintenant ?

– Il n'est pas un peu tard pour ça ? demanda-t-elle en tentant de calmer les battements fous de son cœur.

Il la gratifia de son fameux sourire en coin, jeta un rapide coup d'œil autour de lui et ses yeux se posèrent sur les marches de

l'escalier. La rambarde en fer parut beaucoup l'intéresser. Il saisit Sandra par la main, la conduisit sur le côté de l'escalier.

– Tournez-vous ! ordonna-t-il sèchement.

Elle fit face aux marches, la gorge sèche. Il s’approcha, détacha la ceinture de sa robe portefeuille et la laissa tomber au sol.

Dessous, elle portait toujours ses bas *stay-up*, sa culotte et son soutien- gorge en dentelle noire.

– Joli spectacle ; murmura-t-il à son oreille.

Elle frissonna, angoissée et excitée à la fois. Il détacha le soutien- gorge, le fit glisser lentement et le lâcha.

Son index descendit le long de la colonne vertébrale, déclenchant des frissons.

Sandra laissa échapper un gémissement.

– Silence !

Puis il posa ses mains sur ses hanches, l’attira à lui pour qu’elle sente son érection. Et ses mains glissèrent sous la taille du

sous-vêtement, le firent descendre jusqu’aux pieds.

Il se baissa.

– Soulevez le pied...l’autre !

Enfin débarrassée de ses dessous, elle ne portait plus que ses bas et ses escarpins.

– Mains en l’air ! bien...j’aime que vous soyez obéissante...

Sa voix chaude provoqua un nouveau frisson. Sandra ferma les yeux. Quelle punition avait-il choisi ?

L’appréhension l’empêchait de déglutir, elle essaya de saliver sans succès.

Soudain, il lui attrapa une main, enroula une corde autour de son poignet, attacha l’autre poignet et noua le tout à la rambarde

en fer. Suffisamment haut pour qu’elle soit obligée d’étirer les bras.

– C’est parfait. Ecartez les jambes... encore... encore !

Une claque violente sur la fesse la poussa à obéir. Elle n’avait pas vu le coup venir. Elle se mordit les lèvres.

Il fouilla dans le sac, en sortit un masque d’avion et le fit glisser sur ses yeux.

– Bien c’est encore mieux comme ça...

Ses mains se posèrent sur la taille de Sandra, caressant la peau douce.

Elle gémit à nouveau. Une claque plus violente s'abattit sur ses fesses. Elle poussa un cri de douleur. Il recommença, plus

fort.

Elle comprit qu'il frapperait plus fort à chaque nouvelle plainte. Elle serra les dents.

– Bien, tu apprends vite, on dirait... ou alors on t'a déjà fait ça ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle secoua la tête, bien décidée à garder le silence.

– Non ? jamais ?

Nouvelle dénégation muette.

Elle l'entendit ricaner dans son dos. Elle sentait sa chaleur. Il était tout près et pourtant il ne la touchait pas. Sans prévenir,

les lanières d'un martinet mordirent ses fesses. Elle cria sous le coup. Un deuxième coup atteignit son sexe. Elle voulut

resserrer les cuisses mais la voix glaciale de Maxwell interrompit son geste.

Haletante, elle serra les dents, endura une dizaine de coups supplémentaires avant de jouir et de perdre connaissance.

Chapitre 11

Sandra ouvrit les yeux sous le contact froid d'un linge humide posé sur son front. Elle était allongée dans son lit.

Maxwell était assis tout près d'elle.

– Ça va ? demanda-t-il visiblement inquiet.

Elle cligna des yeux avant de répondre :

– Ça méritait une punition aussi cruelle ?

– Il y a bien pire comme punition, trésor... croyez-moi ; répondit-il en déposant un baiser sur le front humide. Avalez ça ;

ajouta-t-il en lui tendant deux comprimés et un verre d'eau.

Elle se redressa en grimaçant, les fesses endolories par les coups de martinet.

– Maintenant, tournez-vous... je vais vous passer de la pommade.

Elle reposa le verre et obtempéra. Elle n'avait pas intérêt à désobéir. Il écarta le drap, et avec délicatesse, déposa une noix

de pommade à l'arnica avant de la faire pénétrer tout doucement.

Puis il déposa un baiser sur les fesses rougies et striées.

– Dormez maintenant.

– Vous partez ?

– Non, je vais dormir ici.

Elle se mit péniblement sur le côté et le regarda avec stupeur se déshabiller et se glisser derrière elle. Cette fois, on y était.

Ce pouvait être encore pire que ça ? Elle supposa que oui, il avait semblé retenir ses coups. Donc s'il frappait plus fort...?

La douleur devait être intolérable. Et très franchement, elle n'avait guère envie de tenter l'expérience.

Elle ferma les yeux, harassée par le voyage, la nuit précédente plutôt courte et maintenant cette séance ! Pourrait-elle endurer

plus que ça ? Il y avait peu de chance.

Elle sombra dans un profond sommeil, ponctué de rêves où elle se voyait flagellée jusqu'au sang.

Elle se réveilla en sursaut, le lit à son côté était vide.

Elle regarda le réveil. Six heures du matin. Maxwell était-il parti ? Elle sortit du lit, descendit les escaliers sur la pointe des

pieds.

Personne dans le salon, ni dans la cuisine. Elle trouva une feuille de papier sur le comptoir.

« J'ai dû partir pour un important rendez-vous. Mon chauffeur viendra vous chercher à treize heures. Prenez deux ou trois valises pour commencer. CM»

Avait-elle vraiment envie d'emménager chez lui ? Après sa petite visite d'hier soir ? Elle passa la main sur ses fesses. Elle

n'avait plus mal.

Ses comprimés avaient été efficaces. Elle resta plantée devant le comptoir de longues minutes. Indécise.

Après avoir avalé un copieux petit-déjeuner, elle remonta dans la chambre. Le dressing regorgeait de vêtements.

Devait-elle prévoir des robes de soirée ?

Pouvait-elle le déranger en lui téléphonant ? Elle décida de lui envoyer un mail. Dix minutes plus tard, la réponse arriva.

« Oui, j'ai plusieurs dîners où je compte bien vous emmener ;

Soyez prête à l'heure.

A plus tard »

Elle soupira avant de répondre :

«Oui... monsieur »

Elle sortit ces robes longues dont celle en dentelle noire, remplit quatre grandes valises et glissa ses produits de beauté dans

un immense vanity.

A douze heures quarante cinq, elle appela le concierge.

– Pedro, pouvez-vous venir chercher mes bagages, s'il vous plaît ?

– Vous repartez en voyage, miss ? demanda l'homme surpris.

– Oui.

Elle rangea son PC dans sa mallette, fit un dernier tour dans le dressing et sortit de l'appartement. En sortant de l'ascenseur

elle vit la limousine de Maxwell s'arrêter le long du trottoir. Le chauffeur en descendit, accompagné de Reese.

– Madame ; fit le chef de la sécurité avec un signe de tête. Si vous voulez bien venir.

Elle le salua d'un sourire et monta à l'arrière de la voiture pendant que le chauffeur rangeait ses bagages.

La voiture s'ébranla en douceur.

Sandra, l'estomac noué par l'appréhension, regardait sans les voir les immeubles de bureaux. La circulation intense comme

toujours lui permit de découvrir des quartiers qu'elle ne connaissait pas. Ils roulaient au ralenti, coincés dans un flot de

véhicules de toute sorte.

Taxis jaunes par dizaines, limousines à la longueur démesurée, autobus, cyclistes qui faisaient du gymkhana entre les

voitures...

Ils prirent soudain de la vitesse et elle constata que les immeubles de bureaux avaient laissé place à des bâtiments plus

cossus.

Le véhicule s'engagea dans un parking souterrain, se gara à côté d'une voiture de sport et de deux SUV. Reese ouvrit la

portière après avoir vérifié que le sous-sol était vide, invita Sandra à descendre de voiture.

Il appela un ascenseur, composa un code à quatre chiffres et la cabine s'éleva sans un bruit. Les portes s'ouvrirent au

trentième étage dans un *ping* sonore sur un vestibule au sol recouvert d'un parquet en bois sombre.

Elle n'eut guère le loisir d'admirer les tableaux accrochés aux murs car Reese l'entraîna dans un long couloir. Il lui lâcha le

coude pour frapper à une porte en chêne clair. Il poussa le battant et s'écarta pour la laisser entrer.

Elle se retrouva dans un bureau immense. Derrière un bureau en chêne clair, Christian Maxwell tapait sur un ordinateur

portable.

– J'en ai pour deux minutes ; dit-il en levant les yeux sur Sandra.

Elle hocha la tête, laissa son regard errer sur les murs. Sur une étagère, des trophées de voile, encore. Un canapé

Chesterfield chocolat et une table basse dans le coin droit derrière, une bibliothèque avec des ouvrages en cuir sur sa gauche

et par la baie vitrée dans le dos de Maxwell, une vue splendide sur New York.

Il referma enfin son PC, se leva et contourna le bureau.

Il s'approcha d'elle, lentement, le regard vrillé dans ses yeux, le visage impassible.

– Je suis heureux que vous soyez là, trésor ; fit-il de sa voix chaude en l'attirant à lui.

Il déposa un rapide baiser sur les lèvres de la jeune femme. Puis il la prit par la main et l'entraîna hors du bureau.

Dans la salle de séjour, un gigantesque canapé en cuir crème en forme de L faisait face à une baie vitrée donnant sur une

terrasse. Une table pour dix occupait le mur à droite du coin cuisine. Dans le coin gauche un écran plasma géant était accroché

au mur.

– Vous avez faim ? lui demanda-t-il soudain.

– Oui.

– Madame Reese ? appela-t-il.

Une femme d'une quarantaine d'année vêtue d'une robe noire et d'un petit tablier blanc apparut sur le seuil de la pièce.

– Oui, Monsieur ?

– Nous aimerions manger, s'il vous plaît.

– Bien, monsieur.

– Je vous présente Miss Beauchamp, elle va séjourner ici.

– Bien, monsieur. Madame ; ajouta-t-elle en inclinant la tête.

Sandra fit de même. Reese comme le chef de la sécurité ?

– Vous désirez manger à la table, monsieur ?

– Non, au comptoir ce sera très bien.

Maxwell saisit Sandra par la main et ils prirent place sur des tabourets hauts.

– Georgia est l'épouse de mon chef de la sécurité ; dit-il en souriant.

– C’est ce que j’ai cru comprendre.

– Un verre de vin blanc ? proposa-t-il en posant une bouteille de vin français sur le comptoir.

– Avec plaisir. Merci.

Madame Reese posa les assiettes sur le comptoir et sortit de la pièce.

– Bien, trinquons ; dit Maxwell en levant son verre.

– A quoi, trinquons-nous ? demanda Sandra en le regardant droit dans les yeux.

– A notre ... partenariat ?

Elle grimaça un sourire.

– Vous avez une drôle de façon d’appeler ça !

Il la fixa un moment en silence, le visage dénué d’expression. Puis il sourit à son tour, de ce sourire en coin très particulier.

– Mangeons, je vous ferai visiter l’appartement ensuite.

Ils dînèrent en devisant de tout sauf du fameux contrat. Au bout d’un moment, elle réussit à se détendre.

– Venez ; ordonna-t-il en se levant.

Il lui prit la main, l’entraîna dans le couloir à droite de la pièce principale. Il ouvrit une porte et s’effaça pour la laisser

entrer.

– Votre chambre ; précisa-t-il en entrant derrière elle.

Elle se retourna brusquement .Une chambre à elle? Elle s’était imaginé partager la sienne.

La pièce était spacieuse, meublée et décorée avec goût. Elle avisa une porte sur sa gauche, s’en approcha et l’ouvrit. Un

dressing doté de toute une série de placards, penderie, tiroirs. Elle revint sur ses pas. Face à elle, une seconde porte, elle

l’ouvrit également. Elle donnait sur une salle de bains au sol en marbre blanc ; une baignoire au sol avec tout une kyrielle de

buses et de robinets. Un plan avec deux vasques en verre et une cabine de douche gigantesque. Et une profusion de placards là

encore. Puis encore une autre porte. Elle tira sur la poignée et se retrouva dans une autre chambre à la

décoration nettement

plus masculine.

– Ma chambre ; murmura-t-il à son oreille la faisant frissonner.

Elle posa les yeux sur le lit à colonnes. Un lit d’au moins deux mètres de large. Elle se demanda un instant pourquoi si grand

puisqu’apparemment il y dormait seul.

Elle se retourna vers lui. Il l’observait en silence.

– J’aimerais beaucoup vous voir à quatre pattes sur mon lit mais j’ai du travail… ce n’est que partie remise. Continuons.

Il la reprit par la main et elle découvrit une à une chaque pièce du duplex.

– Le couloir mène à l’appartement de Monsieur et Madame Reese ; fit-il en montrant le passage.

Il fit brusquement demi-tour et s’arrêta devant une porte en haut de l’escalier du premier. La porte s’ouvrit sur une pièce

quasiment vide.

Au centre de la pièce, un prie-Dieu ! Une banquette en velours bordeaux suivait le mur sur deux côtés. Un des murs était

recouvert d’une grille à laquelle étaient suspendues toutes sortes de fouets, martinets, tapettes… L’autre mur était décoré d’une

fresque gréco– romaine où des femmes étaient flagellées. Le seul autre meuble était une commode ancienne.

– Venez, vous en avez assez vu pour l’instant ; fit-il en ouvrant la porte.

En bas de l’escalier, il l’attira dans ses bras, appuya son ventre contre son érection.

– Tu vois l’effet que tu me fais, trésor ? susurra-t-il à son oreille.

Il l’embrassa dans le cou, déclenchant des frissons dans tout le corps de Sandra.

– Nous reverrons les clauses de ma proposition ce soir, je veux ton accord sans attendre ; dit-il en la relâchant.

Il la conduisit à nouveau dans le séjour.

– Installez-vous dans votre chambre. Madame Reese peut vous donner un coup de mains, si vous le désirez. Dîner à dix neuf

heures trente... tenue de soirée, s'il vous plaît.

Sur ce, il tourna les talons, la laissant plantée au beau milieu de la pièce.

Sandra se dirigea vers sa chambre. Ses bagages étaient posés dans le dressing. Elle entreprit de les vider en commençant par

ses robes de soirée.

Tout en rangeant ses dessous dans un tiroir, elle songea à la pièce bizarre à l'étage. Quand à son accord... un frisson

désagréable lui parcourut le dos.

Elle secoua la tête, elle allait devoir réfléchir. Vite si possible. Pouvait-elle encore reculer ?

Elle se laissa tomber sur le lit, s'allongea et fixa le plafond. Elle se redressa, elle avait encore pas mal de choses à ranger.

Elle passa dans la salle de bains.

Les placards à gauche des vasques avaient été vidés. Elle y rangea ses produits. Puis se regarda dans le miroir qui occupait

tout le mur.

La petite voix de la raison se fit à nouveau entendre. Tu t'es piégée toute seule !

Oui, c'était vrai mais cet homme l'attirait comme jamais elle ne l'avait été par qui que ce soit.

Malgré ce qu'il lui avait fait subir avec le martinet, malgré ce qu'il prévoyait de lui faire... elle avait envie de lui...

Elle se doucha, se remaquilla avec soin et passa dans le dressing. Elle enfila un corset en satin noir, un string assorti et des

bas. Elle avait choisi une longue robe bustier en satin prune aux reflets moirés, des escarpins *Louboutin* aux talons de douze

centimètres.

Un nuage de parfum français, capiteux et entêtant.

Fin prête, elle gagna la salle de séjour.

La table avait été mise. Elle s'en approcha. Une nappe blanche avec les initiales de la famille Maxwell, un service de table

en porcelaine de Saxe et des verres en cristal.

Elle se détourna de la table, marcha jusqu'à la baie vitrée. Elle sortit sur la terrasse, frissonna sous le vent frais à cette

hauteur.

Au moment où elle allait faire demi-tour, la voix de Maxwell la fit sursauter.

– Très jolie robe ; apprécia-t-il en posant ses mains sur les épaules nues de Sandra.

Un courant électrique la parcourut de haut en bas.

– Hum, vous sentez divinement bon, trésor... ; susurra-t-il à son oreille. Et vous êtes très belle... Venez, ne prenez pas froid ;

ajouta-t-il en lui prenant la main.

Il la ramena dans la salle de séjour, la conduisit à la table et baisa le bout de ses doigts avant de la laisser s'asseoir.

Il prit place en face d'elle, lui servit une coupe de Champagne. Ils trinquèrent. Il posa sur elle un regard torride.

– Santé ! dit-il en levant sa coupe.

– Santé !

Ils burent, les yeux dans les yeux. Madame Reese vint leur servir un repas digne des plus grands restaurants. Après le café,

ils s'installèrent sur le grand canapé en cuir.

– Un alcool ? proposa Maxwell.

– Non, merci.

Il se servit un cognac et posa le verre sur la table basse. Une enveloppe blanche y était posée. Sandra retint sa respiration.

Maxwell saisit l'enveloppe, en sortit les feuillets...

– Bien, dit-il ; y a-t-il une clause en particulier dont vous désirez parler ?

– Ne pourrait-on pas vivre ensemble sans plus ? demanda-t-elle.

– Non, si vous refusez d'obéir au moindre de mes ordres... je dois vous apprendre à me satisfaire, et pour ça je dois pouvoir

vous montrer qui est le maître ; expliqua-t-il d'une voix chaude.

Chapitre 12

Sandra ferma les yeux. Bon sang, pas moyen qu'il en démorde.

Il se pencha vers elle, l'embrassa doucement sous l'oreille.

– Je veux pouvoir continuer à écrire, assurer la promotion de mes romans... ; reprit-elle.

– Je n'ai jamais eu l'intention de vous en empêcher ! s'exclama Maxwell en saisissant Sandra par le menton. Je veux que

vous soyez épanouie ; ajouta-t-il à sa grande surprise.

Elle haussa les sourcils. Elle s'était attendue à autre chose.

– Que croyais-tu, trésor ? que j'allais t'enchaîner ici ? je ne suis pas un imbécile ! je veux que tu sois totalement à moi, que

tu m'obéisses mais pour ça il faut que tu sois bien dans ta tête, bien dans ta peau...que tu aies envie de le faire...

Elle le regarda bouche bée. Ses yeux cognac l'hypnotisaient littéralement. Ils restèrent ainsi de longues minutes, les yeux

dans les yeux.

L'ambiance était en train de changer imperceptiblement. Elle approcha sa bouche de la sienne, cherchant un baiser. Mais il

ne fit pas un geste pour l'encourager.

– Non, accepte ma proposition d'abord, trésor ; fit-il de sa voix chaude et basse.

Elle cligna des yeux. Bon sang, qu'est-ce qu'elle avait envie de lui. Son corps brûlait littéralement de désir pour cet homme.

– Je vous en prie, monsieur ; le supplia-t-elle en baissant les yeux.

Il aspira brusquement, posa un doigt sur sa joue. Son index descendit sur la gorge de Sandra allumant un incendie au creux de

son ventre.

Les lèvres de Maxwell s'approchèrent des siennes, les effleurèrent à peine.

– Dis-moi oui, trésor, s'il te plaît !

– D'accord, donnez-moi un stylo ; céda-t-elle la voix rauque.

Comme par miracle, un stylo en argent apparut au bout des doigts de Maxwell. Elle le lui arracha presque et apposa sa

signature sur le second feuillet des deux exemplaires.

Il en plia un soigneusement, le glissa dans la poche de sa chemise et se leva. Il lui tendit une main, l'attira contre lui et

l'embrassa fougueusement.

Lorsqu'il la relâcha, ils étaient tous les deux à bout de souffle. Ramassant l'autre exemplaire du contrat, il l'entraîna vers sa

chambre.

Il verrouilla la porte derrière lui, s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses épaules. Un frisson la parcourut et elle gémit.

– Silence ! ordonna-t-il en faisant glisser ses doigts sur sa nuque.

Sandra serra les dents, fixa un point sur le mur au dessus du lit. Les lèvres de Maxwell effleurèrent une épaule, du cou

jusqu'à l'attache du bras. Puis elles remontèrent vers le cou provoquant un véritable séisme.

– Débarrassons-nous de cette robe ; murmura-t-il à son oreille.

De ses mains habiles, il fit descendre la fermeture éclair le long du dos, avec une lenteur calculée. Elle se tendit lorsque ses

mains remontèrent jusqu'à ses épaules qu'il dégagea du vêtement.

– Enjambez !

Elle obtempéra, le sang brûlant dans ses veines, la respiration hachée. Elle l'entendit aller poser la robe sur un fauteuil et

soudain elle le sentit dans son dos.

– Très sexy, ces dessous ! fit-il en promenant ses doigts sur les cuisses de Sandra.

Il détacha les jarretelles, fit glisser le string minuscule.

– Avancez jusqu'au lit... à quatre pattes et ne vous retournez pas... attendez-moi bien sagement ! dit-il avant de disparaître

dans la salle de bains.

Elle avait de plus en plus de mal à contenir son excitation mêlée d'une certaine appréhension. Qu'était-il allé faire ?

Elle détailla le tableau accroché au dessus de la tête de lit. Une peinture abstraite. Très réussie au

demeurant pour qui aimait

ce genre d'art.

Personnellement, elle n'appréciait pas plus que ça l'art moderne. D'ailleurs, la peinture en général ne l'attirait guère.

Elle jeta un coup d'œil au réveil. Depuis combien de temps, était-elle dans cette position ? Offerte ? Ses bras commençaient

à trembler. Elle se redressa, et aussitôt la voix de Maxwell éclata dans la chambre.

– Vous avez bougé, vous m'avez désobéi ...

Putain ! Il était en train de la mater ? Il y avait une caméra dans la chambre ?

Elle reprit sa position initiale en fermant les yeux.

Ce salaud avait fait exprès de la laisser là, dans cette position humiliante...

Quel enfoiré...

Elle entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Ses pas sur le parquet stoppèrent au pied du lit, derrière elle. Il détacha la

guêpière et la jeta sur le lit.

– Joli cul ; fit-il en connaisseur.

Il lui caressa les fesses avec douceur et se pencha pour les embrasser.

– Bien, bien, bien, trésor... on dirait que tu n'es pas douée pour l'obéissance, n'est-ce pas ? susurra-t-il sans cesser ses

caresses.

Lorsque ses doigts glissèrent entre les cuisses de Sandra, elle gémit involontairement.

– N'ai-je pas demandé le silence ? deux infractions ? vous me gênez ma chère...

La voix douce comme du velours n'annonçait rien de bon.

Elle serra les dents, se préparant aux coups. De quel objet allait-il se servir ? Elle avait déjà goûté au martinet et n'avait

guère envie de renouveler l'expérience.

– Alors comment vais-je vous punir, aujourd'hui ? Ecartez les cuisses...

Il faisait durer le plaisir. Si elle se plaignait, ce serait bien pire. Pourquoi avait-elle cédé à ce type ?

Alors qu'elle s'était attendue à ce qu'il la frappe, il la prit par surprise en montant sur le lit et en la pénétrant sans

préliminaire.

Elle cria et une violente claque s'abattit sur ses fesses. Elle serra les dents pendant qu'il la besognait sans merci.

– Tu ne jouis pas trésor, ou je mets les menottes et je te fouette, compris ?

– Oui...monsieur.

Un grognement appréciateur dans son dos.

Elle força son esprit à penser à autre chose et lorsqu'il se cabra enfin et jouit en elle, elle se mordit les lèvres.

Il l'attira à lui, de sorte qu'elle se retrouva assise sur lui alors qu'il était toujours en elle.

– Tu as joui ? demanda-t-il en lui mordillant l'oreille.

– Non, monsieur...

– Tu es sûre ?

– Oui, monsieur...

– Tu ne me mentirais pas ? fit-il en prenant la pointe de ses seins entre les doigts.

– Non, monsieur...

– Bien... ne me mens jamais, compris ? gronda-t-il en tirant sur ses tétons.

– Oui, monsieur...

Elle laissa échapper un gémissement lorsqu'il tordit les pointes de ses seins violemment. Il recommença à bouger en elle,

tandis que sa main droite appuyait sur son clitoris. Elle jouit aussitôt.

– Je t'ai autorisée à jouir ? demanda-t-il en pinçant le bouton de chair encore sensible.

– Mm...

– Réponds-moi, trésor... ; ordonna-t-il d'une voix sèche.

– Non, monsieur...

Il se retira d'elle, remonta la fermeture éclair de son pantalon.

– Lève-toi...

Sandra obéit en tremblant. Il lui prit la main et l'entraîna hors de la chambre, prenant la direction de l'escalier. Il

déverrouilla la porte de la pièce et referma derrière lui.

Sans hésitation, il s'approcha du prie-Dieu.

– Penches-toi là... poses les mains sur le repose-genoux...bien...

Elle obéit et se retrouva le cul en l'air, totalement offerte, la tête en bas et les mains sur le velours râpé. Une terreur sans nom

s'empara d'elle.

Elle l'entendit sortir puis il revint vers elle.

– Ne bouges pas, ou je te frappe plus longtemps...

Elle ferma les yeux, attendant le premier coup. Et lorsqu'une cravache s'abattit sur ses fesses, elle cria.

– Tu peux crier tant que tu veux, trésor...la pièce est insonorisée...

Il frappa à nouveau, plus bas sur les fesses. Le coup suivant atteignit l'intérieur des cuisses. La douleur la suffoqua et elle

tenta de se relever.

Une main puissante se posa au creux de ses reins, la maintenant fermement en place. Elle endura deux coups supplémentaires

avant de le supplier d'arrêter.

– Supplie-moi encore ; ordonna-t-il de sa voix chaude et rauque.

– Je vous en prie, monsieur, assez...

– Hum... est-ce que c'est assez ?

Il lâcha l'instrument en cuir, la prit par la taille et la releva. Il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et lui prit le

menton pour l'obliger à le regarder.

– Tu obéiras ?

– Oui, monsieur...

– A tout ce que je te demanderai ?

Sandra hésita. Le regard marron se durcit.

– Oui ; souffla-t-elle en fermant les yeux.

– Oui, qui ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

– Oui, monsieur...

– A genoux, mains dans le dos...

Elle se laissa tomber au sol comme il demandait. Il déboutonna son pantalon.

– Suce-moi !

Elle obéit et commença à faire aller et venir sa langue sur le sexe gonflé de Maxwell. Lorsqu'il jouit dans sa bouche, elle

l'entendit grogner de plaisir.

Il referma le zip de son pantalon, la prit par les épaules pour l'aider à se relever et s'empara de sa bouche.

Un baiser exigeant, passionné qui la laissa haletante.

Il malaxa doucement ses fesses rougies par la cravache. Elle se raidit aussitôt.

– Ça fait mal ? demanda-t-il en cessant sa caresse.

– Oui, monsieur...

– Viens ...

Elle le suivit jusqu'à sa chambre.

– Allonge-toi sur le ventre ; lui ordonna-t-il doucement.

Elle prit position sur le matelas tendu de draps en satin prune, l'entendit marcher vers la salle de bains.

Il vint s'asseoir à ses côtés et passa de la pommade sur ses fesses endolories avec une tendresse qui contrastait avec la

violence des coups précédents.

Il glissa une main entre les cuisses zébrées, introduisit un doigt puis deux dans son sexe trempé.

– Tu mouilles, trésor... j'adore...

Il remua sur le lit, se laissa tomber à genoux et sa langue remplaça les doigts. Malgré la douleur, elle sentit une vague de

plaisir parcourir son corps tel un tsunami... Pouvait-elle jouir ou fallait-il demander la permission ?

Une petite voix lui demanda si elle était folle.

– S’il vous plaît, monsieur... ; murmura-t-elle à bout de souffle.

– Que veux-tu, trésor ?

– Puis-je... ?

– Quoi ? demande-moi ... ; fit-il en agrippant ses hanches.

– Jouir, monsieur... ; chuchota-t-elle, gênée de devoir mendier son plaisir.

– Vas-y, trésor, laisse-toi aller ! gronda-t-il en accélérant ses va et vient.

Elle gémit et elle tomba dans un abîme, jouissant en même temps que lui.

Ils s’effondrèrent sur le lit, essoufflés. Maxwell se laissa tomber à côté d’elle, une main posée sur le dos de la jeune femme.

Elle se réveilla en sursaut, mit quelques secondes à réaliser où elle se trouvait. Maxwell dormait paisiblement.

Son visage aux traits réguliers avait l’air si doux dans son sommeil. Elle grimaça en se retournant et il ouvrit les yeux.

– Bonne nuit ; fit-il en se redressant.

Il sortit du lit et passa dans la salle de bains abandonnant Sandra en proie à la plus grande confusion mentale. Elle se

recoucha en entendant l’eau gicler dans la cabine de douche.

Chapitre 13

Le soleil perçait à travers les lourdes tentures. Sandra se retourna dans le lit. Elle grimaça. Ses fesses la faisaient souffrir,

même si la douleur était supportable. Elle se maudit une fois de plus d’avoir refusé d’écouter Carole.

Elle descendit du lit et passa dans la salle de bains, les jambes raides. Elle souleva sa nuisette et jeta un coup d’œil à ses

fesses dans le grand miroir.

Des marques roses les striaient de part en part. Elle se fit couler un bain, jetant un coup d’œil à la

pendule murale.

Midi passé. Comment avait-elle pu dormir aussi longtemps ? Elle s'allongea avec précaution dans la baignoire, heureuse de

constater que l'eau atténuait la douleur.

Elle ferma les yeux, appréciant le calme.

Calme qui fut brusquement troublé par la sonnerie de son portable. Elle soupira et appuya sur la touche répondre sans même

regarder le nom de l'appelant.

– Allô ?

– Bonjour, trésor ; comment se portent vos fesses, ce matin ? demanda la voix familière.

– Un peu douloureuses encore...

– Prenez du paracétamol... j'ai un déplacement ce soir pour un dîner de charité, je passe vous prendre à dix– huit heures

trente... soyez prête...

– Entendu, où allons-nous ?

– Assez loin, nous prendrons mon jet... au fait, mettez la robe rouge...à plus tard.

Il raccrocha. Sandra haussa les sourcils. La robe rouge ? Il avait fait l'inspection de son dressing, ou quoi ?

Elle se laissa couler sous la mousse et entendit le téléphone sonner à nouveau.

Bon sang, il ne pouvait pas la lâcher un peu ?

Elle émergea de l'eau, attrapa l'appareil et sourit en reconnaissant le numéro de Carole.

– Salut la belle, tu es libre pour déjeuner ? demanda l'avocate.

– Euh ...je ne suis pas chez moi ; répondit Sandra en se demandant si elle pouvait sortir.

Te voilà prisonnière ; lui susurra la petite voix.

– Tu es où ?

– Chez Maxwell...

– Quoi ?

Le hurlement de Carole l'obligea à écarter le combiné de son oreille.

– Non mais je rêve !

– Ecoute, depuis la tentative de meurtre sur son père, il a pris certaines précautions... comme on nous a vus ensemble, il

préfère que je sois à l'abri moi aussi... ; expliqua-t-elle en essayant d'être convaincante.

– Pourquoi s'en prendrait-on à toi ? franchement, tu ne trouves pas qu'il pousse le bouchon un peu loin ?

– Si, mais il ne m'a pas vraiment demandé mon avis... écoute, viens manger ici ; proposa-t-elle.

– Moi, mettre les pieds chez ce type ? tu plaisantes ? Sandra ... je m'inquiète pour toi !

– Tu n'as aucune raison de t'en faire, je vais bien... ; arrête de te prendre pour ma mère !

– Tu es sûre que ça va ? tu me le dirais s'il te faisait du mal ?

L'inquiétude dans la voix de l'avocate était sincère.

– Tout va très bien, enfin, Carole ! pour qui le prends-tu ?

– Bon, je veux bien te croire ... ; finit-elle par dire. Appelle-moi au moindre souci, d'accord ?

– Bien sûr ; la rassura Sandra d'une voix ferme. Salut.

Elle coupa la communication, reposa la tête sur le coussinet en caoutchouc et ferma les yeux. Ah Carole si tu savais dans

quoi je me suis embarquée !

Elle finit par sortir du bain, maintenant refroidi, se prépara et gagna la salle de séjour.

– Bonjour, Madame Reese.

– Bonjour, miss. Voulez-vous déjeuner ?

– Volontiers, merci.

Elle prit place sur un tabouret en retenant une grimace.

Après un repas léger mais savoureux, elle chercha une pièce où s'installer pour écrire un peu. Finalement, elle revint dans le

salon et s'assit sur le canapé.

Mais ses pensées dérivèrent sans cesse sur la pièce à l'étage. Impossible de se concentrer. Elle se leva, irritée, passa dans sa

chambre et se laissa tomber sur le lit.

Une idée lui traversa soudain l'esprit. Elle alla chercher son PC, l'alluma et s'assit confortablement dans le fauteuil.

Dès que l'ordinateur se mit en route, elle se connecta sur *Wikipédia*. Elle respira un grand coup puis elle tapa «

Domination ». Elle n'apprit rien de plus qu'elle ne savait déjà.

Au bout d'un quart d'heure, elle ferma la connexion et ouvrit sa boîte mail. Son éditeur avait déjà prévu de nombreuses dates

pour la signature de son nouveau roman.

Elle allait devoir en parler avec Maxwell. Elle devrait s'absenter de New York.

Sa vie, si tranquille, si organisée, avait pris des allures de... de quoi, d'ailleurs ?

Elle venait de plonger dans un monde si différent du sien. Elle avait une vie bien rangée avant de rencontrer Christian

Maxwell ; peut-être un peu trop bien rangée, un peu trop calme, ces derniers mois. Depuis qu'elle avait rompu avec cet agent

de change, Daniel...

Et voilà que Maxwell l'avait entraînée dans un tourbillon de sensations, de frissons...

Et maintenant, elle était là, à se demander comment elle avait pu laisser une telle chose se produire. Il dirigeait sa vie alors

qu'elle en avait toujours été maîtresse.

Elle avait toujours su dire non à ceux qui la courtoisaient alors qu'ils ne l'intéressaient pas ou ne lui plaisaient pas. Elle avait

vécu sa vie amoureuse ... comme un homme, en fait.

Toi qui te prends pour une femme intelligente ; fit la petite voix...

Sandra soupira en éteignant l'ordinateur. Trente ans... ouais, tu as trente ans et tu agis comme une gamine de dix huit ans ?

Tu te laisses diriger par un homme qui est un véritable tyran, qui traite les femmes comme des objets...qui manie la cravache

comme...

Bon ça suffit l'introspection ; dit-elle à voix haute.

Elle devait se préparer pour sortir. Un rapide coup d'œil à sa montre la fit sursauter. Elle se précipita dans le dressing, en

sortit une robe rouge dont le bas était composé de volants en tulle incrustés de perles rouges également, le haut en satin rouge

était également garni de perles.

Il lui fallut une demi-heure pour être fin prête. Elle était en train d'accrocher des clous d'oreille en diamant lorsque Maxwell

entra dans la chambre.

Il portait un smoking et un nœud papillon noir.

Bon sang, quand était-il rentré ?

Il s'approcha lentement, scrutant intensément Sandra. Son regard cognac s'embrasa.

– Tournez-vous ! ordonna-t-il d'une voix rauque.

Elle s'exécuta et sentit ses mains se poser sur sa nuque. Son sang bouillonna dans ses veines. Elle retint un gémissement

lorsqu'il l'embrassa sous l'oreille.

– Très jolie... je ne sais pas si je vais pouvoir résister toute la soirée...

Il la plaqua contre lui, humant son parfum.

– Nous devons y aller.

Sandra prit son étole en satin rouge et sa pochette posée sur le fauteuil et se tourna vers Maxwell.

– Je suis prête, monsieur.

Un sourire en coin accueillit ses paroles. Il lui prit le menton, embrassa délicatement ses lèvres et l'entraîna hors de la

chambre.

Dans le vestibule, ils rejoignirent Reese, en smoking également et tous trois montèrent dans l'ascenseur qui descendit

jusqu'au garage.

Près des deux SUV, quatre hommes. De loin, on aurait pu les prendre pour des quadruplés, tant l'allure était identique.

Même carrure sportive, même costume sombre, même coupe de cheveux... en fait ils avaient le crâne presque rasé. Et même

légère bosse sous l'aisselle...

Sandra monta à l'arrière du véhicule, les sourcils froncés.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle lorsque Maxwell fut assis à son côté.

– Boston ; répondit-il laconiquement.

Boston pour un dîner de charité ?

Il lui prit la main, embrassa le bout de ses doigts. Encore ce geste tendre à l'opposé de la dureté de la punition qu'elle avait

subi la veille.

– Pourquoi un tel déplacement, juste pour un dîner ?

– Je suis en affaires avec des gens de Boston, je dois signer un accord ce soir avec eux... ; lui répondit-il en haussant les

épaules.

– Ah.

La sonnerie du portable de Maxwell l'empêcha de poser une autre question.

– Oui, Andrew ?... c'est vrai ? formidable... dis à père que je passerai le voir demain. Non je me rends à Boston... oui ce

soir, je ne peux pas faire autrement...non, j'ai pris mes dispositions... d'accord, à demain.

Il coupa la communication, l'air soulagé.

– Votre père va mieux ? s'informa-t-elle doucement.

– Oui, il est sorti des soins intensifs ; dit-il en serrant sa main.

Elle hocha la tête en souriant.

– Nous irons le voir demain ; reprit-il en reprenant son air impassible.

– Nous ? s'étonna-t-elle.

Mais il n'eut pas le temps de lui répondre. La voiture venait de stopper dans le hangar où stationnait son jet. Reese vint lui

ouvrir la portière et elle descendit, encore sous le choc. Il voulait l'emmener voir son père ? Alors

ça, c'était plutôt

inattendu...

Il lui reprit la main pour la conduire au jet. Elle constata avec surprise que les gardes du corps les suivaient et montaient eux

aussi à bord.

Ils prirent place dans les fauteuils de l'autre côté de l'allée, permettant ainsi à Sandra de les voir d'un peu plus près.

Ils devaient avoir une bonne quarantaine d'années, peut-être plus. Probablement d'anciens militaires reconvertis dans la

protection rapprochée.

Elle savait par Madame Reese que son mari avait été dans les forces spéciales avant d'entrer au service de la famille

Maxwell.

Puis de devenir le chef de la sécurité de Christian Maxwell III.

Elle boucla sa ceinture en songeant qu'elle savait peu de choses sur sa famille hormis ce qu'elle avait pu lire sur Internet.

Reese s'installa face à son patron, dans le fauteuil côté couloir.

Elle jeta un coup d'œil sur le tarmac quand l'appareil quitta le hangar. Le voyage promettait d'être calme ; les gardes du

corps étaient aussi renfermés que Reese.

Allaient-ils eux aussi assister au dîner ? Elle les imagina un moment patrouiller au milieu des tables. Ils ne seraient sûrement

pas loin en tout les cas.

L'avion prit son envol et elle s'appuya contre le dossier du fauteuil. Le vol fut de courte durée et en descendant de l'appareil,

Sandra jeta un regard étonné aux trois énormes Humer noirs garés devant un hangar.

Ces voitures étaient de véritables monstres. Elle dut soulever sa robe pour grimper à bord. Mais une fois assise, elle dut

reconnaître qu'on y était bien installé.

Reese prit place à l'avant comme toujours. Il n'avait pas prononcé un mot de tout le vol. Était-il toujours aussi peu bavard ?

Le convoi s'ébranla et se dirigea vers le centre ville. Elle y était venue une seule fois pour présenter un de ses romans lors

d'une émission de radio. Elle n'avait pas eu le temps de visiter. Ce n'est pas ce soir qu'elle pourrait le faire.

Elle regarda néanmoins par la vitre fumée. Les lumières semblaient troubles à travers le verre opacifié. Cela donnait une

impression étrange.

Ils stoppèrent bientôt devant l'entrée d'un des plus grands hôtels de la ville.

Sandra dut s'agripper à la main de Maxwell pour descendre et le remercia d'un sourire. A l'intérieur du hall, un panneau

indiquait le programme de la soirée. Un maître d'hôtel guindé vint les accueillir et les guida jusqu'à une immense salle

décorée avec un luxe tapageur.

Maxwell posa une main possessive sur les reins de la jeune femme et la conduisit jusqu'à un groupe d'invités qu'il

connaissait manifestement.

Des regards intrigués se posèrent sur elle. Maxwell fit les présentations. Apparemment les hommes d'affaires avec qui il

était en relations.

Un homme en particulier lui lança un regard concupiscent malgré le fait qu'il soit accompagné d'une femme qui devait être

son épouse.

La main de Maxwell se crispa sur le corps de la jeune femme et il toisa l'impudent d'un regard glacial.

Une voix résonna soudain à travers les enceintes, invitant les convives à gagner leur table. Sandra soupira intérieurement en

constatant que l'homme était assis de l'autre côté de la table. La femme assise à ses côtés entama la conversation et fut étonnée

d'apprendre qu'elle était écrivain.

Son mari était banquier. Elle apprit qu'ils avaient deux enfants étudiants et qu'elle-même s'occupait de nombreuses œuvres

de charité.

Elles sympathisèrent aussitôt.

Ils dînèrent dans une bonne ambiance. Maxwell semblait détendu même s'il jetait de temps en temps des regards vers les

portes d'entrée où les gardes du corps faisaient le planton.

Dès que l'orchestre entama la première danse, il l'entraîna sur la piste et posa une main possessive au bas de son dos.

– Il semblerait que vous ayez un admirateur ; lui murmura-t-il à l'oreille d'une voix froide.

Surprise, elle recula la tête pour le regarder droit dans les yeux.

– Seriez-vous jaloux par hasard... ? demanda-t-elle en essayant de deviner son humeur.

– Oui, ne l'oubliez pas, trésor...ne me donnez jamais l'occasion de croire que vous vous intéressez à un autre que moi...

– Vous n'avez aucune raison d'être jaloux !

– Bien, je suis heureux de l'entendre ; fit-il en resserrant son étreinte.

Il venait de regagner leur table lorsqu'il saisit son portable dans la poche intérieure de sa veste. Sandra le vit plisser le front.

– Veuillez m'excuser ; dit-il aux autres convives avant de se lever et de s'éloigner vers l'entrée.

Elle le suivit du regard, intriguée. L'homme assis face à elle en profita pour l'inviter à danser.

– Non, merci ; dit-elle en surveillant Maxwell du coin de l'œil.

– Vraiment ? insista l'homme d'affaires en penchant la tête sur le côté, un sourire moqueur aux lèvres.

Elle le regarda d'un air impassible puis tourna les yeux vers Maxwell qui revenait à grands pas, le visage fermé.

– Désolé, chers amis, nous devons rentrer à New York ; dit-il d'une voix dénuée de toute émotion. Trésor ? ajouta-t-il à

l'adresse de la jeune femme en lui tendant la main.

Elle se leva aussitôt, salua d'un sourire les convives surpris et le suivit vers la sortie. Il marchait vite,

ne desserra pas les

lèvres jusqu'à ce qu'ils soient à l'arrière de la voiture.

– Un problème ? demanda Sandra dès que le Humer démarra.

Il lui lança un regard froid et elle comprit qu'il valait mieux ne pas insister. Elle étouffa un soupir et fixa la route droit devant

elle.

Il répondit une nouvelle fois au téléphone et laissa éclater sa colère.

– Robert ? ... putain mais pourquoi est-il sorti sans escorte ? ... non, je l'avais averti, bordel... comment peut-il être si con !

C'était la première fois qu'elle l'entendait s'exprimer ainsi. Il avait dû se passer quelque chose de grave pour qu'il perde sa

maîtrise de soi à ce point.

– Nous sommes en route pour l'aéroport, nous serons à New York dans une heure environ... à quel hôpital a-t-il été

transporté ? ... d'accord, on se retrouve là– bas... oui... et père, il a été prévenu ? ...il n'avait pas besoin de ça ! à plus tard.

Il raccrocha et composa un numéro sur son portable.

– James ? l'appareil est prêt pour repartir ? ... bien, nous arrivons.

Il fourra l'appareil dans sa poche, se tourna vers Sandra et lui prit la main.

– Désolé ; fit-il en la portant à ses lèvres. Mon frère cadet a été renversé par un chauffard qui a pris la fuite...

Elle pressa les doigts de Maxwell. Bon sang ! d'abord son père qui se faisait tirer dessus et maintenant son frère ?

Chapitre 14

Une fois à bord du jet, Maxwell s'entretint à voix basse avec Reese. Les deux hommes discutèrent une bonne demi-heure.

Elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient mais Maxwell avait l'air particulièrement mécontent. Elle le vit secouer la tête à

plusieurs reprises.

Ils se posèrent trente minutes plus tard, grimpèrent aussitôt à bord des SUV. Le trajet se déroula dans un silence pesant.

Maxwell avait repris son air impassible. Il semblait s'être calmé. Elle brûlait d'envie de lui poser des questions mais elle

ignorait quelle serait sa réaction... et elle ne tenait pas à l'énerver encore plus.

Les véhicules stoppèrent enfin devant l'entrée principale du Bellevue Hospital. Reese descendit pour ouvrir la portière à

Maxwell qui prit la jeune femme par la main et l'entraîna à l'intérieur du hall d'accueil.

Reese et deux gardes du corps suivaient.

L'infirmière de garde fronça les sourcils en voyant cette troupe en tenues de soirée, débarquer et allait les accueillir

fraîchement lorsque Maxwell la fit taire d'un regard glacial.

– Je suis Christian Maxwell, mon frère a été emmené ici plus tôt dans la soirée...

– Oh oui, monsieur, victime d'un accident ; dit-elle en rougissant légèrement. Il est au bloc, troisième étage...

– Merci.

Sur ce, il tourna les talons et se dirigea vers les ascenseurs, la main de Sandra toujours dans la sienne.

Ils déboulèrent dans un couloir quasi désert ; Maxwell avisa une femme, occupée à classer des dossiers dans un tiroir

métallique.

Il se présenta une nouvelle fois. L'infirmière lui indiqua la salle d'attente, et après avoir consulté son ordinateur, lui apprit

que son frère était toujours au bloc.

Le groupe s'installa dans la pièce uniquement meublée de quelques chaises en bois et d'une table basse qui croulait sous des

magazines aux pages écornées.

– Assieds-toi ; ordonna-t-il d'une voix douce à la jeune femme.

Elle prit place sur une chaise, tandis qu'il s'éloignait pour téléphoner.

– Nous sommes à l'hôpital, où es-tu ? demanda-t-il à son interlocuteur. Troisième étage... on t'attend.

Trois minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur un homme aussi grand que lui, légèrement plus jeune et au même regard cognac.

Ils se serrèrent la main et Maxwell s'approcha de Sandra avant de la présenter.

– Sandra Beauchamp, Robert Maxwell, mon frère...

Ce dernier la détailla lorsqu'elle se leva pour lui tendre la main. Son regard se fit chaleureux et il pressa doucement les

doigts de la jeune femme.

– Je suis ravi de vous rencontrer ! fit-il en lui adressant un sourire éblouissant.

– Moi de même ; répondit-elle. Même si les circonstances ne sont pas idéales...

Puis il se tourna vers son frère et lui fit un clin d'œil appuyé. Maxwell lui lança un regard noir avant de prendre place sur

une chaise à côté de la jeune femme.

Robert tira un siège et s'installa face au couple.

La ressemblance était frappante. La même stature, le même visage carré, les mêmes yeux... et pourtant ils n'étaient que des

demi-frères.

Sandra songea qu'ils avaient dû prendre ce physique de leur père, Christian Maxwell II.

Elle se souvint des photos de famille vues dans Google. Le père avait maintenant des cheveux poivre et sel et d'après son

souvenir il semblait moins grand que ses fils.

Robert Maxwell croisa les jambes et posa sa cheville sur son genou. Ce geste devait être une habitude de famille car

Christian avait adopté la même position.

– Et bien comment vous êtes vous rencontrés ? demanda-t-il soudain en posant les yeux sur Sandra.

– Au bar du Sheraton ; répondit-elle en soutenant son regard.

– Et que faites-vous dans la vie ?

– Je suis écrivain...

– Et française à en juger par votre accent ? fit-il en souriant.

– C’est exact ; intervint Maxwell visiblement irrité par la curiosité de son frère.

Robert sourit de plus belle en reportant son regard sur son aîné. Ce dernier resta impassible mais Sandra devina qu’il se

retenait pour ne pas le tancer vertement.

– Et Cassandra ? pourquoi n’est-elle pas ici ? demanda Maxwell en fronçant les sourcils.

– Notre belle-sœur ; expliqua Robert en secouant la tête. Apparemment, elle est partie quelques jours chez sa mère...

L’aîné des Maxwell haussa un sourcil.

– Ça ne va pas entre eux ? demanda-t-il surpris.

– Oh tu sais avec Andrew... ; fit-il comme si cela expliquait tout.

– Il a recommencé ses conneries ?

L’autre le regarda avec l’air de dire « à ton avis » et garda le silence. On frappa soudain à la porte, ils sursautèrent tous les

trois.

Reese entra, suivi de deux hommes en costumes sombres.

– Monsieur, voici les agents Vance et Stanton, du F.B.I. Messieurs, Christian et Robert Maxwell et Sandra Beauchamp.

Les deux frères serrèrent les mains tendues par les policiers. Les yeux des deux agents s’attardèrent sur Sandra avant de

reporter leur attention sur Christian Maxwell.

– Nous reprenons l’enquête sur la tentative de meurtre de votre père et... sur celle de votre frère.

– Vous ne pensez pas que ce soit un accident ? s’informa Robert en jetant un coup d’œil à son frère.

– Non, nous venons de visionner les bandes enregistrées par les caméras de surveillance... le véhicule a délibérément

fauché votre frère...

– Je souhaiterais voir ces bandes de surveillance ; fit Christian Maxwell d’une voix autoritaire.

– Ça peut se faire, monsieur... bien que je n’en vois pas l’intérêt ; rétorqua l’agent Vance en haussant un sourcil.

Au regard froid que lui lança Maxwell, il hocha la tête.

– Voit-on le visage du conducteur ?

– Non, il porte un sweet à capuche...

– Comme l’homme qui a tiré sur notre père ? s’enquit Maxwell.

– Oui.

Il secoua la tête et soudain le regard perçant de Stanton se posa sur Sandra.

– Depuis quand connaissez-vous Miss Beauchamp ? demanda-t-il sans cesser de la fixer du regard.

Elle sursauta. Quoi ? Que venait-elle faire dans cette histoire ? Elle se raidit et les doigts de Maxwell resserrèrent leur

étreinte.

– Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il d’une voix froide.

– Que savez-vous d’elle ? reprit le policier sans répondre à la question.

Sandra ouvrit la bouche pour répliquer à Stanton. Maxwell leva une main, lui intimant de se taire par ce simple geste.

Elle referma docilement la bouche. Ce n’était pas le moment de le contrarier.

– Agent Stanton, je n’aime pas vos insinuations ; fit Maxwell. Miss Beauchamp n’a rien à voir avec les attentats contre mon

père et mon frère.

– Comment pouvez-vous en être certain, monsieur ? poursuivit Stanton. Peut-être a-t-elle été payée pour vous séduire,

approcher votre famille et fournir des renseignements au tueur ?

Sandra se leva d’un bond malgré la main virile qui la retenait.

– Ça suffit ! souffla-t-elle, indignée.

La main de Maxwell serra à nouveau ses doigts et la força à se rasseoir.

– Je sais tout ce qu’il y a à savoir sur Miss Beauchamp ... c’est moi qui l’ai abordée, pas le contraire... Elle ne connaît pas

mon père et jusqu’à ce soir, elle n’avait jamais rencontré mes frères.

Stanton se tourna vers Robert Maxwell.

– Vous confirmez que c’est la première fois que vous voyez Miss Beauchamp ? lui demanda le

policier.

– C’est exact ; confirma l’intéressé.

– J’ai fait faire une enquête très poussée sur Miss Beauchamp ; reprit Christian Maxwell.

Sandra tourna lentement la tête vers lui, abasourdie. Il s’était renseigné sur elle ? Maxwell continuait à fixer Stanton de son

air impassible.

L’agent du FBI sourit et reprit la parole :

– Bien, si vous êtes persuadé de l’innocence de miss Beauchamp...

Maxwell prit une grande inspiration et se leva.

– Messieurs...

Les deux policiers la saluèrent d’un signe de tête, serrèrent la main des frères Maxwell et sortirent sans un mot de plus.

Sandra bouillonnait de colère. La présence de Robert l’empêchait d’exploser. Elle plissa les yeux et fixa Maxwell en

silence.

– Robert, vous pourriez nous laisser seuls un moment, s’il vous plaît ? demanda-t-elle en essayant de parler avec calme.

– Bien sûr ; répondit-il en souriant.

A cet instant la porte s’ouvrit sur un homme de haute taille en blouse bleue.

– Vous êtes les frères de Monsieur Maxwell ? fit-il en approchant.

– Oui...

– Bien, votre frère s’en sort bien étant donné le choc...nous avons placé une plaque métallique pour maintenir son tibia

gauche ...sa fracture du bassin est réduite aussi et il a un traumatisme crânien léger.

– Dans combien de temps sera-t-il sur pieds ? demanda Robert.

– Pour l’instant, je ne peux pas vous donner de date précise, il aura besoin de rééducation dans un centre spécialisé ...il en a

pour plusieurs semaines et il marchera sans doute avec une canne.

– Merci docteur. Pouvons-nous le voir ?

– Il est tard ; l’opération a été plutôt longue, je préférerais que vous reveniez demain...

– Entendu.

Il hocha la tête et tourna les talons.

– Bien, allons-y ; décréta Maxwell.

Ils sortirent de la salle d’attente et retrouvèrent Reese qui patientait dans le couloir.

– Reese, je veux deux gardes du corps devant la chambre d’Andrew, vingt quatre heures sur vingt quatre.

– Bien, monsieur.

Le chef de la sécurité saisit son téléphone et trois minutes plus tard, deux hommes prirent position devant la chambre

d’Andrew Maxwell.

Le couple quitta l’hôpital et grimpa dans un SUV. Durant tout le trajet, Sandra garda les lèvres serrées, furieuse.

Elle descendit du véhicule lorsque Reese lui ouvrit la portière, se dirigea vers l’ascenseur. Elle sentit Maxwell dans son dos

et l’ignora délibérément.

Elle entra dans la cabine sans un regard et fixa la porte lorsqu’elle se referma sur Reese. Sa présence l’obligeait à se

contenir et il valait sans doute mieux.

Une fois parvenue dans l’appartement, elle se dirigea d’un pas décidé vers sa chambre et commença à descendre le zip de sa

robe.

La main de Maxwell l’arrêta.

– Eh, ça suffit, trésor... ; murmura-t-il à son oreille déclenchant des frissons le long de son dos. Il me faut prendre quelques

précautions avec la vie que je mène, je me renseigne sur les gens que je fréquente...y compris les femmes qui partagent ma

vie !

Elle haussa les épaules, essaya de se dégager de son emprise. Elle était bien trop en colère après lui.

Un étou se resserra autour d'elle.

– Arrête tout de suite ; ordonna-t-il d'une voix sèche... ou je te conduis à l'étage et je te punis, compris ?

Comme elle ne répondait pas, il posa une main sur son cou et l'obligea à le regarder.

– Ne me fais pas répéter, trésor...

Sa voix glaciale déclencha un frisson désagréable. Elle ferma les yeux.

– Oui ...monsieur ; dit-elle dans un soupir.

– J'aime mieux ça ... ; fit-il avant de poursuivre ...Autre chose, trésor, ton attitude ce soir m'a beaucoup déplu... quand je

donne un ordre, je m'attends à être obéi, même s'il n'est pas exprimé oralement. A l'hôpital, tu n'avais pas à réagir comme tu

l'as fait... l'agent Stanton s'adressait à moi... et ta mauvaise humeur dans la voiture et ensuite ici sont des infractions qui

mériteraient amplement une punition digne de ce nom... ; que cela ne se renouvelle pas... c'est bien compris ?

– Oui, monsieur.

Un frisson la parcourut. La voix douce de Maxwell ne lui disait rien qui vaille. Il la tenait toujours par le cou,

l'obligeant à aspirer l'air par petites goulées.

– Bien, maintenant, je t'enlève cette robe et tu te mets à quatre pattes sur le lit ; ordonna-t-il sèchement.

Il fit glisser la fermeture Eclair le long de son dos, dégagea ses épaules du vêtement et alla le poser sur le fauteuil.

Lorsqu'il se retourna, elle était sur le lit, dans la position indiquée.

– Un conseil, ne bouge pas ! fit-il en lui caressant les fesses.

Puis il l'abandonna et quitta la chambre. Cette fois, elle s'obligea à garder la position. Elle n'avait pas trouvé la caméra

mais elle était persuadée qu'il y en avait une. Sinon comment aurait-il su ?

Le souvenir pénible de la séance sur le prie-Dieu lui revint en mémoire et elle patienta jusqu'à ce qu'elle entende ses pas sur

le parquet.

Sandra le vit déposer plusieurs objets sur la table de nuit, ferma les yeux un instant, le corps parcouru de frissons.

Elle jeta un coup d'œil aux sex-toys et au masque de sommeil. Il lui fit face et la regarda avec son habituel air impassible.

Puis un sourire ironique étira ses lèvres.

– On fait l'inventaire ? demanda-t-il en s'approchant du lit. Ferme ces jolis yeux, trésor.

Elle obéit et il fit glisser le masque sur son visage. Totalement aveuglée, elle prêta l'oreille. Que faisait-il ?

Elle sursauta quand il posa une main sur son dos. Puis elle entendit un drôle de petit bruit et soudain elle sentit un doigt

enduit de ... lubrifiant s'introduire entre ses fesses.

– Ah... s'exclama-t-elle surprise.

– Chut ...

Aux va-et-vient du doigt à l'intérieur d'elle, s'ajouta la caresse de son clitoris. Puis il introduisit deux doigts dans son sexe.

Elle laissa échapper un gémissement qui lui valut une grande claque sur les fesses.

– Aïe...

– Silence... pas un son où je te bâillonne...

Sandra serra les dents. Comment voulait-il qu'elle reste stoïque alors que des vagues de plaisir déferlaient dans son corps ?

Puis un objet dur et froid remplaça le doigt, elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir. Et soudain, elle sentit le lit bouger. Il

venait de s'agenouiller entre ses jambes. Elle commençait à ressentir la pression monter telle la lave dans le cratère d'un

volcan. Elle allait exploser sous peu.

Elle était consciente de ne plus pouvoir se retenir longtemps. Et jouir sans y être autorisée la conduirait inévitablement dans

la pièce à l'étage...

Bon sang mais tu t'entends ? Tu deviens folle ou quoi ? Il t'a asservie à ce point ?

Maxwell retira ses deux doigts et s'inséra lentement en elle.

– Ah... ; laissa-t-elle échapper malgré elle.

Une nouvelle claque, violente, lui arracha un cri de douleur, aussitôt suivie par une seconde exactement au même endroit.

Cette fois-ci elle encaissa sans un son.

Maxwell accéléra la cadence, la maintenant par les hanches.

– Ça te plaît, trésor... ?

– Oui... monsieur...

– Alors tu peux jouir ...

Et elle se laissa aller à un orgasme ravageur, ses bras cédèrent et elle s'effondra sur le lit. Elle ne bougea même pas lorsqu'il

retira l'objet encore sous le coup de cette déferlante de plaisir.

Chapitre 15

Sandra ouvrit brusquement les yeux. Le jour passait à travers les rideaux. Elle remua dans le lit, endolorie, engourdie. Elle

se retourna et se heurta à ... Maxwell.

Que faisait-il dans son lit ? D'ordinaire, il dormait dans sa propre chambre. Il ouvrit les yeux et la regarda.

– Bonjour, trésor, bien dormi ?

Quoi ! il se moquait d'elle ?

Ils avaient fait l'amour... combien de fois, déjà ? Elle ne s'en souvenait même pas...Après avoir retiré le godemiché, il

l'avait à peine laissée reprendre son souffle avant de l'attacher aux montants du lit.

Cet homme était vraiment insatiable.

Il se pencha vers elle et déposa un baiser léger sur ses lèvres. Non, pas encore... Elle n'était pas certaine de pouvoir essayer

un nouvel assaut amoureux...mais apparemment Maxwell était en forme.

Son baiser devint plus profond, il la repoussa et recouvrit son corps avec le sien. Elle sentit son érection contre son ventre.

Bon sang...

– Trésor, réveille-toi...

Elle ouvrit péniblement les yeux. Il était penché au-dessus d'elle en costume gris, chemise blanche mais sans cravate.

On était samedi pourtant, non ? Il allait au bureau ?

– Allez debout, on ira voir mon frère et mon père après déjeuner.

Sandra haussa les sourcils. Il voulait l'emmener à l'hôpital ?

– Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il avec un sourire en coin.

– Vous voulez que je vienne avec vous voir votre famille ?

– Oui, bien sûr... je tiens à te présenter à mon père.

– Bon, alors je me lève.

Elle joignit le geste à la parole encore sous le coup de la surprise.

– On déjeune dans trente minutes.

Et il quitta la chambre sans se retourner.

Sandra entra dans le séjour une demi heure plus tard, vêtue d'un tailleur chic et d'un chemisier en dentelle noire, perchée sur

des escarpins noirs à talons aiguilles.

Maxwell était assis au comptoir, un verre de vin blanc à la main, un journal financier posé sur le béton ciré.

Il leva les yeux sur elle et eut un petit sourire appréciateur. Il déposa un baiser léger sur ses lèvres lorsqu'elle prit place à

son côté.

Que lui arrivait-il tout à coup ? Était-ce l'homme qui l'avait fouettée la veille au soir ? Décidément, elle avait beaucoup à

apprendre sur lui.

Il pouvait faire montre de douceur, de tendresse à son égard et à d'autres moments... il était impitoyable.

Reese apparut soudain à l'entrée du séjour.

– Nous serons prêts à partir dans quinze minutes ; lui dit Maxwell en hochant la tête.

– Bien, monsieur.

Il fit demi-tour.

Sandra termina son café et se dirigea vers la salle de bains.

Dans la limousine, Maxwell reprit son air impassible. Il regardait par la vitre, tenant la main de Sandra négligemment.

Reese les entraîna vers une porte dérobée afin d'éviter les photographes postés devant l'entrée principale de l'hôpital.

Andrew avait été installé dans une grande chambre. Christian Maxwell frappa à la porte, entra et stoppa sur le seuil, les

sourcils froncés.

– Père ? ne devriez-vous pas vous reposer ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil furieux à son frère.

– Ça va, Christian, je ne pouvais pas laisser ton frère seul.

Le patriarche était assis dans un fauteuil à haut dossier. Vêtu d'un pyjama et d'une veste d'intérieur en soie bordeaux.

Son fils aîné s'approcha de lui, lui serra la main avant de saluer son frère Robert.

– Père, je vous présente Sandra Beauchamp. Sandra voici mon père Christian Maxwell IIème du nom.

Elle s'avança dans la chambre, tendit la main et serra celle manucurée d'un des hommes les plus riches de New- York. Voire

des Etats-Unis.

– Monsieur Maxwell, je suis ravie de vous rencontrer.

– Miss Beauchamp ; répliqua-t-il en plantant deux yeux cognac dans ceux de la jeune femme.

Elle soutint son regard sans ciller et un sourire étira le coin droit de sa bouche. Elle reconnut ce sourire. Son fils aîné avait

exactement le même.

– Et voici mon idiot de frère, Andrew ; fit Maxwell en désignant le blessé allongé dans le lit.

Sandra lui tendit la main, il la prit et la conserva tout en disant :

– Ravi... vraiment ravi.

– Si vous permettez, j’aimerais récupérer ma main ; fit Sandra en jetant un coup d’œil à Christian.

– Dommage !

– Andrew !

La voix de l’aîné claqua comme un fouet.

– Toujours aussi jaloux, frangin ! fit le plus jeune des Maxwell en libérant Sandra de sa poigne.

– Robert ; dit-elle en souriant à ce dernier appuyé contre une commode en bois.

Ce dernier avait suivi la scène le sourire aux lèvres. Cette française lui plaisait bien. Dommage qu’il ne l’ait pas rencontrée

avant son frère aîné. Il lui adressa un grand sourire en hochant la tête.

– Comment te sens-tu ? demanda Christian au blessé en prenant Sandra par la main.

Ce geste disait : cette femme est à moi. Personne n’y touche.

– Je croyais avoir été clair, Andrew. A quoi pensais-tu en sortant sans garde du corps ? demanda-t-il en se tournant vers le

cadet des Maxwell.

– Ça va, arrête tes sermons, père s’est déjà chargé de me remonter les bretelles !

– Andrew ! fit le père. Ton vocabulaire, je te prie !

L’interpellé soupira avant de se tourner vers son père.

– Excusez-moi, père.

– Père, il serait temps de nous dire ce que vous savez ; commença son fils aîné. Vous ne croyez pas qu’il y a eu assez de

dégâts ?

Sandra essaya de retirer sa main de celle de Maxwell. Il se tourna vers elle, en fronçant les sourcils.

– Je pense que je vais aller dans la salle d’attente. C’est une histoire de famille, ça ne me regarde pas.

Elle fixa Maxwell droit dans les yeux, cherchant à déchiffrer son humeur.

Il hésita quelques secondes avant d’hocher la tête et de se diriger vers la porte de la chambre. Il

l'ouvrit et interpella son

chef de la sécurité.

– Reese, conduisez Miss Beauchamp en salle d'attente et restez avec elle.

– Bien, monsieur.

Maxwell déposa un baiser léger sur la joue de la jeune femme et referma la porte.

Trois quart d'heure plus tard, la porte de la salle d'attente s'ouvrit à la volée. Christian Maxwell entra dans la pièce, le

visage fermé.

Sandra se leva et se dirigea vers lui.

– On y va ; fit-il abruptement.

Il lui tendit la main et ils quittèrent l'hôpital par la porte dérobée. Il ne prononça pas un mot dans la limousine. Sandra se

demandait si elle devait le questionner.

Certainement pas, vu la tête qu'il faisait.

La voiture s'engouffra dans le parking souterrain de l'immeuble. Il descendit du véhicule, le contourna et reprit la main de la

jeune femme. Toujours aussi mutique.

Dans l'ascenseur, l'atmosphère devint vite étouffante.

– C'est grave à ce point ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Il tourna son regard cognac vers elle, la fixa un instant en silence. Puis il hocha la tête et se replongea dans la contemplation

de la paroi métallique.

Les portes s'ouvrirent enfin dans le vestibule.

– J'ai du travail, je vais dans mon bureau.

Et il l'abandonna au beau milieu du couloir.

Bon sang...

Que se passait-il ? Qu'avait-il pu apprendre de son père qui le mette dans un tel état ? Elle se rendit dans le séjour,

désœuvrée, désemparée.

Elle se planta devant la grande baie vitrée, le regard perdu sur les immeubles environnants.

La sonnerie de son portable la fit sursauter. Elle lut le nom de l'appelant et sourit.

– Henri ! dit-elle en français. Comment allez-vous ?... Non, je n'ai pas lu votre mail, je n'ai pas allumé mon ordinateur

aujourd'hui... à Paris ? quand voulez-vous que je vienne ? ... euh... je ne pense pas que cela pose de problème... une semaine

entière, il faut que je vois...

Elle se retourna brusquement. Le regard cognac de Maxwell était braqué sur elle.

– Oui, bien sûr... reprit-elle toujours dans sa langue maternelle. Quoi ? déjà ? ... je n'en reviens pas ! je vous rappelle,

Henri. A bientôt...

Elle coupa la communication. Maxwell la fixait toujours, l'air impassible comme à son habitude.

– Vous devez aller à Paris ? demanda-t-il d'un ton froid.

– Oui, c'était mon éditeur ; répondit-elle en montrant son téléphone. Je dois aller en France pour assurer la promotion de

mon roman...il a prévu des émissions à la radio et une interview télévisée...

– Quand ?

– Dans une quinzaine de jours environ ; murmura-t-elle, mal à l'aise.

Il s'avança à pas lents vers elle. A cet instant, elle fut tentée de s'enfuir en courant.

Il stoppa devant elle.

– Et vous décidez sans m'en parler ? demanda-t-il en plissant les yeux. Vous avez signé un accord, dois-je vous le rappeler ?

– Non... mais cet accord stipule que je pourrai poursuivre ma carrière d'écrivain... ce qui implique certaines obligations...

Il la toisa en silence durant de longues minutes. Puis il hocha la tête, semblant réfléchir à ses paroles.

– C'est exact ; finit-il par dire. La date de votre voyage est déjà fixée ?

– Pas encore, je dois rappeler Henri ...

Elle déglutit et commença à se détendre.

– Je vais vérifier que je n'ai pas de réunions importantes et si c'est bien le cas, nous prendrons mon jet.

Elle fronça les sourcils. Il allait venir en France avec elle ?

– Croyez-vous que je vous laisserais partir tout une semaine, seule, loin de moi ? demanda-t-il en avançant d'un pas.

Maintenant il était si près qu'elle pouvait sentir son parfum au musc et aux épices. Elle aspira brusquement. Sa proximité

affolait ses sens. Il se tenait là, devant elle sans la toucher et elle avait envie de lui. Envie qu'il l'embrasse, qu'il pose ses

mains habiles sur son corps, sentir son...

Son fameux sourire en coin étira sa bouche.

– Mon père vous a trouvée charmante ; fit-il soudain en l'attirant à lui.

– Vraiment ? c'est un très bel homme... je comprends mieux d'où ses fils tirent leur ... charme.

Maxwell haussa un sourcil.

– Rien que leur charme, hein ?

Il l'empoigna par les cheveux, l'obligeant à lever les yeux vers lui.

– Je trouve qu'il y a un peu trop d'hommes Maxwell qui vous trouvent à leur goût, d'ailleurs ; reprit-il en faisant glisser une

main jusqu'à ses fesses.

– Les autres hommes Maxwell ne m'intéressent pas le moins du monde ; répliqua-t-elle.

– Il n'y a pas intérêt ... ; gronda-t-il en pétrissant le postérieur de Sandra. Ça c'est à moi, rien qu'à moi ! reprit-il d'une voix

rauque.

Sa bouche piqua vers les lèvres de la jeune femme, s'en empara et les dévasta dans un baiser possessif.

Lorsqu'il la lâcha, à bout de souffle, il lui prit la main et l'entraîna vers sa chambre. Il verrouilla la porte derrière lui et la

poussa jusqu'au lit.

Ses mains descendirent rapidement le zip de sa jupe, il déboutonna le chemisier en dentelle noire et la fit tomber à la

renverse. Puis il la détailla d'un œil salace. Elle ne portait plus qu'un ensemble en satin et dentelle noirs, des bas au large

bord en dentelle et le porte-jarretelle assorti.

– Très joli spectacle ... ; murmura-t-il en se débarrassant de sa chemise et de son pantalon.

Il grimpa à genoux sur le lit et lui écarta les jambes sans ménagement.

– Là, c'est mieux... la vue est encore plus belle, comme ça...

Elle sourit, consciente du pouvoir qu'elle avait sur lui. Sa main droite descendit sur son ventre et sans cesser de le regarder,

elle se passa la langue sur les lèvres et commença à se caresser.

Elle le vit déglutir, jeta un coup d'œil au boxer qui contenait à peine son érection. Maxwell plissa les yeux. Elle était en train

de le chauffer à blanc.

Une à une, il détacha les jarretelles, s'efforçant de maîtriser le feu qui brûlait en lui. Sa bouche se posa sur la peau juste au

dessus du bas.

Putain... qu'est-ce qu'elle sentait bon...Aucune femme ne lui avait fait un tel effet...Depuis son divorce, il s'était contenté

d'assurer le minimum syndical... autrement dit, coucher avec des femmes uniquement par hygiène...

Mais depuis qu'il avait vu cette Française sur l'écran géant du bar du Sheraton, cela ne lui suffisait plus.

Elle le rendait tout simplement fou...

Il fit glisser lentement le slip en satin, orné d'un petit nœud en ruban rouge, le long de ses jambes. Il détacha le porte-

jarretelle qui rejoignit la culotte à côté du lit.

Il frissonna lorsque ses mains remontèrent sur la soie des bas. Elle avait glissé deux doigts en elle et les faisait bouger tout

doucement.

– T’ai je autorisée à te toucher ? demanda-t-il d’une voix menaçante.

– Non... monsieur.

– Et quelle est la punition pour ça ?

– Je suis certaine que vous allez trouver, monsieur ; susurra-t-elle tout en portant ses doigts à sa bouche.

Elle les lécha lentement sans quitter les yeux cognac du regard. Elle vit ses pupilles se dilater.

– Tu te moques de moi ?

– Non, monsieur.

Sandra pencha la tête sur une épaule. Et soudain, il ôta son boxer, se jeta sur elle et la pénétra d’un seul coup.

Elle poussa un gémissement guttural. Maxwell tira sur le satin du soutien- gorge, saisit le téton entre ses doigts et le tordit

brutalement.

– Ah...

– Silence ! ordonna-t-il.

Ses lèvres se posèrent dans le cou de la jeune femme, suçant et mordillant la peau délicate. Puis il la mordit soudain, juste à

la base de l’épaule.

Elle poussa un cri de douleur, aussitôt suivi par une autre morsure, sur le sein celle-là. Puis la bouche de Maxwell s’empara

d’un téton pendant que sa main droite malmenait l’autre.

Sandra gémit sous les caresses rudes. Il ne l’avait jamais mordue. Mais en même temps, son corps réagissait, il aimait

ça...elle sentait cette délicieuse moiteur...

Elle entoura sa taille de ses jambes. Elle était au bord de l’explosion.

– Tu aimes ça, trésor... que je sois brutal ?

– Oui...

– Oui, qui ? demanda-t-il en accélérant les mouvements de bassin.

– Oui, monsieur ... ; souffla-t-elle et elle se laissa aller à un orgasme violent qui la secoua tel un séisme de magnitude huit

sur l'échelle de Richter.

Maxwell jouit à son tour et se laissa tomber sur le corps de Sandra, la tête dans ses cheveux.

Le soleil disparut derrière les gratte-ciel voisins, laissant place à une lueur violette. Allongés l'un contre l'autre, ils s'étaient

assoupis. Repus par leurs ébats passionnés. Combien de rounds, au fait ? Elle n'avait pas compté...

Sandra ouvrit les yeux et jeta un coup d'œil circulaire à la pièce.

Ils étaient dans sa chambre à lui. C'était la première fois qu'il lui faisait l'amour dans son lit.

Il remua soudain, s'étira et déposa un baiser sur sa nuque qui la fit frémir.

Bon sang, pas encore ?

Elle avait l'intérieur des cuisses en gelée ; le sexe endolori... Elle avait l'impression d'être passée sous un bus ... Tout son

corps était engourdi.

Chapitre 16

– Vous dînez au comptoir, monsieur ? demanda Madame Reese en voyant son patron entrer dans le séjour.

– Non, voulez-vous mettre les couverts sur la table, ce soir, s'il vous plaît.

– Bien sûr, monsieur. Le repas sera prêt dans une quinzaine de minutes.

– C'est parfait, merci.

Maxwell alla ouvrir le réfrigérateur, en sortit une bouteille de vin français et prit deux verres sur le comptoir. Sandra entra

dans la pièce au moment où il les posait sur la table basse.

– Voulez-vous un verre de vin blanc ? lui proposa-t-il en désignant la bouteille de Sancerre.

– Volontiers, merci.

Elle contourna le canapé et vint s'asseoir près de lui. Le bain l'avait un peu revigorée après la fin d'après midi torride

qu'elle venait de vivre.

Elle avait cependant besoin d'un remontant plus costaud. Ils trinquèrent et Maxwell attendit que la gouvernante quitte le coin

cuisine pour prendre la parole.

– Mon père nous a dévoilé un secret extrêmement pénible, aujourd'hui ; commença-t-il en reposant son verre.

Sandra tourna le regard vers lui. Il semblait calme mais elle le connaissait suffisamment pour deviner qu'il bouillait

intérieurement.

Elle le vit prendre une grande inspiration et il reprit la parole à voix basse.

– Il y a quelques années, mon père a eu une liaison avec une employée de maison. Ma mère était très malade et elle ne

pouvait plus satisfaire son ... appétit. Un jour, Fiona Dickson, c'était son nom, lui a appris qu'elle était enceinte. Mon père

était furieux, il pensait qu'elle prenait ses précautions... il lui a donné une grosse somme d'argent pour qu'elle se fasse

avorter.

Il s'interrompit le temps d'avalier une gorgée de vin blanc.

– Le lendemain, elle a disparu avec toutes ses affaires... il n'a pas réussi à la retrouver... et il n'a plus jamais entendu parler

d'elle... jusqu'à il y a six semaines, environ.

– Elle est revenue le voir ? s'étonna Sandra en haussant les sourcils.

– Non, pas elle...mon père subventionne de nombreuses œuvres caritatives, des universités... sa secrétaire lui a pris un

rendez-vous avec un jeune homme qui se prétendait être mandaté par une fondation quelconque... le rendez-vous était tard, les

bureaux quasiment vides, ce qui explique que le gars a pu passer inaperçu... quand mon père a ouvert la porte de son bureau,

il a immédiatement su à qui il avait affaire...

– Le fils de cette employée de maison ? demanda Sandra.

Maxwell sourit tristement et dit :

– Perspicace, miss Beauchamp... Oui, mon père m’a dit textuellement : quand je l’ai vu devant moi, j’ai eu l’impression

d’être revenu des années en arrière.

– Il vous ressemble à ce point ?

– Il semblerait... comme vous avez pu le remarquer, nous nous ressemblons énormément tous les trois, avec mes frères ;

même si nous n’avons pas la même mère...

– Oui, c’est frappant quand on vous voit ensemble ; admit-elle en hochant la tête.

Maxwell reprit la parole d’une voix sourde.

– Il s’appelle Alan...sa mère vient de mourir en lui laissant d’énormes dettes pour ses soins médicaux... la banque a saisi

leur petit appartement et il n’a pas un sou pour régler tous les créanciers de sa mère...

– Il veut de l’argent, donc ?

– Pire que ça, il veut sa part de la fortune des Maxwell !

Sandra resta silencieuse un instant. Il lui serait certainement facile de prouver qu’il était un Maxwell... bon d’accord un

demi Maxwell, mais tout de même...

– Et je suppose que votre père n’est pas disposé à la lui donner ? demanda-t-elle en mettant le doigt sur le nœud du

problème.

– Bien sûr que non... mon père est un homme très dur, il était persuadé qu’elle lui avait obéi...et lorsqu’il a appris qu’Alan

était allé trouver un juge pour engager une procédure de reconnaissance en paternité, il a vu rouge... il a appelé le juge, qu’il

connaît évidemment, et il a réussi à faire débouter le garçon...

– Donc, c’est lui qui a tiré sur votre père pour se venger ?

– Il y a de fortes chances... et il s’en est pris à Andrew...

– Donc, il pourrait s’en prendre aussi à vous, à Robert ou à votre belle-sœur...

– Oui, à toute personne suffisamment proche de ma famille ; fit Maxwell d’une voix lugubre. Je ne

veux pas que vous vous

déplaciez sans garde du corps... mon frère a failli mourir à cause de sa bêtise, je ne veux pas que cela vous arrive ...

– Mais je ne fais ...

Le regard glacial de Maxwell la fit taire au milieu de sa phrase.

– Ce n'est pas une suggestion... vous sortez accompagnée ou vous restez enfermée dans cet appartement, il n'y a pas à

discuter.

Bon sang... elle allait passer ses journées cloîtrée ici ?

– Votre père a parlé aux agents du FBI de ce ...fils caché ? demanda-t-elle pour éviter qu'il ne devienne un peu trop

autoritaire.

– Oui, il n'a pas eu le choix... ils le recherchent activement... mais chercher un gars comme lui dans New York, c'est comme

chercher une aiguille dans une meule de foin...

– Il n'a pas d'emploi ?

– Apparemment non.

Madame Reese choisit ce moment pour apparaître à la porte du séjour.

Maxwell se tourna vers elle.

– Nous allons dîner, maintenant.

Il se leva, prit le bras de Sandra et la conduisit à la table.

– Je compte sur votre discrétion... ; commença-t-il.

– Cela va de soi ! répliqua-t-elle vexée. C'est une affaire suffisamment grave et médiatisée pour ne pas en rajouter.

– Désolé ; s'excusa-t-il.

Tiens donc, Christian Maxwell III, le grand PDG intraitable, l'homme qui l'avait mise sous contrat pour en faire sa ... sa

chose... son esclave sexuelle... qui s'excusait auprès d'elle ? Sans compter qu'il venait de lui parler sans qu'elle ne pose la

moindre question !

Ce soir était à marquer d'une pierre blanche !

Combien le patriarche avait-il encore de secrets ? En tant qu'écrivain, son imagination fonctionnait à plein régime.

Avait-il des cadavres dans un placard ? On ne devient pas riche à ce point sans écraser quelques personnes, sans se faire des

ennemis et surtout sans avoir recours à des manœuvres pas toujours très légales...

Elle prit place face à Maxwell.

– Et pour mon voyage à Paris ? demanda-t-elle en s'attendant au pire.

– Reese se chargera de la sécurité avec son équipe. Mêmes mesures que pour Boston.

Ouf, son déplacement n'était pas remis en question, c'était déjà ça. Les gardes du corps elle pouvait s'en accommoder.

Ils dînèrent dans un quasi silence. Maxwell semblait plongé dans des pensées désagréables. Elle se garda bien de remettre le

sujet sur le tapis.

Après avoir pris son café, il s'excusa et alla s'enfermer dans son bureau. Elle sourit à la gouvernante, s'installa sur le

canapé avec son ordinateur portable et envoya un mail à Henri de Verneuil.

Il était tard à Paris, elle n'aurait sans doute pas de réponse avant le lendemain. Elle referma le PC et se dirigea vers la salle

de billard. Elle y avait vu des photos des fils Maxwell.

La pièce était immense. Il y avait un bar en acajou avec des tabourets hauts en cuir rouge sombre. Des fauteuils club et un

canapé Chesterfield dans un coin. Au centre, une table de billard plus grande que celles qu'elle avait pu voir dans des salles

de jeux spécialisées.

Une bibliothèque en acajou également contenait des livres reliés en cuir. Et sur le mur entre les deux fenêtres, une collection

de photos des fils Maxwell, lors de régates de voiliers.

Le patriarche sur un catamaran gigantesque, en pantalon de toile et polo sport. Sacré bateau ! se dit-elle en essayant d'en

évaluer le prix.

Son regard fut soudain attiré par une photo de couple, sur le catamaran. La femme brune et mince semblait s'ennuyer à

mourir.

L'épouse de Christian Maxwell n'avait le sourire sur aucune photo. Sandra se demanda si son mari était responsable de sa

tristesse évidente.

Quel mari avait-il été ? Dominateur...tyrannique... possessif ?

Elle sursauta brusquement. Il était là, derrière elle. Elle ne l'avait pas entendu entrer.

Elle se retourna et rougit. Son regard glacial la fixait. Un frisson désagréable descendit le long de sa colonne vertébrale.

Aïe... pas bon du tout pour son matricule...

– Je regardais les photos des courses de bateau ; commença-t-elle. C'est un sport qui semble vous plaire à tous...

Maxwell inspira un grand coup avant de répondre :

– Oui, nous avons ça dans le sang, comme notre père... vous êtes déjà montée sur un voilier ?

Elle haussa les sourcils surprise par la question.

– Oui, mais pas aussi gros que celui-ci ; répondit-elle en désignant le catamaran.

– Celui-ci est à mon père, mais je possède le même à quelque chose près... nous pourrions le sortir un de ces jours... il est

ancré à notre mouillage des Hampton...

Ben tiens, une propriété dans le coin le plus chic, le plus cher des environs de New York...

– Propriété de famille, je suppose !

Maxwell la gratifia de son fameux sourire en coin. Puis il porta son regard sur la table de billard. Lorsqu'il reporta ses yeux

cognac sur elle, elle y vit une lueur lubrique qui la fit mouiller.

Faire l'amour sur une table de billard ?

Cela pouvait être amusant...

– Vous jouez ? demanda-t-il d'un ton affable qui dénotait avec la lueur dans son regard.

– Hélas, je n'ai essayé que deux fois et ç'a été une catastrophe...

Ces dernières paroles parurent beaucoup lui plaire. Il se dirigea vers la bibliothèque et sortit une mallette contenant les

boules de billard.

– Bien, dans ce cas, je vais vous apprendre.

Il installa les boules sur la moquette verte, lui tendit une queue et la craie bleue.

– Leçon numéro un, la position...

Il vint se placer derrière elle, huma son parfum avant de dire :

– Ces talons sont bien trop hauts... ôtez vos chaussures.

Elle enleva un à un les escarpins *Louboutin* de douze centimètres sur lesquels elle était perchée.

Elle se sentit toute petite à côté de son mètre quatre-vingt dix.

– Bien... penchez-vous, là... ; ordonna-t-il doucement en la prenant par les hanches et en la faisant reculer.

Elle obéit et se retrouva penchée au dessus de la table. Son pied passa entre ses jambes, les écartant au passage.

– Très bien. Reculez un peu le pied droit... maintenant, les bras...comme ça...

Lorsqu'il considéra que sa position était parfaite, il ôta le triangle qui retenait les boules.

Sandra aspira une grande goulée d'air. Une question traversa son esprit. La position dans laquelle il l'avait placée, était-elle

la bonne pour jouer au billard ou bien pour autre chose ?

Il revint se placer tout près d'elle.

– Maintenant, vous frappez dans la boule blanche.

Elle ferma brièvement les yeux et obtempéra. La queue atteignit la boule avec plus de force qu'elle ne s'en serait crue

capable et dispersa les boules de couleur sur toute la surface de la table.

– Joli coup ! fit la voix de Maxwell dans son dos. Les rayées ou les unies ?

– J’aime bien celles à rayures ; répondit-elle.

– Bien, ça me va. A vous...

Elle passa sa langue sur ses lèvres. Le premier coup était dû uniquement à la chance. Elle n’était pas certaine de pouvoir

envoyer une seule boule dans un trou. Elle visa la boule blanche et frappa à nouveau. Par miracle, une boule rayée fila vers le

trou en haut à droite de la table.

Sandra se redressa lentement, les yeux fixés sur la boule qui s’arrêta au bord du trou, oscilla et finit par tomber.

Ouf !

A l’instant où elle allait frapper à nouveau, on toqua à la porte.

Maxwell marcha jusqu’à la porte l’air furieux. Il y avait intérêt à ce que ce soit important.

Il ouvrit. Reese se tenait sur le seuil. Les deux hommes discutèrent à voix basse. Elle n’entendait pas mais lorsque Maxwell

se tourna vers elle, elle sut qu’il s’était encore produit un événement grave.

– Je dois m’absenter pour quelques heures, ne m’attendez pas, couchez-vous.

Sa voix froide et calme la déstabilisa. Elle hocha la tête et le regarda sortir. Son regard se porta sur la table de billard.

Domage...

Elle rangea les boules dans la mallette, éteignit la lumière et gagna le séjour.

La pièce était plongée dans une semi obscurité. Elle récupéra son portable sur la table de salon et se dirigea vers sa

chambre.

Elle posa l’ordinateur sur la table ronde, s’assit dans un fauteuil en velours vieux rose et alluma l’appareil.

Henri avait-il lu son mail ? Elle sourit en constatant qu’il avait même répondu.

Sacré Henri. Lui arrivait-il de dormir ?

Il lui tardait d’aller en France. La vie à New York devenait un peu trop stressante à son goût.

Elle se réveilla en sursaut, tendit la main à côté d’elle. Le lit était vide et froid. S’il était rentré, il

n'avait pas pris la peine

de la rejoindre.

Elle poussa un soupir lourd et se tourna vers la fenêtre.

Cinq heures du matin.

Les yeux grands ouverts, elle songea à sa vie avant Maxwell. Tranquille, ordonnée, entourée de ses amis... Tiens à propos

d'ami, et Carole ?

Elle n'avait eu aucune nouvelle depuis qu'elle avait emménagé ici. Elle décida de lui envoyer un mail dans la matinée.

Elle aimerait bien déjeuner avec elle, discuter de tout et de rien. Rire entre amies. Ça lui manquait plus que tout.

Mais avec Maxwell pendu à ses basques...

Elle se retourna à nouveau, incapable de se rendormir. Elle se leva, alla jusqu'à la cuisine et se servit un verre d'eau. Tout

en buvant, elle marcha jusqu'aux baies vitrées.

Les yeux perdus dans le vide, elle soupira.

Soudain, elle sentit sa présence. Une main se posa sur son épaule. Un parfum de musc et d'épices envahit ses narines.

– Que faites-vous debout à cette heure ? demanda-t-il d'une voix posée.

– Je n'arrivais plus à dormir... et vous ?

Pour toute réponse, il l'attira contre lui, enfouit son visage dans ses cheveux. Ils restèrent ainsi de longues minutes. Peu à peu

son étreinte se fit plus sensuelle, plus sexuelle. Ses mains descendirent sur ses hanches, atteignirent son sexe par dessus la

nuisette en soie.

Elle sentit son érection contre ses fesses. Doucement, elle ondula contre lui. Cet homme avait toujours le même effet sur

elle ; il suffisait qu'il effleure à peine sa peau pour qu'elle se perde dans un tourbillon de sensations.

Maxwell remonta le bas de la nuisette, passa ses doigts sur le slip en satin, les fit glisser sous

l'élastique. Elle frémit en

laissant échapper un gémissement étranglé.

– Silence ! ordonna-t-il d'une voix grave et chaude, un peu rauque.

Sandra passa une main dans son dos, caressa Maxwell à travers l'étoffe de son pantalon. Il poussa contre les doigts

audacieux, grogna quand elle resserra son étreinte.

Il recula jusqu'au canapé, l'entraînant avec lui. Il s'assit.

– Chevauche-moi ! fit-il en défaisant sa ceinture et en libérant son érection.

Elle s'agenouilla au dessus de lui, attrapa ses cheveux et l'embrassa profondément, déchaînée. Il s'enfonça en elle avec un

gémissement de plaisir pur.

Il la pressa contre sa poitrine, savourant la douceur de sa peau.

– Sais-tu que tu me rends fou ? susurra-t-il à son oreille.

Elle sourit dans son cou ; le pouvoir qu'elle avait sur lui... Elle se mit à monter et descendre de plus en plus vite sur son

sexe. Puis il s'enfonça une dernière fois en elle et ils jouirent au même instant.

Chapitre 17

Il faisait grand jour lorsqu'elle ouvrit les yeux. Maxwell dormait profondément à côté d'elle. Elle détailla les traits de son

visage. Sa mâchoire carrée, son nez droit, ses lèvres bien dessinées...

Bon sang... que cet homme était beau...

Il ne lui avait pas donné la raison de son départ soudain, hier soir. Il s'était contenté de lui faire l'amour, sur le canapé puis

dans sa chambre...

A sa façon de la prendre comme si sa vie en dépendait, elle avait compris qu'il y avait un rapport avec ce frère caché.

Qu'avait-il encore fait ? A qui s'en était-il pris, cette fois ? Robert ?

Elle soupira. L'attitude de Maxwell à son égard avait changé. Il était moins autoritaire, ...moins dominateur ? Enfin à certains

moments...

Il remua dans le lit, ouvrit les yeux et la scruta intensément. A quoi pensait-il ?

– Bonjour, trésor.

Elle lui répondit par un sourire.

– Que s’est-il passé hier pour que vous partiez aussi vite ? demanda-t-elle curieuse.

– Cassandra s’est faite agressée en rentrant chez elle ; fit-il en s’asseyant dans le lit.

– Je croyais qu’elle était chez ses parents ? s’étonna Sandra en se redressant à son tour.

– Comme nous tous, elle est revenue à New York sans prévenir.

Maxwell haussa les épaules. Il n’appréciait guère sa belle-sœur apparemment.

– Andrew et elle ont quelques soucis de couple depuis longtemps... mon frère ne sait pas résister à une jolie paire de

jambes ; expliqua Maxwell d’un ton écœuré.

– Pourquoi restent-ils mariés, alors ?

Maxwell la fixa un instant en silence avant de reprendre :

– Notre père a déjà eu beaucoup de mal à accepter mon divorce puis celui de Robert... même quand cela n’allait plus avec

notre mère, il ne l’a jamais quittée... il est de la vieille école...

– Sans doute, mais cela ne l’a pas empêché de la tromper ! s’exclama-t-elle avant de se rendre compte qu’elle était allée trop

loin. Euh... désolée...

– C’est vrai ...mais il fallait sauver les apparences... les frasques extraconjugales de mon père n’ont jamais été connues du

grand public ; fit Maxwell en se levant. Il a toujours été discret. Je dois voir un dossier, après nous passerons à l’hôpital.

Il passa dans la salle de bains attenante. Quelques minutes plus tard, Sandra entendit l’eau de la douche couler.

Elle mourrait d’envie de le rejoindre. Apprécierait-il ? Son attitude était ambivalente. A certains moments, il était replié sur

lui-même, inaccessible. A d’autres, il se montrait ouvert.

Elle ne savait jamais comment agir avec lui.

Elle descendit du lit, traversa la pièce emplie de vapeur et entra dans sa propre chambre.

Ils trouvèrent Andrew assis sur son lit. Une blonde vêtue d'un ensemble de grand couturier était à ses côtés.

Elle toisa Sandra lorsqu'elle entra dans la chambre. Maxwell fit les présentations.

– Sandra Beauchamp, Cassandra Maxwell ; ma belle-sœur.

Il déposa un baiser rapide sur la joue de la jeune femme. Sandra tendit sa main en souriant. Et une impression bizarre

s'empara d'elle. Elle scruta rapidement le visage de la blonde.

Un sentiment fugace traversa son esprit sans qu'elle puisse le définir.

Les deux femmes se dévisagèrent quelques secondes puis Sandra se tourna vers Andrew et le salua.

– Andrew, comment allez-vous ?

– Mieux, merci... c'est gentil de vous inquiéter de ma santé... pas comme ma femme !

Cassandra Maxwell haussa les épaules avec un petit sourire dédaigneux.

– Tu l'as bien cherché ! Bon, je vais prendre un café.

Sur ce, elle tourna les talons et quitta la chambre d'hôpital sous le regard ébahi des Maxwell. Sandra regarda la porte se

refermer, une mimique ironique sur les lèvres.

Elle croisa le regard de Maxwell, il fronça les sourcils mais ne dit rien.

– Elle a l'air parfaitement remise ; fit remarquer l'aîné des Maxwell.

– Ouais, à se demander si ce n'est pas du cinéma ! rétorqua Andrew en soupirant.

On frappa à cet instant et Robert Maxwell entra dans la chambre.

– Salut, petit. Sandra ! fit-il en souriant. Je viens d'apercevoir Cassie dans le salon de thé en face !

– Oui, elle en avait assez de me tenir la main ; fit le plus jeune des frères en faisant une grimace.

– Il serait temps de grandir un peu, non ? demanda son frère aîné d'un ton sec.

Andrew se tourna vers lui, le fixa un moment en silence.

– Désolé, je n'ai pas le self-control de monsieur le grand PDG ! rétorqua-t-il froidement.

Sandra le regarda rapidement et se tournant vers Maxwell, dit :

– Je devrais peut-être aller prendre un café, moi-aussi.

– Je n'en ai pas pour longtemps, j'ai une réunion de travail à seize heures.

– Tu bosses un samedi ? s'étonna Andrew.

– Il faut bien que quelqu'un gère les affaires ! répliqua l'aîné en haussant les épaules. Tu sembles dépourvu du sens des

affaires...

Sandra s'éclipsa discrètement. Elle n'avait pas envie d'assister à une dispute familiale. Elle demanda à un des gardes du

corps de l'accompagner au salon de thé. Elle était curieuse de parler avec Cassandra Maxwell.

Elle la trouva attablée à une petite table en bois ciré. La blonde la regarda s'approcher, sourcils levés.

– Puis-je me joindre à vous ? s'enquit-elle avec un sourire.

– Faites donc ! répondit la femme d'Andrew d'un ton hautain.

Les deux femmes se jaugèrent du regard. Sandra ne se laissa pas impressionner. Elle prit place en face d'elle et attira

l'attention d'une serveuse.

– Un café *macchiato*, s'il vous plaît.

– Vous connaissez Christian depuis longtemps ? s'enquit Cassandra.

– Non ; fit-elle en scrutant la jeune femme.

Elle n'avait pas vraiment envie de se confier à une étrangère. Elle ignorait tout de Cassandra Maxwell et ne tenait pas à

dévoiler sa vie privée à cette femme.

– Je vois ; répliqua son interlocutrice. On dirait que vous avez réussi à séduire mon cher beau-frère ! c'est d'autant plus

étonnant que depuis son divorce, cela a été un véritable défilé dans son lit ; ajouta-t-elle d'un ton sarcastique.

Sandra sourit et attendit que la serveuse dépose sa tasse sur la table pour rétorquer :

– Dans la mesure où il était seul, il était libre de mener sa vie à sa guise.

L'autre eut une moue ironique avant de reprendre :

– De toute façon, je doute que vous soyez amoureuse de lui...ou en tout cas vous ne le resterez pas longtemps... je

m'entendais à merveille avec Elisabeth, son ex-femme... je l'ai souvent consolée... c'était un vrai *salaud* avec elle... avec

toutes les femmes d'ailleurs...ce doit être dans la nature des Maxwell !

– Vous ne l'aimez pas beaucoup, on dirait ! constata Sandra en reposant son café.

Cassandra Maxwell eut un petit sourire et haussa les épaules. Elle se leva brusquement, saisit un sac à mains Vuitton et toisa

Sandra.

– Vous verrez par vous-même...

Elle tourna les talons et quitta le salon de thé sans un au revoir. Sandra termina sa tasse, régla sa consommation et fit signe au

garde du corps. Elle traversa la rue, pensive.

La femme d'Andrew Maxwell cachait quelque chose, elle en avait la certitude.

Elle regagna l'hôpital et rejoignit Maxwell dans la chambre de son frère.

– Allons-y ; ordonna-t-il dès qu'elle pénétra dans la pièce.

Elle salua rapidement ses frères et suivit l'aîné dans l'ascenseur en compagnie de Reese.

– Alors ce café ? demanda Maxwell dès qu'ils furent installés à l'arrière de la limousine.

– Très bien... votre belle sœur est une femme intéressante ; répondit-elle en s'appuyant contre le dossier en cuir.

– Une belle petite pimbêche, oui ! fit-il en tournant un regard inquisiteur sur Sandra.

Elle le regarda un moment en silence, avant de prendre une grande inspiration pour dire :

– Elle ne vous apprécie pas vraiment, on dirait...

Maxwell hocha la tête. Il n'avait pas envie de parler d'elle... ni de sa propre épouse, apparemment. Sandra n'insista pas et

se plongea dans la contemplation de la rue. A sa grande surprise, le véhicule ne prit pas la direction de l'appartement de

Maxwell mais des bureaux de la famille...

Lorsque la voiture stoppa devant l'immeuble, Reese vint lui ouvrir la portière et ils se retrouvèrent dans un hall au sol en

marbre et aux murs lambrissés de chêne.

Il lui prit la main à sa grande surprise et l'entraîna dans un ascenseur dont toutes les parois étaient recouvertes de chêne

clair. Ils montèrent jusqu'au trentième étage.

Les portes s'ouvrirent sur un hall spacieux et occupé sur un côté d'un long comptoir derrière lequel il y avait quatre bureaux

dont un seul était occupé. Une secrétaire leva les yeux sur son patron, le salua avec déférence et même une certaine crainte, se

dit Sandra en le suivant tout au bout du hall. Sur la droite, une paroi tout en verre s'ouvrait sur une salle de conférence XXL.

Au centre de la pièce, une table en bois foncé et des fauteuils en cuir noir.

Maxwell ouvrit la dernière porte sur la gauche et entra dans son bureau. Sandra retrouva les mêmes tons de chêne clair que

dans son appartement. Elle ne s'attarda pas sur le mobilier qu'elle avait déjà eu l'occasion de voir lors de sa première visite.

Par contre elle repéra une porte en chêne qui donnait sur une autre pièce, elle se demanda ce qu'il pouvait bien y avoir

derrière. Une chambre ? une salle de bains ?

Ou tout simplement, un autre bureau. Il avait sans doute une assistante.

– Il y a une télévision dans la pièce à côté ; proposa-t-il en sortant un épais dossier d'un tiroir fermé à clef. J'en ai pour une

bonne heure. Ensuite, nous dînerons avec Robert et un de mes collaborateurs.

– Bien, je vous attends là.

Maxwell déposa un baiser sur le front de la jeune femme et sortit du bureau. Elle ouvrit l'autre porte et se retrouva dans un salon équipé d'un bar, d'un canapé en cuir, plusieurs fauteuils club et un écran plasma géant.

Elle ouvrit le bar, se servit un verre de vin blanc et s'installa sur le canapé. Elle zappa un moment d'une chaîne à l'autre sans

trouver quoi que ce soit d'intéressant.

Au bout de quelques minutes, elle coupa la télévision et saisit son téléphone.

Carole répondit dès la première sonnerie.

– Salut la belle ! fit-elle en soupirant. Et bien, tu es toujours vivante, à ce que je vois !

– Comme vous pouvez le constater maître, le meurtre n’a pas encore eu lieu ! ricana Sandra.

– Tu vas bien ? j’ai appris pour Andrew Maxwell ; cette histoire devient de plus en plus glauque, tu ne trouves pas ?

– Si, espérons que le FBI va mettre la main sur ce type ; répondit Sandra en se demandant ce qu’elle pouvait révéler à son

amie.

– Tu sais quelque chose ? s’enquit aussitôt l’avocate.

– Oui, mais...

– Quoi ? tu me connais, non ? tu crois que je vais aller trouver les journaux ?

– Non, bien sûr que non... je ne peux pas parler au téléphone, c’est tout. Il faudrait se voir, mais en ce moment, il ne me

quitte pas de l’œil... comme si on pouvait s’en prendre à moi ! je ne suis pas une Maxwell !!!

– Tu ne dois pas aller à Paris ?

– Si, mais Maxwell a décidé de m’accompagner ! répliqua Sandra en soupirant.

– Waouh ! pas possible !! et bien, tu ne pourras bientôt plus faire un pas sans l’avoir sur les talons ! fit remarquer Carole.

Sandra secoua la tête en regardant par la baie vitrée. Oui, son amie avait raison et encore elle ne savait pas tout.

– Ecoute, il doit partir deux jours la semaine prochaine, si je peux rester on se voit ? proposa Sandra.

– Ok, fais-moi signe dès que tu sais quel jour il part, je m’arrangerai ... ça fait tellement longtemps !

– Je sais, Maxwell est un peu... possessif ; reconnut-elle.

– Bien, j’ai un dîner avec un beau mec ! fit Carole. Je dois te laisser.

– Dis-moi, je le connais ce type ? demanda Sandra curieuse.

– Euh ...oui ; mais je ne sais pas...tu le connais...

– Tu vois Daniel ? s’étonna la jeune femme.

– Ecoute, ne m'en veux pas... ça s'est fait par hasard... ; expliqua Carole soudain gênée.

– Tu n'as pas à t'en faire pour ça... c'est fini depuis longtemps lui et moi, tu le sais bien.

– Merci, je n'osais pas te le dire !

– Toi ! ne pas oser dire quelque chose ? c'est nouveau ça ! rigola Sandra. Il baise toujours aussi bien ?

– Sandra !

– Quoi, Sandra ? tu peux me le dire, non ? c'est mon ex que tu te tapes !

L'avocate éclata de rire à l'autre bout du fil.

– Je dois te laisser, je viens d'entendre la porte du bureau. Je te rappelle, salut.

Elle raccrocha et se tourna juste à temps pour voir Maxwell entrer dans le salon, les sourcils foncés.

– La réunion est déjà terminée ? s'étonna-t-elle.

Il s'avança jusqu'au canapé.

– Oui, tout va bien ? demanda-t-il l'air de rien.

– Bien sûr, c'était Carole ; répondit-elle en désignant son portable du menton.

Il hocha la tête et vint se poster devant elle. Son regard couleur cognac était torride, lascif. Il s'approcha encore, ses jambes

écartèrent les genoux de Sandra.

Elle leva le regard vers lui. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle passa sa langue dessus avant de se mordiller la lèvre

inférieure.

Les pupilles de Maxwell se dilatèrent, il s'agenouilla entre ses jambes et posa les mains sur ses cuisses ouvertes.

Ses doigts remontèrent le long de ses jambes, déclenchant des frissons chez Sandra. Elle renversa la tête en arrière.

– Regarde-moi ! ordonna-t-il d'une voix douce.

Elle obéit et planta ses yeux bleus dans le regard cognac. Les doigts de Maxwell glissèrent sur la bande en dentelle de ses

bas. Elle gémit et sentit la moiteur entre ses cuisses.

La bouche de Maxwell remplaça ses doigts, il embrassa la peau dénudée, puis ses lèvres s'attardèrent

sur la dentelle du slip.

Elle laissa échapper un gémissement.

– Chut ! murmura-t-il.

Il passa deux doigts sous le tissu, fit descendre le sous-vêtement doucement, et souleva les pieds de Sandra un à un.

Puis il la tira jusqu'au bord du canapé. Sa bouche prit la place de ses doigts, titillant la chair sensible.

Sandra serra les dents pour ne pas gémir. Maxwell faisait des merveilles. Il introduisit deux doigts en elle, tandis que ses

dents mordillaient son clitoris. Elle se cabra sous les caresses, remua sur le canapé et gémit :

– S'il vous plaît... murmura-t-elle.

– Que veux-tu, trésor. Dis-moi...

– Plus fort... s'il vous plaît.

Il sourit ; son pouce appuya plus fort tout en faisant entrer et sortir deux doigts du sexe de la jeune femme. Elle sentit monter

la houle, et jouit brutalement lorsqu'il pinça le bouton de chair.

Sans lui laisser le temps de redescendre sur terre, il l'attira sur ses genoux, déboutonna son pantalon et s'enfonça en elle

avec un grognement de pur plaisir.

Chapitre 18

Le lundi suivant, Maxwell s'envola à bord de son jet pour Chicago. Sandra poussa un soupir de soulagement. Elle avait

craint de devoir l'accompagner. Elle en profita pour téléphoner à son amie et elles décidèrent de dîner le lendemain dans un

petit bistrot italien.

Sandra profita de sa liberté pour se rendre dans un salon de beauté. En sortant de l'institut, elle se figea sur le trottoir.

De l'autre côté de la rue, elle venait d'apercevoir Cassandra Maxwell en compagnie d'un homme. Si la silhouette lui était

inconnue, le visage en revanche lui était familier.

Elle resta plantée au milieu des passants de longues minutes avant de s'obliger à bouger pour ne pas se faire repérer.

L'homme semblait agité. Il parlait fort et Cassandra Maxwell regarda à plusieurs reprises autour d'elle.

Sandra recula dans un renforcement entre deux commerces.

Elle n'en revenait pas. Son interlocuteur portait un jean et un tee-shirt noir usés. Il était mal coiffé et pas rasé mais son visage

ressemblait trait pour trait à ceux des frères Maxwell.

Un frisson désagréable parcourut la jeune femme. Elle repensa à l'impression ressentie en croisant le regard de Cassandra

Maxwell à l'hôpital.

Elle avait cru à un coup de son imagination. Maintenant, elle savait que son instinct ne l'avait pas trompée.

Que faire ? Appeler Maxwell ? Prévenir le FBI ? Prise d'une inspiration soudaine, elle saisit son portable dans son sac et

prit une photo du couple.

Puis elle fit signe à son chauffeur et monta en voiture.

Une fois rentrée à l'appartement, elle s'installa sur le canapé et décida d'envoyer un mail à Maxwell.

« J'ai une information désagréable à vous communiquer .Je ne sais comment la formuler.

Je ne sais pas quoi faire. Appelez-moi dès que possible. «

Il devait être en réunion à l'heure actuelle, mais son mail allait piquer sa curiosité. Elle en était persuadée.

Elle se mit à marcher en long et en large dans le séjour, en proie à une angoisse diffuse.

Dix minutes plus tard, un *ping* lui annonça l'arrivée d'un message.

Maxwell n'avait pas tardé.

« Vous voulez rompre notre partenariat ? »

Elle haussa les sourcils de surprise, pourquoi pensait-il à ça ? Certes les termes qu'elle avait employés pouvaient prêter à

confusion mais tout de même...

Elle répondit aussitôt :

« *Non ! cela concerne votre belle-sœur* »

Elle se remit à attendre. Cinq, dix, quinze minutes...

Elle avait mal choisi son moment mais elle ne pouvait pas garder ça pour elle, il y avait eu deux blessés graves...

Un nouveau mail arriva enfin.

« *Cassandra ? que se passe-t-il avec elle ?* »

Elle transféra la photo du portable au PC et décida de la lui envoyer.

La porte s'ouvrit brutalement dans son dos, un des gardes du corps entra dans la pièce et se dirigea droit sur elle.

Elle recula de deux pas, qu'est-ce qu'il lui voulait ?

– Miss, monsieur Maxwell souhaite que vous me montriez la photo, s'il vous plaît ; dit-il en tendant la main.

– Bien sûr.

Elle lui passa son téléphone, l'homme y jeta un coup d'œil et composa un numéro sur son portable.

– Reese ? fit-il dès qu'il eut son interlocuteur en ligne. J'ai la photo sous les yeux, c'est impressionnant, chef... on dirait

Monsieur Maxwell en plus jeune... bien, ok.

Il raccrocha, rendit l'appareil à Sandra et dit :

– Monsieur Maxwell demande que vous ne quittiez pas l'appartement jusqu'à son retour, miss.

– Quoi ? cria-t-elle en serrant les poings. Je ne vais pas rester enfermée pendant trois jours ! Pas question !

L'homme eut l'air gêné et reprit d'une voix pas très assurée :

– Miss, j'ai reçu l'ordre de vous empêcher de sortir si nécessaire.

Sandra plissa les yeux sous l'effet de la colère.

Bon sang, cette fois c'en était trop.

– Sortez d'ici ! ordonna-t-elle en tentant de se maîtriser.

Elle jeta un regard furieux à son ordinateur et décida d'envoyer un nouveau mail à Maxwell.

« Vous croyez que je vais vivre cloîtrée chez vous pendant trois jours ? Vous plaisantez ? j'ai prévu de dîner avec Carole,

pas question de repousser. »

Cette fois-ci la réponse lui parvint instantanément.

« Ne m'obligez pas à employer des méthodes coercitives »

Qu'il aille se faire voir ! Il était loin, que pouvait-il faire ? Demander à son garde du corps de l'attacher ?

Elle haussa les épaules. Elle aurait dû attendre son retour pour lui montrer la photo.

Elle coupa son portable, ferma le PC et se dirigea vers le vestibule. Elle stoppa net en découvrant le garde du corps planté

devant la porte de l'ascenseur.

Il la regarda d'un air détaché.

– Vous allez rester là longtemps ? lui demanda-t-elle d'une voix furieuse.

– Toute la nuit, miss. J'ai reçu des ordres.

Putain, pas vrai, ça !

Elle était bel et bien prisonnière ! Elle retourna dans le salon en râlant, repêcha son portable dans son sac et appela Carole.

– Salut ; fit-elle en se laissant tomber sur le canapé. Tu peux venir manger à l'appartement ?

– Chez Maxwell ? tu rigoles, là !

– Pas le moins du monde, je suis désolée... je ne peux pas te dire pourquoi au téléphone, viens je t'en prie !

– Bon, d'accord ; fit son amie surprise.

Deux heures plus tard, elles dînaient dans le séjour. Sandra avait coupé son portable. Elle ne doutait pas que Maxwell allait

l'appeler mais elle n'avait pas envie de lui parler.

Après un repas préparé par Madame Reese, elles s'installèrent sur le canapé. Sandra expliqua par le menu ce qui se passait.

Carole la regarda bouche bée.

– Et bien dis donc ! le père Maxwell est un chaud lapin, à ce que je vois !

– Garde-ça pour toi, s’il te plaît ! je regrette de l’avoir averti ! j’aurais dû attendre qu’il revienne ! on aurait pu sortir !!

– On est bien ici, chouette appart ! tu me fais visiter ? demanda l’avocate.

– Bien sûr ! suis-moi.

Elles firent le tour des pièces, Sandra passa devant la porte verrouillée sans s’arrêter.

– C’est quoi, ici ? fit Carole, intriguée.

Sandra hésita avant de dire :

– Cette porte est fermée, je n’ai pas la clef.

– Pourquoi faire cette pièce fermée ? insista l’avocate en haussant les sourcils.

Son amie la fixa attentivement avant de se mordre la lèvre.

– Descendons, je vais t’expliquer.

Elles retournèrent dans le séjour, Sandra leur servit un cocktail et elles reprirent place sur le canapé.

– Et bien dis donc ! s’exclama Carole abasourdie. Et moi qui croyais avoir tout entendu ! Remarque ça ne m’étonne pas ;

reprit-elle en secouant la tête. J’ai toujours pensé que ce type n’était pas net...

– Ça aussi tu le gardes pour toi ; fit Sandra. Je suis censée en parler à personne, avec cette clause ...

Carole scruta son amie en silence pendant de longues minutes puis reprit :

– Je comprends aussi pourquoi sa femme n’avait jamais l’air heureux ! je l’ai croisée à plusieurs reprises à des soirées...

j’ai eu l’impression qu’elle avait peur de lui.

– Sa belle-sœur doit savoir ; dit Sandra. Elle m’a fait des réflexions étranges ... je me demande si elles se parlent encore.

Elle haussa les épaules et elles continuèrent à parler tout en buvant des *mojit*os. A minuit, Sandra accompagna son amie

jusqu’au vestibule.

Le garde du corps se leva et appela l’ascenseur.

Elle lui jeta un regard noir avant d’embrasser l’avocate.

– A bientôt, donne mon bonjour à Daniel ! fit-elle en regardant les portes de la cabine se refermer.

Elle soupira en regagnant le séjour. Elle saisit son portable, le ralluma et constata que Maxwell avait appelé cinq fois.

Il n'avait pas laissé de messages. Tant mieux, elle n'avait pas envie d'entendre sa voix. Elle se doucha, enfila une nuisette en

satin rouge et se glissa dans les draps.

Elle se sentait nerveuse d'avoir tout dévoilé à Carole mais d'un autre côté, elle avait eu besoin de se confier à son amie.

Elle savait qu'elle n'en parlerait à personne.

Elle ferma les yeux et l'alcool aidant, s'endormit aussitôt.

Un rayon de soleil passait par la fenêtre. Elle ouvrit un œil, elle avait pourtant tiré les rideaux hier soir. Elle avait la bouche

pâteuse, le cerveau embrumé par l'alcool et le manque de sommeil.

Elle tourna le dos à la fenêtre, tira la couverture sur elle et se rendormit.

Lorsqu'elle émergea à nouveau du sommeil, il faisait grand jour. Elle s'étira voluptueusement dans le lit.

Le souvenir de la soirée avec Carole lui revint en mémoire et avec ce souvenir... Bon sang, il avait appelé cinq fois et elle

n'avait pas répondu.

Elle attrapa son portable sur la table de chevet et le ralluma. Rien depuis hier soir ? Aïe. C'était pas bon signe, ça.

Elle se décida à sortir du lit, passa dans la salle de bains et resta figée sur le seuil de la pièce. Il y faisait chaud et des

gouttelettes d'eau étaient visibles sur les parois de la douche.

Une boule d'angoisse se forma aussitôt dans son estomac.

Il était rentré ?

Elle prit une grande inspiration, se glissa dans la cabine et ferma les yeux sous le jet d'eau chaude. Elle allait devoir

l'affronter et elle ne doutait pas un seul instant que cette confrontation allait être terrible.

Elle retourna dans sa chambre, choisit des sous-vêtements sexy et un tailleur dont la jupe crayon moulait ses fesses comme

une seconde peau.

Elle enfila des *stiletto*s de douze centimètres et se prépara mentalement à faire face.

Maxwell était assis au comptoir du coin cuisine lorsqu'elle entra dans le séjour. Elle déglutit et s'approcha de lui.

– Bonjour ; fit-elle en grimant avec difficulté sur un tabouret.

Il ne répondit pas, occupé à lire le journal du matin. Sandra serra les lèvres. Bon, c'était encore pire que ce à quoi elle

s'était attendue.

– On peut parler ? demanda-t-elle.

– Parler de quoi ? fit-il d'une voix sèche.

Il continua à lire son journal comme si elle n'existait pas. Elle se leva, contourna le comptoir et alla se servir une tasse de

café, des œufs et des toasts.

Elle se dirigea vers la table et s'intéressa à son petit-déjeuner plutôt qu'à l'homme assis au bar.

Maxwell devait être furieux.

Qu'attendait-il pour réagir ? pour lui hurler dessus ? pour la conduire à l'étage et la punir ?

Ce silence la minait. Elle se leva brusquement, marcha jusqu'à lui et lui arracha le quotidien des mains.

– Et si on en finissait maintenant ? demanda-t-elle d'une voix furieuse.

Il se tourna lentement vers elle, le visage impassible. Rien, aucune émotion sur son visage, aucune lueur dans ses yeux

cognac.

Ils se toisèrent dans un silence assourdissant. Puis Maxwell reprit sa lecture. Sandra tourna les talons, se dirigea vers sa

chambre et prit son sac à mains avant de marcher rapidement vers le vestibule.

Le garde du corps brillait par son absence. Elle enfonça la touche de l'ascenseur et se précipita dans la cabine.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle laissa échapper un soupir et réagit à peine quand les portes s'ouvrirent dans le hall

de l'immeuble.

Elle leva les yeux sur le gardien qui toussotait.

– Euh... désolée ; fit-elle en sortant de la cabine.

Dehors, elle stoppa sur le trottoir. Où aller ? que faire ? appeler Carole ?

Elle marcha lentement sans prêter attention aux passants, le cerveau vide.

Ses pas la conduisirent devant un salon de thé français. Elle s'installa à une petite table dans un coin tranquille.

Son regard se perdit sur la circulation. Pourquoi agissait-il ainsi ? Elle ne comprenait plus rien. Elle tenta de joindre Carole,

tomba sur sa messagerie et raccrocha.

Elle se sentait bien seule tout à coup. Elle jeta un coup d'œil à sa boîte mail. Vide. Pas d'appel, non plus.

Elle resta une heure entière à laisser son esprit divaguer. Puis elle décida de bouger.

Il ne voulait pas lui parler ? Et bien, qu'il aille se faire voir.

Elle sortit du salon de thé, héla un taxi et se fit conduire à son appartement. Elle n'allait certainement pas se mettre à genoux

devant lui et le supplier.

Elle monta à l'étage, se laissa tomber sur son lit et éclata en sanglots. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas pleuré à

cause d'un homme.

A bien y réfléchir, elle n'avait jamais pleuré à cause d'un homme. La sonnerie de son portable résonna dans la chambre, elle

regarda le nom de l'appelant et enfonça la touche répondre.

– Salut, Carole ! fit-elle en s'efforçant de prendre une voix naturelle.

– Tu m'as appelée ? ça ne va pas ?

– Si, je crois juste que j'ai un peu abusé des *mojit*os, hier soir ! j'ai un de ces mal de crâne ! répondit-elle.

– Moi aussi, mais j'ai un procès en cours... tu es sûre que ça va ? s'inquiéta l'avocate.

– Mais oui, mère poule je voulais juste m'assurer que tout allait bien, pour toi aussi.

– Je dois te laisser, l’audience va reprendre ; on se voit un de ces jours ?

– D’accord, je t’appelle. Salut.

Sandra coupa la communication. Entendre la voix de sa meilleure amie lui avait fait du bien. Elle se leva et redescendit dans

le salon.

Bon, il lui fallait faire quelque chose.

Elle enfila la veste de son tailleur, attrapa son sac et sortit de l’appartement. Parvenue sur le trottoir devant son immeuble

elle héla un taxi et donna l’adresse de Maxwell.

Le chauffeur hocha la tête et remonta la vitre de séparation.

Sandra s’appuya contre le dossier de la banquette et ... plongea dans un profond sommeil.

Chapitre 19

Sandra ouvrit les yeux péniblement. Elle avait la bouche sèche. Elle regarda autour d’elle, perdue. Où diable était-elle ?

Elle fouilla dans ses souvenirs... le salon de thé, son appartement, le taxi...

Bon sang ! le taxi !

Elle était montée dans un taxi avec la ferme intention d’obliger Maxwell à lui parler, et puis plus rien, le néant...

Elle ne se souvenait pas comment elle avait atterri ici dans cette pièce inconnue. Elle regarda autour d’elle. La pièce était

meublée de vieux mobilier dépareillé, des rideaux crasseux couvraient les fenêtres. Elle se leva et marcha jusqu’à une vitre et

souleva le tissu.

Elle découvrit une cour fermée aux murs couverts de tag. Il y avait des barreaux aux fenêtres.

Elle inspira brusquement. Elle s’était mise dans de sales draps. Elle ignorait depuis combien de temps elle était là. On lui

avait enlevé sa montre.

Elle sursauta en entendant une clef tourner dans la serrure. La porte s’ouvrit pour laisser le passage à ... l’homme qu’elle

avait vu avec Cassandra Maxwell.

De près, il ressemblait encore plus à Christian Maxwell. Même mâchoire carrée, même yeux marron cognac, mêmes

cheveux...

Il était presque aussi grand, mais plus mince.

– Bien, on est réveillée à ce que je vois.

S'il avait des intonations des frères Maxwell, sa voix était moins grave, moins agréable.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

Il eut un sourire narquois... un sourire en coin. Non, pas lui aussi !

– A votre avis ? fit-il moqueur.

Sandra le scruta intensément. De l'argent, bien sûr. Il voulait de l'argent.

– Vous croyez vraiment que la famille Maxwell va dépenser le moindre dollar pour moi ? je crois que vous rêvez, Alan ! je

ne fais pas partie de cette famille !

– Je constate qu'on vous a parlé de moi, je suis flatté !

– Depuis quand connaissez-vous Cassandra ? demanda soudain Sandra.

Il accusa le coup et fronça les sourcils avant de répondre :

– Comment savez-vous que je la connais ?

– Je vous ai vus tous les deux, vous disputer en pleine rue et j'ai envoyé cette photo à votre...

Elle hésita à dire « frère ».

– A mon cher frère ? dit-il en plissant les yeux. Vous en doutez ? ajouta-t-il.

– Non...il n'y a guère de doute à avoir quand on vous voit... mais je doute que votre « père » soit enclin à en tenir compte...

Alan eut un petit sourire en coin avant de se lancer :

– Je suis allé le trouver à son bureau, ce salaud m'a jeté dehors... comme un malpropre... je ne demandais qu'un peu

d'argent pour régler les dettes de ma mère ! c'est tout ! je ne lui ai jamais demandé de me reconnaître ! cet enfoiré, il a baisé

ma mère et lui a refilé de son putain de fric pour qu'elle se fasse avorter !

Il se tut un moment, cherchant visiblement à se calmer.

Il se mit à faire les cent pas dans la pièce. Puis il stoppa brusquement au milieu de la chambre.

– J'ai vu un juge pour le forcer à bouger ! il a parlé au juge ! et mon dossier a été rejeté !

– Ecoutez, Alan, je ne peux rien pour vous ! je ne suis pas mariée à Christian Maxwell, son... votre père ne versera pas un

cent pour moi... soyez raisonnable...j'ai de l'argent, combien vous faut-il ?

– Mais je ne veux pas de *votre* argent ! je veux celui des Maxwell ! je veux *mon* argent !!!

Il s'approcha brusquement de Sandra, elle recula d'un pas et se cogna à une vieille commode.

Ses yeux cognac lançaient des éclairs. Là, il ressemblait vraiment à Christian Maxwell III.

Elle tenta de le raisonner encore une fois.

– Alan, vous allez finir en prison et aucun des Maxwell ne lèvera le petit doigt pour vous ! c'est ce que vous voulez ?

– Ils vont payer ! je leur enverrai d'abord un de vos jolis doigts... puis un autre jusqu'à ce qu'ils payent ! vous allez appeler

mon frère et soyez convaincante !

Il lui tendit son portable, elle le prit et hésita.

– Allez-y, appelez-le ! ordonna-t-il.

Sandra soupira et fit défiler le répertoire avant de sélectionner le numéro de Maxwell. Allait-il seulement répondre ?

Au bout de la sixième sonnerie, elle secoua la tête. Il ne répondrait pas ; elle le savait.

– Désolée, il ne répond pas.

– Insistez... essayez son fixe au bureau.

Sandra obtempéra. La voix de l'assistante de Maxwell décrocha dès la seconde sonnerie.

– Maxwell Industries, Rebecca Wells, que puis-je pour vous ?

– Madame Wells, Sandra Beauchamp à l'appareil, j'ai besoin de parler à Monsieur Maxwell, s'il vous plaît.

– Je suis désolée, miss, Monsieur Maxwell est en réunion, je ne peux absolument pas le déranger ; dit-

elle d'une voix ferme.

– Vous savez s'il en a pour longtemps ?

– Probablement tout l'après-midi.

Sandra regarda Alan en haussant les épaules. Elle avait mis le haut-parleur pour qu'il suive la conversation. Il lui arracha

l'appareil des mains et s'adressa à Madame Wells :

– Je vais vous le demander une seule fois ; fit-il d'une voix douce. Ou je parle à votre patron dans les dix secondes ou

je découpe miss Beauchamp en petits morceaux. Suis-je assez clair ?

Silence au bout du fil puis la voix à l'autre bout de la ligne bégaya :

– Je vais... le... chercher !

Sandra ferma les yeux. Dans quel pétrin était-elle allée se fourrer ? En quittant l'appartement de Maxwell sans prévenir, elle

avait déclenché cette catastrophe.

– Allô ? fit la voix de Maxwell, visiblement furieux. Si c'est une plaisanterie ...

Alan le coupa brutalement.

– Crois-tu que je plaisante, frangin ? demanda-t-il d'une voix sèche. Ta petite amie est avec moi ! oh, rassures-toi pas de son

plein gré ! ajouta-t-il en ricanant. Elle est charmante, d'ailleurs, très charmante...tu veux entendre sa voix ?

Il tendit le portable à la jeune femme.

– Je suis désolée ! Chris...

Alan la coupa avant qu'elle ait eu le temps de dire un mot de plus.

– Alors convaincu ? maintenant écoute-moi bien ! je veux ma part de la fortune des Maxwell...fais comme tu veux, si *notre*

cher père ne veut pas payer, c'est toi qui va le faire... ou ta petite copine en subira les conséquences. Je veux cinquante

millions de dollars sur un compte numéroté aux îles Caïman... je vais t'envoyer le numéro de compte par mail... si l'argent

n'est pas viré sous vingt quatre heures, je t'envoie ta charmante amie en morceaux... ce serait dommage, non ?

Et il raccrocha sans laisser à Maxwell le temps de répondre.

– Bien, j'espère que mon cher frère tient un peu à toi, sinon...

Il quitta la pièce sans finir sa phrase, abandonnant Sandra au beau milieu de la chambre, abasourdie et tremblante d'angoisse.

Qu'allait faire Maxwell ? Avait-il le pouvoir de débloquer une somme pareille ? Son père céderait-il au chantage ? Elle n'en

était pas certaine. En fait, elle était même persuadée du contraire.

Il avait rejeté ce fils, n'avait pas hésité à l'empêcher de prouver qu'il était bien de lui. Quelle importance pouvait-elle avoir

à ses yeux ?

Aucune. Elle couchait avec son fils aîné et après ? Elle n'était rien pour Christian Maxwell IIème du nom.

Elle secoua la tête. Maxwell allait être furieux. Vraiment furieux contre elle.

Elle se laissa tomber sur le bord du lit. Alan était gourmand. Cinquante millions . Rien que ça !

Le soir tombait peu à peu. Sandra trouva l'interrupteur et une lumière fade éclaira la pièce.

Alan revint au bout de ce qui lui sembla être une éternité. Il posa sur une chaise une boîte en carton d'un traiteur chinois et

une paire de baguettes.

– Bon appétit !

– J'ai besoin d'aller aux toilettes ! fit-elle avant qu'il ne sorte.

– Il y a une salle de bains, là.

Il désigna une porte recouverte de la même tapisserie fanée que les murs et il referma la porte à clef... Elle entra dans la

pièce attenante et découvrit un lavabo, une douche et un petit miroir piqueté de taches noires.

Dans un coin, une cuvette de w.- c. étrangement propre lui permit de se soulager.

Elle retourna dans la chambre et dévora le porc au caramel et le riz. C'était délicieux. Elle reposa la boîte vide sur la

commode et retourna vers la fenêtre.

Elle apercevait des immeubles illuminés par delà le mur. Impossible de dire dans quel quartier ils se trouvaient. De toute

façon, elle n'avait aucun moyen de communiquer avec l'extérieur.

Son seul espoir était que Maxwell accepte de payer la rançon. Ou qu'il localise son portable.

Avec l'équipe de sécurité qu'il employait, il devait bien y avoir quelqu'un capable de faire ça, non ? Reese peut-être ?

Sinon, le FBI ? Elle finit par quitter son poste d'observation. Les barreaux étaient solides. Rien à espérer de ce côté- là.

Finalement, elle se coucha tout habillée sur le lit et s'enroula dans la couette.

Un bruit sourd la tira de son sommeil. Puis une voix de femme, furieuse, devant sa porte.

Sandra se redressa, il faisait jour. Elle avait dormi combien de temps ?

Le battant s'ouvrit soudain, laissant le passage à Cassandra Maxwell.

– Et bien, quelle surprise ! fit-elle ironique, en dévisageant la femme en tailleur Gucci.

– C'est un plaisir de vous revoir ! rétorqua la visiteuse sur le même ton ironique.

– Je n'en doute pas une seconde !...je me demande juste comment vous avez pu vous laisser embarquer dans une histoire

pareille ! reprit Sandra en se levant.

L'autre haussa les épaules avant de dire :

– Une petite vengeance contre mon cher mari et son père... mon époux me trompe depuis des années... avec la bénédiction

plus ou moins avouée de mon cher beau- père ! Alan m'a convaincu de l'aider à récupérer ce qui lui appartient de droit...c'est

aussi simple que ça.

– Et qu'avez-vous à y gagner, vraiment ? vous comptez partir avec lui ? Vivre comme des fugitifs jusqu'à la fin de vos

jours ? ... vous croyez qu'ils ne vous retrouveront pas ?

– Ça suffit ! taisez-vous ou je vous bâillonne ! vous ne savez pas encore ce que c'est de vivre dans cette famille ! ce sont tous

des êtres sans cœur ! il n'y a que leur fichue fortune qui compte à leurs yeux ! vous, moi nous ne sommes rien pour eux.. de

simples jouets qu'ils jetteront le jour où ils en auront assez !

Sandra secoua lentement la tête. Cette femme était aigrie...

– Pourquoi ne pas divorcer, alors ? demanda-t-elle.

– Pourquoi ? s'écria Cassandra Maxwell. Parce que mon cher beau-père m'a fait signer un contrat de mariage qui stipule

que je n'aurai pas un cent si je quitte son sale queutard de fils !

Sandra haussa les sourcils. En fait, cela n'avait rien de surprenant. A bien y réfléchir... Christian Maxwell IIème du nom

dirigeait sa famille comme il dirigeait son entreprise ...d'une main de fer...

Quelle famille !

– Et s'il ne paye pas ?

Son interlocutrice eut un petit sourire moqueur.

– Vous en ferez les frais, ma chère.

Sur ce, elle tourna les talons, quitta la chambre et verrouilla la porte.

Sandra se laissa tomber sur le bord du lit. Un long soupir lui échappa.

Tu es dans la merde ; dit la petite voix.

Alan et Cassandra... Ces deux-là n'avaient rien en commun... Non, tu te trompes, ils ont leur haine des Maxwell en

commun ; se dit-elle.

Oui, ils s'étaient bien trouvés... Et elle, elle se retrouvait en plein milieu de ce règlement de compte familial.

L'angoisse la saisit soudain. Et s'ils mettaient leur menace à exécution ? S'ils lui coupaient un doigt, puis deux...

Si les Maxwell refusaient de payer même après avoir reçu... combien de morceaux d'elle ? Elle se mit à trembler sans

parvenir à maîtriser la peur qui s'était emparée d'elle.

La partie optimiste de son cerveau la poussait à croire que tout se passerait bien, que Christian

pousserait son père à payer...

L'autre partie dressait un tableau beaucoup moins souriant... elle se voyait amputée de plusieurs doigts. Et après les doigts,

ce serait quoi ?

Ne pense surtout pas à ça ; se dit-elle en s'adossant à la tête de lit. Les choses allaient s'arranger... les choses finissaient

toujours par s'arranger... Il suffisait d'y croire très fort...

Elle finit par s'assoupir... rêvant de doigts coupés, de membres amputés...

Elle se réveilla en sursaut, le visage inondé de sueur. Il faisait sombre dans la pièce, elle se précipita à la vitre. Les fenêtres

des buildings commençaient à s'éclairer.

Alan avait donné vingt quatre heures à son père pour payer. On ne devait pas être bien loin de l'heure de l'ultimatum.

Bon sang, elle aurait donné cher pour avoir sa montre.

Elle tourna le dos à la fenêtre, tendit l'oreille. Le silence. Rien que le silence.

Alan lui avait porté à manger quelques heures plus tôt. Mais cela devait faire ... combien d'heures ? elle n'en savait rien, en

fait.

Elle s'approcha de la porte, colla son oreille au battant pour tenter de percevoir un bruit... Pas un son. Le néant.

Et s'il était parti ?

Elle posa la main sur la poignée, la tourna sans succès. Elle était toujours enfermée.

Résignée, elle se rassit sur le lit bien décidée à prendre son mal en patience. Alan allait se manifester.

Bien que la peur obscurcisse ses pensées, elle devait se persuader qu'il la délivrerait bientôt.

Elle finit par se rendormir, affamée. La faim la réveilla à plusieurs reprises. Puis le jour se leva et la lumière entra dans la

pièce par la fenêtre libérée du rideau.

L'inquiétude la força à bouger. Elle secoua la poignée de porte, frappa à plusieurs reprises sur le battant en bois.

Prise de panique, elle se mit à appeler. Il ne l'avait tout de même pas abandonnée, ici ? Dans cette maison visiblement

oubliée de tous ?

Les heures s'écoulèrent lentement. Elle perdit toute notion du temps. La nuit revint, puis un nouveau jour et ainsi de suite.

Elle tenta de calculer combien de fois elle avait vu le soleil se coucher. Mais son cerveau refusait de fonctionner, privé de

nourriture.

Elle finit par se persuader qu'elle allait mourir de faim dans sa prison et se coucha en larmes avant de perdre connaissance.

Une main caressait son visage, puis une voix grave l'appela à plusieurs reprises. Son rêve n'en finissait pas...

Des mains la secouèrent, d'abord doucement, puis elles se firent plus insistantes.

– Sandra, trésor, ouvre les yeux... allez, fais un effort...

Maxwell était dans son rêve... il lui caressait le visage...

– Sandra !

Le beau visage carré s'effaça de son esprit...

C'était donc ça la mort ? Finalement, ce n'était pas si mal. Il faisait bon dans ce lieu paisible. Elle se sentait flotter. Mais

elle était encore seule... ne devrait-il pas y avoir du monde avec elle ?

– Où êtes-vous ? murmura-t-elle d'une voix éraillée.

– Sandra ? trésor, je suis là avec toi, ouvre les yeux...

La voix de Maxwell... Tiens lui aussi, il était mort ?

Elle sourit en sentant des lèvres se poser sur sa bouche. Une langue chaude s'emmêla à la sienne...

Elle ouvrit brusquement les yeux et repoussa la bouche collée à ses lèvres. Elle cligna des yeux plusieurs fois sous la

lumière crue.

– Sandra, trésor, c'est moi...

Il lui fallut quelques minutes avant de réaliser qu'elle était couchée dans un lit d'hôpital et que

Christian Maxwell était assis

au bord de ce lit.

Elle referma les yeux, en proie à une émotion qui lui fit monter les larmes. Elle serra la main chaude pour s'assurer qu'elle

ne rêvait pas. Elle était vivante !

Chapitre 20

Sandra ouvrit les yeux.

Maxwell était assis dans un fauteuil à haut dossier, occupé à taper sur son ordinateur portable.

Il leva son regard cognac du clavier et sourit.

– Bonjour, trésor... comment vous sentez-vous ?

– Fatiguée ...comment m'avez-vous retrouvée ? murmura-t-elle d'une voix faible.

– Cet idiot a utilisé votre portable pour réserver deux billets d'avion... on l'a localisé et le FBI a fait le reste...

– Vous l'avez attrapé ? et Cassandra ? elle est venue me voir pendant que j'étais dans cette maison...

– Non, ils ont réussi à nous échapper... c'est une question de temps, mais on les retrouvera... ; répondit Maxwell en

embrassant doucement les doigts de la jeune femme.

– Vous m'en voulez ? demanda-t-elle.

– Non, c'est à moi que j'en veux... j'ai agi comme un imbécile... j'ai eu peur de vous avoir perdue...

– Merci d'avoir payé... car je suppose que vous l'avez fait, n'est-ce pas ?

– Oui, convaincre mon père n'a pas été simple, mais on fera tout pour récupérer la rançon ; expliqua-t-il.

Elle sourit et ferma les yeux, ses paupières lourdes ne lui obéissaient plus. Elle aurait voulu poser d'autres questions, mais

elle se rendormit.

A son réveil, la nuit était tombée. Un néon bleu brillait au-dessus du lit, diffusant une étrange lumière.

Son regard parcourut la chambre. Elle était spacieuse, meublée avec du mobilier qui lui rappela quelque chose. Ah oui, la

chambre d'Andrew Maxwell.

Donc elle était au Bellevue. Elle s'étira comme un chat. Puis son cerveau lui rappela qu'elle avait failli mourir de faim dans

cette chambre sordide et la colère s'empara d'elle.

Cassandra Maxwell, cette garce ! Elle avait plutôt intérêt à ne pas croiser son chemin ! Elle se redressa et s'adossa aux

oreillers.

Maxwell brillait par son absence. Était-il rentré chez lui ? La réponse à sa question se manifesta soudain. Il entra dans la

chambre portant une valise trolley.

– Vous êtes réveillée ? j'ai emmené quelques affaires. Le docteur a dit que vous pourriez sortir dès demain ; fit-il en

s'asseyant au bord du lit.

– Merci ; quelle heure est-il ? demanda-t-elle en entendant son estomac gargouiller.

– Vingt heures, je vais demander qu'on vous apporte un repas.

Il se leva sous le regard ébahi de Sandra. Il n'avait jamais été aussi prévenant avec elle.

Quelque chose avait changé chez lui. Avait-il vraiment eu peur de la perdre ? Comment cet homme autoritaire, dominateur,

pouvait-il tout à coup faire preuve d'autant de gentillesse à son égard ?

Une question de plus à mettre sur sa liste déjà longue.

Elle quitta l'hôpital le lendemain en fin de matinée. La limousine la conduisit directement chez Maxwell. Le chauffeur fit

preuve de beaucoup de sollicitude envers elle. Ce qui l'étonna.

Il avait certainement reçu des ordres très précis. La veille au soir, Maxwell lui avait annoncé qu'il s'absentait pour deux

jours. Voyage d'affaires qu'il ne pouvait pas reporter.

Elle entra dans sa chambre, se laissa tomber sur le lit. Elle venait de passer les jours les plus horribles de son existence.

Elle avisa son ordinateur portable, se releva et l'ouvrit. Sa boîte mail était pleine de messages. Henry

lui demandait de le

rappeler de toute urgence.

Ce qu'elle fit aussitôt.

– Henry, bonjour. Je suis désolée, j'ai eu quelques soucis de santé. Je n'étais pas joignable.

– Sandra, rien de grave j'espère ? s'inquiéta l'éditeur.

– Tout est rentré dans l'ordre ; répondit-elle. Que se passe-t-il ?

– Pouvez-vous venir à Paris, jeudi ? demanda-t-il.

– Euh...

Elle ne savait même pas quel jour on était... Elle jeta un coup d'œil à son PC ; il lui restait cinq jours pour organiser son

voyage et convaincre Maxwell de la laisser partir en Europe.

– C'est parfait.

– Bien dans ce cas, je vous réserve le vol et l'hôtel.

– Henry, ce ne sera pas nécessaire... il est probable que je voyage en jet privé ; expliqua-t-elle.

– Oh ! tenez-moi au courant de votre heure d'arrivée, alors ; je suis impatient de vous revoir, ma chère.

– Moi aussi, Henry. A la semaine prochaine.

Elle coupa la communication et se mordit la lèvre. Elle s'était peut-être engagée un peu vite, non ? Maxwell pourrait ne pas

pouvoir se libérer. Et après ce qu'il venait de faire pour elle, elle se dit que ce n'était pas le moment de le contrarier.

Elle tapa un mail à son intention. Il était probablement en pleine réunion mais il pourrait prendre connaissance de son

message sans interrompre ce qu'il faisait.

Elle consulta le reste de ses mails, effaça ce qui ne l'intéressait pas et répondit à Carole, visiblement très inquiète de ne pas

pouvoir la joindre. Elle lui promit de l'appeler dans la soirée.

Elle ne pouvait pas se permettre de raconter ses mésaventures par écrit.

Une demi-heure plus tard, elle reçut une réponse de Maxwell. Il regrouperait ses réunions de travail pour l'accompagner à

Paris.

Elle haussa les sourcils de soulagement. Tout allait pour le mieux. Elle éteignit le PC et se dirigea vers le séjour. Elle resta

figée à l'entrée. Deux hommes en costume sombre discutaient avec Reese.

Tient, se dit-elle ; il n'était pas parti avec son patron.

– Mademoiselle Beauchamp, ces deux agents du FBI ont besoin de votre déposition.

– Bien sûr ; on peut faire ça maintenant ? demanda-t-elle en approchant.

L'un des deux hommes hocha la tête. Ils prirent place sur le canapé. Elle leur raconta ce dont elle se souvenait avec le plus

de précision possible.

Ils la questionnèrent sur Cassandra Maxwell.

– Que voulez-vous savoir au juste ?

– Pensez-vous qu'elle aidait votre kidnappeur de son plein gré ? demanda le plus âgé des deux.

Elle le fixa un instant en silence avant de dire :

– J'ai même eu l'impression que c'est elle qui tirait les ficelles.

Elle surprit le regard de Reese. Une sensation étrange l'envahit qui disparut aussitôt. Que se passait-il avec la belle-sœur de

Maxwell ?

– Pourquoi me posez-vous cette question ? demanda-t-elle.

Elle vit l'agent hésiter puis il dit :

– Madame Maxwell a été retrouvée inconsciente dans un hôtel.

Sandra fronça les sourcils. A quoi jouait-elle ? Cela faisait-il partie de son plan ? Détourner l'attention du FBI en les

focalisant sur elle ? Afin de permettre à Alan de fuir en toute tranquillité ?

Elle avait bien vu son attitude par rapport à lui. Il y avait autre chose qu'une simple complicité dans son enlèvement.

Leur relation était autre, intime, amoureuse ...

Elle en avait la conviction. Elle secoua la tête et prit la parole d'une voix ferme :

– Elle joue la comédie, je suis certaine qu'ils sont amants... qu'elle a tout organisé, planifié...

Reese fronça les sourcils avant de demander :

– Vous l'avez interrogée ?

– Pas encore, les médecins ont interdit les visites pour le moment.

– Vous êtes certains qu'elle est toujours à l'hôpital ? fit Sandra.

Les deux agents se lancèrent un regard étonné. L'un d'eux empoigna son portable, composa un numéro avant de donner des

ordres à son interlocuteur .Il écouta en silence avant de hurler :

– Bordel, vous ne pouviez pas mettre un agent devant sa porte ! Recherchez-la !

Il raccrocha brutalement.

– Envoyée ? demanda la jeune femme ironique.

L'agent lui lança un regard courroucé. Elle sourit intérieurement. Elle ne s'était pas trompée sur Cassandra Maxwell. Belle

garce et sacrée comédienne ! Elle allait très probablement rejoindre Alan.

Elle poussa un soupir de soulagement quand les deux agents prirent congé.

– Monsieur Reese, fit-elle après qu'il eut raccompagné les policiers. Comment se fait-il que vous ne soyez pas avec

monsieur Maxwell en ce moment ?

– Il a pris un autre garde du corps pour ce déplacement. Maintenant que le kidnappeur a obtenu ce qu'il voulait, il n'y a plus

de danger.

– Bien, merci.

Reese salua d'un signe de tête et sortit du séjour. Sandra resta un instant debout au beau milieu de la pièce. Tout danger était-

il vraiment écarté ?

Le chef de la sécurité avait probablement raison. En tout cas, ce serait vrai tant que l'argent serait en

possession d'Alan.

Elle ignorait encore comment Maxwell comptait s'y prendre pour récupérer la rançon. Elle supposa qu'il disposait du

matériel et du personnel adéquat pour suivre la piste de l'argent à travers les transferts bancaires.

Elle jeta un coup d'œil par la baie vitrée. Elle se sentait vidée. Elle se dirigea vers la chambre. Maxwell ne rentrait que le

lendemain soir. Elle allait pouvoir récupérer un peu. Pour faire face à ses exigences sexuelles démesurées.

Elle passa la journée du lendemain à errer dans l'appartement. Elle avait besoin de faire quelque chose, de se secouer. Elle

pensa soudain à s'offrir une séance au spa. Avec bain à remous, sauna, hammam...Hum...

Elle demanda au chauffeur de la conduire au salon de beauté.

Deux heures plus tard, elle rentra à l'appartement. Elle se sentit comme neuve. On l'avait massée, épilée, chouchoutée...

Elle dîna tôt, zappa sur les chaînes câblées avant de décider d'aller se coucher. Elle dormait depuis une heure lorsque

Maxwell se glissa dans le lit.

Il huma son parfum d'ylang-ylang. Il caressa la peau soyeuse, ses mains glissèrent sur ses hanches. Son sexe durcit aussitôt.

Sandra remua dans son sommeil, marmonna et se blottit contre lui.

– Oh, vous êtes rentré ! murmura-t-elle en se réveillant. J'aurais dû vous attendre mais je ne connaissais pas l'heure de votre retour.

– Pas de problème, trésor... Tu es très douce ce soir, tu es allée au spa ?

Elle sourit dans le noir. Le chauffeur avait dû lui faire son rapport.

Il tendit une main, alluma la lampe de chevet.

– Je veux te voir, j'ai horreur de faire l'amour dans le noir... j'aime voir tes réactions...

Sa main gauche se faufila entre les cuisses de la jeune femme. Elle se mit sur le dos. Leurs bouches se joignirent en un baiser

passionné.

Il lui avait manqué... malgré ses exigences, malgré les punitions... Elle avait besoin de lui à un point qu'elle n'aurait jamais

imaginé.

Elle gémit lorsque les lèvres de Maxwell mordillèrent un téton. Il le lapa, l'aspira avant de le tordre délicatement. Il lui

faisait toujours le même effet. Elle sentit la moiteur se répandre dans son entrejambe.

– Hum, trésor ... toujours aussi réceptive ; susurra-t-il. J'ai cru devenir fou pendant ces trois jours ; ajouta-t-il. Je ne veux

plus jamais être séparé de toi.

Son esprit embrumé par le désir rangea cette information dans un recoin. Elle caressa les épaules musclées, pétrit ses fesses

dures tandis qu'il la recouvrait de son corps. Elle adorait sentir ses quatre-vingt dix kilos de muscles l'écraser, presque à

l'étouffer.

Son besoin de dominer ne la gênait plus autant. Il la posséda avec autorité, la poussa dans ses retranchements jusqu'à ce

qu'elle crie grâce.

Lorsqu'il fut enfin rassasié, presque trois heures plus tard, il dit :

– Je me suis arrangé pour aller à Paris avec toi. Nous pourrions y rester quelques jours. Ton éditeur t'a envoyé ton

programme ?

– Par mail, aujourd'hui. Il a prévu plusieurs séances de signatures, deux ou émissions télé et des interviews avec des

journalistes de la presse écrite.

– Bien, cela nous laissera-t-il un peu de temps libre pour nous ?

– Pour faire quoi au juste ? demanda-t-elle un sourire en coin.

Maxwell plissa les yeux avant de répondre d'une voix détendue :

– Baiser... baiser jusqu'à ne plus pouvoir marcher.

– Ouah ! fit-elle en haussant les sourcils. Joli programme...

– J'ai très envie de quelque chose, là ; murmura-t-il soudain.

– Laissez-moi deviner ... ; non vraiment, je ne vois pas ! fit-elle mutine.

Il grogna et sa main se referma sur un sein. Il le pétrit avec application déclenchant de nouveaux frissons. Il allait remettre ça

? Elle avait cru qu'il était rassasié...

Il lut dans ses pensées car il dit :

– Oh non, trésor, je n'en ai pas fini avec toi. J'ai dû faire abstinence pendant quatre jours... suce-moi... s'il te plaît.

S'il te plaît ? d'ordinaire, il ne demandait pas, il ordonnait !

Sandra se redressa et glissa sous le drap. Elle lui écarta les cuisses avec douceur. Son sexe était déjà dressé.

Elle le lécha comme un bâtonnet de glace. Un grognement appréciateur échappa à Maxwell. Elle fit jouer sa langue sur la

hampe érigée comme un obélisque.

– Attends ; ordonna-t-il.

Il se redressa, l'obligea à sortir de lit.

– A genoux, les mains dans le dos. Ne bouge pas.

Il se dirigea vers le dressing, elle l'entendit ouvrir un tiroir. Il revint deux minutes plus tard, les menottes en cuir noir à la

main. Il passa derrière elle, attacha ses poignets et vint se planter devant elle.

– Tu peux y aller.

Elle leva les yeux vers lui. A quel moment avait-elle cru que le dominant avait disparu pour laisser place à quoi, d'ailleurs ?

un homme ordinaire ?

Elle sourit et reprit sa besogne avec un plaisir non dissimulé. La tâche était juste rendue un peu plus difficile par le fait de ne

pouvoir utiliser ses mains.

Elle referma ses lèvres sur le gland, le suçant comme un bonbon. Elle l'entendit inspirer brutalement,

et sourit

intérieurement.

Elle leva les yeux vers lui. Il avait fermé les siens. Il l'empoigna par les cheveux pour la guider. Elle le prit alors

entièrement dans sa bouche, l'aspirant goulument, l'étirant sur toute sa longueur. Elle recula un peu lorsqu'il cogna au fond de

sa gorge. Il accéléra les va- et-vient dans la bouche humide, imprimant un mouvement impitoyable à son bassin.

Elle le sentit sur le point de jouir et resserra la pression de ses lèvres jusqu'à ce qu'il éjacule en rugissant.

Elle avala son sperme jusqu'à la dernière goutte. Puis elle fit glisser sa bouche le long du sexe légèrement dompté et se lécha

les lèvres.

Maxwell la saisit par les épaules et l'embrassa à pleine bouche. Il détacha les menottes, les laissa tomber sur le sol.

Il la repoussa sur le lit et s'allongea sur elle. Pour un énième round...

Le soleil filtrait à travers les lourds rideaux. Sandra se retourna dans le lit ; elle était seule. Jetant un coup d'œil au réveil,

elle ne fut pas surprise que le lit soit froid à son côté.

Onze heures du matin. Elle sourit au plafond. La vie avait repris son cours. Elle se glissa hors du lit, passa dans la salle de

bains pour une longue douche. Quand elle pénétra dans le séjour, vêtue d'une robe portefeuille, la gouvernante lui proposa un

café.

– Avec plaisir, madame Reese.

La jeune femme prit place sur un tabouret du bar.

– Que désirez-vous manger ? demanda la femme en posant une tasse fumante sur le béton ciré.

– Il est un peu tard, je vais attendre midi.

– Bien, je vous ai préparé un rôti de bœuf avec des pommes de terre au four.

Sandra sourit. Elle se sentait comme un coq en pâte. Après trois jours passés prisonnière d'Alan, elle avait grand besoin de

réconfort. Elle se demanda si sa trace avait été retrouvée. Puis elle se mit en quête du numéro de téléphone de Christian

Maxwell père.

Chapitre 21

Le majordome de l'homme d'affaires la fit patienter au bout du fil. Quelques minutes plus tard, elle remercia

chaleureusement Maxwell de son intervention.

– C'est mon fils que vous pouvez remercier, miss Beauchamp ; répondit-il. Sans son insistance, je n'aurais pas cédé à ce

chantage. Cependant, j'ai cru comprendre que Christian tenait beaucoup à vous...et j'en suis heureux pour lui.

Elle resta sans voix, les sourcils levés. Puis elle se reprit et rétorqua :

– Je suis heureuse de le rendre heureux, monsieur Maxwell.

Elle entendit un léger soupir à l'autre bout de la ligne puis :

– J'aimerais que vous veniez dîner samedi soir, tous les deux.

– Ce sera avec grand plaisir, monsieur.

– Bien, à samedi alors.

Il raccrocha laissant la jeune femme perplexe. Elle aurait aimé savoir quels arguments le fils avait bien pu employer pour

convaincre son père de payer une somme aussi indécente.

Elle allait devoir lui poser la question.

Elle passa l'après-midi sur son ordinateur ; les journaux faisaient leurs choux gras de son enlèvement puis de la remise de

rançon, sans en indiquer le montant exact.

L'identité du kidnappeur était encore secrète mais un journaliste à priori bien informé laissait penser qu'il s'agissait d'un

proche de la famille Maxwell. Elle secoua la tête. Cette publicité risquait d'avoir une influence sur

leurs affaires .

Bonne ou mauvaise, là était toute la question.

Son PC lui annonça l'arrivée d'un mail. Elle sourit en découvrant le nom de l'expéditeur.

« J'espère que vous vous êtes reposée. J'ai un dîner d'affaires ce soir. Je passerai vous prendre à dix neuf heures. Robe

de cocktail de rigueur. CM »

Bien, se dit-elle, le ton autoritaire n'avait pas tardé à pointer le bout de son nez. Elle chercha une réponse bien sentie et ne

trouvant rien, se contenta de ces quelques mots :

« Je serai prête à l'heure. »

Un nouveau mail arriva provenant d'Henry de Verneuil. Il s'inquiétait pour elle. Comment les journalistes français

pouvaient-ils déjà être au courant ?

Elle le rassura et lui confirma sa venue en France en début de semaine suivante.

Elle allait devoir faire face à des questions indiscretes ; le service de presse des Maxwell aurait du pain sur la planche.

Elle passa dans sa chambre, ôta ses vêtements et se fit couler un bain. A dix huit heures, la porte du séjour s'ouvrit sur

Christian Maxwell. Elle se leva du canapé où elle s'était installée pour suivre les infos sur une chaîne câblée.

– Les journalistes furèrent ; dit-elle en s'approchant de lui.

A sa mine crispée, elle regretta aussitôt ses paroles. Il resta de longues minutes à la fixer sans mot dire.

– Ces charognards sont bien informés ; reconnut-il. Si je découvre qui est leur source, elle le paiera très cher.

Sandra tendit une main et caressa la joue de Maxwell d'un geste tendre.

– J'ai appelé votre père pour le remercier ; fit-elle en scrutant son visage. Il nous a invités à dîner samedi soir.

Il sourit.

– Je sais, je l’ai vu cet après-midi. Nous avons un conseil d’administration.

– Il a déjà repris son poste ? s’étonna-t-elle.

– La réunion a eu lieu chez lui. Nous avons fait le déplacement. Je vais me doucher.

Il déposa un baiser sur les lèvres de la jeune femme et sortit de la pièce. Elle le regarda s’éloigner, le front barré par une

ride. Ce n’était pas le moment d’aborder le sujet de son enlèvement.

Quelques minutes plus tard, elle passa dans sa chambre, ramassa son étole en satin et son sac sur le lit. Au moment où elle

allait ressortir, la voix de Maxwell la fit sursauter.

– Viens ici, trésor.

Elle fit demi-tour, déposa les objets sur un fauteuil et s’approcha de lui. Il se tenait sur le seuil de la salle de bains, vêtu d’un

pantalon de costume noir. Une nouvelle fois, elle ne put qu’admirer sa puissante musculature.

– Plus près...

Elle fit un pas en sa direction.

– Soulève ta robe, doucement.

Elle obtempéra, saisissant l’ourlet de la robe en satin noir qu’elle avait choisi de porter. Lentement elle fit remonter le bas

du vêtement, découvrant ses jambes gainées de soie. Les attaches du porte-jarretelles en dentelle noire apparurent soudain.

Elle le vit déglutir, les yeux posés sur le haut de ses cuisses. Il plissa les yeux et montra du doigt la culotte en dentelle.

– Enlève-là... je te veux à mon entière disposition ; ordonna-t-il.

Sans rompre le contact de leur regard, elle saisit le sous-vêtement et le fit glisser le long de ses jambes. Puis elle l’enjamba

et le ramassa. Il tendit la main et elle le lui remit, un sourire aux lèvres. Elle le regarda porter le slip à son visage, le respirer

avec un plaisir non dissimulé et le fourrer dans la poche de son pantalon.

– Va m’attendre dans le séjour.

Sandra fit volte-face, un sourire radieux sur le visage. Elle adorait ces petits jeux. Ils lui avaient manqué. Maxwell lui avait

manqué.

Si quelqu'un lui avait dit qu'elle deviendrait accro aussi vite, elle aurait ri au nez de son interlocuteur.

La femme indépendante en elle avait laissé la place à une femme... elle n'osait employer le mot adéquat...

Elle ne serait jamais crue capable de céder aussi rapidement à un homme, de lui obéir avec autant de facilité et d'y prendre

goût qui plus est.

Elle se planta devant la baie vitrée, le regard perdu sur les immeubles de Manhattan.

Elle sursauta en le sentant tout près d'elle. Il posa ses mains sur les épaules dénudées et l'embrassa sur la nuque. Puis il

glissa une main autour de sa taille et l'attira à lui.

Elle sentit son érection contre ses fesses, ferma les yeux et se laissa aller contre lui.

– Nous devons y aller ; dit-il dans un soupir.

Il lui saisit la main et elle prit son étole au passage, sur le canapé. Le chauffeur leur tint la portière de la limousine ouverte.

Sandra se glissa sur la banquette en cuir souple.

Lorsque Maxwell se fut installé à ses côtés, elle demanda :

– Où allons-nous ?

– Au *St Regis*. J'ai une importante réunion avec des investisseurs russes.

Sandra fronça les sourcils, des Russes ? Que faisaient les Maxwell avec eux ? Elle garda sa question pour elle, se contentant

de hocher la tête.

La limousine stoppa devant le perron de l'hôtel. Sandra admira la façade avec ses deux escaliers tendus de moquette rouge.

Le hall d'entrée la scotcha littéralement. Tout en harmonie de tons roses et or, un comptoir en marbre rosé, des dorures

partout.

Le hall respirait le luxe, à n'en pas douter. Ils prirent l'ascenseur jusqu'à la suite royale. Un garde du corps à la mine

renfrognée vint leur ouvrir la porte. Le couple pénétra dans la suite. Maxwell tendit la main à un homme de grande taille, blond

et aux yeux d'un gris extraordinaire.

Maxwell fit les présentations et ils prirent place sur les canapés en velours crème. Sandra jeta un coup d'œil à leur hôte. Il

avait l'air charmant mais son regard froid démentait la bonhomie de son visage.

Le garde leur servit de la vodka et des toasts de caviar.

– Laisse-nous, Igor ; fit l'homme d'affaires russe.

L'interpellé hocha la tête et se retira dans la pièce voisine. Quelques minutes plus tard, on frappa à nouveau à la porte. Un

homme en costume gris anthracite entra dans le séjour de la suite, accompagné d'une femme en tailleur Chanel.

Le Russe présenta les nouveaux arrivants. Pendant que les femmes faisaient connaissance, Maxwell et son hôte passèrent

dans la salle à manger de la suite.

– Vous êtes française ? demanda la femme.

– Oui et vous, vous n'êtes pas américaine non plus ; rétorqua Sandra.

– C'est exact, je suis allemande.

Elles parlèrent pendant une demi heure, le temps que les trois hommes d'affaires discutent de leur côté.

Puis ils dînèrent dans une ambiance détendue. De retour dans la limousine, Sandra scruta le visage de Maxwell. Il était

impassible comme à son habitude. Du pouce, il caressa la naissance de ses doigts. Elle frémit et resserra sa prise sur la main

de Maxwell.

Durant sa conversation avec l'Allemande, elle avait appris que le Russe, Alexander quelque chose, était dans l'industrie

agroalimentaire. Parmi les nombreuses sociétés que géraient les Maxwell, il y en avait sûrement une qui intéressait le Russe.

Importation de caviar, vodka ? se demanda-t-elle.

La limousine pénétra dans le parking sous-terrain, tandis que le chauffeur descendait pour ouvrir la portière, elle osa une

question.

– Il fait dans quoi exactement, ce Russe ?

Maxwell se tourna vers elle en souriant.

– Il exporte des produits de luxe tel que la vodka, le caviar et d'autres de première nécessité comme le blé, le riz...,

répondit-il en lâchant sa main.

Sandra saisit celle du chauffeur, descendit du véhicule et le contourna pour rejoindre Maxwell.

– J’aimerais beaucoup les goûter ; reprit-elle d’un air gourmand.

– Alexander nous a fait livrer un échantillon de ses produits.

Le couple entra dans l’ascenseur privé.

– Mais en attendant, c’est vous que j’ai très envie de goûter ! fit-il en attirant la jeune femme à lui.

– Je crains que vous n’ayez plus rien à découvrir ; dit-elle en s’appuyant contre le torse musclé.

– Détrompez-vous, ma chère. Il y a toujours matière à découvrir, explorer, goûter... et j’avoue que vous êtes toujours aussi

exquise ; ronronna-t-il.

Les portes métalliques coulissèrent sur le palier du penthouse. Maxwell lui prit la main et l’entraîna directement dans sa

chambre.

Elle jeta son sac et l’étole sur un fauteuil et lui fit face, sourcil levé.

– Et que désirez-vous goûter au juste ? demanda-t-elle d’une voix suave.

Il se passa la langue sur les lèvres, d’un air gourmand. Puis son regard descendit sur le corps de Sandra, s’arrêta sur son

ventre.

– Otez cette robe, lentement ; ordonna-t-il.

Elle obtempéra avec une lenteur diabolique, faisant glisser le tissu satiné sur ses cuisses gainées de soie. Son sexe se

dévoila enfin, parfaitement épilé. Elle vit la glotte de Maxwell monter et descendre. Elle fit passer le vêtement par-dessus tête

et laissa tomber la robe au sol. Enfin, elle dégrafa le soutien- gorge bustier en dentelle noire et il rejoignit le tas de satin à ses

pieds.

Elle se tint debout, juchée sur ses *stiletto*s de douze centimètres, vêtue de ses seuls bas *stay-up*.

Maxwell avança de quelques pas. Il ôta sa veste d’un geste mesuré, la déposa sur le bras du fauteuil voisin et déboutonna sa

chemise blanche empesée. Sans quitter Sandra du regard, il la fit glisser sur ses épaules et tomber au

sol. Puis il se pencha

pour enlever chaussures et chaussettes.

Enfin son pantalon tomba au sol. Son érection bien visible sous le boxer blanc sembla prendre des proportions énormes.

Il promena ses yeux cognac sur le corps de la jeune femme.

– Approche ; dit-il.

Elle sourit et fit deux pas en avant, s'arrêtant à quelques centimètres seulement de lui. Maxwell tendit une main, caressa la

poitrine offerte. Les tétons pointèrent en réponse à la caresse. Avec une lenteur exaspérante, il fit suivre à ses doigts un chemin

tortueux sur le corps féminin.

Sandra frémit et laissa échapper un gémissement de frustration.

– Chut ; fit-il en empoignant le sexe de la jeune femme ; il glissa deux doigts dans l'intimité offerte.

– Tu mouilles tellement vite, ma chère... cela me donne très envie de te goûter ; murmura-t-il en s'agenouillant à ses pieds.

Ecarte les jambes ; ajouta-t-il.

Elle obéit, le regarda séparer les lèvres de son sexe et plonger une langue avide et conquérante en elle.

Elle avança le bassin, chancelant sur ses talons aiguilles. D'une main tremblante, elle se cramponna à la colonne du lit.

La langue de Maxwell lapa, suçota son clitoris tant et si bien qu'elle jouit debout. Il lui saisit les hanches, l'empêchant de

tomber au sol. Lorsqu'il se redressa, ses lèvres étaient luisantes. Elle lui prit le visage à deux mains et l'attira à elle, désireuse

de se goûter aussi.

Leur baiser violent et passionné les laissa haletants. Ils tombèrent sur le lit, étroitement enlacés.

– Je n'en aurai jamais assez de toi ; murmura-t-il à son oreille. Je veux que tu emménages définitivement ici, que tu sois

miennne pour toujours ; ajouta-t-il.

Sandra le fixa en silence. Que pouvait-elle lui donner de plus ?

– Je veux que nous vivions ensemble comme un couple marié ; reprit-il en lisant dans ses pensées. Que tu m’accompagnes

partout, à chacun de mes voyages, à tous mes dîners, galas de charité...

Sandra haussa les sourcils, surprise d’une telle proposition. Qu’en était-il de leur arrangement précédent ?

– On oublie le contrat que tu as signé, je veux faire de toi ma compagne ; expliqua-t-il. Mais les règles restent en vigueur, je

veux pouvoir faire ce qu’il me plaît de toi... n’importe quand, n’importe où...

Sandra en resta bouche bée. Waouh ! Quel changement ! Enfin, pas tant que ça à bien y réfléchir... juste un aménagement ?

– Vous êtes certain de vouloir...

– Oui ; la coupa-t-il. Je te veux auprès de moi d’une façon différente. Cela te convient ?

Elle prit son temps pour répondre. Elle ne s’était pas attendue à ce qu’il lui propose ce genre de chose. Elle scruta son

visage ; il avait l’air on ne peut plus sérieux.

– Oui ; s’entendit-elle dire. Oui... je suis d’accord.

Maxwell lui adressa un sourire radieux. Sa bouche s’empara de celle de Sandra, la dévasta en un baiser avide.

– Bien, je crois que nous pouvons goûter les produits d’Alexander, maintenant ; dit-il en descendant du lit.

Chapitre 22

Le jet de Maxwell se posa deux jours plus tard sur une piste de Roissy Charles de Gaulle à Paris. Une limousine les

conduisit au *Plaza Athénée* où Maxwell avait réservé une suite grandiose.

Sandra fit le tour des pièces, décorées dans le style Louis XVI. Du luxe partout, un raffinement très parisien, très agréable.

Elle s’assit sur un des canapés moelleux parmi les coussins violets et gris et ferma les yeux. Cela avait du bon de fréquenter

un milliardaire. Même si elle n’avait jamais rêvé de ce genre de vie, elle se dit qu’elle était

extrêmement chanceuse.

Maxwell sortit de la chambre en bras de chemise.

– Vous voulez prendre un cocktail au bar de l’hôtel ? il paraît qu’ils en proposent un à l’état solide ! fit-il en souriant.

– Et si nous buvions un peu de champagne ici, en tête à tête ? rétorqua-t-elle d’une voix suave.

– J’ai une réunion très importante dans une demi heure, dans un des salons privés.

– Bien, dans ce cas, je vais rester dans la suite.

– Comme vous voulez. Nous dînerons en bas. Leur chef est très connu et ils ont un pâtissier de grand renom, un certain

Frédéric...

– Michalak ; finit-elle à sa place. Je sais, il fait des merveilles, paraît-il. J’ai hâte de goûter une de ses spécialités.

– Gourmande ! fit-il en s’approchant.

Il déposa un baiser tendre sur ses lèvres. Puis il fit demi-tour et entra dans la chambre. Quelques minutes plus tard, il en

ressortit, vêtu d’un costume trois pièces noir et d’une cravate rouge.

Elle le détailla de la tête aux pieds. Il lui faisait toujours le même effet. Elle déglutit lorsqu’il s’approcha d’elle, huma son

parfum épicé et se mordit la lèvre inférieure.

– J’y vais, soyez sage en mon absence ; fit-il en caressant sa joue du bout des doigts.

Elle sourit et secoua la tête. Que pouvait-elle bien faire seule dans la suite d’un hôtel de luxe ?

Elle saisit son portable dès qu’il eut refermé la porte. Henry de Verneuil attendait de ses nouvelles.

– Sandra, je suis ravi de vous entendre ; dit l’éditeur d’un ton affable.

– Moi aussi, Henry. Je suis à Paris, au *Plaza Athénée*.

Elle l’entendit siffler à l’autre bout de la ligne.

– Vous en avez de la chance ! ce Maxwell sait vivre, un des plus beaux palaces parisiens ! Il vous gâte.

Sandra haussa les sourcils en songeant au luxe qui l’entourait.

– Oui, c’est un peu déstabilisant, mais je m’y ferai ; répliqua-t-elle en riant.

– Quand voulez-vous que nous nous voyions ? demanda-t-il.

– Demain après-midi, ce serait possible ?

– Je pense que oui, je vous envoie un mail demain matin.

– Vous pourriez venir ici, j’aimerais vous présenter à Maxwell.

– Entendu ; fit l’éditeur. J’ai hâte de le rencontrer, ce doit être un homme très intéressant.

Sandra sourit en songeant combien Christian Maxwell était un homme *intéressant*.

Un peu avant dix neuf heures, elle se doucha et enfila une robe de cocktail en satin mauve. Elle était fin prête lorsque

Maxwell revint de son rendez-vous.

– Vous êtes merveilleuse, trésor ; fit-il en la découvrant debout devant une des fenêtres de la suite.

Il s’approcha d’elle, passa une main autour de sa taille et l’attira à lui.

– Tout compte fait, nous allons peut-être dîner ici.

– Quel dommage ! rétorqua-t-elle d’une voix suave. Et moi qui comptais me pavaner à votre bras dans la salle à manger !

Maxwell sourit dans son cou, l’embrassa sous l’oreille avant de soupirer.

– Bien, je vais faire un effort alors ; dit-il.

– Mais si vous préférez dîner dans la suite... commença-t-elle.

– Non, cela me va très bien en bas... il faudra être très gentille avec moi après ; dit-il en la retournant contre lui.

– Je suis toujours très gentille ; susurra-t-elle en souriant.

– Humm...

Il lui prit le menton et l’embrassa d’abord délicatement, puis son baiser se fit plus exigeant. Il lui empoigna les cheveux, lui

inclina la tête pour accentuer l’angle.

Elle sentit son érection contre elle, commença à déboutonner sa chemise. Elle avait une furieuse envie de lui.

Mais il lui attrapa les mains et la repoussa doucement.

– Non, non, non... il va falloir attendre ; fit-il d’une voix rauque.

Elle gémit de frustration. Il avait décidé de la faire languir. Petite vengeance pour le dîner en bas ?

Ils descendirent dans la somptueuse salle à manger. Les têtes se tournèrent vers eux à leur entrée.

Maxwell salua des hommes d'affaires attablés dans un coin.

Le maître d'hôtel les conduisit à leur table et s'inclina sur la main de la jeune femme.

– Prendrez-vous un cocktail en apéritif ? demanda-t-il en repoussant la chaise de Sandra.

– Du champagne, s'il vous plaît ; fit Maxwell en prenant place.

– Bien, monsieur. Je vous amène la carte.

La jeune femme laissa son regard errer sur la salle à manger.

Les tables recouvertes de nappes blanches, les lustres en cristal, les baies vitrées tendues de rideaux soyeux, au fond de la

salle, une énorme cheminée en marbre noir.

Elle reporta son attention sur son compagnon de table. Il ne la quittait pas des yeux.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en haussant les sourcils.

– Rien, je suis juste heureux que vous soyez ici avec moi ; rétorqua-t-il le sourire aux lèvres.

– Votre rendez-vous s'est déroulé comme vous le souhaitiez ?

– Et même au-delà de toute espérance ! je crois que vous me portez chance ; dit-il en tendant une main.

Elle posa ses doigts dans la main masculine et la pressa. L'image fugace de leur première rencontre traversa son esprit. Elle

se souvint de la sensation désagréable qui l'avait parcourue.

Les premiers mots de Maxwell résonnèrent à son oreille.

– Un problème, trésor ? s'inquiéta-t-il d'une voix douce.

Elle hésita un moment avant de répondre :

– Je pensais à notre premier contact. A la façon dont vous m'avez abordée...

Maxwell la gratifia de son fameux sourire en coin. Il porta les doigts de la jeune femme à ses lèvres.

– Vous m'avez fait voir les choses autrement ; dit-il sans lâcher sa main. Je ne pensais pas éprouver à nouveau de tels

sentiments pour une femme...

Sandra en resta bouche bée. Elle songea à l'ex- épouse de Maxwell. Il ne lui en avait jamais parlé. Bien au contraire, les

rare fois où elle avait abordé le sujet, il s'était mis dans une rage noire.

Elle le scruta en silence, et renonça à parler d'elle.

– Qu'est ce qui a changé ? demanda-t-elle à la place.

Il garda le silence pendant de longues minutes, son pouce caressant les doigts de Sandra.

– A vrai dire, je ne sais trop comment exprimer ce que je ressens... j'ai longtemps considéré les femmes comme des objets à

mon entière disposition... pour satisfaire tous mes désirs, tous mes besoins...

– C'est un peu ce que je suis, non ? fit-elle à voix basse.

Maxwell plissa les yeux.

– C'était vrai jusqu'à votre enlèvement ; reconnut-il. Mais la peur de vous perdre m'a fait comprendre que vous étiez bien

plus pour moi qu'une simple... possession. Je n'avais ressenti ceci qu'avec mon épouse ; ajouta-t-il à la grande surprise de

Sandra.

Elle saisit sa coupe de champagne et en avala une gorgée pour se donner le temps de masquer sa stupeur. Lorsqu'elle reposa

la coupe sur la table, sa main tremblait légèrement.

– Vous tremblez, trésor ; dit-il. Cela peut vous paraître soudain mais je vous l'ai dit, je vous veux dans ma vie d'une façon

différente...

Sandra hocha la tête, ne sachant que répondre à ça.

Ils dînèrent en devisant de choses et d'autres. Maxwell connaissait bien Paris, il y avait passé quelques années lorsqu'il était

étudiant.

Il connaissait le style de la moindre église, l'histoire des quartiers célèbres, comme Montmartre...

Lorsqu'ils se levèrent de table, Sandra était un peu grisée par le vin et le champagne.

– Je vais devoir vous mettre au lit ; dit-il d’une voix coquine.

– J’ai comme l’impression que cela faisait partie de vos projets de toute façon ; rétorqua-t-elle en riant.

Dans l’ascenseur, il la plaqua contre la paroi. Ses mains s’immiscèrent sous l’ourlet de la robe, caressèrent la peau au–

dessus de la dentelle des bas.

Il glissa un doigt sous le porte-jarretelle.

– Humm... comment un homme peut-il résister à cela ; murmura-t-il à son oreille.

Les portes de la cabine coulissèrent alors qu’il caressait le sexe de la jeune femme. Il se redressa aussitôt en entendant des

voix. Un couple patientait dans le couloir. La femme jeta un regard outré à Maxwell tandis que l’homme le gratifiait d’un

sourire égrillard.

Sandra se sentit rougir et fixa consciencieusement le sol devant elle. Maxwell lui prit la main avant de l’entraîner dans le

couloir, un sourire aux lèvres.

Sitôt la porte de la suite ouverte, il la poussa vers la chambre. Le grand lit recouvert d’un fin édredon damassé crème les

accueillit aussitôt. Ils basculèrent comme un seul homme, faisant valser un superbe coussin en velours mauve.

Maxwell souleva le bas de la robe, posa ses lèvres sur les cuisses dénudées de la jeune femme avant de lui arracher le

minuscule string en dentelle noire qui cachait à peine ses fesses.

Il introduisit deux doigts en elle, lui arrachant un cri de surprise.

– Vous êtes trempée, trésor ; chuchota-t-il.

Il se redressa le temps de descendre la fermeture Eclair de son pantalon et plongea en elle d’un mouvement fluide.

– Ah...

– Chut ! ordonna-t-il.

Il commença à aller et venir sur un rythme lent, savourant chaque retrait, chaque poussée. Sandra cambra les reins pour le

recevoir au plus profond, croisa ses jambes autour de la taille de Maxwell.

Elle entreprit de le déshabiller même si la tâche s'avérait compliquée. Elle envoya sa veste sur le fauteuil Louis XVI tendu

de soierie crème. La chemise suivit le même chemin et elle put enfin passer ses mains sur les épaules musclées de Maxwell.

Ses ongles glissèrent le long de sa colonne vertébrale, provoquant des frissons qu'elle ressentit dans son propre corps.

– Je vais jouir, trésor ; murmura-t-il d'une voix éraillée.

Elle sourit et passa un doigt entre les fesses fermes.

Il gémit en accélérant la cadence et glissa la main entre leurs corps pour titiller le clitoris de la jeune femme.

Elle se crispa autour de lui lorsque des vagues de plaisir lui arrachèrent un long cri. Maxwell donna deux coups de reins

brutaux avant de jouir à son tour et de s'effondrer sur elle.

Ils restèrent de longues minutes, cherchant leur souffle, les battements anarchiques de leur cœur résonnant dans la poitrine de

l'autre.

Puis Maxwell se redressa un peu, soulageant la jeune femme d'une partie de son poids.

– C'est meilleur à chaque nouvelle fois ; dit-il en repoussant une mèche de longs cheveux bruns.

– Vous allez nous tuer ; répliqua-t-elle.

– Ah non, je veux encore profiter de toi pendant très longtemps.

Sandra sourit et se déplaça un peu sur le lit.

– Je t'écrase ; fit-il remarquer. Laisse-moi te déshabiller.

Il l'entraîna hors du lit, dégrafa la robe et la fit glisser sur les jambes gainées de soie. Le vêtement rejoignit sa veste sur le

fauteuil. Il la débarrassa ensuite des escarpins et des bas.

Puis il détacha le soutien-gorge et admira le corps nu de la jeune femme. Ensuite, il entreprit de se

dévêtir, ôtant chaussures

et chaussettes. Sandra avança la main vers son pantalon.

– Laissez-moi faire ; dit-elle.

Maxwell sourit et leva les mains en signe de reddition. Les doigts de la jeune femme firent descendre le vêtement sur ses

jambes musclées, souleva ses pieds un à un afin de le débarrasser du pantalon. Elle le jeta sur le tas de vêtements empilés sur

le fauteuil. Le boxer suivit le même chemin.

Sandra s'agenouilla devant Maxwell consciente de sa position de soumission. Mais le prendre dans sa bouche, sentir la peau

douce sur sa langue et la raideur de son membre lui arrachait des frissons.

Elle fit glisser ses lèvres sur le sexe dressé, suivant le chemin d'une veine. Puis elle promena sa langue sur toute la longueur

du pénis sans le prendre en bouche. Il gonfla encore et devint aussi dur que l'acier.

Les mains de Maxwell se crispèrent dans les cheveux de la jeune femme. Un gémissement sourd lui échappa. Alors Sandra

prit son gland en bouche, le suçota, l'aspira en douceur.

Maxwell gémit à nouveau et avança le bassin, cherchant à pousser son sexe entre les lèvres de la jeune femme.

Elle leva le regard vers lui et constata qu'il la fixait, les yeux plissés, la bouche entrouverte.

– S'il te plaît ; la supplia-t-il d'une voix éraillée.

Elle haussa les sourcils, sourit et l'engloutit d'un seul coup lui arrachant un cri. D'une main elle s'empara de la base de son

sexe et caressa ses testicules de l'autre sachant qu'il ne tarderait pas à jouir à nouveau.

Maxwell raffermi sa prise dans les cheveux de Sandra et commença à aller et venir de plus en plus vite dans la bouche de la

jeune femme. Elle recula légèrement en sentant le gland cogner au fond de sa gorge.

Maxwell ralentit ses va- et-vient.

– Désolé ; murmura-t-il. Ça va ?

Elle hocha la tête, resserra ses lèvres sur le sexe énorme et découvrit ses dents. Maxwell rugit en éjaculant dans la bouche de

la jeune femme à longs traits. Il se retira un peu, lui laissant un peu de latitude pour respirer.

Puis il la saisit par les épaules et la prit dans les bras.

– Putain, qu’est-ce que tu me fais ! dit-il en la fixant de son regard cognac. Je n’en aurai jamais assez de toi, tu sais ça ?

Sandra lui caressa le visage avant de répondre :

– Moi non plus.

Maxwell soupira. Sa bouche s’empara de celle de la jeune femme d’abord avec douceur puis son baiser se fit plus profond.

Ils basculèrent à nouveau sur le lit, bras et jambes emmêlés.

Chapitre 23

Une sonnerie de téléphone la tira d’un rêve merveilleux. Elle se retourna dans le lit, tendit la main et ne rencontra que le

vide.

Elle ouvrit péniblement les yeux. La chambre était plongée dans une pénombre reposante. Elle jeta un coup d’œil au réveil

posé sur le chevet. Onze heures du matin.

Elle décrocha et reconnut la voix de son éditeur.

– Sandra, je ne vous dérange pas ? demanda-t-il de sa voix de basse.

– Euh ... non ; fit-elle en s’adossant aux oreillers.

– Bien, je suis libre à quinze heures cet après-midi, cela vous convient ?

– Pas de problème, Henry. A plus tard.

Ils raccrochèrent en même temps. Maxwell n’avait pas de rendez-vous aujourd’hui. Il devait être dans le salon de la suite.

Elle descendit du lit, enfila un peignoir en soie et se dirigea vers le salon.

Elle le trouva assis à un petit bureau, occupé à traiter ses mails.

– Bonjour, trésor, bien dormi ?

– Comme un bébé ; répondit-elle en contournant le bureau. Henry passera à quinze heures, cela ne pose pas de problème ?

– Non, j’ai une réunion demain matin et nous pourrons rentrer à New York.

Sandra grimaça. Son éditeur avait prévu signatures et interviews jusqu’à la fin de la semaine.

– Ah désolé ! j’oubliais la promotion de votre roman ; s’excusa-t-il. Je peux travailler ici, bien sûr.

– Merci.

Il sourit et l’attira à lui. Il glissa ses mains sous le peignoir et caressa les cuisses de la jeune femme. Il n’en avait pas assez ?

La nuit dernière avait été plutôt chaude !

Elle s’assit sur ses genoux, passa les bras autour de son cou et l’embrassa doucement. Cet homme l’avait totalement

envoûtée. Elle n’avait jamais cru qu’un jour elle serait accro à un homme ainsi. Jamais cru qu’elle envisagerait de vivre avec

vingt quatre heures sur vingt quatre. Jamais envisagé de se donner à cent pour cent à lui. Ni à un autre.

Maxwell lui prit le visage à deux mains et la scruta intensément. Il était sur le point de parler lorsque son portable se mit à

sonner. Sandra se leva et s’éloigna du bureau.

Elle avait besoin d’un bain. Elle passa dans la salle de bains, ouvrit l’eau dans la baignoire et versa une huile parfumée à la

rose.

Elle se glissa dans l’eau chaude et ferma les yeux. Sa vie venait de prendre un tournant étrange. Passer du rôle de soumise à

celui de compagne, était pour le moins surprenant et déstabilisant.

Elle soupira de bien-être et sourit au plafond.

A quinze heures très précises, on sonna à la porte de la suite. Elle alla ouvrir et accueillit Henry de Verneuil avec un grand

sourire.

– Henry, je suis ravie de vous revoir ; fit-elle en s’effaçant pour le laisser entrer. Suivez-moi.

Ils pénétrèrent dans le salon meublé de canapés, fauteuils et petites tables et commodes Louis XVI.

Maxwell se leva et vint serrer la main de l'éditeur.

– Permettez-moi de vous présenter Henry de Verneuil, mon éditeur et mentor. Henry, voici Christian Maxwell, mon
compagnon.

Maxwell jeta un coup d'œil en coin à la jeune femme, un sourire aux lèvres. C'était la première fois qu'elle prononçait ce

mot.

– Je suis ravi de vous rencontrer ; fit-il dans un français parfait. Sandra m'a beaucoup parlé de vous.

– Enchanté, également ; rétorqua l'éditeur.

Les deux hommes prirent place chacun sur un canapé, se jaugeant en silence.

– Henry, désirez-vous un café ? proposa Sandra en désignant une cafetière italienne posée sur un plateau en argent.

– Avec grand plaisir, vous savez combien je suis accro à ce breuvage.

– J'en prendrai un également, trésor ; fit Maxwell.

Sandra servit deux tasses de breuvage fumant et les leur tendit. Puis elle prit place à côté de Maxwell qui posa une main

possessive sur son genou.

– J'ai pris soin de faire taper par mon assistante le programme des jours à venir ; dit l'éditeur en reposant sa tasse. S'il est

trop chargé, nous pouvons le revoir.

La jeune femme déplia la feuille de papier et haussa les sourcils. Chargé était le moins que l'on puisse dire.

Outre plusieurs séances de signatures dans des grandes librairies parisiennes, elle ne décompta pas moins de trois

interviews télévisées, deux passages dans des radios nationales et deux rendez-vous avec des journalistes de la presse écrite.

Bref quatre jours de folie...

Maxwell qui regardait par-dessus son épaule, siffla.

– On dirait un emploi du temps de ministre.

– Ou d’homme d’affaires ! répliqua-t-elle en riant.

– Aussi ; reconnut-il.

– J’ai supposé que vous ne vouliez pas vous attarder trop longtemps en France ; reprit de Verneuil en fixant Maxwell. Vos

affaires réclament certainement votre présence à New York.

Maxwell sourit et scruta l’éditeur. Que savait-il au juste de ses affaires ? Sandra lui en avait-elle parlé ou bien s’était-il

renseigné sur lui ?

L’éditeur soutint son regard ce qui parut beaucoup plaire à l’homme d’affaires.

– Il n’y a pas de problème en ce qui me concerne ; dit-il. Je tiens à rester à Paris auprès de Sandra. Après ce qui s’est passé

chez nous, je ne veux pas la laisser seule ...

L’éditeur fronça les sourcils.

– Il y a eu un souci ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle se tourna vers Maxwell pour s’assurer qu’elle pouvait parler et se lança :

– En fait, un demi-frère de Christian dont personne ne connaissait l’existence m’a enlevée contre une rançon exorbitante.

De Verneuil ouvrit de grands yeux et souffla :

– Mon Dieu ! il a été arrêté ?

– Pas encore ; répondit Maxwell en pressant les doigts de la jeune femme. Toutes les polices le recherchent ainsi que mes

propres services de sécurité. Ce n’est qu’une affaire de temps... ; ajouta-t-il.

– Et bien, quelle histoire ! il ne vous a pas fait de mal, au moins ? s’inquiéta de Verneuil.

– Non, il s’est montré très... très bien ; répondit Sandra. Cela me fera un excellent sujet pour un prochain roman !

– Je n’en doute pas ! bien, on se voit demain matin, alors ? je vous envoie une voiture et Isabelle ?

– Oui, entendu. A quelle heure est prévue la première interview ?

– Dix heures trente, ce n’est pas trop tôt ?

– Ça ira ; rétorqua la jeune femme.

– Bien, à demain alors. Monsieur Maxwell, j’espère avoir le plaisir de vous revoir.

– Moi de même, monsieur De Verneuil.

Les deux hommes se serrèrent la main et Sandra raccompagna l’éditeur.

– C’est un homme très agréable ; dit-il. Je comprends que vous soyez tombée sous son charme.

– Merci, Henry. Nous devrions dîner ensemble avant que nous ne rentrions aux Etats-Unis.

– Ce sera un plaisir ; assura-t-il en déposant une bise sur la joue de la jeune femme.

Elle sourit en retournant dans le salon. Maxwell se tenait devant une des grandes fenêtres donnant sur l’avenue Montaigne.

Elle s’approcha de lui et passa ses bras autour de lui.

– Alors, comment l’avez-vous trouvé ?

– Très sélect ; répondit Maxwell en saisissant les mains de la jeune femme.

Il se retourna et prit son visage entre ses mains.

– J’ai beaucoup apprécié que vous me présentiez comme votre compagnon ; dit-il d’une voix douce.

– Il m’a semblé que c’était le terme le plus approprié ; rétorqua-t-elle le sourire aux lèvres.

– Vous ne cessez de m’étonner ; murmura-t-il.

Il s’empara de sa bouche, l’embrassa avidement. Lorsqu’il la relâcha enfin, ils étaient tous deux hors d’haleine.

– J’ai malheureusement beaucoup de travail ; regretta-t-il. Pensez-vous que votre éditeur accepterait de dîner avec nous un

soir ?

– Je le lui ai proposé, il en serait ravi.

Maxwell hocha la tête et soupira.

– Je dois étudier plusieurs dossiers.

– Je vous laisse. Je dois moi-même préparer mes interviews.

Elle se sépara de lui à regret et se dirigea vers le coin salon. Un coup d’œil au programme concocté par son éditeur la fit

frémir. Elle n'aurait guère de temps pour faire du shopping.

Elle aurait bien aimé flâner sur les Champs-Élysées et faire du lèche-vitrine. Les boutiques de luxe qui y avaient pignon sur

rue l'attiraient beaucoup.

Elle soupira... faire du shopping avec Maxwell ce devait être quelque chose. Elle passa les deux heures suivantes à

peaufiner les réponses aux questions que les journalistes ne manqueraient pas de lui poser. Elle fit un résumé de son dernier

roman et se demanda soudain si quelqu'un en France avait connaissance de sa relation avec Maxwell, hormis son éditeur.

Que pourrait-elle révéler sans que cela ne porte préjudice à la famille Maxwell ? Elle allait devoir en discuter avec

l'homme d'affaires.

Elle sentit soudain sa présence dans son dos et renversa la tête en arrière. Il posa ses mains sur le cou de la jeune femme et

le caressa avec douceur.

– J'ai besoin de faire une pause ; dit-il en faisant glisser ses mains dans le chemisier en soie.

Sandra sourit et se laissa aller contre le dossier du canapé. Les boutons sautèrent un à un, puis il repoussa les bonnets du

soutien-gorge libérant la poitrine de la jeune femme.

Ses mains se refermèrent sur les tétons, les titillant en douceur. Ils durcirent sous la caresse. Elle gémit lorsqu'il les pinça.

– Chut ; murmura-t-il.

Il détacha sa cravate et la lia au poignet droit de Sandra. Puis il attachait l'extrémité au pignon qui ornait le coin du canapé. Il

passa dans la chambre et revint quelques minutes plus tard avec une deuxième cravate. Il la noua à l'autre poignet et l'attachait à

l'autre bout du canapé.

Il contourna ensuite le divan et se posta devant la jeune femme. Il entreprit de la débarrasser de sa jupe, la faisant glisser sur

ses jambes.

Sandra le fixa en se mordant la lèvre inférieure.

– Et maintenant ? demanda-t-elle.

– Silence ! ordonna-t-il. Je ne veux pas entendre un mot, pas un son, compris ?

Elle hocha la tête.

– Bien.

Elle le regarda s'éloigner à nouveau, se tordit le cou lorsqu'il s'approcha d'une fenêtre et détacha les embrases qui

retenaient les doubles rideaux. De nouveau il fut devant elle, faisant coulisser les attaches en soie tressée entre ses doigts.

Il lui arracha le string en dentelle noire, le jeta au sol. Enfin il noua l'extrémité d'une embrase à sa cheville, s'agenouilla

pour l'attacher au pied du canapé. Il fit de même avec l'autre cheville.

Sandra prit une grande inspiration. Elle était totalement à sa merci, assise sur un canapé Louis XVI, écartelée et offerte.

Maxwell s'agenouilla entre les jambes largement ouvertes de la jeune femme, visiblement ravi du spectacle qui s'offrait à

ses yeux.

Il posa ses mains sur les cuisses de Sandra, caressa la peau au dessus des bas. Elle le vit déglutir et se mordit les lèvres. Ses

caresses faisaient naître des frissons dans tout son corps.

Elle se cambra lorsque sa bouche se posa sur son pubis et descendit jusqu'à son clitoris exposé.

Elle renversa la tête en arrière et ferma les yeux.

– Non ; claqua la voix sèche de Maxwell. Ouvre les yeux, je veux te voir jouir.

Elle obtempéra et le regarda plonger la langue dans son intimité. Elle étouffa un gémissement en sentant ses dents mordiller

la chair sensible.

Il la mit à la torture pendant de longues minutes, la conduisant au bord de l'explosion et s'interrompant chaque fois qu'il la

sentait prête à jouir.

– Là, là ; chuchota-t-il en soufflant sur le bouton de chair.

Il passa ses mains sous les fesses de la jeune femme, l'attirant à lui. Puis sa langue s'introduisit en elle, tel un pénis et

commença à aller et venir.

Elle tira sur les cravates qui la retenaient aux montants du canapé. Elle gémit lorsqu'il la lécha et referma la bouche sur son

clitoris engorgé.

– Jouis ; ordonna-t-il en saisissant la chair entre ses lèvres.

Elle se raidit sur le canapé et s'abandonna aux vagues de plaisir qui la firent trembler de la tête aux pieds.

Ecartelée comme elle l'était, elle cria de plaisir sous l'orgasme qui ne semblait pas vouloir faiblir.

Maxwell la détacha doucement, laissant les cordelettes pendre à ses chevilles. Il se redressa, dénoua les cravates et la

retourna à genoux. Elle entendit à peine la fermeture Eclair descendre et hoqueta quand il s'introduisit en elle d'un coup de

reins brutal.

Il la besogna sans ménagement, ses mains lui maintenant les hanches.

– Allez, trésor, laisse-toi aller encore une fois ; murmura-t-il à son oreille.

Un nouvel orgasme la dévasta alors qu'il lui donnait deux coups de reins avant de rugir et de jouir à son tour.

Chapitre 24

Les trois jours suivant passèrent comme dans un rêve. Les signatures occupèrent la jeune femme tous les après-midi.

Isabelle, l'attachée de presse de l'éditeur, accompagna Sandra dans tous ses déplacements.

La dernière interview télévisée devait avoir lieu pour le journal de vingt heures. La jeune femme se plia au rituel du

maquillage, intimidée par le nombre de caméras et de personnes s'agitant dans le studio.

Lorsqu'elle prit place face au journaliste, elle aspira une grande bouffée d'oxygène avant de fixer un

point au dessus des

caméras et se força à respirer le plus calmement possible en attendant d'être interrogée.

Mise à l'aise par l'air avenant du présentateur, elle en oublia les caméras et répondit avec le sourire. Jusqu'à ce qu'une

question qu'elle n'avait pas prévue la déstabilise.

– Vous avez fait l'objet d'un enlèvement à New York il y a quelques jours ; commença le journaliste. Est-ce lié à votre

relation avec un des hommes les plus puissants d'Amérique ?

Sandra se sentit blêmir et dut faire un effort colossal pour ne pas défaillir. Elle avait envisagé la possibilité de voir le sujet

venir sur le tapis mais les interviews précédentes s'étaient déroulées sans la moindre allusion à sa liaison avec Christian

Maxwell.

– C'est exact ; répondit-elle d'une voix qu'elle tentait de maîtriser.

Maxwell lui avait donné son accord pour évoquer succinctement les faits.

– D'après nos sources, il s'agirait d'un règlement de compte familial, pouvez-vous nous le confirmer ?

Waouh ! les journalistes français semblaient bien informés, se dit-elle en maudissant celui qui l'interrogeait.

– Je ne peux malheureusement vous en dire plus, une enquête policière est en cours ; répliqua-t-elle en fixant son

interlocuteur droit dans les yeux.

– Vous pouvez me confirmer le nom de l'homme avec qui vous vivez ; il s'agit bien de Christian Maxwell ? insista le

journaliste.

Sandra fit de son mieux pour ne pas réagir devant les caméras. Maxwell l'avait autorisée à dévoiler son nom si c'était

inévitabile.

– Vous êtes très bien informé ! rétorqua-t-elle en souriant. Il s'agit en effet de Monsieur Maxwell.

– La fortune de sa famille est estimée à plusieurs centaines de millions de dollars ; reprit le journaliste. Pouvez-vous...

– Je crains de ne pas connaître le montant exact du patrimoine de la famille Maxwell et très sincèrement, cela ne m'intéresse

pas ; le coupa-t-elle d'une voix égale.

Le journaliste lui lança un regard incrédule et sourit. Puis il la remercia, rappela le titre de son roman et clôtura l'interview

au grand soulagement de la jeune femme.

Elle attendit d'être débarrassée du micro, se leva et salua d'un signe de tête le journaliste qui la dévisageait. Dans le couloir,

elle rejoignit l'attachée de presse.

– Comment ont-ils su tous ces détails ? fulmina-t-elle en secouant la tête.

– Je l'ignore ; répondit Isabelle. La fuite ne vient pas de chez nous. Henry n'en a parlé à personne à part moi... et je n'ai pas

révélé ces informations.

– Je vous crois, Isabelle ...et je connais Henry. C'est quelqu'un de loyal. Cela doit venir des Etats-Unis ; là-bas la presse a

un tel pouvoir !

– Heureusement qu'en France, on fait preuve d'un peu plus de déontologie !

Sandra soupira. Elle connaissait le pouvoir des médias américains, ils pouvaient faire et défaire la carrière de quelqu'un en

moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire... réduire à néant la vie de tout un chacun en quelques mots...

L'attachée de presse la déposa devant le *Plaza Athénée* et l'assura de toute sa sympathie.

– Merci, Isabelle ; il n'y a pas de problème. Bonne soirée.

Sandra se rendit immédiatement dans la suite présidentielle qu'elle occupait avec Maxwell, inquiète de sa réaction.

Elle le trouva au petit bureau, occupé à taper sur le clavier de son ordinateur. Il leva les yeux de l'écran en l'entendant

approcher.

– Venez ici ; dit-il en tendant la main.

Il l’attira à lui et elle s’assit sur ses genoux. Passant ses mains autour de sa taille, il dit :

– J’ai regardé le journal, vous avez gardé votre calme, bravo.

– J’ai failli craquer, pourtant ; répliqua-t-elle. Ce journaliste en sait beaucoup sur nous ; ajouta-t-elle. Cela ne peut venir que

de New York...

– Je viens d’envoyer un mail à mon service de presse, ils vont s’occuper de chercher d’où sont parties les informations...je

suis très fier, trésor...

– De quoi ? s’étonna Sandra en haussant les sourcils. J’ai essayé d’assurer...

– Et vous avez réussi ; affirma Maxwell. Allons dîner en bas.

Sandra le fixa en silence. Nombre de convives de la salle à manger avait dû suivre le journal télévisé.

– Cela ne me gêne pas que l’on nous reconnaisse ; dit-il en lisant dans les pensées de la jeune femme.

– Vraiment ?

– Allez vous changer, passez une de vos merveilleuses robes...

Elle sourit et l’embrassa sur les lèvres. Son baiser léger se transforma en un échange vorace. Maxwell la saisit par la nuque

pour l’immobiliser et dévasta sa bouche.

Il glissa une main sous la robe, tâtonnant pour atteindre le sexe humide et y introduire deux doigts. Elle gémit sous la caresse

rude. Du pouce, il titilla le clitoris sensible, lui arrachant des gémissements.

Il étouffa son cri de jouissance sous sa bouche et la serra contre lui lorsqu’elle se mit à trembler de tout son corps.

Trente minutes plus tard, ils pénétrèrent dans la salle à manger, main dans la main.

Des têtes se tournèrent vers eux et le silence se fit pendant un court instant. Puis les conversations reprirent et ils s’assirent à

leur table habituelle. Le maître d’hôtel leur tendit les menus, s’assurant que du champagne leur serait rapidement servi.

– Je vous souhaite une excellente soirée ; dit-il en se retirant.

Sandra jeta un coup d'œil aux tables voisines. Certaines femmes la dévisageaient froidement. Elles avaient l'air de se

demander comment un petit écrivain comme elle avait bien pu faire pour décrocher le gros lot...

Car à n'en pas douter, Christian Maxwell était le gros lot aux yeux de beaucoup de femmes.

Elle était persuadée que certaines se seraient damnées pour avoir la chance de l'approcher. Et de lui mettre le grappin

dessus...

– A quoi pensez-vous ? demanda Maxwell en voyant son air pensif.

– Je me disais que ces dames, dit-elle en désignant les autres convives d'un signe de tête, doivent se demander ce que nous

faisons ensemble.

Maxwell la gratifia de son sourire en coin avant de répondre :

– Elles sont jalouses, tout simplement.

– Certes, mais parfois je me pose aussi la question.

Maxwell se ferma comme une huître.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire... c'est simplement qu'il y a plein de femmes bien plus belles que moi...

– La beauté est un concept très subjectif ; la coupa-t-il. Pour moi, le physique n'est pas le seul critère. Vous êtes très belle à

vosre façon et c'est cela qui me plaît.

Sandra lui adressa son plus beau sourire et tendit sa main par-dessus la table.

– Merci.

– Il n'y a pas de quoi ; répliqua-t-il. Je ne saurais que faire d'une reine de beauté ou d'une femme passée entre les mains

d'un chirurgien esthétique. C'est votre naturel qui m'a attiré, vous n'avez rien retouché, rien corrigé et vous êtes parfaite à mes

yeux.

Waouh ! quel compliment !

Sandra étouffa un gémissement de pur bonheur. Christian Maxwell capable de faire un tel compliment

!

Ils dînèrent dans une ambiance détendue, oubliant la presse et les interviews.

– Pensez-vous que nous pourrions dîner avec Henry ? demanda-t-elle en sirotant son café.

– Je dois impérativement rentrer après-demain ; répondit Maxwell. Il ne reste que demain soir.

Sandra jeta un coup d’œil à sa montre. Vingt deux heures. L’éditeur était un couche-tard. Elle lui envoya un texto et sourit

quelques minutes plus tard en recevant sa réponse.

« *Je suis impatient de dîner avec vous. Que diriez-vous de la Grande Cascade ? Je vous invite* »

Sandra fronça les sourcils. *La Grande Cascade* ? Elle connaissait la réputation de ce grand restaurant.

– Henry veut nous inviter ; dit-elle à Maxwell. Il veut sans doute vous montrer l’hospitalité à la française !

– Nous avons décidé de l’inviter, nous ; lui fit remarquer l’homme d’affaires.

– Oui, mais il ne faudrait pas le vexer.

– D’accord, je ne savais pas les Français si susceptibles !

La jeune femme sourit et envoya un nouveau texto à De Verneuil. Deux minutes plus tard, il leur donnait rendez-vous à dix

neuf heures trente le lendemain.

– Bien. Ne froissons pas votre éditeur, trésor. Allons-y.

Il se leva, contourna la table et tendit la main à la jeune femme. Des regards curieux se posèrent sur elle lorsqu’ils

traversèrent la salle à manger.

Maxwell posa une main possessive au bas du dos de Sandra, caressant sa chute de reins. Ce geste alimenterait les

conversations pendant un petit moment.

Dans l’ascenseur, Maxwell soupira en saisissant son portable dans sa poche. Il fronça les sourcils en lisant le nom de son

correspondant.

– Robert, il y a un problème ? s’enquit-il.

– Non, bien au contraire. Nous avons pu récupérer l’argent de la rançon... et cerise sur le gâteau, Cassandra a été retrouvée,

elle a dénoncé Alan. Le FBI est parti le cueillir.

– Parfait ! s’exclama Maxwell. Je n’aurais pu rêver mieux comme nouvelle. Merci de m’avoir appelé aussitôt ; ajouta-t-il.

Il coupa la communication et se tourna vers Sandra.

– L’argent de la rançon vient d’être reversé sur notre compte et ma chère belle-sœur arrêtée.

– Et votre ... frère ? demanda-t-elle en grimaçant.

– Ce n’est qu’une question d’heures ; répondit Maxwell. Les agents fédéraux sont sur sa piste. Il me tarde de l’avoir face à

moi ; ajouta-t-il.

– Attendez-vous à une surprise ; dit-elle.

– Je ne suis pas certain d’apprécier cette rencontre mais je tiens à me rendre compte par moi-même.

Sandra hocha la tête. A elle aussi, il tardait de voir les deux frères face à face. Elle se demandait encore comment ils

pouvaient autant se ressembler. La nature était parfois facétieuse.

Dans la suite, elle entreprit d’ôter sa robe. Maxwell lui prit les mains.

– Laissez-moi faire ; ordonna-t-il.

Elle leva les mains en souriant. Il avait l’air de très bonne humeur. Le coup de fil de Robert était tombé à point nommé.

– Mm... ; fit-il en passant le bout de ses doigts le long de la colonne vertébrale de Sandra.

Elle se cabra, frissonnant de la tête aux pieds. Ses caresses la rendaient folle. Il avait le don d’affoler ses sens, de la

conduire au bord de l’orgasme en un rien de temps.

Il posa ses mains sur les épaules dénudées, embrassa la nuque puis le cou de la jeune femme avant de la mordiller

doucement.

Elle gémit et s’appuya contre le torse puissant de Maxwell.

– Chut...

Elle sourit au plafond. Il était toujours aussi autoritaire quand il lui faisait l'amour mais elle n'allait pas s'en plaindre. Aucun

homme ne l'avait jamais fait jouir aussi fort que Maxwell.

La robe tomba au sol, elle l'enjamba. Elle ferma les yeux, absorbant les sensations débridées qui la parcouraient.

Maxwell glissa une main sur le ventre de la jeune femme. Ses doigts caressèrent le clitoris sensible.

Sandra frissonna. Elle crispa les mains sur les cuisses de Maxwell. Sa respiration s'accéléra, les battements de son cœur

résonnant dans ses oreilles.

Elle se frotta contre l'érection de Maxwell. Il grogna dans son dos.

– Hum, trésor...tu me fais bander, tu sens ça ? murmura-t-il à son oreille. Oui, tu le sens...et moi je sens combien tu

mouilles...

Il déboutonna son pantalon, fit descendre la fermeture Eclair et sortit son sexe dur comme l'acier.

– Agenouille-toi sur le canapé ; dit-il en jetant les coussins au sol.

Elle obtempéra en silence, posa les genoux sur l'assise.

– Appuie-toi sur les avant-bras... oui comme ça, mets ton joli cul en l'air...voilà...

Il se posta derrière elle, caressant son sexe du bout de son gland. D'un seul coup de reins, il s'enfonça en elle en gémissant.

– Putain, que c'est bon ; susurra-t-il.

Il agrippa ses hanches, imprimant son rythme à ses va- et-vient. Ses mains empoignèrent les seins de Sandra, malaxant les

pointes dressées.

Elle gémit et reçut une claque sur les fesses.

– Je crois avoir demandé le silence ; dit-il d'une voix sèche.

Elle se mordit les lèvres quand il accéléra la cadence, la pilonnant de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle jouisse et

s'effondre sur le canapé.

Une vapeur parfumée flottait dans la salle de bains. Sandra s'étira dans la baignoire, bien calée contre

le torse de Maxwell.

Du bout du doigt elle lui caressa la cuisse, sentit son érection se réveiller.

– Coquine ; fit-il d’une voix rauque.

Sandra se tortilla contre lui.

– Mm... continue ; murmura-t-il à son oreille.

Elle se retourna doucement, enjamba ses genoux et commença à le caresser. Son sexe grossit encore et durcit sous ses doigts.

Elle se pencha au dessus de lui et posa sa bouche sur le gland qu’elle lécha.

Elle sentit Maxwell frémir ; elle promena sa langue le long du sexe érigé, le lécha comme un bonbon. Avant de le prendre

dans sa bouche, elle voulait le rendre fou. Comme il la rendait folle.

Chapitre 25

Ils grimpèrent à bord du jet privé de Maxwell le surlendemain.

Henry de Verneuil avait fait les choses en grand la veille au soir. Le dîner à la *Grande Cascade* s’était déroulé dans une

ambiance détendue et le repas avait été absolument succulent. Maxwell et lui s’étaient entendus à merveille.

Sandra s’installa dans un des fauteuils en cuir crème. Maxwell passa dans le cockpit quelques minutes pour s’entretenir avec

le pilote.

Lorsqu’il vint prendre place aux côtés de Sandra, il souriait.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Mon... demi-frère a été arrêté. Nous avons rendez-vous au siège du FBI dès notre atterrissage ; expliqua-t-il.

Sandra serra sa main.

– Super ! cette affaire va enfin être bouclée ; dit-elle.

– Oui, enfin.

Maxwell sourit. Il avait récupéré l’argent de la rançon, Alan allait passer beaucoup de temps en prison et Cassandra, sa

chère belle-sœur serait condamnée pour complicité d'enlèvement et extorsion de fonds.

Un nouveau divorce dans la famille Maxwell en perspective... De toute façon, il n'avait jamais apprécié Cassandra.

Il porta la main de la jeune femme à sa bouche.

L'avion s'ébranla avec une secousse et gagna une piste d'envol. Sandra s'appuya au dossier et ferma les yeux. Elle allait

devoir témoigner devant la justice. Ensuite, elle pourrait tirer un trait sur son enlèvement.

Maxwell détacha sa ceinture dès que l'appareil eut atteint son altitude de croisière et se pencha vers elle.

– Allons dans la chambre ; dit-il d'un ton suave.

Elle haussa les sourcils. La nuit avait été particulièrement courte et agitée. Ses muscles étaient encore endoloris.

Elle suivit néanmoins Maxwell à l'arrière de l'avion et ouvrit de grands yeux lorsqu'il déverrouilla une commode en acajou.

Il en sortit une boîte carrée en cuir rouge et la lui tendit. Sandra loucha sur le nom inscrit sur le dessus de l'écrin. *Cartier*.

– Qu'est ce que c'est ? demanda-t-elle sans oser ouvrir le boîtier.

– Regardez ; ordonna-t-il d'une voix douce.

Elle reporta son attention sur la boîte. Il ne lui avait encore offert aucun bijou. Elle souleva le couvercle avec précaution

comme si le contenu pouvait lui sauter au visage et resta bouche bée.

Un magnifique bracelet composé d'un entrelacs de fils en platine sertis de diamants de plusieurs carats.

– Non, c'est trop, voyons ; souffla-t-elle.

– Non, ce n'est pas trop pour la femme qui me comble de bonheur ; répliqua-t-il en sortant le bijou de son écrin.

Il lui prit délicatement le poignet et attacha le bracelet. Puis il déposa un baiser au creux de sa paume, provoquant un frisson

qui la parcourut à la vitesse de l'éclair.

– Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle les larmes aux yeux.

– Complètement fou de vous, c'est exact ; admit-il avec son sourire en coin.

– Merci ; fut tout ce qu'elle put dire avant qu'une larme ne coule sur sa joue.

– Eh ; dit-il en l'essuyant du pouce. Je veux voir un beau sourire sur ce visage, pas des larmes ; ajouta-t-il.

Il l'attira à lui et l'embrassa doucement. Ses lèvres se refermèrent sur la bouche de la jeune femme et bientôt il la dévora

avec passion.

Il la poussa lentement jusqu'au lit et ils basculèrent brutalement, perdant l'équilibre à la suite d'un trou d'air.

Ils éclatèrent de rire en entendant la voix du pilote s'excuser dans le haut-parleur.

Puis les mains de Maxwell se pressèrent sur les fesses de Sandra, avant de les pétrir à travers le tissu de sa jupe.

– Tu ne portes rien d'autre que tes bas, n'est-ce pas ? chuchota-t-il. C'est bien, tu es obéissante.

Il lui avait instamment demandé, ou plutôt ordonné, de ne pas mettre de sous-vêtement. Le frôlement du tissu sur ses fesses

avait quelque chose d'érotique et de tabou.

Elle portait une jupe crayon évitant ainsi qu'un coup de vent malencontreux ne révèle sa nudité. Par contre, elle n'avait pu se

résoudre aux seins nus et lorsqu'il s'en aperçut, Maxwell claqua la langue.

– Non, non, ça ne va pas du tout ça... j'ai dit aucun dessous ; fit-il d'une voix dure.

Sandra se redressa sur un coude, soudainement inquiète. Elle lui avait sciemment désobéi.

Elle le regarda se lever, ouvrir un autre tiroir de la commode et en retirer une longue boîte en cuir noir.

– Lève-toi ; ordonna-t-il sans quitter des yeux le contenu.

La jeune femme obtempéra, jetant un coup d'œil à la boîte ouverte sur le meuble en acajou.

Maxwell en sortit des pinces à seins reliées entre elles par une chaînette sertie de diamants.

– Approche ; fit-il. Et déboutonne ton chemisier.

Sandra fit un pas vers lui, se posta à son côté et défit un à un les boutons du vêtement en dentelle noire. Puis elle le fit glisser

sur ses épaules et passa les mains dans le dos pour dégrafer son soutien-gorge.

– Donne-moi le ; ordonna-t-il en tendant la main.

Elle le lui tendit et le regarda le poser sur la commode. Enfin il se tourna vers elle, le visage impassible.

Aïe. Ce n'était pas bon signe. Elle frémit lorsqu'il tendit une main pour s'emparer d'un téton. Ses intentions ne faisaient

aucun doute. Il allait la punir et lui poser les pinces. Combien de temps supporterait-elle leur morsure ?

Sa bouche se posa sur l'autre sein tandis qu'il pétrissait le droit. Il les malmena tant et si bien qu'ils durcirent en quelques

secondes.

Maxwell referma la première pince et elle ressentit une légère douleur qui se transforma en une vague de plaisir descendant

jusqu'à son sexe. Le second téton subit la même torture.

Il tira sur la chaînette pour s'assurer de l'emprise des mâchoires et lui ordonna de remettre le chemisier.

Sandra gémit lorsque la dentelle appuya sur ses tétons pincés.

– C'est douloureux ? demanda-t-il d'une voix suave. Tant mieux, c'est ta punition pour m'avoir désobéi. Je te l'ai dit, les

règles restent valables en tous temps. Retourne-t'asseoir, je dois travailler.

– Combien de temps... ; commença-t-elle.

– Le temps qu'il me plaira, la coupa-t-il sans la regarder.

Sandra tourna les talons et regagna son fauteuil. Pour l'instant, la morsure était supportable. Mais plus les heures passeraient,

plus la douleur deviendrait pénible.

Elle se demanda s'il comptait les laisser en place durant tout le vol. Elle calcula qu'ils en avaient pour plus de sept heures.

Elle ouvrit son ordinateur portable. Elle devait occuper son esprit pour ne pas se focaliser sur les pinces.

Ce qu'elle réussit à faire pendant les deux heures suivantes. Elle répondit à ses mails, envoya un

message à son éditeur pour

le remercier du dîner somptueux à la *Grande Cascade*.

Puis elle ouvrit un nouveau document Word et entreprit de tracer les grandes lignes de son prochain roman. Sa mésaventure

avec le demi-frère de Christian Maxwell allait faire un excellent thème.

Elle travailla avec assiduité et finit par s'assoupir. Elle se réveilla brusquement, cherchant ce qui avait bien pu la tirer d'un

sommeil salvateur.

Elle constata que Maxwell était assis dans le fauteuil voisin du sien et qu'il resserrait les pinces sur ses tétons.

– S'il vous plaît, non ! murmura-t-elle.

Pour toute réponse, il s'empara de sa bouche et étouffa ses protestations. Elle remua sur son siège, tenta de le repousser.

– Ne bouge pas ou je t'attache ; dit-il d'un ton glacial.

Elle cessa aussitôt de se débattre, gémissant sous les caresses. Maxwell passa une main entre les cuisses de la jeune femme,

remonta le tissu de la jupe et s'emparant de son sexe, il introduisit deux doigts en elle.

Elle avança le bassin pour aller à leur rencontre. Pendant que ses doigts allaient et venaient, son pouce titilla le clitoris de

plus en plus fort. Elle sentit une fine pellicule de sueur couvrir son front.

– Ouvre les yeux ; l'entendit-elle dire. Tu jouiras quand je te le dirai, pas avant... sinon, tu passeras le reste du voyage

menottée au pied du lit, compris ?

– Oui... monsieur ; murmura-t-elle.

– Bien, fit-il un sourire dans la voix.

Maxwell accéléra la cadence, imprimant à ses doigts un mouvement circulaire. Il guetta la moindre réaction de la jeune

femme, la poussant dans ses retranchements et lorsqu'il la sentit sur le point de jouir, il lui en intima l'ordre :

– Vas-y, jouis pour moi.

Sandra renversa la tête sur le dossier du fauteuil, la bouche ouverte sur un gémissement de plaisir aigu.

Au même instant, Maxwell détacha les pinces, provoquant une vague de douleur qui se transforma en plaisir. Maxwell lapa

un téton libéré, arrachant un cri à la jeune femme.

– Viens dans la chambre, je veux te prendre ; dit-il en se relevant.

Elle le suivit, les jambes encore flageolantes. Il referma la porte derrière elle et la verrouilla.

Il la plaqua contre la paroi lambrissée de chêne blond, descendit sa fermeture Eclair et lui arracha littéralement la jupe qu’il

jeta au sol. Elle l’entendit défaire sa braguette. Il la saisit par les hanches, la fit reculer avant de lui ordonner de se pencher en

avant.

– Pose les mains sur la cloison et écarte les jambes.

Il positionna son gland à l’entrée du sexe de Sandra et d’une seule poussée, s’enfonça en elle.

– Ah... ; rugit-il de plaisir en imprimant à son bassin des va- et-vient puissants.

Il la besogna de plus en plus fort, les doigts crispés dans la chair de ses hanches. Leurs halètements emplirent la petite

chambre, à peine couverts par le ronronnement des moteurs.

Maxwell lâcha les hanches de la jeune femme pour empoigner ses seins, malaxant les tétons, les pinçant au point de lui

arracher un cri de douleur.

– Ça fait mal ? demanda-t-il d’une voix suave. Tant mieux, la prochaine fois que je te donnerai un ordre, tu m’obéiras...

compris?

– Oui ; parvint-elle à murmurer.

– Oui, qui ?

– Oui, monsieur.

Maxwell grogna et sourit dans son dos.

– Jouis maintenant ; ordonna-t-il. Allez !

Sa main passa sous le ventre de Sandra, s'empara du clitoris sensible et le titilla jusqu'à ce qu'un nouvel orgasme la secoue.

Puis il se laissa aller à son tour, donnant deux ou trois coups de reins avant d'éjaculer en rugissant.

Le souffle court, il l'entraîna vers le lit. Ils se laissèrent tomber sur la couche, le cœur battant à tout rompre...

La voix du pilote les réveilla trois heures plus tard. Il allait entamer les manœuvres d'atterrissage.

Ils s'habillèrent rapidement et passèrent dans la cabine principale. Maxwell prit la main de la jeune femme, jouant avec le

bracelet en diamant.

Grâce au décalage horaire, ils arrivaient à New York à l'heure approximative où ils avaient quitté Paris.

Un soleil radieux illuminait le ciel. Le jet se posa en douceur sur une piste et gagna le hangar privé de Maxwell.

Sa limousine était garée devant les portes coulissantes. Le chauffeur en descendit, contourna le véhicule pour ouvrir la

portière arrière.

– Bonjour, monsieur Maxwell. Miss Beauchamp.

– Bonjour, Edgar ; dit-il au chauffeur avant de prendre place sur la banquette en cuir.

Le chauffeur prit place derrière le volant et se tourna vers Maxwell.

– Je vous conduis au siège du FBI, monsieur ? demanda-t-il.

– Oui, Edgar.

Trois quart d'heures plus tard, Edgar stoppait la limousine devant l'immeuble du FBI, *Federal Plaza*. Maxwell saisit la

jeune femme par la main et l'entraîna à l'intérieur de l'immeuble fédéral.

Ils durent passer plusieurs contrôles de sécurité, vider sac à mains et poches avant de passer sous un portique.

Puis on leur donna un passe « visiteurs » et ils purent enfin prendre place dans un des ascenseurs.

Ils étaient attendus au douzième étage. Maxwell affichait son air impassible. Mais Sandra était

persuadée qu'il bouillait à

l'intérieur. Un agent les dirigea vers le bureau de l'agent Stanton.

Maxwell frappa à la porte vitrée sur laquelle une plaque en métal le nom de l'agent fédéral était collée.

Stanton se leva et vint tendre une main molle à Maxwell.

– Je vous remercie d'être passés dès votre retour d'Europe, monsieur Maxwell. Miss Beauchamp ; salua-t-il.

– Agent Stanton ; rétorqua la jeune femme froidement.

Elle n'avait pas oublié l'attitude de l'agent à l'hôpital. Ce type ne lui plaisait pas et elle ne s'en cacha pas.

– Suivez-moi, votre frère ...

– Demi-frère ; le coupa Maxwell.

– Si vous voulez ; votre demi-frère, reprit Stanton, est enfermé dans une de nos salles d'interrogatoire. Je crois que vous ne

le connaissez pas ? ajouta l'agent fédéral.

– Je me serais passé de le rencontrer ; avoua Maxwell.

Ils prirent un couloir sur lequel donnaient de nombreuses portes en verre toutes semblables. Stanton les fit entrer dans une

pièce meublée d'une table, de deux chaises et dont la moitié haute d'un pan de mur était occupé par une vitre sans tain.

Dans la salle voisine, ils virent Alan assis à une table métallique, les mains croisées retenues par des menottes. Il portait un

costume gris et une chemise blanche.

Il avait coupé ses cheveux, rasé sa barbe et avait tout l'air d'un homme d'affaires.

– Mon dieu ! murmura Maxwell en s'approchant de la vitre.

Il scruta son demi-frère, cherchant des différences physiques entre eux. Alan était plus mince mais leur ressemblance était

vraiment frappante.

Il se tourna vers Stanton.

– Où va-t-il être incarcéré en attendant son procès ?

– Dans une prison fédérale aux environs de New York. Le procureur Bedford lui a signifié son accusation ce matin. Il a

reconnu tous les faits et il a déchargé votre belle-sœur de tout.

– Sauf qu'elle est venue trouver Sandra dans sa prison ; lui fit remarquer Maxwell.

– Oui, nous le savons ; rétorqua Stanton. Nous avons sa déposition. Sauf...

Maxwell se tourna d'un seul bloc vers l'agent et le fusilla du regard.

– Je vous interdis d'émettre le moindre doute sur la loyauté de Miss Beauchamp à mon égard, agent Stanton. Que ce soit bien

clair ! fit-il d'une voix glaciale.

L'agent poussa un soupir et jeta un coup d'œil à la jeune femme. Elle plissa les yeux et se retint de répliquer. Ce type avait le

don de l'énerver sérieusement.

– Où se trouve ma belle-sœur ? demanda Maxwell.

– Dans la salle à côté, son avocat se trouve avec elle en ce moment.

– J'aimerais lui parler ; fit Maxwell.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée ; répliqua Stanton.

– Je me moque de ce que vous pensez, agent Stanton.

L'agent haussa les épaules et lui montra la porte. Ils se dirigèrent vers la sortie de la pièce. Stanton ouvrit la porte à droite de

la pièce où ils se trouvaient un instant plus tôt et il entra dans une salle identique.

Cassandra Maxwell était assise à la table en fer, son avocat Melvin Dodge lui tenait la main.

– Maître Dodge ; le salua Maxwell. J'aimerais dire deux mots à ma belle-sœur, si vous le permettez.

– Je ne pense pas que ce soit nécessaire et nous n'avons pas terminé.

Chapitre 26

Maxwell resta silencieux dans la limousine qui les ramenait chez lui. Il avait prévu de se rendre à son bureau mais ses

dossiers pouvaient attendre le lendemain.

– Qu’est ce qui vous inquiète ? demanda Sandra en lui prenant la main.

– Je ne suis pas inquiet, je suis perplexe, répondit-il.

– Perplexe ?

– Oui, je me demande quel impact cette histoire va avoir sur nos actions en bourse et nos affaires.

– Pourquoi ne pas faire un communiqué de presse ? suggéra Sandra.

Maxwell haussa les sourcils. Il devait en discuter avec son père et ses frères sans parler de leurs avocats.

Il pressa un bouton sur l’accoudoir et demanda à son chauffeur de faire demi-tour.

Le bureau des avocats de la famille était situé dans la tour voisine de l’immeuble Maxwell. Il composa la ligne directe de

son avocat et demanda à être reçu séance tenante.

Il raccrocha en hochant la tête. Le cabinet d’avocats Ellroy, Bradford et Higgins géraient les affaires de la famille Maxwell

depuis plus de vingt ans. Le fondateur Parker Ellroy était ami d’université de Christian Maxwell père.

Autant dire qu’il se serait mis en quatre pour régler le moindre problème. Ses revenus considérables étaient liés à la famille

Maxwell et sa fidélité envers elle avait toujours été récompensée.

Ellroy reçut Maxwell et Sandra dans un bureau dont tout un pan de mur vitré donnait sur Manhattan.

De taille moyenne et d’allure svelte, Ellroy respirait la classe. Vêtu d’un costume trois pièces gris, d’une chemise blanche et

d’une cravate de soie au motif cachemire ; des cheveux argentés soigneusement ondulés, des yeux d’un bleu perçant et une

bouche fine.

– Christian, sois le bienvenu. J’étais en communication avec ton père, il n’y a pas trois minutes. Sa convalescence se passe

bien, j’en suis ravi. Quelle histoire !

– Merci, Parker. J’aimerais vous présenter Sandra Beauchamp. Sandra, voici Parker Ellroy, un des avocats les plus riches de

New York grâce à ma famille ! fit Maxwell en souriant.

– C’est tout à fait exact ! acquiesça l’homme en tendant une main manucurée à la jeune femme.

– Miss Beauchamp j’ai beaucoup entendu parler de vous ; dit-il. Je suis ravi de vous rencontrer enfin.

– Merci, maître. Je suis enchantée.

– Veuillez vous asseoir ; dit-il.

Ils prirent place sur une banquette en cuir noir qui occupait tout un pan de mur à droite de la porte d’entrée.

– Puis-je vous offrir un café, un thé ?

Maxwell accepta un café et la jeune femme déclina son offre.

L’avocat se dirigea vers le bar en chêne sombre, servit deux tasses avant de venir prendre place face à ses interlocuteurs. Il

s’assit dans un fauteuil club et croisa les jambes.

– Bien, je suppose que tu veux m’entretenir de cette déplorable affaire de kidnapping ? A propos, Miss Beauchamp, je suis

ravi qu’elle ait trouvé un épilogue heureux pour vous.

– Merci.

– Parker, je n’ai pas encore abordé le sujet avec mon père, mais Sandra semblait penser que nous devrions donner une

conférence de presse pour couper court à toute spéculation ; dit Maxwell.

L’avocat fixa la jeune femme, les yeux plissés avant de sourire.

– Ce pourrait être une excellente idée ; reconnut-il. Bien sûr, ton service de presse va devoir écrire un discours parfait ; mais

connaissant ton personnel, je ne doute pas qu’ils trouvent la formulation idéale.

– Pourriez-vous travailler de concert avec Preston ? je pense qu’il est le mieux à même d’accomplir cette tâche.

– Pas de problème, demande-lui de prendre contact avec mon assistante dès qu’il aura préparé une ébauche ; proposa Ellroy.

A quoi penses-tu au juste ?

– Il faut rassurer nos partenaires financiers avant toute chose, leur faire savoir que nous avons récupéré la rançon et qu’en

aucun cas les filiales des industries Maxwell ne sont en danger.

Ellroy hocha la tête et sourit.

– La ligne générale doit être celle-là, oui ; approuva l’avocat. Il ne faut pas tarder, l’arrestation de ta belle-sœur a fait les

gros titres et les journaux à scandale commencent à parler de ton demi-frère et spéculent sur le fait que ton père avait

connaissance de son existence.

– Je vais passer voir Preston, lui donner les grandes lignes et lui demander de se mettre en rapport avec vous. Merci, Parker.

Maxwell se leva, imité par Sandra.

– Miss Beauchamp, c’était un plaisir de vous rencontrer enfin. J’espère que nous nous reverrons bientôt.

– Etant donné qu’il va y avoir un procès, je suis certaine que nous serons amenés à mettre au point certaines choses ;

répondit-elle.

– C’est tout à fait exact, miss ; rétorqua l’avocat. Nous devons parfaire votre témoignage et vous préparer à affronter les

avocats de la partie adverse.

Ils se serrèrent la main et Maxwell entraîna la jeune femme vers l’ascenseur.

Lorsque les portes de refermèrent, il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

– Savez-vous combien vous m’êtes précieuse ? demanda-t-il.

Sandra lui jeta un regard en coin avant de faire la moue et de demander :

– Précieuse pour quoi ?

– Pour beaucoup de choses, en fait ; rétorqua-t-il d’une voix douce. Non seulement vous m’avez redonné goût au bonheur,

mais vous êtes aussi une femme très intelligente... je pourrais vous embaucher...

– En tant que quoi ? le coupa-t-elle en fonçant les sourcils. Assistante personnelle ? Vous vous lasseriez rapidement de moi

si nous devions passer tout notre temps ensemble.

– Je ne crois pas pouvoir me lasser de toi ; rétorqua-t-il. C’est tout simplement impossible. Je te veux auprès de moi...

– Comment pourriez-vous gérer votre empire ? si je suis auprès de vous en permanence, vous ne penserez qu’à me baiser... ;

murmura-t-elle à son oreille.

Maxwell éclata de rire et lui prit la main lorsque les portes métalliques coulissèrent.

– C’est vrai ! reconnut-il.

Il l’entraîna vers la porte-tambour. Sa limousine attendait le long du trottoir. Mais avant qu’Edgar contourne le véhicule, une

nuée de journalistes se rua vers eux, les mitraillant de questions et les aveuglant avec leurs flashes.

Le chauffeur ouvrit la portière et le couple s’engouffra dans la voiture. Maxwell jeta un regard furieux sur le groupe qui les

traquait.

– Ces charognards ne vont pas nous lâcher. Il est urgent de faire cette déclaration à la presse ; dit-il en serrant la main de

Sandra. Au bureau, Edgar.

– Bien, monsieur.

La limousine s’inséra dans le flot de véhicules et roula sur quelques dizaines de mètres avant de s’engager dans le parking

souterrain de l’immeuble de Maxwell Industries.

Maxwell ne prononça pas un mot tandis que son ascenseur privé montait jusqu’au trentième étage. Il marcha d’un pas rapide

jusqu’au bureau de son assistante, tenant toujours Sandra par la main.

– Monica, voyez si mon frère est dans son bureau, demandez-lui de venir me voir. Ensuite appelez mon père et passez le

moi. ... ah oui, je veux voir aussi Preston dans trente minutes.

Il déverrouilla la porte de son bureau, fit signe à Sandra d’entrer et se passa une main dans les cheveux avant de se laisser

tomber sur son fauteuil.

– Bon sang ! comment ces fichus journalistes savaient-ils où nous trouver ? marmonna-t-il.

– Quelqu'un a dû les renseigner ; dit la jeune femme. Il doit être facile pour qui cherche un peu, de connaître vos

déplacements...

– Si c'est un de mes employés qui a parlé, il pointera au chômage rapidement ! la coupa-t-il.

La sonnerie de l'interphone retentit dans la pièce.

– Monsieur, vous avez votre père en ligne. Votre frère est en rendez-vous en ville et Preston sera là dans trente minutes,

comme vous l'avez demandé.

– Merci, Monica. Je ne veux pas être dérangé.

– Bien, monsieur.

Maxwell décrocha et salua son père avant de l'informer des derniers événements. Puis il lui parla de la conférence de presse

qu'il envisageait de donner.

– C'est une idée qui mérite d'être étudiée ; reconnut Maxwell père.

– Nous devons faire vite, père. La presse peut faire de gros dégâts auprès de nos partenaires si nous n'enrayons pas le

phénomène.

– Sans doute, qu'en pense Parker ?

– Il est de mon avis ; répondit Maxwell. Cette idée ne vient pas de moi à l'origine, c'est Sandra qui l'a suggérée ; ajouta-t-il

en jetant un coup d'œil à la jeune femme assise face à lui.

– Hum... ta Française est impliquée mais elle ne connaît rien au monde des affaires.

– Père, Sandra se trouve en face de moi, elle vous entend ; répliqua le fils en haussant les sourcils.

– Bonjour, miss Beauchamp ; fit la voix de Maxwell père. Je n'ai rien contre vous, bien au contraire. Mais nous devons

prendre certaines précautions vis à vis des journalistes.

– Je comprends très bien, monsieur Maxwell ; dit-elle en se penchant vers le haut-parleur. Mais vous n'étiez pas là lorsqu'ils

nous ont abordés, ils savent beaucoup de choses et connaissant la liberté dont jouit la presse dans ce pays, je ne doute pas

qu'ils aillent très loin et fassent beaucoup de mal à votre famille... or je pense qu'elle a déjà subi suffisamment de drames.

Ils n'entendirent que le souffle de Maxwell père pendant quelques secondes puis il reprit :

– Vous êtes une femme intelligente, miss Beauchamp... je crois que nous devrions vous écouter, vous êtes pleine de bon

sens... Christian, mets au point une conférence de presse, nous y participerons tous les quatre... miss Beauchamp ?

– Oui, monsieur ?

– Je crois que vous devriez également être présente...

– Bien, monsieur.

– Christian, nous devons dîner ensemble samedi prochain, mais venez demain soir, si tu n'as rien de rien de prévu. Je vais

appeler Parker.

– Entendu père, à demain.

Maxwell coupa la communication à l'instant où l'on frappait à sa porte.

– Monsieur Maxwell, Preston est arrivé ; dit l'assistante en entrant dans le bureau.

– Qu'il entre.

Sandra fit mine de se lever mais Maxwell l'arrêta d'un geste.

– Non, restez ici.

Il contourna son bureau et se dirigea vers l'entrée de la pièce. Un jeune homme aux cheveux blonds décolorés entra dans le

bureau. Il portait un costume bleu nuit et une chemise bleu ciel, qui mettait en valeur ses yeux d'un bleu profond.

Il tendit la main à son patron, jeta un coup d'œil à Sandra et se tourna vers Maxwell.

– Je ne savais pas que vous étiez en rendez-vous, monsieur ; s'excusa-t-il.

– Non, Miss Beauchamp est ma compagne, William. Venez.

Il fit les présentations et désigna la seconde chaise en cuir face à sa table de travail.

– Prenez place.

Pendant la demi-heure qui suivit, ils étudièrent la meilleure façon de procéder et Preston proposa quelques phrases qu’il tapa

sur sa tablette.

Il était titulaire d’un master de journalisme, apprit Sandra. Il avait travaillé dans plusieurs quotidiens de la côte ouest avant

de revenir à New York où il avait postulé pour le poste d’attaché de presse des Industries Maxwell.

– Vous comptez donner cette conférence de presse dans les locaux ? demanda-t-il.

– Qu’en pensez-vous ? fit Maxwell.

– Nous pourrions organiser cela dans le hall d’entrée ; suggéra le jeune homme. Faire venir à nous les journalistes au lieu

d’aller vers eux.

Maxwell le gratifia de son sourire en coin. Ils ne seraient pas demandeurs d’une quelconque faveur de la presse. Mais ils la

conduiraient où ils le voulaient.

– Excellent, William. Nous devons agir rapidement. Mettez ces idées par écrit et soumettez-moi ça avant que je vois mon

père demain soir.

– Bien, monsieur. Je m’en occupe.

Preston se leva, salua son patron d’un signe de tête et sourit à Sandra. Lorsqu’il eut quitté le bureau, elle s’appuya au dossier

de la chaise.

– Il m’a l’air brillant, ce jeune homme ; dit-elle.

– Oui, je ne regrette pas de l’avoir embauché. Bien, il est un peu tard pour entreprendre quoi que ce soit mais je dois voir

mon assistante. Je vais demander à Edgar de vous ramener à la maison.

Sandra étouffa un soupir. La maison ? Considérerait-elle l’appartement de Maxwell comme sa maison ? Pas encore, même si

elle s’y sentait de mieux en mieux.

Il déposa un baiser sur son front et la raccompagna jusqu'à l'ascenseur privé. Puis il enfonça la touche du sous-sol et attendit

que les portes coulissent pour regagner son bureau. Au passage, il interpella son assistante.

– Monica, veuillez venir, je vous prie.

La cabine stoppa dans le parking souterrain. Edgar patientait près de la limousine. Il ouvrit la portière arrière et la claqua

dès que Sandra fut assise. Le véhicule s'ébranla aussitôt et gagna la sortie.

– Il y a des journalistes devant l'immeuble ; dit le chauffeur en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Mais avec les vitres

fumées, personne ne vous verra.

– Merci, Edgar. Cela ne m'inquiète pas, je me fais du souci pour monsieur Maxwell. Je ne voudrais pas que cette histoire

nuise à ses affaires.

Le chauffeur se contenta de hocher la tête. Il tourna dans la direction opposée au domicile de Maxwell et sourit lorsqu'il

croisa le regard de Sandra dans le rétroviseur.

– Nous allons prendre des chemins de traverse ; expliqua-t-il. Les photographes ne nous ont pas vus partir.

La jeune femme sourit à son tour. Futé ce chauffeur, pensa-t-elle. Elle se carra sur la banquette en cuir et son regard se perdit

sur la foule qui occupait les trottoirs.

Ses doigts effleurèrent le bracelet de diamant et elle ferma les yeux au souvenir de leur séjour à Paris. Elle en avait apprécié

chaque minute. Maxwell voulait qu'elle l'accompagne à chacun de ses voyages d'affaires. Si chaque déplacement était de la

même veine ...

La voiture la déposa dans le parking de l'immeuble où Maxwell possédait son penthouse. En fait, elle pensait qu'il possédait

également l'immeuble. Leurs bagages avaient été déposés dans le dressing. Elle entreprit de défaire ses valises, se fit couler

un bain et examina les robes qu'elle avait achetées à Paris.

Elle opta pour une robe bustier courte en cuir très souple, fendue sur la jambe droite haut sur la cuisse.

Elle glissa ses pieds dans des *Louboutin* en agneau rouge et noua autour de son cou une cravate en cuir rouge également.

Après un dernier regard au miroir de sa chambre, elle gagna le séjour un sourire aux lèvres.

Elle se servit un verre de vin blanc français, un sauvignon puis elle s'installa sur le canapé.

Prête à accueillir Christian Maxwell...

Chapitre 27

Elle sentit son parfum avant de l'avoir entendu. Elle sourit lorsqu'il posa les mains sur ses épaules. Il se pencha sur sa

nuque, effleura la peau au dessous de l'oreille lui arrachant un gémissement.

– Chut ; murmura-t-il. Une cravate ? ajouta-t-il en saisissant l'objet en cuir. J'adore...

Il l'obligea à se lever, la tirant comme il l'aurait fait avec une laisse. Elle contourna le canapé et s'arrêta devant lui.

Il la détailla de la tête aux pieds, s'attardant sur ses jambes.

– Tu portes des sous-vêtements ? demanda-t-il en haussant un sourcil.

– Non, monsieur ; chuchota-t-elle.

– Bien, trésor.

Maxwell sourit et l'attira à lui. Il glissa une main dans l'ouverture de la robe, remonta jusqu'au sexe de Sandra et inspira en

sentant la chair chaude et humide sous ses doigts.

Il gémit en caressant la peau douce entre les cuisses, son pouce s'attardant sur le clitoris déjà gonflé.

– Tu me combles de bonheur, trésor ; susurra-t-il.

Il appuya son corps contre celui de la jeune femme, son érection particulièrement imposante pressée contre son ventre.

Sa bouche se posa sur celle entrouverte de Sandra, sa langue s'invita à l'intérieur et caressa celle de la jeune femme.

Il lui attrapa la nuque, la maintint fermement pendant qu'il l'explorait en un baiser exigeant et

passionné.

Lorsqu'il la relâcha enfin, ils étaient tous deux hors d'haleine. Leur cœur battait à tout rompre dans leur poitrine, raisonnant à

leurs oreilles.

– Je n'arrive pas à m'expliquer que j'ai toujours envie de toi ; fit-il d'une voix rauque. Dès que nous sommes dans la même

pièce, je n'ai qu'une idée, te baiser ; ajouta-t-il.

– Je crois qu'il faudrait suivre un cure de désintoxication, alors ; murmura Sandra en souriant.

– Jamais ! s'exclama-t-il en riant. Tu es ma drogue... et je suis accro ! il n'y a que toi qui puisse me guérir.

– Ah bon, comment ça ?

– En me prenant entièrement ; répondit-il. Maintenant...

Sandra haussa les sourcils puis elle s'agenouilla lentement. Ses doigts fébriles s'attachèrent à défaire la ceinture en cuir. Elle

fit glisser la fermeture Eclair, descendit le pantalon sur les jambes musclées.

Elle le débarrassa de ses chaussures, de ses chaussettes avec des gestes tendres puis du pantalon. Elle leva les yeux sur lui et

attendit son assentiment avant de poursuivre.

Il hocha imperceptiblement la tête et elle sourit en passant les doigts sous l'élastique du boxer, libérant le sexe érigé de

Maxwell.

Elle déglutit et commença à le caresser du bout de la langue provoquant un tressaillement perceptible. Il ferma les yeux et

grogna de plaisir lorsqu'elle prit son gland entre les lèvres. Agrippant fermement ses hanches, elle le pompa, le suçait, faisant

courir sa langue sur les veines bleues le long du pénis gonflé.

Maxwell la saisit par les cheveux, imprimant à son bassin un mouvement lent qui s'accéléra lorsqu'il fut sur le point de jouir.

Il renversa la tête en arrière et rugit en éjaculant dans la bouche de Sandra, le corps secoué de tremblements.

Elle se redressa lentement, passa sa langue sur ses lèvres et plongea son regard dans les yeux cognac. Elle y lut de la

passion, de l'adoration...

Maxwell posa les mains sur le visage de la jeune femme, caressa une joue du bout des doigts.

– Tu mérites une récompense, trésor ; murmura-t-il.

– Je ne le fais pas dans ce but ; rétorqua-t-elle. Je le fais pour vous faire plaisir... et parce que j'aime ça.

Maxwell sourit et attrapa la cravate rouge.

– Je crois que je vais acheter une laisse ; fit-il songeur. Cette idée m'excite beaucoup... te tenir au bout d'un lien en cuir,

comme si tu étais à moi...

– Je suis à vous, en douteriez-vous ? demanda-t-elle, les sourcils relevés.

Maxwell lui adressa son fameux sourire en coin avant de reprendre :

– Non, je n'ai aucun doute à ce sujet ... mais j'aimerais que tu portes un signe de ton appartenance sur ton corps... je ne sais

pas, un tatouage, un piercing... quelque chose d'indélébile ; réfléchit-il à haute voix.

Sandra fit la moue. Un piercing ? Ce n'était pas vraiment à son goût. Elle avait failli se faire tatouer une fois, un soir de

beuverie pendant la fac.

Au dernier moment, elle avait renoncé. En revanche, son amie Clara arborait depuis un ange sur l'épaule gauche.

– Un tatouage, pourquoi pas ; dit-elle en souriant.

– Je vais étudier la question ; dit Maxwell les paupières plissées. Oui, cette idée me plaît énormément.

Il prit la cravate en main et l'entraîna dans le couloir jusqu'à sa chambre ; Sandra tituba sur ses talons aiguilles.

Lorsque la porte fut verrouillée, Maxwell la détailla posément.

– Tourne-toi lentement ; ordonna-t-il. Stop !

Elle se figea dos à lui. Il posa son index juste au dessus de ses fesses.

– Là, ce serait parfait ! dit-il d'une voix rauque. Mes initiales... gravées sur ta peau douce...

Son doigt descendit le long du sillon séparant les deux globes de chair, s'insinua dans l'orifice étroit.
Sandra cambra les

reins pour accentuer le contact. Elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir.

Puis Maxwell abandonna ses caresses lui arrachant un grognement de frustration. Une claque sur la fesse droite la fit taire.

Maintenant qu'il l'avait excitée, il n'allait pas la laisser dans cet état ? Il passa une main autour de sa taille, l'attira contre

lui.

– Crois-tu que j'en ai assez de toi ? susurra-t-il à son oreille.

– Non...non, monsieur.

– Bien ; dit-il un sourire dans la voix. De quoi as-tu envie ?

– De vous, monsieur ; murmura Sandra en ondulant contre l'érection de Maxwell.

– De n'importe quelle façon ?

– Vous pouvez faire ce que vous voulez de moi, monsieur ; approuva-t-elle.

– Voyons, que vais-je pouvoir te faire ; chuchota-t-il.

Ses doigts s'enfoncèrent en elle sans ménagement, lui arrachant un hoquet.

– Chut...

Maxwell fit aller et venir ses doigts tandis que du pouce, il titillait le clitoris hypersensible.

– Tu es trempée, trésor ; murmura-t-il. J'aime savoir que c'est à cause de moi.

Un spasme secoua la jeune femme.

– Tu ne jouirais pas sans ma permission, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Non, monsieur... ; haleta-t-elle.

– Non ?

– Non, monsieur.

Un grognement échappa à Maxwell, il mordilla l'épaule nue et déposa un chapelet de baisers sur la nuque offerte.

– Tu n'as pas intérêt, trésor... sinon je te punirai, tu le sais, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur ; gémit la jeune femme.

Sa voix n'était plus qu'un filet. Elle se mordit les lèvres, le corps secoué de tremblements annonciateurs d'une vague

dévastatrice. Elle était au bord de l'explosion. Les yeux fermés, elle tenta d'endiguer le plaisir qui montait inexorablement.

Maxwell accéléra la cadence de ses va- et-vient, la poussant à jouir sans son accord.

– C'est tout près, trésor, je le sens ; susurra-t-il. Tu veux jouir ?

– Oui, monsieur ; haleta-t-elle la voix de plus en plus éraillée.

– Comme tu m'as satisfait ce soir, je t'autorise à jouir. Maintenant...

Sandra renversa la tête sur l'épaule de son amant ; la bouche ouverte, elle laissa le plaisir la submerger, le corps parcouru

par une vague brûlante qui la fit chanceler.

Allongé sur le lit, Maxwell parcourait langoureusement le corps de la jeune femme. Du bout du doigt, il suivit la courbe du

dos, frôlant à peine la peau.

Son index s'arrêta au creux des reins, à la limite de la séparation entre les deux fesses.

Il se pencha au dessus de Sandra alanguie.

– Il est encore trop tôt pour dormir, trésor ; murmura-t-il.

Elle gémit à demi endormie. Quoi, encore ? Cet homme ne connaissait donc aucune limite. Elle tourna son visage vers lui et

surprit la lueur lubrique dans son regard.

Maxwell sourit et saisit la chevelure de la jeune femme. Il attira sa bouche à lui, déposa un baiser tendre sur les lèvres

entrouvertes.

Sa langue s'insinua entre elles, caressant celle de Sandra, l'aspirant, la suçotant.

Elle gémit et lui rendit son baiser avec la même ferveur. Même épuisée, elle arrivait encore à avoir envie de lui.

Maxwell bascula sur elle, la recouvrant de son corps. Pour un énième round.

Une sonnerie de téléphone la tira de son sommeil. Elle se retourna dans le lit, la main tendue... sur les

draps froids.

Le bruit de l'eau dans la douche l'obligea à se lever. Elle saisit le portable de Maxwell sur son chevet et ouvrit la porte de

la salle de bains.

Un nuage de vapeur l'enveloppa aussitôt. Il prenait des douches presque brûlantes. Elle grimaça et frappa à la paroi de

verre.

– Votre portable n'arrête pas de sonner, ce doit être important ; dit-elle assez fort pour couvrir le bruit de l'eau.

Maxwell fit coulisser la porte vitrée, tendit une main vers la serviette moelleuse pendue à la patère et s'en enveloppa les

reins.

– Merci, trésor ; fit-il en saisissant l'appareil.

Il consulta la liste d'appels et fit la moue. Puis il fit défiler le répertoire, sélectionna un numéro et enfonça la touche d'appel.

– Parker, que se passe-t-il ? demanda-t-il dès qu'il eut son correspondant en ligne.

– As-tu vu les journaux, ce matin ? fit l'avocat.

– Pas encore, un problème ?

– Un gros problème ; acquiesça son interlocuteur. Les journalistes se déchaînent contre ton père et toi... au sujet d'Alan, de

Cassandra... et de Miss Beauchamp ; ajouta-t-il.

– C'est si grave que ça ?

– Lis les journaux et rappelle-moi.

Maxwell raccrocha, perplexe. Il resserra la serviette autour de lui, passa dans la chambre déserte. Il prit le couloir jusqu'au

séjour, semant des gouttes d'eau sur son passage.

Quand il entra dans la pièce, il porta son regard sur Sandra plantée au beau milieu du salon, un quotidien ouvert entre les

mains. Elle semblait tétanisée.

– Sandra ? s’inquiéta-t-il en s’approchant d’elle.

Sans un mot, elle lui tendit le journal. Une photo du couple occupait une grande partie de la Une. Mais ce fut le commentaire

qui lui arracha un juron.

Le journaliste sous-entendait qu’elle avait été complice de son enlèvement. Qu’elle et Alan étaient amants et qu’ils avaient

tout planifié pour soutirer une partie de la fortune des Maxwell.

Cassandra était présentée comme l’innocente bafouée. Pire encore, Sandra aurait pu être l’instigatrice de ce kidnapping,

s’être approchée de Maxwell pour mieux le tromper...

Plusieurs journaux reprenaient le sujet et la plupart relayaient les mêmes allégations.

Elle secoua la tête, des larmes aux yeux.

– Eh, nous allons nous occuper de ces foutus journalistes ; dit Maxwell en la prenant dans ses bras.

Il la berça doucement, l’embrassant sous l’oreille.

– Nous allons démentir tout cela et clouer le bec à ces charognards ; affirma-t-il d’une voix dure.

Sandra hocha la tête, le cœur au bord des lèvres.

– Je vais appeler notre avocat. Il faut impérativement donner cette conférence de presse aujourd’hui même.

Il relâcha son étreinte et se dirigea vers son bureau. Il en sortit une demi-heure plus tard, le visage impassible.

Sandra s’était douchée et enfilait une robe portefeuille lorsqu’il entra dans le dressing.

Il marcha vers elle, lui prit le menton entre deux doigts et l’embrassa tendrement.

– La conférence est prévue à onze heures trente. Mon service de presse s’occupe de convoquer les journalistes. Plusieurs

chaînes de télévision seront présentes aussi. Nous allons frapper un grand coup, trésor et régler la situation une fois pour

toutes. Parker étudie la possibilité d’entamer des poursuites pour diffamation.

– Croyez-vous que cela soit nécessaire ? s’étonna Sandra.

– Nous en discuterons ce soir, chez mon père.

La jeune femme hochait la tête. Les avocats de la famille Maxwell savaient quoi faire en pareille circonstance.

Elle ne pouvait que s'en remettre à eux. L'idée d'apparaître à la télévision ne l'enchantait guère cependant.

Cette affaire risquait d'avoir des conséquences néfastes sur sa carrière d'écrivain. On pourrait l'accuser d'avoir voulu se

faire de la publicité gratuite. Elle allait devoir avertir son éditeur.

– Il faut que j'appelle Henry ; dit-elle en scrutant le visage de Maxwell. Je n'aimerais pas qu'il y ait des retombées sur sa

maison d'édition.

– Oui, c'est une bonne idée. Je vais m'habiller.

Pendant que Maxwell gagnait sa chambre, elle composa le numéro d'Henry de Verneuil. Il répondit dès la troisième

sonnerie.

Sandra le mit au courant des derniers événements, lui fit part de son inquiétude et lui demanda de regarder la conférence de

presse.

L'éditeur l'assura de son amitié indéfectible et la rassura un peu.

– Merci, Henry. Vous êtes un ami véritable.

Elle coupa la communication, soulagée de la réaction de l'éditeur. Restait cependant à affronter la meute de journalistes.

– Nous devons y aller ; fit Maxwell en revenant dans le séjour. Preston et Parker nous attendent.

Sandra soupira, un nœud au creux du ventre. Elle prit la main que Maxwell lui tendait et se força à sourire. Il pressa les

doigts de la jeune femme entre les siens, les entrecroisant fermement.

Ils descendirent directement au garage. Edgar leur ouvrit la portière, toujours aussi impeccable dans un costume gris et

chemise blanche. Cela semblait être une sorte d'uniforme.

La limousine s'engagea dans la circulation.

– Ça va aller ? demanda Maxwell en portant la main de la jeune femme à ses lèvres.

– Je n’en suis pas sûre ; répondit-elle en fronçant les sourcils.

– Je ne lâcherai pas votre main ; la rassura-t-il. Nous ferons en sorte que vous n’ayez pas à répondre aux questions. Le texte

est prêt, validé par nos avocats. Si toutefois un charognard insistait, Parker a préparé quelques réponses toutes faites pour

vous.

– D’accord ; murmura-t-elle.

Devant l’immeuble de Maxwell Industries, ils aperçurent plusieurs camions de télévision. La limousine s’engouffra dans le

parking souterrain. Le couple pénétra immédiatement dans l’ascenseur privé de Maxwell et trois minutes plus tard, ils

retrouvèrent Maxwell père, ses deux autres fils ainsi que leur avocat.

Andrew Maxwell se déplaçait en fauteuil roulant. Il tendit une main à Sandra et lui adressa un sourire affectueux.

– Et bien, très chère, c’est un plaisir de vous revoir ; fit-il.

– Sandra ; dit Maxwell père en lui serrant la main. Je suis désolé de devoir vous imposer cette corvée. Je suis certain que

vous n’êtes pas habituée à ce genre d’exercice ; même si votre métier vous amène à fréquenter des journalistes, ils ne vous

sont pas hostiles, d’habitude.

Pendant le quart d’heure qui suivit, ils étudièrent le discours établi par Preston puis tous ensemble, ils descendirent affronter

les vautours.

Chapitre 28

Le hall d’entrée avait été meublé de chaises pliantes. Un brouhaha résonnait dans le grand hall au sol de marbre beige.

Des vigiles surveillaient les abords de l’immeuble, empêchant toute personne étrangère à la presse de pénétrer dans le

bâtiment.

Une petite estrade avait été érigée contre le mur gauche. Christian Maxwell père y prit place, s'empara du micro et demanda

le silence.

Il déplia une feuille sur le pupitre et commença à parler. Ses fils avaient pris place de chaque côté de l'estrade, Sandra

tenant fermement la main de son amant. Maître Ellroy se plaça sur le côté, les yeux fixés sur la foule de journalistes.

Du coin de l'œil, la jeune femme repéra Preston, l'attaché de presse. Il lui sourit et reporta son attention sur son patron.

Maxwell père termina sa déclaration et tout en repliant le papier s'adressa aux journalistes d'une voix calme et claire.

– Vous avez tous les éléments en main pour appréhender cette sombre affaire ; dit-il. Nous ne tolérerons pas que notre nom

ou celui de Miss Beauchamp soit sali par des insinuations grossières.

– Miss Beauchamp ! fit une voix de stentor au milieu des journalistes. Confirmez-vous que vous n'aviez jamais rencontré

Alan Dickson avant votre enlèvement.

Sandra se crispa et resserra ses doigts sur la main de Maxwell. Elle s'éclaircit la gorge avant de répondre :

– Je le confirme.

– Est-il judicieux de penser que la publicité faite autour de vous, va donner un coup de pouce à votre carrière? demanda une

femme en tailleur rose.

– Ma carrière n'a absolument pas besoin d'être boostée ; rétorqua Sandra en toisant la femme. J'ai la fierté de croire que

mon succès est dû à mon seul talent.

Elle dut faire face à plusieurs autres questions tout aussi désagréables auxquelles elle répondit avec un calme qu'elle était

loin de ressentir. Maxwell l'embrassa sur la tempe et aussitôt les flashes crépitèrent.

– Mesdames et Messieurs ; intervint Ellroy. Nous vous remercions d'avoir répondu présent à notre invitation. Mes clients ne

répondront plus à aucune question.

Des voix s'élevèrent parmi les journalistes mais les vigiles s'interposèrent entre eux et la famille Maxwell. Le groupe se

dirigea vers les ascenseurs et ils se retrouvèrent dans le bureau de Christian Maxwell.

– Ça va, trésor ? murmura-t-il à l'oreille de Sandra.

– Mieux maintenant que c'est terminé ; répondit-elle en souriant.

– J'ai prévu un brunch en salle de conférence ; dit Maxwell. Parker vous vous joignez à nous ?

– Merci, Christian, mais j'ai un rendez-vous à quatorze heures.

L'avocat serra les mains et s'éclipsa. Ils gagnèrent la salle de conférence. Des cloches en argent recouvraient les plateaux

posés sur la longue table en bois sombre. Ils prirent place à la table.

Finalement, ça ne s'était pas trop mal passé ; se dit la jeune femme en s'asseyant.

– Je dois avouer que vous m'avez impressionné par votre calme ; fit Maxwell père à Sandra.

– Pourtant j'étais tout sauf calme ! rétorqua la jeune femme. Je tremblais intérieurement, vous pouvez me croire. Mais je

suppose que je ne suis pas au bout de mes épreuves...il me faudra aussi affronter les avocats de votre belle-fille...

– Ne l'appellez plus ainsi, Sandra s'il vous plaît ! dit Maxwell. J'espère que mon imbécile de fils a enfin compris !

– Qu'en pensez-vous, père ? demanda Andrew d'un ton moqueur.

– Andrew ! s'exclama son frère aîné. Tu n'a toujours rien appris ?

Andrew poussa un énorme soupir et haussa les épaules.

– Et vous chère future belle-sœur, dit-il à l'adresse de Sandra ; qu'en pensez-vous ?

– Je ne connais pas toutes vos frasques ! rétorqua la jeune femme en riant. Je ne peux donc pas juger.

Le plus jeune des fils Maxwell éclata de rire. Décidément cette Française lui plaisait beaucoup.

– Quand à me gratifier du titre de « belle-sœur », je pense que c'est prématuré et que je serais très présomptueuse d'y

prétendre.

Maxwell père reposa son couteau et fixa la jeune femme puis il se tourna vers son fils aîné qui affichait comme à son

habitude un air impassible.

La fin du repas se déroula dans une ambiance détendue. Ils discutèrent de ses romans, de ses projets immédiats et lorsque le

père se prépara à partir, il se pencha à l'oreille de Sandra.

– J'ignore quels sont les projets de mon fils à votre rencontre mais je l'approuverai sans réserve s'il décide d'officialiser

votre relation ; dit-il à voix basse.

La jeune femme en resta bouche bée.

– Merci, monsieur Maxwell ; rétorqua-t-elle en retrouvant sa voix.

Maxwell père serra la main de son fils aîné et quitta la pièce en compagnie d'Andrew et Robert.

– Que vous a dit mon père avant de partir ? voulut savoir Maxwell lorsqu'ils furent seuls.

– Hum... je pense que je vais garder ça pour moi ; répondit-elle en souriant.

Maxwell plissa les paupières et fixa la jeune femme droit dans les yeux. Elle soutint son regard, soucieuse de ses réactions.

– Trésor ; murmura-t-il. Je veux savoir ce que mon père a dit.

– Il faudra le lui demander ; dit-elle.

Elle posa son index sur la bouche de Maxwell et secoua la tête. Elle le vit soupirer et il embrassa le doigt de la jeune femme.

– Bien, je vais devoir vous torturer alors ! fit-il en souriant.

– Quel genre de torture ? s'enquit-elle, les sourcils levés.

– Hum, je vais y réfléchir. Allons-y.

Ils quittèrent la salle de conférence à leur tour. Maxwell la conduisit jusqu'à l'ascenseur privé et passa une carte magnétique

dans un boîtier.

– Edgar va vous ramener à l'appartement ; dit-il. J'ai du travail. On dîne chez mon père, ce soir. N'oubliez pas.

Sandra haussa les sourcils. Il allait travailler un samedi après-midi ? Certes son séjour à Paris l'avait

tenu éloigné de ses

affaires plus que de raison. Même s'il avait assisté à plusieurs réunions, il n'en avait pas moins fait passer sa gigantesque

entreprise au second plan.

Elle sourit lorsque les portes coulissèrent sur elle.

– A ce soir ; forma-t-elle avec ses lèvres.

La cabine descendit jusqu'au sous-sol. Le chauffeur vint lui ouvrir la portière et reprit sa place derrière le volant.

– Vous m'avez impressionné pendant la conférence de presse ; déclara-t-il les yeux sur le rétroviseur. Quel sang– froid face à

ces charognards !

– Merci, Edgar ; heureusement que j'ai eu assez souvent affaire aux journalistes. Même si les interviews auxquelles je

participe d'ordinaire ne visent pas à me déstabiliser ou à me dénigrer ; répondit-elle.

Il engagea la limousine dans la circulation, se glissant habilement dans le flot continu de véhicules qui déboulait de toute

part.

Sandra s'appuya au confortable dossier en cuir et son regard se perdit sur la foule qui encombrait les trottoirs. Manhattan

ressemblait à une immense fourmilière.

Elle étouffa un bâillement et soupira de bien- être quand la voiture stoppa dans le parking souterrain. Un peu de repos ne lui

ferait pas de mal en attendant le dîner chez Christian Maxwell père.

Sitôt dans l'appartement, elle ôta ses escarpins dans le vestibule, les tenant par les talons pour gagner la chambre.

Elle enleva son trench en cuir, le déposa sur le bras d'un fauteuil et se dévêtit presque entièrement avant de s'allonger sous

la couette.

Elle s'éveilla en sursaut. La chambre était plongée dans une semi-obscurité. Le bruit de l'eau dans la cabine de douche

l'obligea à bondir hors du lit. Elle jeta un coup d'œil nerveux au réveil et fut soulagée de constater qu'il était à peine dix-huit

heures.

Elle passa dans la salle de bains à l'instant où Maxwell sortait de la cabine, nu et ruisselant.

Elle déglutit à la vue du corps musclé et sentit un frisson lui parcourir l'échine.

– Le spectacle vous plaît ? demanda Maxwell, un sourire en coin sur les lèvres.

Sandra s'approcha de lui, tendit la main vers une serviette en éponge et entreprit de le sécher.

– Beaucoup ; murmura-t-elle. C'est comme admirer une œuvre d'art.

Maxwell haussa un sourcil.

– Vilaine flatteuse ! fit-il d'une voix sourde.

La jeune femme le contourna pour passer délicatement la serviette sur les épaules carrées de Maxwell. Elle fit glisser

l'éponge le long de ses jambes, s'agenouillant derrière lui.

Puis elle revint face à lui, s'ingéniant à éponger les gouttelettes qui luisaient sur sa peau. Elle saisit délicatement le

sexe dressé d'une main pour le caresser avec la serviette.

Elle le sentit s'allonger et grossir sous ses doigts et leva un regard stoïque vers Maxwell. Il plissa les yeux et déglutit, mais

ne fit pas un mouvement.

– Que comptes-tu faire, maintenant ? demanda-t-il.

– J'avais dans l'idée de vous faire un petit plaisir ; déclara-t-elle d'une voix rauque.

– Je ne suis pas contre ; rétorqua-t-il.

Sandra laissa tomber la serviette au sol et posa ses mains sur les pectoraux de Maxwell. Elle promena le bout de ses doigts

sur les tétons, les titillant, les griffant doucement.

Ils se durcirent sous les caresses et Maxwell poussa un soupir. Elle embrassa chaque centimètre carré de peau, le mordillant

délicatement jusqu'au bas-ventre.

Elle sentait maintenant son érection dressée entre leurs corps. Elle s'agenouilla devant Maxwell, dont la respiration hachée

emplissait la salle de bains.

Bien campé sur ses jambes légèrement écartées, il suivait d'un regard torride chaque mouvement de Sandra. Elle le sentit

frémir lorsqu'elle empoigna son sexe d'une main tandis qu'elle caressait ses testicules de l'autre.

Elle se contenta de faire aller et venir sa main sur le pénis dur comme l'acier, le poussant dans ses retranchements sans

jamais le toucher de sa bouche.

– Tu as décidé de me rendre fou ? murmura-t-il d'une voix basse et rauque.

Elle sourit et leva des yeux innocents vers lui.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ; répondit-elle.

Il serra les poings, excité par son petit jeu. Mais ses mains le démangeaient de la saisir par les cheveux et de l'obliger à le

prendre dans sa délicieuse bouche.

– Je ne vais pas tenir longtemps ; souffla-t-il.

– Vraiment ? que puis-je faire pour régler ce problème ?

– Tu le sais ! geignit-il alors qu'elle accentuait sa caresse.

Sandra se passa la langue sur ses lèvres et posa sa bouche sur le gland. Maxwell renversa la tête en arrière.

– Oh oui, geignit-il. Prends-moi dans ta bouche, s'il te plaît...

Elle obtempéra avec une lenteur cruelle, se cantonnant à sucer le gland du bout des lèvres.

N'y tenant plus, Maxwell empoigna ses cheveux et baissa les yeux vers elle.

– Tu me tortures, trésor... ça se paiera ! chuchota-t-il. Suce-moi, maintenant.

Elle sourit et engloutit enfin le membre dur comme la pierre. Il cogna au fond de sa gorge, lui faisant monter les larmes aux

yeux. Elle se retira légèrement, cherchant sa respiration. Maxwell lui imposa un rythme soutenu, faisant aller et venir son sexe

de plus en plus vite dans la bouche de la jeune femme.

Elle pressa doucement ses testicules déclenchant son orgasme et il se déversa entre ses lèvres en rugissant de plaisir...

Sandra monta dans un énorme SUV noir. Maxwell avait décidé de conduire pour se rendre chez son père. Elle s'installa

confortablement sur le siège en cuir crème.

Elle caressa le capitonnage et songea que les Allemands construisaient de bien belles voitures.

Celle-ci respirait le luxe. Elle jeta un coup d'œil au tableau de bord, semblable à celui d'un avion. Des cadrans lumineux et

un écran tactile éclairaient l'intérieur de la voiture.

– Jolie voiture ; dit-elle lorsqu'il s'assit derrière le volant.

– Oui, une de mes nombreuses possessions ; rétorqua-t-il en mettant le moteur en marche.

– Combien en avez-vous ? demanda Sandra.

– Huit.

Elle fronça les sourcils. A quoi pouvait bien servir de détenir autant d'automobiles ? La plupart du temps, il utilisait la

limousine avec chauffeur.

– J'ai trois voitures de collection, c'est un investissement financier ; dit-il en lisant dans ses pensées. J'utilise les autres en

fonction des circonstances.

Elle n'en avait aperçu que trois dans le sous-sol de son immeuble. Elle supposa qu'il louait un entrepôt pour mettre les

autres à l'abri de vols éventuels.

Maxwell s'engagea dans la circulation et reprit :

– Elles sont gardées nuit et jour dans un hangar privé.

– Je m'en doute. Elles doivent valoir une fortune, je suppose.

– Oui, plusieurs millions de dollars, à vrai dire ; acquiesça-t-il. Il y en a qui collectionnent les tableaux et les œuvres d'art,

moi j'aime les belles voitures...

– Quoique huit ne puisse être considéré comme une véritable collection ; dit Sandra en faisant la

moue.

– Exact, disons que c’est un début ; approuva-t-il en s’engageant sur l’autoroute.

Il accéléra brusquement et elle se retrouva collée au siège. Pour un si gros véhicule, il avait du répondant.

Elle vit Maxwell sourire dans la lueur du tableau de bord.

– J’ai essayé un coupé sport qui me plaît beaucoup, je pense l’ajouter à ma petite collection ; fit-il d’un ton dégagé.

– Quel genre de coupé ?

– Du genre qui décoiffe ; dit-il le sourire aux lèvres. Cinq cent vingt cinq chevaux... moteur V10...

– Pour rouler dans Manhattan ? demanda Sandra d’un ton moqueur.

Maxwell haussa les épaules.

– Bien sûr que non ; répliqua-t-il. Sur les routes désertes ...il ne manque pas d’endroits appropriés aux Etats-Unis...

Maxwell leva le pied en accédant à la sortie de l’autoroute et s’engagea sur une route menant directement à Southampton.

La famille Maxwell y possédait une propriété. Sandra jeta un coup d’œil aux toits des somptueuses villas aperçues à travers

les arbres.

La réputation de cette partie de l’état de New York n’était plus à faire. Elle s’attendait à voir une villa magnifique.

Elle resta bouche bée en découvrant la demeure.

Chapitre 29

Maxwell stoppa le SUV devant un grand portail en fer. Sur le fronton, des armoiries étaient ciselées dans le métal.

Il tapa un code sur un boîtier et les lourds battants s’écartèrent lentement, dévoilant une allée bordée d’arbres majestueux.

La voiture s’engagea sur le dallage en grés, parcourut plusieurs centaines de mètres avant de s’immobiliser devant un

bâtiment faisant office de garage.

Maxwell descendit du SUV, le contourna et tendit la main à la jeune femme.

Sandra sortit de la voiture et resta figée sur place. L'appellation « villa » lui parut inapproprié. Le terme « manoir » semblait

mieux convenir à la propriété Maxwell.

Le bâtiment composé d'un corps long d'une vingtaine de mètres était flanqué de tourelles en pierres grises. Un double

escalier en pierre menait au perron orné de jardinières fleuries.

Un majordome ouvrit la porte et s'inclina devant le couple.

– Monsieur Maxwell, Miss Beauchamp, c'est un plaisir de vous accueillir.

– Merci, Harold ; dit Maxwell en prenant la main de la jeune femme.

Ils pénétrèrent dans un hall gigantesque au sol en marbre beige rosé. Un énorme lustre en cristal diffusait une douce lumière

sur les murs décorés de tableaux de maîtres.

Au centre du vestibule, trônait une table ronde sur laquelle un bouquet de fleurs blanches diffusait un parfum capiteux.

Maxwell l'entraîna vers une lourde porte à doubles battants, finement sculptés. Il posa la main sur les poignées en laiton et

ouvrit les portes sur une pièce aux proportions gigantesques. Des tapis d'Orient recouvraient le parquet en bois ciré. Des

canapés recouverts de soie damassée, des fauteuils confortables et des tables en bois précieux meublaient ce salon autour

d'une cheminée en pierres.

Maxwell père se tourna vers les arrivants et tendit une main à son fils.

– Bonsoir, père ; fit ce dernier en serrant la main tendue.

– Bonsoir, mon fils. Sandra ; je suis ravi de vous recevoir chez moi ; dit-il en prenant la jeune femme par le bras. Venez, je

vais vous présenter.

Sandra serra la main de plusieurs industriels, chirurgiens et avocats. Tous accompagnés de leurs épouses couvertes de

parures de bijoux qui devaient valoir une fortune.

Elle accepta une coupe de champagne servie par un valet en livrée et trinqua avec Maxwell. Il la prit par la taille, l'attirant à

lui pour déposer un baiser sur sa tempe.

Du coin de l'œil, elle vit Maxwell père sourire. Apparemment, elle avait gagné son estime. Andrew et Robert arrivèrent les

derniers. Le plus jeune des fils Maxwell avait abandonné son fauteuil roulant pour une paire de béquilles.

Il embrassa la jeune femme sur la joue et donna l'accolade à son frère.

– Ravi de vous revoir ma chère ; dit-il en battant des cils.

– Andrew ; fit son frère d'une voix sèche.

– Toujours aussi protecteur, mon grand frère ; ironisa Andrew.

Robert serra la main de son frère et déposa un baiser léger sur celle de la jeune femme. Elle sourit intérieurement. Il lui

semblait avoir conquis les hommes de la famille Maxwell sans aucun effort.

A table, elle prit place entre le patriarche et son fils aîné. Des serveuses en robe noire et tablier blanc déposèrent les entrées

devant les convives.

Le repas fut bien évidemment succulent, homard grillé en entrée accompagné d'une salade de salicorne et d'oignons doux,

sauté de biche et sabayon aux framboises.

Le tout accompagné de vins fins. Les invités passèrent au salon pour savourer un café importé directement de Jamaïque, un

café au nom poétique de « *Blue Mountain* ». A entendre leur hôte, c'était le meilleur café au monde.

Les alcools délièrent les langues et bientôt les rires envahirent la pièce. Les dames coincées du début de soirée laissèrent la

place à des convives enjouées.

A minuit, Christian Maxwell prit la main de Sandra.

– Rentrons ; dit-il sans ambages.

Son ton fit sourire la jeune femme. Autoritaire comme toujours. Ils saluèrent les autres invités et leur hôte les raccompagna

jusqu'au perron.

– Je vous remercie pour cette merveilleuse soirée, monsieur Maxwell ; dit Sandra en tendant la main.

Christian Maxwell II l'attira dans ses bras et déposa un baiser léger sur sa joue à la grande surprise de son fils.

– Bonsoir, Sandra ; c'était un plaisir de vous recevoir. J'espère avoir la joie de vous revoir très bientôt.

– Et bien si le dîner de samedi prochain est toujours d'actualité...

– Bien sûr, il s'agit d'ailleurs de mon dîner de charité annuel ; corrigea Maxwell. Il y aura tout le bottin new–yorkais. Je

vous présenterai à des gens très importants, je pense que vous avez votre place parmi nous ; ajouta-t-il en jetant un coup d'œil

à son fils.

Ce dernier gratifia son père de son fameux sourire en coin, posa une main sur les reins de la jeune femme et serra la main que

lui tendait le patriarche Maxwell.

– Bonne nuit, père ; fit-il en souriant.

– Bonne nuit à tous les deux.

Le couple quitta le manoir et monta dans le SUV.

– On dirait que mon père vous a adopté, trésor ; dit Maxwell en mettant le moteur en marche.

– J'en suis ravie ; rétorqua Sandra. Je craignais de lui déplaire.

– Pourquoi cela ? s'étonna-t-il.

– Parce que je ne suis pas de votre monde, tout simplement.

– L'argent ne rend pas les gens intelligents ou bons ; rétorqua Maxwell. Regardez Cassandra, elle est de « notre monde »

comme vous dites, cela ne l'a pas empêchée de vous faire enlever et de se rendre coupable d'extorsion de fonds.

Sandra fit la moue. La future ex–madame Andrew Maxwell n'était pas son sujet de conversation

favori.

– Certes ; convint-elle.

Elle soupira d'aise, appuyée contre le dossier en cuir du SUV. Maxwell posa une main sur son genou, remonta sous le satin

de la robe.

– Ecarte les jambes, trésor.

Sandra lui jeta un coup d'œil en coin et obtempéra en souriant. Ses doigts s'insinuèrent entre ses cuisses, déclenchant des

frissons et provoquant une chair de poule qui recouvrit tout son corps.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas gémir et ferma les yeux. La main de Maxwell s'insinua plus haut ; son index effleura le

clitoris par-dessus la dentelle de la culotte.

– Tu es brûlante, trésor ; murmura-t-il d'une voix sourde.

– Vous devriez faire attention à la route, monsieur ; dit-elle. Il serait dommage de terminer cette soirée à l'hôpital.

Maxwell retira ses doigts en poussant un soupir lourd de résignation.

– Tu as raison, trésor...j'ai des projets beaucoup plus enthousiasmant pour ce soir ; fit-il d'une voix suave.

– Je n'en doute pas.

Maxwell sourit et se consacra à la conduite. Malgré l'heure tardive, la circulation était intense.

Ils gagnèrent l'autoroute et il accéléra à fond scotchant Sandra à son siège.

Il gara le SUV entre la limousine et un coupé sport italien. Ces goûts en matière automobile étaient pour le moins éclectiques.

Maxwell descendit de voiture et vint ouvrir la portière de la jeune femme. Il la plaqua contre la carrosserie, l'embrassa

avidement.

– J'en avais envie depuis le début de la soirée ; souffla-t-il. J'ai encore plus envie de te baiser ; ajouta-t-il.

– Dans ce cas, nous devrions monter à votre appartement sans tarder ; rétorqua Sandra.

Maxwell fit la moue et la prit par la main. Il l'entraîna vers son ascenseur privé. Dès que les portes coulissèrent, il la poussa

contre la paroi et lui bloqua les mains au dessus de la tête, les maintenant d'une seule main.

Sa main droite s'immisça sous le jupon de la robe, le souleva jusqu'à la taille.

– Hum, des porte-jarretelles ? murmura-t-il. Tu sais comment me rendre fou, trésor ; ajouta-t-il d'une voix rauque. Nous

avons un contentieux à régler...

Sandra haussa les sourcils. De quoi voulait-il parler ? Puis elle se souvint de la petite séance de fin d'après-midi.

– Oui, trésor ; fit-il en lisant dans ses pensées. Je vois que tu me comprends... que vais-je pouvoir te faire ?

Elle sourit. Il avait dû y penser toute la soirée. Cherchant le meilleur moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce. Elle ne

douta pas un instant qu'il n'ait concocté une petite vengeance.

Les portes métalliques coulissèrent dans le vestibule du penthouse. Maxwell s'engagea dans le couloir la tenant par la main.

Elle tituba sur ses talons aiguilles et ne dut qu'aux excellents réflexes de Maxwell de ne pas chuter.

– Pourrions-nous aller moins vite ? demanda-t-elle en souriant.

– Non, je suis extrêmement pressé de te mettre nue ; répliqua-t-il goguenard.

Sandra étouffa un soupir de plaisir. La nuit promettait d'être intéressante.

Il ouvrit la porte de sa chambre, la repoussa du pied. Chose tout à fait inhabituelle chez lui.

Il la scruta avec attention, la détaillant de la tête aux pieds.

– Tourne-toi ; ordonna-t-il doucement.

Elle obtempéra, un sourire aux lèvres. Maxwell fit glisser l'étole de satin de ses épaules et la lança sur le fauteuil. Du bout

des doigts, il lui caressa la nuque, provoquant des frissons le long de sa colonne vertébrale.

Sa bouche se posa sur la peau satinée, juste au dessous de l'oreille. Elle se mordit la lèvre pour ne pas gémir.

Il déposa un chapelet de baisers du cou jusqu'à l'attache de l'épaule tandis que ses mains descendaient

le long du buste.

Puis il s'attacha à descendre la fermeture Eclair de la robe avec une lenteur délibérée, effleurant son dos au passage du bout

des ongles.

– Ah...

– Chut, pas un son ! ordonna-t-il.

Sandra ferma les yeux, s'abandonnant aux caresses. Ses pointes de seins se dressèrent sous la dentelle du soutien-gorge.

Elle soupira de bien-être. Sentir ses mains sur elle, son parfum emplissant ses narines, ça la mettait dans un état de quasi

transe.

Elle souleva un pied puis l'autre, lorsqu'il ôta la robe en satin prune. Elle glissa au sol dans un mouvement chatoyant.

– Bien, bien, bien ; susurra-t-il. Retourne-toi.

Sandra fit un demi-tour gracieux et lui fit face, en sous-vêtements, bas et porte-jarretelles.

Maxwell haussa un sourcil. La jeune femme raffolait de lingerie affriolante. De marque française pour la plupart de ses

tenues. Il détailla la dentelle du balconnet, la finesse de la culotte...qui ne cachait rien de son anatomie.

Il sentit son érection grandir. Comment pourrait-il se passer d'un tel spectacle ? Comment pourrait-il se passer d'elle ? Il se

posait la question chaque jour. Et chaque jour, la réponse lui échappait.

Il tendit une main vers elle, caressa du bout des doigts la naissance de sa poitrine. Sandra frémit et le regarda droit dans les

yeux. Maxwell la gratifia de son sourire en coin. L'œil lubrique.

Il se passa la langue sur les lèvres et déglutit. Il avait eu l'intention de la faire languir, de l'exciter, de la mener au bord de la

jouissance et ensuite de l'abandonner quelques instants au bord de l'orgasme.

Mais la voir en petite tenue devant lui, si sexy en dentelle et à sa disposition... il n'était pas certain de parvenir à se retenir.

Il avait une furieuse envie de la prendre séance tenante, sans préliminaires. Il inspira brusquement, plissa les yeux et la toisa.

– Je veux que tu enlèves tout ça ; ordonna-t-il en désignant ses sous-vêtements du doigt. Et que tu te couches les bras et les

jambes écartés...

Sandra se débarrassa du soutien-gorge et de la culotte lentement ; puis elle détacha les bas un à un. Elle les roula sur ses

jambes, ôta ses escarpins hors de prix et s'allongea sur le lit XXL, dans la position souhaitée.

Maxwell se racla la gorge et s'éloigna vers son dressing. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il ne portait plus qu'un

pantalon de pyjama en soie.

La jeune femme admira sa musculature danser à chaque mouvement. Puis elle remarqua la longue boîte en cuir qu'il tenait à

la main.

Des jouets... Elle frémit d'excitation ; son corps fut parcouru par un frisson intense.

– Ferme les yeux, trésor ; ordonna-t-il. Je vais te mettre un masque de sommeil...

Il saisit le masque dans la boîte, le fit glisser sur le visage de la jeune femme, la plongeant dans l'obscurité absolue.

– Et je ne veux pas entendre un son ; fit-il en attrapant son poignet droit pour le menotter au bracelet en cuir. Il l'attacha au

montant du lit, contourna la couche et fit de même avec le poignet gauche. Ensuite, il prit son temps pour relier son pied droit

au pied du lit.

Puis il fit de même avec l'autre jambe, l'écartelant au maximum.

– Voilà ; dit-il un sourire dans la voix. C'est parfait ! Tu es entièrement à moi, tu ne peux plus m'échapper... je peux faire ce

que je veux de toi.

Sandra soupira et tenta de remuer.

Elle n'avait quasiment aucune latitude. Ses bras et ses jambes étaient presque totalement immobilisés.

Il caressa la plante du pied droit, provoquant des frémissements dans tout le corps de la jeune femme.

Elle se mordit les lèvres pour retenir un cri. La main de Maxwell remonta le long de sa jambe, s'attarda sur la peau fine

derrière le genou. Elle sursauta lorsqu'il posa ses lèvres à cet endroit sensible.

Il la lécha tendrement jusqu'en haut de la cuisse, sans jamais atteindre son sexe offert. Puis il l'abandonna et s'éloigna du lit.

Il ouvrit le coffret en cuir.

Elle prêta l'oreille, cherchant à deviner quel jouet il allait choisir. Elle ne fut pas surprise en sentant les lanières d'un

martinet s'abattre sur sa peau. Elle laissa échapper un gémissement qui lui valut un coup plus fort sur le ventre.

Les lanières la frappèrent doucement, une dizaine de fois. Rendant sa peau déjà sensible encore plus réceptive.

Elle se tortilla sous les morsures et cambra les reins lorsque le martinet atteignit son sexe à plusieurs reprises.

Maxwell introduisit l'index entre les lèvres de son sexe, caressant le clitoris gonflé. Elle poussa contre le doigt inquisiteur.

– Non, non, non, trésor... je ne veux pas que tu jouisses déjà... pas question...

– Pitié... monsieur...

– As-tu eu pitié de moi, cet après-midi ? demanda-t-il d'une voix suave.

– Oui ; souffla-t-elle.

– Vraiment ? fit-il. Je crois au contraire que tu as joué avec moi jusqu'à ce que je n'en puisse plus... c'est ce que j'ai

l'intention de faire avec toi...te rendre folle, trésor...

Sandra geignit en tirant sur les menottes en cuir.

– Chut !

La bouche de Maxwell se posa dans son cou, lapa la peau sous l'oreille. Là où elle était la plus sensible. Puis elle descendit

jusqu'au sein droit, le titilla, l'aspira jusqu'à ce que le téton durcisse et pointe vers le plafond.

Il déposa une série de baisers sur son ventre, sa main frôla le sexe de Sandra et elle remua sur le lit.

Ses hanches allèrent à la rencontre de la main et elle grogna de frustration en la sentant s'éloigner.

– Non ! gémit-elle d'une voix étranglée.

Une claque sur le ventre la fit taire. Il poursuivit sa lente descente jusqu'aux pieds, lécha les orteils un à un, les mordillant

doucement. Il suçait le gros orteil, le mordit plus fort, déclenchant presque son orgasme.

Il remonta le long de l'autre jambe, embrassa l'intérieur de la cuisse. Ses lèvres frôlèrent à nouveau le clitoris, sa langue

s'introduisit dans le sexe trempé de Sandra et se retira lorsqu'il sentit les frémissements annonciateurs de la jouissance, lui

arrachant un cri de frustration.

Elle l'entendit rire et soudain, il se positionna à l'entrée de son sexe et s'enfonça en elle brutalement la faisant jouir aussitôt.

Chapitre 30

Sandra ouvrit péniblement les yeux ; le soleil dardait ses rayons dans la chambre. Elle se redressa dans le lit et s'adossa aux

oreillers. Un rapide coup d'œil au réveil lui apprit qu'il était plus de dix heures. Elle se frotta le visage, l'esprit encore

embrumé par le manque de sommeil.

Maxwell entra à cet instant en pantalon de jogging et tee-shirt trempé de sueur.

– Bonjour, trésor ; fit-il en souriant. Bien dormi ?

– Bonjour ; répondit-elle en baillant. Je ne serais pas contre quelques heures de plus dans les bras de Morphée.

– Je préférerais que ce soit dans les miens ! rétorqua-t-il.

Il s'assit au bord du lit, ôta son tee-shirt et essuya les gouttes de sueur qui coulaient sur ses tempes.

– Venez prendre une douche avec moi ; proposa-t-il.

Sandra sourit et admira son large torse. Elle le caressa du bout des doigts et le sentit frémir. N'en avait-il pas eu assez la nuit

dernière ?

Son appétit sexuel la laissait toujours pantoise. Certes son hygiène de vie était quasiment parfaite. Pas de tabac, peu d'alcool

et beaucoup de sport. Ce qui pouvait expliquer ses performances sexuelles.

– Tu crois que je ne peux pas assurer ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Elle râla. Comment faisait-il pour toujours deviner ses pensées ? Elle grimaça et envoya les couvertures sur lui.

Il la saisit par les chevilles et la fit glisser sur le lit. Puis il grimpa entre ses jambes et couvrit son corps du sien.

– Alors, trésor, tu veux une petite démonstration ? s'enquit-il en ondulant sur elle.

– Je ne doute pas un instant que vous en soyez capable ! fit-elle. Même après un jogging !

– Non, je n'ai pas couru, ce matin. Je me suis entraîné avec mon coach personnel...

Sandra huma son odeur. Mélange de gel douche, de sueur et ... d'homme. Il pesa de tout son poids sur elle, faisant onduler

ses hanches. Elle ferma les yeux lorsqu'il referma sa bouche sur la pointe d'un sein et la mordilla.

Son geste fut interrompu par la sonnerie de son portable. Maxwell fronça les sourcils et se releva.

Il saisit le téléphone sur le chevet et se dirigea vers la salle de bains tout en répondant.

Sandra se leva à son tour, enfila un peignoir en satin et partit vers le séjour. Qui pouvait bien appeler Maxwell un dimanche ?

Quoi qu'il en soit, elle remercia mentalement l'interlocuteur de Maxwell. Il lui offrait un peu de répit.

Elle passa dans le coin cuisine, fouilla dans l'immense réfrigérateur pour en sortir des œufs, du bacon et du jus d'oranges.

Madame Reese ne travaillant pas le dimanche, elle se mit en devoir de préparer le petit-déjeuner.

Maxwell entra dans le séjour quelques minutes plus tard, le visage impassible. Elle sut aussitôt qu'il y avait un problème.

Elle commençait à bien le connaître.

– Un souci ? demanda-t-elle en mettant les œufs à cuire.

– Je dois m'absenter deux ou trois jours. Je vais prendre mon jet ; répondit-il en servant le jus d'oranges.

Sandra le scruta attentivement. Il ne semblait pas vouloir lui proposer d'aller avec lui. Donc le

problème devait être grave.

Elle hocha la tête et surveilla les œufs, puis elle déposa le bacon grillé dans d'immenses assiettes en grés blanc. Elle servit

les œufs et déposa le tout sur le comptoir en béton ciré et prit place à côté de Maxwell.

– Merci, trésor ; dit-il en découpant une portion d'œuf. Le directeur administratif d'une de mes filiales à Londres, a

découvert un détournement de fonds. Un gros détournement, cela porte sur plusieurs centaines de milliers de dollars.

Sandra reposa sa fourchette. Elle haussa les sourcils. Voilà que Maxwell lui parlait de ses affaires.

Waouh !

– Votre directeur a une idée de la personne responsable ? demanda-t-elle.

– Non, pas encore. Il envisage plusieurs noms, des employés qui ont tous accès aux comptes.

– Qu'allez-vous faire ?

– Vérifier les comptes, chercher si des virements ont été faits sur des comptes particuliers... interroger le personnel ;

expliqua-t-il.

– Cela représente un sacré travail ; dit Sandra. Trois jours, ce sera suffisant ?

– Je ne sais pas, j'emmène avec moi un petit génie de l'informatique, un spécialiste des transferts bancaires ; dit Maxwell en

souriant.

– Celui qui a récupéré la rançon ?

– Celui-là même ; approuva-t-il. Je vous aurais emmenée avec moi si le problème avait été autre ; ajouta-t-il. Je vais faire

mon bagage.

Il descendit du tabouret, déposa un baiser sur la tempe de la jeune femme et se dirigea vers sa chambre.

Sandra mit les assiettes dans le lave-vaisselle, rangea la cuisine et s'approcha des baies vitrées. Maxwell n'était pas homme

à laisser passer ça. Il ferait tout pour trouver le coupable et elle était persuadée qu'il découvrirait le

responsable et le

châtierait en conséquence.

Elle l'entendit revenir dans le séjour en costume gris souris, chemise blanche et cravate rouge. Il posa sa valise trolley et la

rejoignit près de la baie vitrée.

– Je suis désolé, trésor. Je vous abandonne en plein dimanche, vous allez me manquer ; murmura-t-il à son oreille.

– Trouver le coupable de ce vol est bien plus important ; rétorqua-t-elle. Je vais travailler un peu sur mon prochain

manuscrit.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avidement. A cet instant son portable sonna. Il soupira en décrochant, écouta

son interlocuteur puis remit son téléphone dans sa poche.

– Je dois y aller, l'avion est prêt. Je vous appelle ce soir.

Il l'embrassa à nouveau, saisit sa valise et sortit sans se retourner. Sandra le regarda quitter la pièce. Puis elle se tourna vers

Central Park. Elle songea un instant à sortir marcher puis se ravisa.

Elle n'avait pas appelé Carole depuis plusieurs jours. Elle décrocha le téléphone fixe, composa le numéro de son amie,

espérant qu'elle soit libre.

Elle répondit à la troisième sonnerie et tomba des nues en reconnaissant la voix de Sandra.

– Et bien ! s'exclama-t-elle. Barbe bleue ne t'a pas encore occise ?

– Comme tu peux le constater ! ricana Sandra. Tu es dispo pour un verre ce soir et un dîner ?

– Qu'as-tu fait de Maxwell ?

– Il vient de partir en urgence. Une sale affaire à régler ; répondit Sandra.

– Ok, ça me va, tu me raconteras comment est la vie avec un milliardaire macho !

– Carole ! s'exclama Sandra en riant. On se retrouve au *Baron*, dix-neuf heures ?

– Parfait, j'ai adoré y manger, l'autre fois ! approuva l'avocate.

– Tiens je croyais que tu n’aimais pas la cuisine française !

Carole grogna et éclata de rire puis elle coupa la communication. Sandra raccrocha le téléphone.

Maxwell lui manquait déjà. Bon sang, elle était vraiment accro ! autant que lui semblait l’être d’elle.

Elle se fit couler un bain, se glissa sous la mousse parfumée à la rose et se délecta dans son bain.

Elle passa l’après-midi sur son ordinateur, travailla à son nouveau roman. Sa mésaventure avec Alan avait réveillé son

imagination. Elle avait matière à écrire un best-seller !

Elle prit la limousine de Maxwell pour se rendre au restaurant français. Elle pénétra dans l’entrée où officiait une hôtesse

d’accueil avenante.

– Miss Beauchamp, bonsoir ; fit-elle avec un grand sourire. C’est un plaisir de vous recevoir dans notre établissement.

– Merci, Anna. Mon amie est arrivée ?

– Non, pas encore. Jeremy va vous accompagner à votre table. Je vous souhaite une bonne soirée.

Sandra sourit et emboîta le pas du maître d’hôtel. Il était d’une élégance raffinée. Smoking et nœud papillon. Ils traversèrent

la salle à manger meublée avec un goût affiché pour les antiquités françaises.

Des lustres en cristal pendaient du plafond décoré de scènes bucoliques. Une commode Louis XVI supportait un vase

magnifique empli de fleurs blanches : arums, lys odorants, pivoines et roses...

Les baies vitrées étaient occultées par des rideaux en soie damassée.

Sandra prit place sur une banquette en velours rouge. Elle jeta un coup d’œil circulaire à la salle. La plupart des tables

étaient occupée par des couples visiblement fortunés.

Le maître d’hôtel fit son apparition quelques minutes plus tard, accompagnant Carole. Les deux femmes s’embrassèrent

rapidement et commandèrent du champagne.

– Alors, comment vas-tu ? demanda l’avocate dès qu’elle fut assise.

– Très bien ; répondit Sandra. Tout va bien.

Son amie la scruta en silence avant de déclarer :

– Oui, tu m’as l’air d’aller bien ! c’est étonnant.

– Comment ça, étonnant ! s’exclama Sandra. Tu t’attendais à quoi ?

Carole haussa les épaules négligemment. Elle soupira.

– Tu sais ce que je veux dire ; rétorqua-t-elle. Un homme comme Maxwell...

– Et bien justement ! fit Sandra. Il a changé, pas entièrement, bien sûr. Mais, il s’est... amélioré ; ajouta-t-elle.

Carole fronça les sourcils, se demandant si son amie ne lui cachait pas quelque chose.

– Carole, je t’assure... je ne te cache rien. Notre relation est devenue plus... normale ; dit-elle un sourire aux lèvres. Si l’on

fait abstraction de sa domination au lit, nous formons un couple ordinaire.

– Je veux bien te croire ; rétorqua son amie. Mais je doute qu’un dominateur puisse abandonner ce mode de vie du jour au

lendemain.

– Je n’ai pas dit cela, non plus. Côté sexuel, c’est...

L’arrivée d’un serveur interrompit Sandra. Elles passèrent commande et attendirent que l’homme s’éloigne pour reprendre

leur conversation à voix basse.

– Ecoute, je sais que tu ne comprends pas ce genre de relation ; reprit Sandra. Je crois que je suis accro, vraiment. Il veut

que nous vivions comme un vrai couple, que je l’accompagne partout...

– Waouh ! fit Carole en secouant la tête. Il ne t’a pas demandé de l’épouser ?

– Non, je ne pense pas que cela fasse partie de ses projets ; rétorqua Sandra. De toute façon, le mariage ce n’est pas mon

truc ! tu le sais.

– Ça ne te plairait pas d’être Madame Christian Maxwell III ? s’étonna l’avocate.

Sandra haussa les épaules. Qu’est-ce que ça changerait à leur relation, une signature sur un bout de papier ? Une signature

différente...de leur précédent contrat ?

– Bof, franchement, le mariage c'est surfait, non ? fit-elle en souriant.

L'avocate but une gorgée de champagne tout en réfléchissant.

– Oui, mais c'est romantique, non ?

Sandra éclata de rire. Son amie, romantique ? Depuis quand Carole rêvait-elle de mariage ?

– Dis-moi quelque chose ; commença-t-elle en fronçant les sourcils. Toi et ... comment s'appelle-t-il déjà ?

– Il s'appelait Declan ; répondit Carole.

– S'appelait ? Et Daniel ?

– Monsieur a choisi de partir avec une petite blonde qui bosse à Wall Street.

– Merde ! s'exclama Sandra.

– Oh tu sais, il ne baisait pas si bien que ça, finalement ; répliqua Carole.

Elles éclatèrent de rire et trinquèrent.

A la fin du repas, deux hommes en costume-cravate installés à une table voisine leur proposèrent d'aller prendre un verre

dans un club.

– Désolée ; répondit Sandra. Pas pour moi.

– Sandra, pourquoi pas ? fit l'avocate.

Son amie secoua la tête. Elle n'avait pas la moindre envie de sortir avec ces types.

– Je vais rentrer, mais vas-y toi ; dit-elle.

– Merci, messieurs ; fit Carole. Une autre fois, peut-être.

Elles réglèrent l'addition et quittèrent le restaurant sous le regard concupiscent des deux hommes.

– Sandra, ils avaient l'air sympa, ces mecs ! dit l'avocate en montant dans la limousine.

– Carole ! depuis quand acceptes-tu de sortir avec des inconnus ?

– Nous étions toutes les deux, et puis ce n'était qu'un verre ! rétorqua son amie.

– Pour commencer, peut-être. Mais on ne sait pas ce qu'ils avaient en tête. On peut prendre un verre à la maison.

Carole haussa les sourcils.

– A la maison ? et bien dis-donc ! fit-elle d’un ton moqueur. Qui aurait cru ça ?

– Carole ! s’exclama Sandra.

– Ok ! c’est bon ! ricana Carole. Je n’aurais jamais imaginé que tu appellerais l’appart de Maxwell « la maison » !

– Ouais, et bien les choses ont changé ; répliqua Sandra en s’appuyant au dossier en cuir.

Son portable sonna dans son sac. Elle le piocha et grimaça. Maxwell l’avait déjà appelée trois fois.

– Allô ; fit-elle d’une voix qu’elle voulait calme.

– Où êtes-vous ? demanda-t-il sèchement.

– Dans la limousine, je suis allée dîner avec Carole. Nous rentrons à l’appartement. Et vous ?

– A mon hôtel. J’aimerais que vous me préveniez la prochaine fois que vous sortez en mon absence ; fit-il d’une voix froide.

– Bien sûr, désolée.

– Bonsoir.

Maxwell coupa la communication, laissant la jeune femme pantoise.

– Un problème ? demanda Carole l’air perplexe.

– Non, enfin ...pas pour le moment. Ne t’en fais pas, je sais comment régler ça.

Elles montèrent au penthouse. Sandra prépara des *mojitos* et elles s’installèrent dans le séjour.

– Il était furieux ? s’enquit Carole.

– Plutôt oui ; répondit son amie. Je suis de taille à faire face, t’inquiète pas ; ajouta-t-elle en souriant.

– Bon sang, quel maniaque du contrôle ! et tu supportes ça ?

– Il a de bons côtés ... de très bons côtés, même ! fit Sandra.

– Autrement dit, il baise bien !

– Carole ! voyons quel vocabulaire ! fit son amie. Si tu veux tout savoir, il baise mieux que bien !

Elles éclatèrent de rire.

Deux heures plus tard, Sandra demanda au chauffeur de Maxwell de ramener son amie chez elle. Carole avait refusé de

rester dormir au penthouse.

Elles avaient bu plus que de raison et Sandra prit deux cachets d'Advil avant de se mettre au lit.

Chapitre 31

Sandra se leva sans mal au crâne malgré le champagne, le vin blanc du dîner et les *mojit* bus en rentrant. Elle envoya un

texto à son amie pour prendre de ses nouvelles et passa dans la salle de bains. Une bonne douche effacerait définitivement les

traces de leur soirée bien arrosée.

Après quoi, elle entra dans le séjour. Madame Reese était affairée dans la cuisine.

– Bonjour ; miss Beauchamp ; la salua la gouvernante. Désirez-vous un petit-déjeuner ?

– Bonjour, madame Reese ; je vais prendre un café et des toasts avec de la confiture, s'il vous plaît.

La gouvernante haussa les sourcils et lui servit un grand mug de café. Elle fit griller des toasts, sortit plusieurs pots de

confiture du réfrigérateur et les déposa sur le comptoir en béton ciré.

– Avez-vous une envie particulière pour midi ?

– Juste une salade avec du poulet grillé, ce sera possible ?

– Bien sûr. Il vous suffira de me dire à quelle heure vous souhaitez manger.

– Pas avant treize heures, madame Reese.

La gouvernante hocha la tête et posa une assiette garnie de toast grillés devant la jeune femme. Elle avait dû faire la fête la

veille au soir. Elle se demanda un bref instant si son patron était au courant. Mais ce n'était pas ses affaires, et sa discrétion

l'empêcha de poser la question.

Elle rangea la cuisine et s'absenta pour laisser la jeune femme déjeuner. Quelques minutes plus tard, Sandra s'installa sur un

canapé du salon, en jean et tee-shirt, son ordinateur portable sur les genoux.

Elle avait décidé de mettre l'absence de Maxwell à profit pour commencer son nouveau roman.

Elle y travailla pendant plus de deux heures sans relâche. Comme d'habitude, les idées venaient au fur et à mesure qu'elle

tapait. Un mail de Carole lui parvint en fin de matinée :

« J'ai mal aux cheveux ! heureusement que je n'ai pas d'audience aujourd'hui ! as-tu des nouvelles de ton dominateur

préféré ? bises et à plus »

Sandra secoua la tête en souriant. Il était trop tôt pour avoir des nouvelles de Maxwell. Il devait être en colère après elle.

Elle allait devoir s'expliquer et probablement subir une de ses punitions à son retour.

Elle soupira en imaginant ses mains s'abattre sur ses fesses. Un frisson la parcourut et la chair de poule recouvrit son corps.

Hum...ses mains... elle les sentit presque sur sa peau, douces et brutales à la fois...Il savait si bien la caresser, la conduire

aux portes du plaisir...

Elle jeta un coup d'œil par les baies vitrées. Une pluie fine tombait. Elle se demanda quel temps il pouvait bien faire à

Londres. Elle regarda sa montre ; d'après ses souvenirs il devait y avoir cinq heures de décalage avec Londres.

Donc il était seize heures dans la capitale anglaise.

Elle se mordit la lèvre et tapa un mail à l'intention de Maxwell. Elle avait besoin de savoir qu'il allait bien.

A treize heures, elle déjeuna sur la table de salon. Maxwell n'avait pas répondu à son mail. Elle supposa qu'il était plongé

dans la vérification des comptes de sa filiale anglaise.

Elle referma son ordinateur et décida de s'octroyer une petite sieste. Elle tira les rideaux dans son ancienne chambre,

s'allongea sur le lit recouvert d'une couette en satin prune et s'enroula dans un plaid moelleux.

Elle s'éveilla en sursaut. Le soir tombait et les immeubles voisins commençaient à s'illuminer. Elle sauta du lit, les cheveux

en bataille. Son portable vibrait sur le chevet.

– Allô ? fit-elle d'une voix endormie.

– Je vous réveille, trésor ?demanda Maxwell d'une voix calme.

– Désolée, j'avais besoin de récupérer un peu. Avez-vous trouvé le coupable ?

– Pas encore, mais nous avons pu éliminer quelques suspects potentiels. Je pense que c’est une affaire d’heures ; demain soir

au plus tard, j’aurais réglé ce problème.

– Vous pensez rentrer plus tôt ? vous me manquez ; dit-elle.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment ; confirma-t-elle.

Elle l’entendit inspirer à l’autre bout de la ligne.

– A moi aussi, vous manquez, trésor. Que portez-vous ?

– Un jean et un tee-shirt...

– Enlève-les ; ordonna-t-il.

Sandra sourit et ôta les vêtements.

– C’est fait...

– Où es-tu ?

– Dans mon ancienne chambre ; répondit-elle.

– Va dans le dressing, dans le tiroir le plus à droite, prend le vibromasseur, celui avec les oreilles de lapin ...

Elle se dirigea vers le dressing, ouvrit le tiroir et secoua la tête. Il était plein de jouets...Elle s’empara du sex– toy et revint

dans la chambre.

– Tu l’as ? demanda-t-il d’une voix sourde.

– Oui... ; souffla-t-elle en observant le jouet transparent.

Elle se rallongea sur le lit.

– Je veux que tu te caresses en imaginant que ce sont mes mains sur ta peau...ma bouche sur tes seins... je pince tes tétons

magnifiques, tu me sens ?

– Oui...

– Oui, qui ?

– Oui, monsieur ; murmura-t-elle.

– Bien, je descends sur ton ventre... mes mains sont sur tes cuisses, elles caressent la peau à l'intérieur... si douce, si fine...

c'est bon ?

– Oui, monsieur...

– Mes doigts effleurent ton sexe...tu mouilles, trésor ?

– Oui, monsieur...

– Mm...bien... je te lèche, trésor... tu as un goût exquis... ma langue titille ton clitoris, doucement... j'ai envie de te manger,

trésor...

Sandra émit un gémissement rauque.

– Chut, trésor...je te mordille, tu aimes ça ?

La jeune femme grogna en se tordant sur le lit. Ses doigts s'agitaient sur le bouton de chair gonflé. Elle se mordit la lèvre

inférieure.

– Maintenant je veux que tu introduises le vibromasseur dans ta jolie chatte...c'est fait ?

– Oui, monsieur ; chuchota Sandra.

– Il y a deux boutons à la base du jouet, celui de droite, enclenche-le ; ordonna-t-il d'une voix rauque.

Sandra obtempéra et poussa un cri de surprise quand l'appareil se mit à vibrer.

– C'est bon, trésor ?

– Mm...

– Appuie sur l'autre bouton, à gauche...

Elle enfonça le second bouton et gémit. Les oreilles du lapin se mirent à vibrer à leur tour contre son clitoris. Son corps se

tendit sous la caresse.

– Mets le haut-parleur et pose le téléphone près de ta tête... je veux t'entendre...

Sandra obéit et posa l'appareil sur l'oreiller, tout près d'elle. Putain, cet engin allait la faire jouir en un rien de temps. Elle

entendit à peine la voix de Maxwell qui reprenait :

– Il y a un troisième bouton sous la base du vibromasseur ; enfonce-le.

Un autre bouton ? se demanda la jeune femme. Quelle autre fonction...

Oh putain ! jura-t-elle lorsqu'un anneau se mit à monter et descendre le long de l'engin.

Maxwell rit à l'autre bout du fil.

– Ça te plaît, trésor ? tu vois, même quand je suis loin de toi, je peux te donner du plaisir ; murmura-t-il.

Sandra gémit, sentant les premiers soubresauts de plaisir la secouer et s'accrocha à la couette. La bouche grande ouverte,

elle cria quand l'orgasme la dévasta. Son corps parcouru de tremblements se cabra sur le lit. Elle retomba sur la couche et

resta de longues minutes immobile avant d'arrêter le vibromasseur.

– Trésor, tu es toujours là ? demanda la voix rauque de Maxwell.

– Oui ; murmura-t-elle en revenant sur terre. C'est quoi cet engin ?

– C'est efficace, non ? fit-il en riant. J'ai dû me branler, en t'écoutant...il me tarde de rentrer, trésor... lave-le et range-le ...

et interdiction de jouer toute seule avec, compris ?

– Oui, monsieur ; répondit Sandra en se redressant.

Elle regarda le vibromasseur en songeant que son cœur ne tiendrait pas si elle l'utilisait trop souvent !

Elle se dirigea vers la salle de bains, rinça le vibromasseur et alla le ranger dans sa boîte. Puis elle referma le tiroir à clé et

se glissa dans un bain moussant réparateur...

Sandra passa la journée du lendemain à écrire. Le temps sur New York s'était rapidement dégradé. Elle aurait aimé aller

marcher dans Central Park mais une pluie fine et continue la cloua au penthouse.

En fin d'après-midi, elle envoya un texto à son éditeur. Elle lui fit savoir qu'elle avait entamé l'écriture d'un nouveau roman

et en profita pour lui demander où en étaient les ventes de son dernier livre.

Elle dîna rapidement dans le séjour, s'installa devant le gigantesque écran plasma pour suivre les journaux et zappa sur une

petite chaîne d'infos en continu.

L'interview donnée par la famille Maxwell dans le hall du building de Manhattan repassait pour la centième fois. Elle sourit

en détaillant Maxwell ; il était extrêmement photogénique... comme son père et ses frères, d'ailleurs. Elle se regarda d'un œil

critique. Elle n'aimait pas se voir à la télévision.

Elle se demanda si la date de l'audience préliminaire avait été fixée. Il lui tardait de tourner définitivement cette page de sa

vie.

Elle frissonna en songeant qu'elle devrait affronter les avocats de Cassandra Maxwell et d'Alan. Elle n'était pas habituée

aux procédures judiciaires américaines mais elle ne douta pas un seul instant que ce serait un très mauvais moment à passer.

Sa vie privée allait être passée au crible, sa relation avec Christian Maxwell III décortiquée.

Heureusement pour elle, elle n'avait aucun cadavre dans ses placards ! se dit-elle en plissant les yeux.

Elle sursauta en entendant son portable sonner, le saisit sur la table de salon et son visage se fendit d'un grand sourire.

– Allô ? dit-elle d'une voix suave.

– Bonsoir, trésor... je suis désolé, je pensais pouvoir rentrer ce soir... je dois rester à Londres encore un jour ou deux ;

annonça Maxwell d'emblée.

– Dommage, moi qui me faisais une joie de vous retrouver ce soir !

– Moi aussi... mais le dossier est plus complexe que je ne l'ai cru au départ... les malversations sont très bien cachées ;

reprit-il d'une voix crispée. J'espère pouvoir revenir très bientôt.

– Entendu... je travaille à mon nouveau roman ; dit Sandra en étouffant un soupir de frustration.

– Je parie qu'il parle de kidnapping ! fit la voix à l'autre bout du fil

– Comment avez-vous deviné ? demanda-t-elle moqueuse. A propos, vous avez eu des nouvelles de vos avocats ?

– Oui, Parker m’a envoyé un mail. Il vous contactera pour mettre au point votre témoignage. L’audience aura lieu dans une semaine.

– Déjà ? s’étonna Sandra. Je ne sais pas si je serai de taille à affronter ça !

– Bien sûr que si, trésor... et de toute façon je m’arrangerai pour être présent.

– Merci, mais vos affaires ?

– Je ferai en sorte de libérer du temps pour vous... pas question de vous laisser faire face toute seule ; rétorqua Maxwell

d’un ton sans réplique.

– Merci ; dit la jeune femme simplement.

– Je dois vous laisser, j’ai encore de nombreux chiffres à vérifier.

– Bonne nuit, alors... et pensez à moi.

– Si je n’étais pas autant pris, j’aurais envoyé mon pilote vous chercher ; reprit Maxwell. Bonne nuit, trésor.

Et il coupa la communication. Sandra regarda son téléphone avant de le poser sur le canapé à côté d’elle.

Waouh ! Maxwell était visiblement accro. Elle se demanda un instant si c’était uniquement physique... simplement une

histoire de cul...

Les deux jours suivant se déroulèrent sans grand changement. Il pleuvait toujours et un début de déprime gagnait la jeune

femme.

Une routine monotone se mit en place. Se lever, écrire, manger...écrire à nouveau, dîner...

Le troisième jour, Parker Ellroy se présenta au penthouse. L’avocat portait un costume trois pièces de grand couturier. Sandra

hésita entre Armani et Saint Laurent.

Elle le fit asseoir face à elle sur un grand canapé en cuir et lui proposa un verre de vin blanc.

– Avec grand plaisir ; répondit l’avocat en déboutonnant sa veste. Vous avez eu des nouvelles de Christian ?

– Pas depuis deux jours, j’espère qu’il ne lui est rien arrivé de fâcheux ; répondit Sandra en tendant un verre de sauvignon à

l’avocat.

– Non, il m’a appelé ce matin ; fit celui-ci. Ils ont trouvé le coupable du détournement. Il avait mis au point un système très

ingénieux de virements... mais son informaticien a fini par découvrir le pot-aux-roses et une partie de l’argent devrait être

recupéré sous peu.

Sandra fronça les sourcils. Maxwell ne l’avait pas appelée, ne lui avait pas envoyé de mail...

Elle supposa qu’il avait été très occupé et après tout ses affaires ne la concernaient pas.

– Bien, à quoi dois-je m’attendre de la part de vos confrères ? demanda-t-elle en changeant de sujet.

– Vous avez déjà témoigné à un procès ? s’enquit l’avocat.

– Jamais ; affirma la jeune femme.

– C’est ce que je craignais ; répondit Elroy. Je vais vous préparer au maximum, mais je connais Dogde depuis longtemps.

C’est un excellent avocat et il ne vous fera aucun cadeau.

– Je m’en doutais un peu ; fit Sandra en grimaçant. Et du côté d’Alan Dickson ?

– Je ne sais pas qui va le défendre ; il n’a pas d’argent. Ce sera probablement un avocat commis d’office... sauf si un ténor

voit dans ce dossier un moyen de nuire à la famille Maxwell et de se faire de la publicité.

La jeune femme soupira en hochant la tête. Cassandra paierait-elle pour défendre son amant ?

Ils discutèrent pendant plus de deux heures. Elroy posa des questions très indiscrettes à la jeune femme, cherchant à la

déstabiliser. Il lui fit quelques remarques fort à propos sur sa façon de répondre, celle de se tenir à la barre.

– Ce sera très éprouvant, Sandra ; dit-il soudain. Il faut que vous soyez prête ; garder votre calme en toute circonstance.

Dodge vous posera des questions bien plus perverses que les miennes. Vous devez gérer votre stress sinon, il vous démolira.

La jeune femme le regarda droit dans les yeux.

– Vous croyez que je ne le sais pas ? il va m’interroger sur ma vie privée, parler de ma relation avec Christian...il ne peut

pas déterrer grand- chose de mon côté...

– Evidemment ; approuva Ellroy. Donc il s’en prendra à votre liaison avec un homme richissime... sous-entendra que vous

êtes une femme vénale, peut-être pire...

Sandra respira brutalement. Une pute ? L’avocat sembla lire dans ses pensées car il hocha la tête, l’air navré.

– Ne vous en faites pas, nous serons là pour canaliser Dodge s’il va trop loin.

– Bien, ça ne me rassure pas vraiment...

L’avocat sourit et jeta un coup d’œil à sa montre.

– Mon assistante vous a mis par écrit la plupart des questions qui peuvent vous être posées. Etudiez-les. Notez vos réponses

et nous reverrons cela ensemble. Je dois vous laisser, j’ai un dîner important.

– Je vous raccompagne.

Chapitre 32

Elle dîna d’une salade César, se servit un *mojito* et se connecta sur Internet. Elle avait l’intention d’étudier les comptes

rendus d’audience de procès qui avaient fait parler d’eux. Cela lui permettrait peut-être de se faire une idée du déroulement de

la procédure.

Elle n’avait jamais eu affaire à la justice française et s’était encore moins intéressée à un quelconque procès. Elle était

encore moins familière des procédures américaines. Elle passa deux heures à lire et prendre des notes. Pour les besoins de ses

romans, elle regardait souvent les séries policières. Mais elle n’était pas une spécialiste en la matière.

Elle finit par éteindre son ordinateur et se doucha avant de se glisser dans le lit de Maxwell.

S'il rentrait, il la trouverait nue sous ses draps. Elle sourit à cette pensée et sombra dans un sommeil peuplé d'hommes en

toges noires, d'avocats qui haranguaient les témoins et d'accusés cyniques...

Une sensation d'humidité la réveilla au petit matin. Elle la repoussa de la main et se rendit compte que Maxwell était allongé

dans son dos et l'embrassait dans le cou.

– Bonjour, trésor ; murmura-t-il à son oreille.

Elle voulut se retourner mais il l'attira à lui, plaquant sa formidable érection contre les fesses de la jeune femme.

– Ne bouge pas, je veux te sentir contre ma peau ; ordonna-t-il doucement.

Sandra sourit dans le noir et ondula des hanches contre lui. Il passa une main sur son ventre l'immobilisant fermement.

– Non, laisse-moi savourer ce moment...j'en ai trop envie ; chuchota-t-il en faisant aller et venir son sexe contre les globes

de chair.

La jeune femme ferma les yeux quand il introduisit deux doigts dans son sexe humide.

– Hum, tu mouilles déjà, trésor... sais-tu à quel point tu m'as manqué ?

– Autant que vous m'avez manqué ; murmura-t-elle.

Maxwell rit doucement dans son cou et l'obligea à s'allonger sur le ventre. Il lui écarta les jambes avec les genoux, se

positionna à l'entrée de sa fente et s'enfonça en elle d'un grand coup de reins lui arrachant un gémissement guttural.

– Putain, que c'est bon ; grogna-t-il d'une voix rauque.

Il resta immobile durant de longues minutes, le souffle court, le sang cognant à ses oreilles. Puis avec une lenteur délibérée,

il commença à bouger à l'intérieur de la jeune femme, ondulant du bassin.

Il lui prit les mains, les emprisonna entre ses doigts et les ramena sous la poitrine de Sandra, la soulevant jusqu'à ce qu'ils

soient agenouillés sur le lit.

– J’aime te prendre par derrière ; dit-il en s’enfonçant encore et encore.

Il la besogna sans pitié, faisant monter le plaisir jusqu’à son paroxysme ; puis il accéléra brusquement ses coups de reins, la

retenant tout contre son torse alors que la jouissance la dévastait tel l’océan déchaîné un jour de grande tempête.

Elle cria et se mit à trembler sous ses derniers coups de reins au moment où il jouissait à son tour en grognant de plaisir.

Ils restèrent enlacés à genoux de longues minutes, encore parcourus de frémissements.

Il se retira lentement, le sexe encore tendu par une érection persistante.

– Je crois que je bande encore ; dit-il un sourire dans la voix. Ton corps a un tel pouvoir sur moi... je ne pourrais pas me

passer de toi plus longtemps...cinq jours c’est le maximum que je puisse endurer ; ajouta-t-il.

– C’est plutôt décevant de savoir qu’il n’y a que mon corps qui vous fasse de l’effet !

– Tu sais bien que non ; ronronna-t-il.

Il l’entraîna sur le matelas et l’enlaça. Sa bouche se posa tendrement sur les lèvres de la jeune femme puis sa langue força le

barrage. Il l’embrassa avidement comme si sa vie en dépendait.

Sandra répondit fiévreusement à son baiser. Il lui avait manqué à tel point qu’elle avait envie de le dévorer, d’embrasser

chaque centimètre carré de son corps musclé, de le sentir en elle encore...

Elle se déplaça pour le forcer à s’allonger sur le dos et entreprit de le lécher lentement. Sa bouche se posa sous son oreille,

mordilla sa mâchoire carrée où la barbe commençait à bleuir.

Elle embrassa ses pectoraux, suçota ses tétons durcis, lui arrachant un gémissement lorsque ses dents les mordirent

doucement. Elle le sentit durcir encore plus contre son ventre et se laissa glisser entre ses jambes.

Elle agaça son nombril, descendit au bout du lit et caressa la plante de ses pieds du bout de la langue.

Un gémissement de plaisir échappa à Maxwell. Elle sourit tout en poursuivant sa douce torture, l'embrassant, le lapant le

long de ses jambes musclées.

– Trésor, je ne vais pas me retenir longtemps ; grogna-t-il.

Sandra se redressa le temps d'apercevoir son visage crispé par le plaisir. Sa respiration hachée et ses frémissements la

poussèrent à continuer.

Elle remonta entre ses cuisses, souleva avec délicatesse les testicules rasés. Elle le sentit se raidir et se tendre.

– Sandra ; hoqueta-t-il en soulevant le bassin. Prends-moi dans ta bouche...

Il la suppliait presque et elle ricana doucement.

Elle avait ce pouvoir sur lui. Elle pouvait le rendre fou de désir et à cet instant, elle n'avait qu'une envie : lui donner du

plaisir.

Elle posa enfin ses lèvres sur le sexe dressé. Il gémit de bonheur et voulut l'attraper par les cheveux. Elle recula et sa voix

claqua :

– Non !

Elle sourit en l'entendant geindre et reprit ses caresses. Sa langue courut tout le long de son érection. Elle la prit dans une

main et constata qu'elle s'allongeait encore.

Elle ouvrit la bouche et referma les lèvres sur le gland qu'elle suçota fermement. Maxwell laissa échapper un grognement

sourd quand elle l'engloutit enfin jusqu'à la garde. Il souleva le bassin et commença à donner des coups de reins, ses mains

empoignèrent la chevelure de Sandra.

Elle glissa une main sous ses fesses fermes et introduisit le majeur dans l'étroit orifice, tout en caressant les testicules de

l'autre main.

Maxwell eut un hoquet de surprise avant de jouir à grands traits dans la bouche de la jeune femme, rugissant sans retenue.

Elle se redressa lorsque les derniers soubresauts s'éteignirent, laissant Maxwell étendu sur le lit, les bras en croix.

La jeune femme saisit la bouteille d'eau posée sur le chevet et avala une grande gorgée avant de la tendre à Maxwell. Il

l'attira à lui et maintint son visage à deux mains.

– Putain, tu me fais jouir comme aucune femme avant toi ; murmura-t-il. Trésor, si tu devais un jour me quitter, j'en

crèverais...

Sandra haussa les sourcils devant cet aveu pour le moins surprenant. Elle sourit avant de s'allonger contre lui et de poser une

main sur sa poitrine.

– Je n'ai pas l'intention de vous quitter ; dit-elle.

– Je suis heureux de l'entendre ; fit-il en passant une main dans le dos de la jeune femme.

Il reposa la bouteille vide et ferma les yeux, pas encore repu mais satisfait pour le moment.

Sandra ouvrit les yeux sur les coups de midi. Le lit à côté d'elle était vide. Elle s'étira voluptueusement et se tourna vers la

fenêtre. Elle avait encore les paroles de Maxwell à l'esprit.

Son estomac criant famine l'obligea à se lever. Elle prit une douche rapide, enfila un pantalon d'intérieur et une tunique en

soie turquoise avant de partir à la recherche de Maxwell.

Dans le séjour, elle croisa la gouvernante qu'elle salua d'un bonjour enjoué.

– Bonjour, miss Beauchamp ; si vous cherchez monsieur Maxwell, il est dans son bureau.

– Merci.

Sandra traversa la grande pièce, suivit le couloir et frappa à la porte du bureau. Elle glissa la tête par l'entrebâillement et

découvrit l'homme d'affaires debout devant la baie vitrée, son oreillette bluetooth vissée à l'oreille.

– Bien sûr, Parker, nous allons entamer des poursuites contre lui ; dit-il en se retournant. Et je

veillerai à ce qu'il ne puisse

plus jamais travailler dans le monde des affaires.

Son regard cognac se posa sur Sandra, la détaillant de la tête aux pieds. Il lui fit signe d'approcher et elle marcha jusqu'au

bureau. Elle resta debout de l'autre côté de la table de travail, patientant le temps de la conversation téléphonique.

– J'ai vu Sandra, hier. Nous avons discuté de la stratégie à mettre en place pour son témoignage... je pense qu'elle peut s'en

sortir ; dit l'avocat.

– Je le pense aussi ; plus vite cette histoire sera réglée, plus vite nous pourrons tirer un trait dessus. Voyez si vous pouvez

faire accélérer la procédure, je ne veux pas que cela s'éternise. Si Dickson plaiderait coupable, pensez-vous qu'il serait

possible d'éviter le procès ?

– Je vais contacter le procureur fédéral ; répondit Ellroy. Cela faciliterait les choses en effet.

– Bien, tenez-moi au courant, Parker. Merci.

Maxwell coupa la communication et reposa son portable sur le bureau.

– Je dois passer au bureau ; dit Maxwell en passant les doigts sur la joue de la jeune femme. Je suis désolé, si nous voulons

profiter de notre dimanche, je n'ai pas le choix.

– Pas de problème, j'avais envie de faire un peu de shopping ; rétorqua Sandra en souriant.

– Du shopping ?

– Oui, j'aimerais me trouver une tenue... comment dire ? susurra-t-elle. Très sexy et très hot ...

– Vous voulez me faire mourir d'une crise cardiaque, trésor ?

– Pas le moins du monde, monsieur. Je pensais plutôt vous faire perdre le contrôle.

– Avec vous, je perds toujours le contrôle !

– Et c'est un souci ? demanda Sandra.

– Non, pas quand c'est avec vous, trésor ; répondit-il. Qu'y a-t-il sous cette soie délicate ?

– Rien, monsieur...

Maxwell inspira profondément. Elle allait le rendre complètement fou...Il s'approcha encore d'elle, l'attira à lui et la fit

basculer sur son bureau. Il passa la main sous l'élastique du pantalon et glissa un doigt puis deux en elle.

Il s'était endormi trop tôt hier soir ou plutôt ce matin. Il avait travaillé plus de quinze heures par jour à Londres et avait

accumulé un retard de sommeil important.

Il gémit en constatant qu'elle était déjà mouillée. Cette femme était un mystère pour lui. Toujours prête à le recevoir, elle

jouissait à chaque fois et savait lui donner du plaisir comme personne.

Il avait besoin d'elle comme il avait besoin d'air pour respirer. Il se pencha au dessus d'elle, saisit ses jambes et les

remonta sur ses épaules, la pliant littéralement en deux.

Sandra gémit, la position était assez inconfortable. Son regard croisa les yeux cognac de Maxwell et elle y vit un mélange de

désir, de concupiscence et ... d'envie de dominer ?

Elle ouvrit la bouche pour parler mais il la fit taire d'un baiser, envahissant sa bouche de sa langue conquérante. Il baissa la

braguette de son pantalon, empoigna son érection et caressa le sexe de la jeune femme de son gland.

– Tu aimes ça, trésor ? susurra-t-il d'une voix basse et rauque.

– Oui, monsieur...

Maxwell sourit et s'enfonça de quelques centimètres seulement en elle. Il lui empoigna les chevilles et força sur ses jambes

lui arrachant un cri de douleur.

Elle était maintenant à son entière merci, allongée sur son bureau, les jambes étirées, ses pieds au niveau de sa tête.

Alors il se retira et s'enfonça en elle d'un seul coup de reins, lui arrachant un rugissement de plaisir et de douleur mêlés.

– S'il vous plaît ; le supplia-t-elle. Lâchez mes jambes...

– Non, trésor...tu me dois une punition, tu te souviens ? tu es sortie sans m'en informer ; murmura-t-il. Je t'ai appelée quatre

fois... je ne savais pas où tu étais...

Sandra serra les dents et ferma les yeux, la position allait devenir insupportable et elle serait incapable de jouir...

– Regarde-moi, trésor ; ordonna-t-il.

Elle souleva les paupières et le fixa droit dans les yeux. Elle gémit lorsqu'il recommença à la besogner avec vigueur.

Elle cria en essayant de le repousser.

Lutter contre quatre-vingt dix kilos de muscles était au dessus de ses forces ; elle sentit les larmes lui monter aux yeux et

l'implora du regard. Il lâcha ses chevilles et elle put rabattre ses jambes sur les épaules de Maxwell.

– Merci ; murmura-t-elle la gorge serrée.

– Je suis trop gentil avec toi, trésor ; ronronna-t-il. Mais je ne veux pas te faire fuir...je tiens bien trop à toi pour risquer de

te perdre...

Sandra déglutit et attira sa bouche à elle. Elle la dévora, aspira sa langue et lui empoigna les cheveux.

Lorsqu'elle le relâcha, il était à bout de souffle. Il sourit et accéléra ses mouvements, ondulant du bassin pour la faire jouir

en premier.

Il passa une main sous les fesses de Sandra, la pressant contre lui. De l'autre main, il titilla son clitoris, appuyant sur le

bouton de chair, le griffant légèrement de l'ongle.

Elle se cabra soudain, la bouche ouverte sur un cri silencieux et fut secouée par un orgasme violent. Maxwell se laissa aller

à son tour, serrant la jeune femme dans ses bras.

Chapitre 33

Maxwell se fit déposer à son bureau et renvoya son chauffeur au penthouse. Il était hors de question de laisser Sandra

prendre un taxi.

Bien que les boutiques où elle comptait se rendre ne soient pas très éloignées de son immeuble, il avait refusé qu'elle s'y

rende à pieds.

Elle se fit conduire sur Broadway puis sur Madison Avenue. Outre de très belles pièces de la marque française Aubade, elle

dénicha une culotte en dentelle noire dont le dos était formé de rubans en satin croisés, réunis sur les fesses par un nœud.

Laissant la majeure partie de son postérieur... dénudé.

Elle sourit en se jetant un coup d'œil dans le miroir. Maxwell allait en faire une attaque ! Elle choisit le soutien- gorge

assorti ...Hum, *Agent provocateur* ! la marque portait bien son nom...

Elle sortit de la cabine d'essayage, les bras chargés d'ensembles plus sexy les uns que les autres... Tout une collection de

modèles *La Perla*, *Guia La Bruna*, des corsets *Puimond*, *Eternal Spirits*...

Elle revint à la voiture ravie de ses achats et sourit à Edgar lorsqu'il fronça les sourcils en voyant le nombre de sacs qu'elle

déposait dans le coffre.

– Vous avez tout ce qu'il vous faut ? demanda-t-il gentiment.

– Oui, je pense avoir dépensé une véritable fortune ; répondit la jeune femme en hochant la tête.

Ils reprirent le chemin du penthouse. Sandra avait en tête d'offrir un défilé de mode sexy à Maxwell. Restait à savoir

combien de modèles il supporterait de voir avant de craquer et de lui sauter dessus. Certains corsets étaient à la fois sexy et

rétros.

Elle s'appuya confortablement contre le dossier en cuir et repassa mentalement la liste de ce qu'elle venait d'acheter.

Par quoi commencer ? Cette culotte noire dénudée sur les fesses et son haut assorti, soutien- gorge dévoilant les seins ou ce

corset de satin rouge et dentelle noire dont le bas se terminait par une basque drapée sur les hanches

agrémentée de dentelle ?

Elle gagna sa chambre et déposa ses paquets sur le lit. Elle passa ensuite dans la salle de bains, prit une longue douche,

s'enduit le corps de crème parfumée à la rose puis se maquilla légèrement.

Ce soir, elle allait sortir le grand jeu...

Elle opta pour un ensemble en satin noir agrémenté de rubans blancs. Si le balconnet affichait une coupe classique, la culotte

serre taille était ornée d'un ruban en satin blanc entrelacé sur le devant et de jarretelles auxquelles elle accrocha des bas à

couture ornés de deux petits nœuds en satin blanc également.

Elle enfila enfin des escarpins à plate-forme noirs. Lui restait à choisir une robe. Elle se planta dans le dressing, l'index

tapotant ses lèvres roses. Son portable émit le bip annonciateur d'un texto. Elle le saisit sur la commode et sourit en lisant le

message de Maxwell.

« Je suis en route, portez-vous une de vos nombreuses acquisitions ? »

Sandra soupira ; elle aurait deux mots à dire à Edgar !

« J'avais envisagé un défilé de mode, rien que pour vos yeux... »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Je vais demander à mon chauffeur de griller les feux rouges ! »

La jeune femme secoua la tête et envoya un autre texto :

« Ce ne serait pas très avisé ; je ne pense pas que vous souhaitiez passer la soirée dans un poste de police ! »

Maxwell ne répondit pas mais elle ne s'y attendait pas. Elle opta pour une robe portefeuille toute simple en maille noire et

referma la porte du dressing. Elle choisit un tour de cou en satin noir, le noua sur sa nuque et gagna le séjour.

Madame Reese étant en congé, elle avait préparé le repas et laissé les plats dans le réfrigérateur.

Sandra installa une nappe en lin blanc sur la table, puis elle dressa le couvert et alluma deux bougies.

Elle ouvrit une

bouteille de vin blanc, la déposa dans un seau à glace et s'éloigna de la table pour admirer son œuvre.

Il manquait quelque chose... des fleurs ! Elle chipa quelques pivoines dans le grand vase du vestibule, les plaça dans une

corbeille et les mit au centre de la table.

Elle entendit le pas de Maxwell et se retourna. Il s'approcha d'elle, jeta un coup d'œil à la table.

– Hum... un dîner aux chandelles, une femme magnifique... que demander de plus ? fit-il d'une voix suave.

Il l'attira à lui et l'embrassa avec douceur. Leurs langues entamèrent une danse langoureuse.

– Que m'as-tu préparé, trésor ? susurra-t-il en relâchant sa bouche.

– Un petit show façon *Victoria's secrets* ; rétorqua la jeune femme d'un ton coquin.

– Mm..., et dessous cette robe, que portes-tu ? s'enquit-il en caressant ses hanches.

– Il va falloir patienter après le dîner...

– Pourquoi ne pas me mettre en appétit ? demanda-t-il.

– Parce que nous ne dînerons jamais si je vous montre mes achats maintenant ; fit-elle mutine.

Maxwell grogna pour la forme.

– Si tu me servais un verre, alors ?

Sandra hocha la tête, sortit la bouteille de sancerre du seau et versa le vin dans les verres en cristal. Elle en tendit un à

Maxwell et ils trinquèrent.

– Je peux peut-être... ; commença-t-elle.

Une lueur lubrique s'alluma dans le regard cognac.

– Oui ?

– Passons un marché, dit-elle. J'ôte ma robe pour dîner si vous me promettez de ne pas me toucher.

Maxwell éclata de rire.

– Je peux te le promettre mais je ne suis pas certain de pouvoir tenir ce que j'aurais promis !

La jeune femme se mordit la lèvre inférieure avant de détacher la ceinture de la robe. Lentement, elle

la fit glisser sur ses

épaules, dévoilant le balconnet en satin.

Elle vit Maxwell humecter ses lèvres et déglutir. Lorsque la culotte serre taille apparut, il laissa échapper un gémissement et

ses yeux s'écarquillèrent. Elle laissa tomber la robe au sol et resta devant lui en petite tenue.

– Je veux que tu dînes habillée ou plutôt déshabillée ainsi ; décida-t-il en passant un doigt sur la joue de Sandra.

– Bien, monsieur.

Maxwell lui fit signe de tourner sur elle-même. Elle s'exécuta en souriant, interrompit son demi-tour et le regarda par-dessus

son épaule.

Son regard descendit jusqu'aux petits nœuds en satin blanc en bas de ses bas. Il plissa les paupières et avala une gorgée de

vin avant de dire :

– Tourne-toi...et sers-nous le dîner, trésor... avant que je perde le contrôle !

Sandra éclata de rire. Son but était atteint, bien au-delà de ses espérances.

Elle se dirigea vers le coin cuisine, fit réchauffer le repas et servit Maxwell. Lorsqu'elle voulut s'éloigner de lui, il lui

empoigna le poignet et l'attira contre lui.

– Tu es très belle ainsi... tu es toujours très belle, d'ailleurs ; murmura-t-il.

– Attention, monsieur ; ricana Sandra. Vous avez promis !

Maxwell grogna avant de la relâcher et la regarda passer derrière le comptoir de la cuisine. Elle mit les assiettes dans le

lave-vaisselle et demanda :

– Un petit dessert, monsieur ?

– Hum... j'ai une idée de dessert, trésor ; répondit-il d'une voix suave.

– Un café ? proposa-t-elle en faisant mine de ne pas avoir entendu.

– Non, pas de café...reviens pas ici ! ordonna-t-il.

Elle le regarda par en dessous, un sourire aux lèvres. Puis elle se dirigea vers la table du séjour, en ondulant, une main posée

sur la hanche droite. Elle stoppa à quelques pas de lui, le menton levé.

– Trésor, et mon défilé ?

Sandra fit la moue et quitta la pièce d'une démarche chaloupée. Lorsqu'elle revint quelques minutes plus tard, elle avait

enfilé la culotte en dentelle noire.

Maxwell déglutit et se redressa d'un coup sur sa chaise, les yeux écarquillés. Son regard cognac se posa sur les seins de la

jeune femme.

Elle l'entendit jurer à voix basse et sourit. Elle portait le soutien- gorge ou plutôt le remonte seins qui dégagait sa poitrine.

Les pendentifs des cache-tétons se balançaient à chaque pas.

– Tourne-toi ; fit-il d'une voix rauque.

Elle obtempéra lentement une main sur la hanche, l'autre posée sur son épaule.

La chaise crissa sur le sol en marbre blanc. Il fut tout près d'elle en quelques secondes.

Sandra lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les yeux de Maxwell étaient fixés sur son postérieur dénudé.

– Putain ; jura-t-il en s'agenouillant. Il faut que je te touche, je ne peux pas m'en empêcher...

– Vous avez promis ; répliqua Sandra un sourire dans la voix. Je n'ai pas fini ma présentation, monsieur.

Maxwell posa les mains sur les deux globes de chair et les caressa avec dévotion.

– Ne pourrait-on pas nous en tenir là pour ce soir ? geignit-il.

– Non, monsieur...il faut toujours terminer ce que l'on a entrepris...un homme d'affaires tel que vous devrait tenir ce

principe pour inviolable...

– Tu veux me torturer encore une fois, trésor ; murmura-t-il.

Elle lui fit face et le regarda d'en haut. Il se tenait à ses pieds, l'implorant du regard.

– La suite vaut le coup de patienter encore un peu ; susurra-t-elle en souriant.

Maxwell plissa les paupières et inspira brusquement.

– Bien ; soupira-t-il. J’attends...mais pas trop longtemps.

Sandra se pencha vers lui et déposa un doux baiser sur ses lèvres. Puis elle tourna les talons et se dirigea vers la chambre.

Maxwell semblait disposé à jouer le jeu.

Il patienta quelques minutes et se rassit à la table. Il but une gorgée de vin blanc, tendit la main pour reposer son verre et

stoppa net son geste.

Sandra revenait vêtue du corset en satin rouge et dentelle noire, délicieusement rétro. Elle avait noué un ruban en satin rouge

autour du cou et relevé ses cheveux en un chignon d’où s’échappaient quelques mèches.

Maxwell sentit son cœur rater un battement. Il la détailla de la tête aux pieds, se passa la langue sur les lèvres et secoua

lentement la tête.

– Oh putain ; murmura-t-il. Tu veux me tuer !

Sandra s’approcha lentement de lui et s’immobilisa tout près. Il avala sa salive et haussa les sourcils. Ses mains se posèrent

sur la taille de la jeune femme et il l’attira entre ses jambes.

– Trésor, tu as un goût très sûr...il n’y a pas à dire ; dit-il. Cette lingerie est absolument exquise...

– C’est une très belle pièce, c’est vrai ; reconnut-elle. Je crois que vous verrez le reste une autre fois ; ajouta-t-elle.

Elle enjamba ses cuisses et s’assit à califourchon sur lui. La guêpière lui enserrait la taille, lacée au dos par des rubans en

satin noir.

Maxwell posa les mains sur ses hanches et l’embrassa dans le cou.

– Je crois que je n’ai jamais bandé aussi fort ! murmura-t-il. La prochaine fois que tu feras du shopping, je t’accompagnerai ;

ajouta-t-il.

– Pour assister aux essayages, sans doute ...

– Hum... j’aimerais beaucoup, en effet.

– Je ne suis pas certaine que les vendeuses apprécieraient...

Maxwell sourit et secoua la tête.

– Je louerai une cabine privée, dans ce cas-là ; dit-il un air gourmand sur le visage.

Il caressa la naissance de ses seins, mis en valeur par le corset. Puis sa bouche se posa sur la peau satinée, juste au dessus de

la dentelle noire. Son téléphone vibra sur la table lui arrachant un grognement de frustration.

Il haussa les sourcils en lisant le nom de l’appelant.

– Oui ? fit-il d’une voix sèche.

– Désolée de vous déranger si tard, monsieur ; s’excusa son assistante. Il y a un problème à Londres.

– Quel genre de problème ? s’enquit-il sans quitter Sandra du regard.

– L’homme qui a détourné les fonds de votre société s’est donné la mort cet après-midi, monsieur.

Maxwell jura à mi-voix.

– Merci d’avoir appelé.

Il coupa la communication, le front barré d’une ride profonde.

– Un souci ? demanda Sandra.

– L’employé anglais qui m’a volé vient de se suicider ; expliqua-t-il.

– Vous avez pu récupérer la totalité des sommes détournées ?

– Non, il en manque une partie et avec sa disparition, nous ne retrouverons jamais cet argent. Il a dû le dépenser ; même si

ses biens sont saisis, cela ne comblera pas le montant des fonds détournés. Mais je pense que nous pourrons nous estimer

satisfaits de ce que nous avons récupéré.

Le charme de la soirée semblait être rompu. Sandra fit mine de se lever.

– Où comptes-tu aller, trésor ? demanda-t-il en l’attirant contre son torse.

– Et bien, je pensais...

Maxwell la gratifia de son sourire en coin. Il lui prit la main et la posa sur son érection.

– Tu ne comptes pas me laisser dans cet état ? dit-il en pressant la main de la jeune femme contre son sexe.

– Et bien, j'avoue que l'idée m'a effleurée ; répondit-elle.

Maxwell plissa les yeux, fit la moue et l'attrapa par la nuque. Ses doigts se resserrèrent sur ses cheveux.

– Tu es la femme la plus diabolique que j'ai rencontrée ; murmura-t-il. Tu mériterais une petite punition ; ajouta-t-il en

souriant.

– Alors punissez-moi, monsieur ; suggéra Sandra en passant la langue sur ses lèvres.

– Et si je te prenais au mot ? ricana Maxwell.

Il hocha la tête, fit mine de réfléchir et glissa une main entre les cuisses de la jeune femme.

– Tu es tellement mouillée, trésor...

Il introduisit un doigt dans le sexe de Sandra et haussa un sourcil. Sa bouche se posa sur celle de la jeune femme,

l'embrassant d'abord avec douceur, puis son baiser se fit possessif, avide.

Il détacha le ruban de satin noué autour de son cou, lui tira les mains dans le dos avant de les attacher.

– Voilà, tu es parfaite ainsi, trésor.

Sandra soupira en le voyant descendre sa fermeture Eclair.

Enfin...

Chapitre 34

Le samedi après-midi, Sandra pénétra dans son ancienne chambre. Le dressing renfermait tout une collection de robes de

soirée.

Le dîner de charité de Christian Maxwell père avait lieu dans quelques heures dans sa propriété des Hampton. Elle inspecta

la collection de modèles de grands couturiers.

Elle avait envie de faire honneur à Maxwell. Elle sortit une robe en soie violine de sa housse, la fit tourner devant elle. Le

décolleté bateau était orné de plumes ; le bustier était très ajusté et la jupe ample bruissait à chaque

mouvement.

Elle la tint devant elle et se regarda dans le grand miroir. Elle posa la robe sur le lit couvert d'un édredon an satin crème ; la

prit en photo et l'envoya par mail à Maxwell.

Il avait passé presque toute la journée à son bureau. Depuis leur retour de Paris, il avait consacré la moitié de ses week-ends

au travail.

Elle ne pouvait guère le lui reprocher. Son téléphone portable sonna sur la table de chevet.

« *Très jolie, elle sera parfaite pour ce soir. Je rentre très bientôt.* »

Elle soupira et passa dans la salle de bains. Elle était allée la veille au salon de beauté. Après avoir sué dans une cabine

sauna, elle avait subi un gommage corporel, un soin complet du visage et une épilation intégrale.

Elle se sentait comme neuve. Elle prit une douche rapide et retourna dans la chambre seulement vêtue d'une serviette en

éponge.

Dans un tiroir du dressing, elle choisit un string en dentelle noire et des bas auto-fixant ; plusieurs dizaines de paires

d'escarpins étaient alignées sur les étagères.

Elle opta pour des *Manolo Blahnik* en satin ornés d'un cygne en diamant. Lorsqu'elle revint dans la chambre, les chaussures

à la main, elle stoppa net.

Maxwell se tenait au centre de la pièce, le regard posé sur les dessous qu'elle avait déposés sur le lit.

Il se retourna en sentant sa présence et sourit.

– C'est tout ce que vous comptez porter sous la robe ? demanda-t-il l'œil coquin.

– Oui, le haut est bien trop ajusté pour envisager de mettre un soutien-gorge.

Il sembla réfléchir un instant, fit la moue et un sourire lubrique se peignit sur son visage.

– Vous pourriez ne rien mettre du tout ; suggéra-t-il.

– Au dîner de charité de votre père ? s'exclama Sandra en haussant les sourcils. Ce ne serait pas très convenable ; ajouta-t-

elle.

Maxwell s'empara du string et le fit tourner autour de son index.

– Ce petit morceau de dentelle ne l'est guère plus. Portez-le pour le début de la soirée, quand je vous le dirai vous irez

l'enlever, compris ?

– Oui, monsieur ; répondit-elle.

Elle soupira en le regardant gagner la salle de bains. La soirée s'annonçait prometteuse. Quel jeu pervers allait-il inventer ?

Elle savait pouvoir s'attendre à tout avec Christian Maxwell. Elle s'assit devant la coiffeuse, se maquilla et releva ses

cheveux en un chignon qu'elle fixa avec des pinces en diamant. Ses clous d'oreilles en diamant également, cadeau de Maxwell

à Paris, scintillaient sous les spots qui entouraient le miroir de la coiffeuse.

Elle examina son reflet dans le miroir. Elle avait l'air plus épanouie que jamais.

Sa relation avec Maxwell avait évolué. Et même s'il faisait preuve de domination assez souvent et surtout dans leurs

rapports sexuels, elle appréciait chaque minute passée en sa compagnie.

Elle se releva, marcha jusqu'au lit et enfila le string en souriant. Alors qu'elle s'asseyait au bord du lit pour enfiler les bas,

il entra dans la chambre, vêtu de son pantalon de smoking et torse nu.

– Enfilez l'autre bas ; ordonna-t-il en s'arrêtant à quelques pas devant elle.

Elle se pencha pour passer le pied dans le bas, le fit remonter lentement le long de sa jambe. Son regard se posa sur la bosse

qui déformait la braguette du pantalon.

– Stop !

Elle s'immobilisa pliée en deux, les seins posés sur ses cuisses.

– J'ai besoin d'un petit acompte ; fit-il d'une voix rauque.

Sandra haussa les sourcils et jeta un coup d'œil au réveil posé sur le chevet. Elle sourit et tendit les mains vers le pantalon,

descendit la fermeture Eclair et libéra l'érection déjà impressionnante de Maxwell.

Elle leva le regard et rencontra son visage impassible. Mais ses yeux couleur cognac brillaient d'une lueur presque

diabolique.

Sa main droite s'empara de Maxwell en douceur ; elle sentit le frémissement qui le parcourait. Puis elle se pencha vers lui et

déposa un baiser tendre sur le gland déjà gonflé.

– Dépêche-toi, trésor, nous n'avons pas toute la soirée ! fit-il.

– Les choses vite faites, sont rarement bien faites ; rétorqua la jeune femme avant de le prendre en bouche et de commencer à

le sucer.

A l'arrière de la limousine, Sandra s'appuya contre le dossier en cuir. Maxwell lui avait pris la main, un sourire satisfait aux

lèvres. « Son petit acompte » semblait l'avoir provisoirement apaisé.

Les embouteillages du samedi soir les retardèrent un peu ; aussi Charles, le second chauffeur de Maxwell accéléra-t-il dès

qu'ils furent sur l'autoroute.

Une file interminable de limousines et de voitures de luxe s'étirait dans l'allée menant au « manoir » Maxwell.

Un voiturier dirigeait les chauffeurs vers un large espace dédié aux véhicules, une fois que les occupants en étaient

descendus. Maxwell posa une main possessive sur les reins de Sandra avant de la conduire vers l'arrière de la demeure.

Une tente gigantesque avait été installée sur la pelouse. Une musique douce s'échappait de la tente.

Maxwell entraîna la jeune femme vers une terrasse en pierre aux proportions exceptionnelles. De nombreux invités

discutaient, un verre ou une coupe à la main.

Sandra reconnut des hommes d'affaires rencontrés lors de dîners, des vedettes de cinéma et des hommes de loi. Elle serra la

main d'un nombre incalculable d'invités.

Christian Maxwell père apparut soudain, extrêmement élégant dans son smoking noir. Il serra la main de son fils aîné et

embrassa la jeune femme sur la joue.

– Sandra, ma chère, vous êtes splendide ; dit-il en souriant.

– Merci, monsieur Maxwell.

– Je vous en prie, appelez-moi Christian ou père ; reprit-il un sourire sur les lèvres.

Sandra haussa les sourcils de surprise. Elle savait qu’il n’accordait pas facilement sa confiance, encore moins son amitié.

Elle en fut émue et inspira un grand coup.

Son fils resserra sa prise sur les reins de la jeune femme et l’embrassa sur la tempe. Elle frissonna de plaisir.

– Christian, Parker désire te parler, il est dans la bibliothèque ; dit-il à son fils. Je vais tenir compagnie à Sandra ; ajouta-t-il.

Maxwell fils hocha la tête et se dirigea vers une porte-fenêtre avant de pénétrer dans la demeure.

– Je suis ravi de pouvoir vous parler seul à seule ; fit le maître de maison, dès que son fils se fut éloigné.

Il lui prit le bras, l’entraîna un peu à l’écart et la regarda droit dans les yeux.

– Sandra, je suis un homme dur en affaires, intransigent souvent, très sceptique sur les raisons qui poussent les femmes à

vouloir fréquenter mes fils... mais avec vous, tout semble...différent. J’espère que vous aimez sincèrement mon fils. Il a assez

souffert à cause de son épouse ; je ne voudrais pas le voir à nouveau malheureux.

La jeune femme le scruta un long moment en silence. Maxwell père lui avait brièvement parlé de son fils lors d’une

précédente rencontre.

– Je suis très amoureuse de Christian, n’en doutez pas ; rétorqua-t-elle d’une voix douce. Je ne sais pas ce qui s’est passé

avec son ex– femme et je ne veux pas le savoir. Mais je ne ferai rien pour gêner ce qui se passe entre nous ; ajouta-t-elle en

souriant.

Elle se demanda brièvement ce que le père savait des préférences sexuelles de son fils.
Probablement rien.

– Bien, je suis heureux de l’entendre. Mon fils vous parlera peut-être un jour de son mariage. C’est une partie de sa vie qu’il

n’évoque jamais, mais je crois qu’il fera une exception pour vous. Je vous laisse un instant, je dois m’occuper de mes invités.

Christian Maxwell fils les rejoignit sur ces paroles et jeta un coup d’œil à la jeune femme. Curieux de savoir ce que son père pouvait bien avoir à lui dire.

Une serveuse se présenta portant un plateau chargé de coupes de champagne. Maxwell en prit deux et tendit une coupe à la jeune femme avec qui il trinqua.

– Vous avez parlé longtemps ; fit-il remarquer. De quoi ?

– Votre père s’inquiète pour vous ; répondit-elle.

– Pour moi ? et pourquoi donc ? s’étonna-t-il.

– Il se demande si je suis une tante religieuse ! répliqua-t-elle en riant.

Maxwell haussa les sourcils et lui fit son fameux sourire en coin. Puis il l’attira à lui et déposa un baiser léger sur ses lèvres.

Il caressa son visage du bout des doigts et secoua la tête.

– Quoi d’autre ? demanda-t-il.

Sandra soupira. Il ne lâchait jamais !

Elle hésita cependant à lui parler de son ex-femme. Il lui prit le menton entre le pouce et l’index et insista :

– Quoi d’autre, trésor ?

– Je ne pense pas que le sujet de notre conversation vous plaise ; éluda-t-elle.

Maxwell plissa les yeux.

– Trésor ? fit-il d’une voix qui n’admettait aucun refus.

– Il a évoqué...votre...

Elle hésita encore ; le souvenir de sa réaction à Los Angeles ne l’encourageait guère. Elle se mordit

la lèvre et évita son

regard en poursuivant :

– Il a évoqué votre ex– femme ; murmura-t-elle. Il craint que vous ne soyez malheureux à nouveau...

Maxwell ne réagit pas comme elle le craignait. Il la fixa d'un regard impassible avant de lui prendre la main et de l'entraîner

vers l'intérieur de la maison. Il ouvrit la porte du salon où elle était déjà venue, la semaine précédente.

Il la referma dans son dos et s'appuya au battant.

Puis il mit les mains dans les poches de son pantalon. Il garda le silence un long moment, semblant réfléchir à ce qu'il allait

dire.

– J'ai rencontré Elisabeth lors d'un dîner de charité ; c'était une femme brillante et extrêmement croyante. Elle venait d'une

famille très riche de brasseurs de bière. Nous avons vécu heureux les trois premières années de notre mariage. Puis un jour où

j'étais en voyage d'affaires en Angleterre, j'ai fait la connaissance d'une femme qui pratiquait le bondage dans des clubs très

privés de Londres. Nous y sommes allés à plusieurs reprises et j'y ai pris goût. Quand je suis rentré ici, j'ai voulu

expérimenter ça avec ma femme...

Il s'interrompit un instant, fronça les sourcils et fixa Sandra.

– Au début, elle n'a rien dit. Elle m'a laissé faire, mais elle n'aimait pas être attachée... encore moins les martinets et autres

cravaches... puis un jour j'y suis allé un peu fort, elle m'a hurlé que j'étais un pervers démoniaque... bref, elle a fait ses

valises et est retourné chez son père.

Sandra haussa les sourcils, attendant la suite.

– Elle a entamé une procédure de divorce, elle m'a promis de ne pas parler de mes goûts sexuels si je lui versais une

compensation financière qui lui assurerait le même train de vie que durant notre union.

– Vénale... ; murmura Sandra pour elle-même.

– Comme je ne pouvais pas me permettre de voir dévoiler mes préférences sexuelles, j’ai payé. Je l’aimais énormément et

j’ai eu du mal à accepter notre séparation.

Il se tut et scruta le visage de la jeune femme. Elle s’approcha de lui et posa ses doigts sur son visage.

– Merci de m’en avoir parlé ; fit-elle à voix basse. Nous devrions rejoindre la fête.

Maxwell l’attira à lui et l’embrassa avec violence. Sa langue fouilla sa bouche sans complaisance. Lorsqu’il la relâcha, elle

était à bout de souffle et ses lèvres étaient douloureuses.

Elle se passa la langue dessus et inspira un grand coup. Elle sentait son érection contre son ventre et quand il passa une main

le long de sa hanche avant de remonter le bas de sa robe, elle fronça les sourcils.

– Vous devriez attendre la fin de la soirée, monsieur ; fit-elle d’une voix douce. Votre père va se demander où nous sommes

passés !

Maxwell sourit et laissa tomber la robe en soupirant.

– Allons-y, mais vous ne perdez rien pour attendre ; lui murmura-t-il à l’oreille.

Sandra lui jeta un coup d’œil en coin. Il avait repris son visage impassible. Ils rejoignirent les invités à l’instant où ils

gagnaient leurs tables respectives.

La jeune femme prit place entre Robert et Christian Maxwell. Andrew s’assit face à la jeune femme. Trois couples amis des

Maxwell dont le maire de New York et son épouse, se joignirent à eux.

La voix de leur hôte résonna dans les enceintes placées aux quatre coins de la tente.

– Mesdames et Messieurs, je suis heureux que vous ayez répondu présents à mon invitation cette année encore ; commença-t-

il. Comme vous le savez, la fondation Maxwell permet à des centaines d’enfants orphelins et maltraités par la vie de suivre

des études, de partir en vacances et d’oublier leur quotidien sombre. Je compte sur vous pour faire

preuve de générosité. Je

vous souhaite un bon appétit et une excellente soirée.

Il regagna sa table et hocha imperceptiblement la tête. Aussitôt des dizaines de serveurs passèrent entre les tables pour servir

les entrées.

Sandra scruta discrètement Christian Maxwell II. Cet homme avait réellement un cœur ?

Un peu avant le dessert, Maxwell posa une main sur la cuisse de la jeune femme. Elle lui jeta un regard en coin et sourit. Elle

saisit son verre sur la table et manqua de le renverser lorsque la main se déplaça entre ses cuisses.

Maxwell progressa discrètement, l'air impassible. Il conversait avec un riche promoteur immobilier, comme si de rien

n'était.

Ses doigts atteignirent le haut de ses cuisses. Elle se raidit. Il n'allait tout de même pas aller plus loin avec tout ce monde

autour d'eux ?

Elle se tourna vers lui, les sourcils froncés. Maxwell lui retourna un regard innocent avant de la gratifier de son sourire en

coin.

Maxwell père choisit cet instant pour se lever de table et rejoindre l'estrade.

Une vente aux enchères allait avoir lieu. Il invita ses généreux donateurs à mettre la main à la poche.

– Notre commissaire des ventes accepte les cartes bancaires, bien sûr ; dit-il pince sans rire.

Des rires éclatèrent dans la salle. Puis un homme rejoignit Maxwell et salua l'assemblée. Ils se serrèrent la main et la vente

commença.

Sandra feuilleta d'un air distrait le catalogue des objets mis en vente. Elle stoppa net devant la photo d'un bijou magnifique.

Un rubis en forme de poire surmonté de deux diamants était suspendu à une chaîne d'or blanc tressé.

Waouh ! ce bijou était magnifique et sobre à la fois. Maxwell se pencha vers elle et chuchota à son oreille :

– Il sera très beau autour de votre cou, trésor.

Elle le fixa les yeux écarquillés. Maxwell sourit. Vingt minutes plus tard, il remporta l'enchère sur le collier, se leva et

disparut derrière l'estrade. Lorsqu'il revint, il portait une boîte en cuir rouge.

Il s'assit, ouvrit l'étui et en sortit le collier. Il l'admira quelques secondes avant de faire signe à Sandra de se tourner. Elle

rougit sous les regards des autres convives. Maxwell passa le collier autour de son cou et l'attacha avec précaution.

– Voilà, un bijou magnifique pour une femme magnifique ; murmura-t-il.

– C'est trop voyons ! chuchota-t-elle, gênée et troublée à la fois.

Chapitre 35

L'orchestre se mit en place et Maxwell tendit une main à Sandra.

– Me ferez-vous l'honneur de danser avec moi ? demanda-t-il à voix basse.

– Avec plaisir, monsieur ; répondit-elle en prenant la main tendue, un grand sourire aux lèvres.

Ils se levèrent de table et se faufilèrent entre les convives jusqu'à la piste de danse. Maxwell posa une main au creux des

reins de la jeune femme, saisit sa main et déposa un baiser sur le bout de ses doigts.

Ils dansèrent sans interruption pendant plus d'une demi-heure, tournant autour de la piste lors d'une valse viennoise, donnant

une véritable démonstration de salsa langoureuse et torride, et terminant « collés-serrés » sur les paroles de *Night in white*

satin.

Lorsqu'ils revinrent à leur table, Sandra croisa le regard de Maxwell père. Il était chaleureux et affectueux.

– Rentrons ; décida son fils.

Le couple salua les autres invités à leur table et Maxwell s'empara de la main de la jeune femme.

Alors qu'ils parvenaient à la porte de la salle, il se pencha à l'oreille de Sandra.

– Vas retirer ta culotte ; lui ordonna-t-il.

Elle inspira profondément et se dirigea vers les toilettes. Elle revint quelques minutes plus tard et le

fixa droit dans les yeux.

Le regard torride de Maxwell l'embrasa littéralement.

Lors de leur dernière danse, elle avait senti son impressionnante érection tout contre sa cuisse. Elle songea qu'ils

n'arriveraient probablement pas au penthouse sans avoir fait l'amour avant.

Le chauffeur leur ouvrit la portière arrière et la jeune femme se glissa sur la banquette en cuir crème. Maxwell discuta un

court instant avec Charles avant de monter dans la limousine.

Dès que le véhicule eut démarré, il se tourna vers la jeune femme.

– Je veux que tu t'agenouilles face à l'autre banquette et que tu relèves ta robe jusqu'à la taille ; ordonna-t-il.

Sandra étouffa un gémissement et obtempéra. L'espace entre les deux banquettes était suffisant pour prendre la position

souhaitée ; elle aurait sans doute pu s'y allonger sans problème.

Elle l'entendit inspirer brusquement et sentit un déplacement d'air sur ses fesses lorsqu'il vint se placer derrière elle. Les

mains chaudes de Maxwell se posèrent immédiatement sur son postérieur, le malaxant, le pétrissant avec voracité.

Elle gémit sous la caresse rude et reçut une sévère claque sur la fesse droite.

– Silence ; ordonna-t-il d'une voix calme. Pose les bras sur la banquette et mets ton front dessus. Ecarte les cuisses...

Elle obéit, les yeux fermés. Baiser à l'arrière d'une limousine roulant à vive allure était grisant et terriblement excitant.

L'autoroute était plongée dans le noir et même s'ils avaient été en ville, les vitres teintées auraient formé un cocon protecteur

contre les regards indiscrets.

Maxwell passa une main entre les cuisses de la jeune femme et poussa un soupir.

– Tu es déjà trempée, trésor... ; chuchota-t-il penché à son oreille. Tu as pensé à ça toute la soirée ?

– Oui, monsieur...

Elle poussa un cri lorsqu'il introduisit deux doigts en elle brutalement. Une nouvelle claque cingla ses fesses. Elle serra les

dents et se concentra sur les sensations qui l'envahissaient.

Maxwell fit aller et venir ses doigts en elle avec force. Chaque poussée la poussait contre l'assise de la banquette. Elle se

mordit la lèvre pour ne pas crier lorsque l'orgasme la submergea. Il retira aussitôt ses doigts.

– Je t'ai autorisée à jouir ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

– Non, monsieur ; souffla-t-elle.

– Bien, et que vaut une telle désobéissance ?

– Une punition, monsieur...chuchota Sandra d'une voix hésitante.

Maxwell poussa un grand soupir dans son dos. Elle l'entendit ouvrir un tiroir sous la banquette derrière lui. L'appréhension

et l'excitation la poussèrent à tourner la tête pour voir ce qu'il prenait dans le compartiment aménagé sous le siège.

Il se redressa et déposa plusieurs objets sur le cuir de l'assise. Sandra frémit en découvrant un bâillon, des menottes, une

tapette en cuir et ...un plug anal.

Elle gémit intérieurement. C'était la première fois qu'il ouvrait ce tiroir en sa présence. Il ne l'avait jamais punie ailleurs

que dans sa chambre du penthouse ou dans la pièce à l'étage.

Il mit en place le bâillon en cuir, lui tira les mains dans le dos qu'il menotta. Ensuite, il lubrifia son orifice anal avec son

sperme. Puis il enfonça le plug, forçant le muscle à s'ouvrir.

Sandra émit un gémissement de douleur qui se transforma vite en chaleur. Lorsque le sex-toy fut en place, il s'assit sur la

banquette.

– Relève-toi et allonge-toi sur mes genoux.

Elle obéit avec difficulté, la tâche rendue ardue par ses bras attachés dans son dos. Elle prit place sur les cuisses puissantes

de Maxwell, il la positionna de telle façon que ses fesses soient posées sur sa cuisse droite.

Elle l'entendit inspirer profondément.

– Nous allons commencer par quinze coups ; fit-il en caressant les fesses de la jeune femme.

La main s'éloigna de son postérieur et elle serra les dents. Il n'avait jamais utilisé de tapette et elle ignorait quelle serait la

sensation. Elle ne fut pas déçue. Il leva le bras et l'instrument en cuir s'abattit sur une fesse puis sur l'autre, occasionnant une

vive douleur suivie d'une brûlure.

Sandra gémit et remua sur les cuisses musclées.

– Ne bouge pas ou je te frappe plus longtemps ; la menaça-t-il.

Elle cessa aussitôt, se forçant à respirer calmement. La série de coups suivant atteignit le haut de ses cuisses. Elle posa le

front sur le cuir frais et focalisa son attention sur le bruit de la circulation.

Maxwell frappa à nouveau cinq fois, plus rapprochées. Malgré la douleur, la jeune femme se rendit compte qu'elle était

trempée.

Une vague de plaisir l'envahit lorsqu'il lui écarta les cuisses pour atteindre le sexe offert. D'une main, il fit tourner le plug et

de l'autre, il abattit la tapette.

Sandra laissa échapper un grognement malgré le bâillon dans sa bouche. Elle était sur le point de jouir à nouveau.

– Tu aimes ça ? s'enquit Maxwell en passant une main sur les fesses brûlantes. Tu ne cesses de me combler, trésor... c'était

une punition... et tu en fais un moment de plaisir, n'est-ce pas ?

Il posa la tapette à côté de lui, retira le sex-toy et le remplaça par deux doigts. Il posa les yeux sur la nuque de la jeune

femme et soupira. Evoquer son ex-femme l'avait remué. Même si Sandra n'était responsable en rien, il lui en avait voulu...

stupidement.

Il détacha la boucle du bâillon en cuir, caressa le dos de la jeune femme et continua à faire aller et venir ses doigts dans

l'orifice étroit jusqu'à ce qu'elle jouisse violemment sur ses genoux.

Il saisit une lingette dans une cache sous l'accoudoir, la nettoya avant de la renverser sur la banquette et de la pénétrer d'un

seul coup de reins...

La limousine les déposa une demi-heure plus tard dans le parking souterrain. Maxwell saisit la main de Sandra et l'entraîna

dans l'ascenseur privé. Lorsque les portes coulissèrent dans le vestibule du penthouse, ils s'embrassaient à pleine bouche,

collés contre la paroi de la cabine.

Ils pénétrèrent main dans la main dans l'appartement, se dirigèrent directement vers la salle de bains.

– Laisse-moi t'ôter cette robe ; ordonna-t-il doucement.

Il fit descendre la fermeture Eclair, promenant ses ongles le long de la colonne vertébrale de la jeune femme. Puis il

l'embrassa sur la nuque, provoquant de nouveaux frissons. Les bas rejoignirent la robe sur le carrelage blanc.

Ses fesses avaient pris une teinte rosée qui le fit bander encore plus fort. Il s'agenouilla derrière elle et les embrassa

tendrement.

– Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à te punir vraiment ? demanda-t-il entre deux baisers.

Sandra le regarda par-dessus son épaule, un sourcil relevé.

– Ce n'était pas une punition dans la voiture ?

– Tu sais bien que non, si je t'avais réellement punie, tu ne pourrais plus t'asseoir...

Il se releva, ouvrit les robinets de la baignoire et versa une huile de bains parfumée au vétiver. Puis il lui prit la main et la fit

entrer dans l'eau moussante. Il s'installa derrière elle, l'attirant contre son torse. Il enroula ses jambes autour des siennes,

saisit une éponge de bains et versa quelques gouttes de savon dessus avant d'entreprendre de la laver.

Sandra soupira de bien-être, l'eau apaisait la brûlure de ses fesses. Il avait beau dire, elle venait bien de subir une punition.

Même si elle n'avait pas été insupportable.

Une douce torpeur s'empara d'elle, elle se laissa aller contre son épaule, les yeux clos.

Elle se demanda un court instant si le fait d'avoir parlé de son ex-femme l'avait contrarié. Elle n'avait pas posé de

question. Et ce n'était pas le moment d'en poser même si elle en mourrait d'envie.

Maxwell remua dans son dos la sortant de sa rêverie.

– Lave-moi, trésor ; murmura-t-il.

Sandra se redressa à moitié endormie, indolente. Elle s'empara de l'éponge végétale, y versa du vétiver et commença à

caresser le cou, les épaules et le torse de Maxwell.

Il ferma les yeux, la tête appuyée contre le rebord de la baignoire. Sandra passa aux aisselles, descendit sur le torse puissant

et gagna doucement le bas-ventre de Maxwell. Elle sentit aussitôt son érection se réveiller.

Un coup d'œil à la pendule murale lui apprit qu'il était plus de deux heures du matin.

Ils n'étaient pas près de dormir ! Elle lava le sexe dressé, lui écarta les cuisses pour atteindre les testicules.

Maxwell laissa échapper un soupir de plaisir. Sa respiration s'accéléra. La jeune femme abandonna le pénis érigé comme un

obélisque pour passer l'éponge le long des jambes musclées, jusqu'à la plante des pieds où elle s'attarda.

– Tu veux me faire languir encore ? demanda-t-il la voix rauque.

Sandra sourit en reprenant son ascension. L'éponge l'effleurait à peine. Il frémit et souleva les paupières. Son regard torride

la fixa. Il se passa la langue sur les lèvres, sa poitrine se soulevant au rythme de sa respiration de plus en plus saccadée.

Sandra lâcha l'éponge et saisit le sexe dressé de Maxwell d'une main. Il gémit et referma les yeux.

– Tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; souffla-t-il.

La jeune femme haussa les sourcils en souriant. C'était une invitation déguisée à le prendre dans sa bouche. Elle en fut bien

consciente, mais elle avait réellement envie de lui donner du plaisir.

Elle se pencha, passa un coup de langue sur le gland gonflé.

– Oh oui ; murmura Maxwell en soulevant le bassin. S'il te plaît...

Il la suppliait ? Elle secoua la tête et commença doucement à le sucer, faisant glisser ses lèvres sur la hampe dressée.

Un gémissement échappa à Maxwell. Son érection prit encore de l'ampleur, dépassant de l'eau. La jeune femme l'engloutit

tout entier, se retira et joua avec lui jusqu'à ce qu'il lui attrape les cheveux pour prendre le contrôle.

Elle grogna et détacha ses mains de sa chevelure. Pas question qu'il agisse à sa guise... il était à sa merci. Et elle avait bien

l'intention de faire comme bon lui semblait.

Elle se redressa, ouvrit un des tiroirs de la colonne.

– Que fais-tu ? s'enquit Maxwell d'une voix éraillée.

Sandra sourit sans répondre, se retourna vers lui, une cordelette à la main.

– Levez les mains au dessus de votre tête ; ordonna-t-elle.

Maxwell fronça les sourcils, surpris par sa requête puis il lui adressa son sourire en coin avant d'obtempérer.

La jeune femme se pencha vers lui, ses seins se balançant au dessus de son visage. Il en profita pour happer un téton entre ses

lèvres et le mordiller.

Elle noua la corde autour de ses poignets et fixa l'autre extrémité à l'une des poignées au bord de la baignoire.

– Puisque je peux faire ce que je veux de vous... je vais vous rendre fou ; susurra-t-elle à son oreille.

Maxwell geignit et soupira. Lorsque la bouche de Sandra se referma à nouveau sur son sexe dressé, il baissa les yeux sur

elle et sourit.

Putain, sa bouche était tellement douce et chaude qu'il faillit jouir. Elle sentit le frémissement et se

retira.

D'une main, elle ouvrit la bonde, laissant le niveau de l'eau s'abaisser. Puis elle embrassa Maxwell dans le cou, le branlant

d'une main. Ses lèvres descendirent sur sa poitrine, elle mordilla les tétons durcis.

Ses halètements se firent de plus en plus saccadés. La jeune femme suivit la fine ligne de poils qui descendaient jusqu'au

bas-ventre.

Elle lapa enfin le gland turgescent, le suçota et referma sa bouche sur le pénis dur comme de l'acier.

Maxwell donna quelques coups de reins en gémissant avant de se laisser aller et de jouir dans la bouche de Sandra.

– Putain ; jura-t-il en éjaculant longuement.

Sandra se retourna dans le lit. Maxwell l'avait soulevée dans les bras pour la porter jusqu'à sa chambre, enveloppée d'un

drap de bains et ruisselante.

Il l'avait jetée sur le lit avant de s'allonger sur elle et de la recouvrir de son corps.

Puis il lui avait fait l'amour encore et encore jusqu'à ce qu'elle le supplie d'arrêter et qu'elle s'endorme, épuisée.

Chapitre 36

Deux soirs plus tard, l'avocat de la famille Maxwell vint dîner. Les nouvelles étaient mitigées. Alan Dickson avait passé un

accord avec le procureur fédéral et accepté de purger une peine de prison de huit à dix ans.

En revanche, Cassandra Maxwell refusait tout accord. Son avocat était persuadé de pouvoir la faire acquitter.

– Il faut donc s'attendre à ce qu'il mette tout en œuvre pour rendre votre témoignage sujet à caution ; conclut Ellroy en

reposant sa tasse de café.

– Quelles sont les chances qu'il gagne ? demanda Maxwell.

L'avocat fit la grimace. Dickson avait refusé de charger sa maîtresse. Il prétendait qu'elle n'était pas au courant de

l'enlèvement avant qu'il n'ait eu lieu.

Cassandra avait déposé en ce sens. Sans le témoignage d'Alan, elle pourrait fort bien s'en sortir sans dommage.

Andrew avait engagé une procédure de divorce. Grâce au contrat de mariage que Maxwell père l'avait obligée à signer, elle

ne percevrait pas un cent. Elle chercherait par tous les moyens à se venger des Maxwell.

– Bien, nous devons donc vous préparer ; fit l'avocat à Sandra. Je vous soutiendrai personnellement ; ajouta-t-il.

– Merci ; répondit-elle en faisant la moue.

Elle avait espéré échapper à cette confrontation avec Dodge. Elle allait devoir faire face. Maxwell lui prit la main et la serra

entre ses doigts.

– Ça va aller, nous ne lui ferons pas de cadeau non plus ; dit-il pour la rassurer.

Sandra hocha la tête. Le problème c'était que les frasques d'Andrew risquaient de peser lourd dans la balance.

Ils avaient un peu de temps pour se préparer mais la jeune femme savait que ce serait un très mauvais moment à passer.

Les jours suivant, l'avocat des Maxwell vint chaque jour s'entretenir avec Sandra. Il lui posait des questions indiscretes, des

questions personnelles...

La jeune femme passait le plus clair de son temps à noter les réponses les plus à même de convaincre le jury de sa bonne foi.

Pour Ellroy, il n'était pas question de laisser le doute s'installer sur elle.

Le vendredi en fin d'après-midi, Parker Ellroy appela Maxwell. La date du procès venait d'être fixée.

Ils avaient trois semaines pour peaufiner le témoignage de Sandra.

– Vous pensez qu'elle sera prête ? demanda Maxwell à l'avocat.

– Oui, c'est une jeune femme équilibrée, intelligente... je vais la préparer au maximum ; répondit Ellroy. Nous ne sommes

pas à l'abri du stress, ou d'une question que nous n'avons pas envisagée, mais tout devrait bien se passer.

– Bien, je vous remercie, Parker. Bonsoir.

En rentrant au penthouse, il trouva la jeune femme assise dans le séjour, son ordinateur portable sur les genoux.

– Ça va, trésor ? s’inquiéta-t-il.

Elle leva les yeux vers lui et sourit.

– Je lisais des comptes-rendus de procès ; répondit-elle en soupirant.

Maxwell saisit l’ordinateur et le posa sur la table de salon puis il s’assit à côté de la jeune femme.

– Trésor, il faut décrocher un peu ; dit-il en lui prenant la main. Je vous emmène en week-end, loin de New York.

Sandra haussa les sourcils. Un voyage ?

– Où allons-nous ? demanda-t-elle, curieuse.

– C’est une surprise ; rétorqua Maxwell. Je vais préparer nos sacs. Restez ici.

Il déposa un baiser sur les lèvres de la jeune femme et quitta la pièce sous son regard perplexe. Pendant son absence, elle

consulta sa boîte mail, envoya un message à Carole pour l’informer de son absence.

Elles ne s’étaient pas revues depuis leur dîner au *Baron* et son amie lui manquait. Elle savait cependant qu’elle plaiderait dans

un procès très important.

Elle jura entre ses dents. Pourquoi n’avait-elle pas songé à lui demander des conseils ?

Elle décida de le faire en revenant de week-end. Ellroy était certainement un grand avocat mais Carole était son amie et

avoir l’opinion d’une femme pouvait lui donner un point de vue différent.

Maxwell revint portant deux sacs de voyage en cuir et le vanity de Sandra. Il s’était changé et portait un jean noir, un pull en

cachemire bleu nuit et une veste en cuir.

Elle le détailla de la tête aux pieds. Il était vraiment sexy en tenue décontractée.

– Ce que vous voyez vous plaît, trésor ? demanda-t-il d’un ton légèrement moqueur.

– Pas mal ; rétorqua-t-elle.

Maxwell haussa un sourcil.

– Pas mal ?

Sandra haussa les épaules et sourit.

– Quand partons-nous ?

– Maintenant. Venez ; dit-il en lui tendant la main.

Dans la limousine, elle tenta à plusieurs reprises d'apprendre où ils allaient. Il resta de marbre mais sourit lorsqu'elle se

rendit compte qu'ils prenaient l'autoroute en direction du petit aéroport où stationnait son jet privé.

– Un voyage en avion ? voyons, Miami, Hawaï... Las Vegas ?

Maxwell secoua la tête. Sandra gémit de dépit. Elle essaya de soudoyer Edgar, le chauffeur de Maxwell.

Il lui jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et sourit. Puis il hocha la tête et reporta son attention sur la route.

Ils montèrent à bord du jet trois quarts d'heures plus tard et prirent place sur les fauteuils en cuir.

Sandra soupira, Maxwell avait parlé avec le pilote en montant à bord, mais elle n'avait pas pu saisir un mot de leur

conversation. Maxwell s'empara de sa main et déposa un baiser tendre dans sa paume.

Elle en frissonna de plaisir.

L'avion se mit à rouler pour gagner une piste d'envol. Dès qu'ils furent dans les airs, Maxwell glissa une main entre les

cuisses de la jeune femme et émit un grognement appréciateur en constatant qu'elle portait des bas maintenus par les attaches

d'un porte jarretelle.

– Hum, trésor...c'est parfait ; susurra-t-il. Enlève ta robe...

Sandra se leva et détacha la ceinture de sa robe portefeuille. Elle la fit glisser sur ses épaules et d'un mouvement fluide, la

robe tomba au sol.

Elle portait une guêpière en satin noir, lacée sur le devant. Maxwell inspira brusquement et tendit les mains vers la taille de

la jeune femme. Il l'attira à lui et caressa les cuisses de Sandra au dessus de la dentelle des bas.

Cette femme avait le don de lui faire oublier tous ses soucis. De le faire déconnecter de son travail.

Il introduisit un doigt dans le sexe humide et regarda ses réactions sur son visage. Sandra se mordit la lèvre inférieure puis

passa sa langue sur la morsure.

Elle sourit en le voyant déglutir. Un rapide coup d'œil à son pantalon lui apprit qu'il bandait.

– Ne serions-nous pas mieux dans la chambre, monsieur ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

Maxwell la gratifia de son sourire en coin et secoua la tête.

– Nous sommes très bien ici, personne ne nous dérangera, trésor. Chevauche-moi.

Sandra enjamba les cuisses de Maxwell, s'assit sur lui et le regarda droit dans les yeux. Il passa ses mains autour de la taille

de la jeune femme.

– Sais-tu à quel point tu me fais tout oublier ? à quel point tu m'es...précieuse ?

Elle fit la moue et hoqueta lorsqu'il saisit ses fesses à pleines mains pour les pétrir.

Elle passa les mains dans ses cheveux et l'embrassa doucement sur les lèvres. Maxwell lui mordilla la bouche et sa langue

se lança dans un ballet étourdissant. Lorsqu'il la lâcha enfin, elle haletait.

Elle glissa une main entre leurs corps, défit sa ceinture et descendit la fermeture Eclair du jean. Elle caressa son érection à

travers le tissu de son boxer. Maxwell gémit contre sa bouche et souleva le bassin pour l'aider à faire glisser le pantalon.

Elle l'en débarrassa prestement et libéra le sexe dressé. Il écarta le string minuscule et l'empala sur son pénis rigide avec un

grognement de pur plaisir.

Sandra avait regagné son fauteuil et regardait à travers le hublot.

Peine perdue, le ciel était d'un noir d'encre. Puis soudain, elle aperçut des lumières. La voix du pilote les informa qu'il

entamait les manœuvres d'approche.

Sandra jeta un coup d'œil à sa montre et calcula le temps de vol depuis New York.

Ils avaient volé environ deux heures trente. Elle tenta de se remémorer la carte des Etats-Unis. Que pouvait-il y avoir

d'intéressant à quoi... pas tout à fait deux milles kilomètres de New York ?

Elle grogna lorsque Maxwell l'attira à lui pour l'empêcher de voir à l'extérieur.

– Non, trésor, un peu de patience... d'ailleurs... ; fit-il en sortant un foulard de sa poche. Tourne-toi et ferme les yeux ;

ordonna-t-il doucement.

Il noua le tissu autour de sa tête et l'embrassa dans le cou. L'avion se posa en douceur et gagna un hangar privé.

Maxwell la prit par la main pour l'aider à descendre de l'appareil. Ils s'engouffrèrent dans une limousine qui démarra dès

que leurs bagages furent dans le coffre.

La jeune femme posa une main sur la cuisse de Maxwell et commença à le caresser.

– Dis-moi trésor, aurais-tu une idée en tête ? susurra-t-il en lui prenant la main.

– Bien sûr, monsieur...je vais vous exciter et lorsque vous serez à point...je vous abandonnerai à votre triste sort ; répondit-

elle à son oreille.

Au passage, elle lui lécha le lobe et le mordilla. Elle sentit le frémissement qui le parcourait.

– On peut être deux à jouer à ça, trésor ! et je suis certain de gagner !

– Arrogance, monsieur Maxwell ! répliqua-t-elle.

– Vraiment ?

– Vraiment ! fit-elle en riant.

Maxwell l'attira à lui, emprisonna ses lèvres entre les siennes et dévora sa bouche. Il l'empoigna par les cheveux et

l'obligea à s'agenouiller entre ses jambes, sur le sol de la limousine.

Son regard torride la dévisagea et il lui adressa son sourire en coin.

– Mets les mains dans le dos ; ordonna-t-il.

Sandra obtempéra, la respiration hachée, le cœur en émoi et le sexe humide.

– Alors, trésor ? que comptes-tu faire maintenant ?

La jeune femme se passa la langue sur les lèvres, le regardant par en dessous.

– Si je pouvais utiliser mes mains... ; commença-t-elle.

Maxwell sourit et secoua la tête.

– Oh non, trésor... pas question. J’attends.

Sandra soupira et posa le regard sur la braguette tendue du jean.

– J’aimerais vous sucer, monsieur ; chuchota-t-elle.

– Alors fais-le..., sans les mains.

Sandra haussa les sourcils. Elle se pencha entre ses genoux et s’attaqua au bouton du jean avec les dents. Avec un peu de

difficulté elle parvint à le défaire ; puis elle descendit la fermeture Eclair lentement.

Lorsqu’elle fut en bas, elle leva les yeux vers lui.

– Pouvez-vous vous soulever un peu, monsieur ? demanda-t-elle le souffle court.

Pour toute réponse, Maxwell se redressa et souleva le bassin. Elle passa les mains devant elle.

– Non ! avec la bouche, uniquement ; ordonna-t-il calmement.

La jeune femme soupira. Comment faire descendre un jean des fesses puis des cuisses d’un homme en utilisant seulement sa

bouche ?

Elle secoua la tête et attrapa la ceinture du pantalon entre les dents et tira dessus. Le jean se montra particulièrement

récalcitrant. Elle grogna de frustration. Elle n’allait pas y arriver sans un minimum d’aide. Maxwell lut dans ses pensées et

passa les mains dans la ceinture de son jean avant de le faire descendre de ses cuisses jusqu’à ses chevilles.

– Voilà, maintenant débrouilles-toi.

Sandra caressa son érection du bout du nez. Le boxer ne serait pas moins difficile à faire descendre. Elle fit glisser sa

bouche sur le sexe de Maxwell par dessus le coton du boxer.

Son érection prit de l'ampleur, il durcit sous la caresse. Maxwell appuya la tête contre le dossier de la banquette.

Elle l'entendit inspirer brusquement. Alors elle saisit l'élastique du boxer entre les dents et le souleva avec précaution. Par

miracle, le sous-vêtement glissa sans opposer de résistance. Elle libéra le sexe dressé et les testicules.

Elle sourit intérieurement. Maxwell la fixait, les yeux mi-clos. Elle le lécha doucement, lui arrachant un soupir. Lorsqu'elle

le prit dans la bouche, il hoqueta de plaisir.

La limousine ralentit soudain et passa un portail en bois. Elle gravit une côte et se gara sous un porche fleuri de

bougainvillées. La portière s'ouvrit et Maxwell sortit du véhicule, le contourna et tendit la main à Sandra.

Elle descendit de la limousine et regarda autour d'elle. Ils étaient garés devant une somptueuse maison créole en bois. Des

fleurs de toutes sortes embaumaient l'air chaud.

Sandra leva les yeux vers l'étage. Un balcon avec une balustrade en bois bleu courait tout autour de la façade. Elle reporta

son attention sur Maxwell.

– Où sommes-nous ?

– Chez moi, dans une de mes résidences secondaires ; répondit-il un sourire aux lèvres. Sur une petite île privée des

Bahamas... ; ajouta-t-il.

Une île privée avec sa propre piste d'atterrissage ? se demanda-t-elle. Waouh !

– Entrons ; dit-il en lui prenant la main.

Ils pénétrèrent dans la maison.

Chapitre 37

Le chant des oiseaux réveilla la jeune femme six heures plus tard. Elle s'étira dans le lit et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Des rideaux vaporeux voletaient au gré du vent.

Elle descendit du lit et se dirigea vers l'ouverture. Les volets en bois turquoise avaient été poussés pour laisser le soleil

entrer dans la pièce.

Elle stoppa net devant la beauté du paysage. Un jardin luxuriant descendait jusqu'à une anse de sable blanc. Les vagues

venaient mourir aux pieds de rochers semblables à des morceaux de granit. Elle aperçut une vedette amarrée à un ponton en

bois.

Elle poussa la porte-fenêtre et passa sur le balcon en bois. Une table en rotin, des fauteuils assortis, une banquette recouverte

d'un long coussin au tissu fleuri...

Et assis à la table, Maxwell, en ample pantalon de lin blanc et chemise longue sans col. Il était pieds nus, les cheveux en

bataille. Et terriblement sexy...

– Bien dormi, trésor ? demanda-t-il sans se retourner.

Elle s'approcha de la table et passa les mains autour de son cou.

– Comme un bébé ; murmura-t-elle à son oreille. J'ai une faim de loup ! ajouta-t-elle en louchant sur l'assiette de croissants

et brioches dorés.

– Asseyez-vous.

Elle prit place en face de lui, vêtue d'une nuisette en coton toute simple. Son regard erra sur la mer ; elle distingua des voiles

à l'horizon.

– Vous venez souvent ici ? s'enquit-elle.

Maxwell sourit avant de répondre :

– Pas aussi souvent que je le voudrais ; mais je pense que nous pourrons revenir de temps en temps...

Elle trempa ses croissants dans un bol de café au lait, gémissant de plaisir. Les viennoiseries lui rappelaient la France. Elle

humidifia son index et ramassa les miettes tombées sur la table.

Maxwell haussa un sourcil amusé.

– Il y en a encore ; fit-il en désignant la corbeille du menton.

– Oui, mais j’adore les croûtes bien croustillantes ; rétorqua-t-elle.

Elle lécha son doigt avec un plaisir non dissimulé et le regarda à travers ses cils. Elle le vit déglutir et son regard cognac se

fit torride. Ah non, pas encore...

Elle détourna les yeux vers la mer.

– J’aimerais bien faire du bateau ; dit-elle au bout d’un moment.

– J’ai un catamaran amarré à la marina de Freeport.

Evidemment... Pourquoi est-ce que cela ne la surprenait pas ? Puis elle se souvint des photos de régates vues dans le bureau

de Maxwell.

Elle se tourna vers lui ; il souriait.

– Pourquoi souriez-vous ainsi ? s’étonna-t-elle les sourcils froncés.

– Nous le sortirons cet après-midi, vous avez déjà fait du bateau ?

– Oui, monsieur, en Méditerranée ; répliqua-t-elle. Sur un modeste sept mètres... certainement pas comparable à votre

bateau ; ajouta-t-elle.

– En effet, le mien mesure un peu plus de dix– huit mètres... Ce n’est pas le plus grand bateau au monde, mais il me suffit

amplement.

– Il me tarde de le voir...

– Alors, allons-nous doucher.

Ils prirent place dans une Jeep découverte. Maxwell se mit au volant et dévala la route qui menait à l’anse où un hors-bord

était amarré. Sandra avait revêtu un short en jean, un débardeur à fines bretelles et des tennis. Une casquette et des Ray Ban

complétaient son équipement.

Une heure plus tard, ils débarquaient sur l'île de Grand Bahama. Ils suivirent le quai jusqu'à la partie de la marina qui

accueillait les plus gros bateaux.

Maxwell posa une main sur les reins de la jeune femme et la guida sur le ponton.

Lorsqu'il stoppa devant son catamaran, elle resta bouche bée.

Il était tout simplement magnifique. Ils empruntèrent une passerelle, grimpèrent les marches menant au pont.

Sandra admira le luxe des banquettes en cuir, le parquet en chêne Milano. Il ouvrit les portes donnant sur la cabine

principale. Là encore, du cuir crème, du chêne blond et une profusion de coussins.

A droite de la cabine, une table entourée d'une banquette et de poufs en cuir garnis de coussins moelleux.

A gauche le coin salon, avec une seconde banquette en cuir crème, une table basse et toujours des coussins beige et dorés.

Maxwell prit la jeune femme par la main et l'entraîna dans la cuisine équipée de deux fours superposés, d'un réfrigérateur,

d'un plan de travail avec une plaque de cuisson et de nombreux rangements. De l'autre côté, un évier double et des placards en

chêne.

La salle de bains était à l'image du reste, luxueuse et bien équipée. Enfin il la fit entrer dans la chambre principale, meublée

d'un très grand lit et de deux chevets en chêne blond. Des hublots laissaient entrer le soleil et l'eau se reflétait sur les parois

de chêne.

Les autres cabines comportaient des lits superposés, avec cabinet de toilette attenant.

Ils revinrent sur le pont et s'assirent sur une des banquettes.

– Alors, comment le trouvez-vous ? demanda-t-il.

– Somptueux ; rétorqua-t-elle en secouant la tête. Tout simplement, somptueux.

– Merci... le plein a été fait, les placards garnis et le réfrigérateur regorge de denrées succulentes...

– Nous pouvons y aller alors ?

– Dans un moment...

Sandra haussa les sourcils. Pourquoi attendre ? Maxwell sembla lire dans ses pensées car il reprit :

– Je ne peux pas hisser les voiles seul, nous attendons Marcus.

– Qui est Marcus ? demanda-t-elle.

– Mon skipper.

La jeune femme hocha la tête. Son regard se porta sur les quais. Des promeneurs arpentaient les allées. Elle vit un grand type

blond et bronzé se diriger vers eux. Il portait la tenue traditionnelle des marins, chaussures bateau, short et t-shirt. Il emprunta

la passerelle, un grand sourire aux lèvres.

– Bonjour, Marcus ; fit Maxwell en se levant.

– Christian, cela fait plaisir de vous revoir... madame ; fit-il en détaillant Sandra de la tête aux pieds.

– Sandra, je vous présente Marcus Meyerson. Marcus, voici Sandra Beauchamp, ma compagne.

Le skipper serra la main de la jeune femme ; son regard bleu était chaleureux. Il se tourna vers Maxwell.

– Quand désirez-vous sortir ?

– Maintenant, vous avez fait toutes les vérifications ?

– Oui, dès que vous m’avez appelé ; répondit Marcus.

– Bien dans ce cas, allons-y.

Ils sortirent du port sous les regards ébahis et envieux des badauds et prirent la direction de la pleine mer. Maxwell voulait

lui montrer les possibilités du catamaran. Ils voguèrent pendant plus de deux heures au milieu de l’océan, croisèrent de

nombreux autres équipages qui leur firent signe de la main.

Le soleil descendait doucement sur l’eau lorsqu’ils rejoignirent le mouillage.

– Nous allons dîner en ville ; l’informa Maxwell alors que Marcus attachait un cordage à un anneau sur le quai.

Sandra haussa les sourcils ; sa tenue était pour le moins négligée. Ses cheveux avaient volé dans tous les sens et elle

ressemblait à une souillon.

– Il y a une robe de cocktail et tout le nécessaire dans le dressing ; fit Maxwell un sourire en coin sur les lèvres.

Elle le scruta d'un regard fixe. Bien sûr, il avait pensé à tout. Elle se doucha longuement pendant qu'il remerciait Marcus. Il

la rejoignit sous la douche et commença à la caresser langoureusement.

– J'ai passé un merveilleux après-midi ; dit-elle en se frottant à lui.

– La soirée sera tout aussi intéressante ; lui murmura-t-il à l'oreille.

Ils n'avaient pas fait l'amour depuis la veille au soir...Sandra se demanda s'ils descendraient vraiment à terre.

Maxwell la retourna contre la paroi, dos à lui et introduisit deux doigts dans son sexe déjà humide. Il l'embrassa dans le cou,

déclenchant un frémissement dans le corps de la jeune femme.

Elle posa les mains à plat contre le mur de la cabine et se pencha en avant lorsqu'il posa une main ferme au creux de ses

reins. Et soudain, elle sentit le sexe dressé de Maxwell à l'entrée de son vagin. Il caressa du bout de son gland la fente trempée

et s'enfonça en elle d'un seul coup de reins.

– Ah... ; gémit-elle sous l'intrusion violente.

– Chut ; ordonna-t-il en se retirant presque entièrement.

Puis il poussa à nouveau ; les mains fermement crochetées dans ses hanches. Elle étouffa un gémissement et s'arc–bouta à la

paroi. Maxwell la besognait comme s'il voulait la transpercer.

Maxwell lâcha une des hanches de la jeune femme et passa sa main entre ses cuisses. Ses doigts atteignirent le clitoris

sensible.

– Hm...trésor, tu ne me déçois jamais ; murmura-t-il en faisant aller et venir ses doigts.

Sandra gémit sous la caresse et écarta les jambes, les mains à plat sur la paroi, la tête la frôlant à chaque coup de boutoir.

Elle sentit la pression monter en elle, poussa un peu plus les fesses contre les cuisses puissantes de Maxwell.

– Tu en veux encore plus ? susurra-t-il d’une voix suave et rauque.

– S’il vous plaît, oui ; ânonna-t-elle.

Elle l’entendit aspirer brutalement dans son dos. Maxwell glissa sa main droite sur le torse de la jeune femme, l’enserrant

fortement.

– Allez, trésor, jouis maintenant ; ordonna-t-il en accélérant ses mouvements.

Elle s’abandonna à la vague de plaisir qui la parcourait tel un séisme, ses jambes tremblant sous elle. Il jouit à son tour alors

qu’elle était encore parcourue de frémissements.

Ils restèrent de longues minutes ainsi, puis Maxwell la redressa doucement, toujours enfoncé en elle.

– Si un jour tu venais à me quitter ; murmura-t-il à son oreille ; je serais incapable de bander pour une autre femme...

Il l’embrassa dans le cou, ses mains pétrissant les pointes de ses seins dressées.

– Vraiment ? haleta-t-elle.

– Oui, il n’y a pas une femme au monde qui me fasse ressentir ce que j’éprouve pour toi ; avoua-t-il.

Elle tourna la tête vers lui et lut dans son regard cognac qu’il disait la vérité. Cet aveu lui alla droit au cœur. Les débuts de

leur relation avaient été difficiles pour elle, elle avait tout fait pour le fuir et quelques semaines après leur rencontre, elle

devait bien s’avouer qu’elle était folle de lui.

Malgré sa tendance certaine à la domination, à l’autoritarisme. Aucun homme ne l’avait jamais comblée comme lui.

– C’est réciproque ; chuchota-t-elle.

Un profond soupir accueillit ses paroles. Il l’obligea à se contorsionner pour lui prendre le visage d’une main et la gratifier

d'un baiser langoureux qui la laissa le souffle court lorsqu'il la relâcha.

– Je croyais que nous devions aller dîner à terre ; dit-elle, le sourcil levé.

Maxwell lui adressa son sourire en coin et secoua la tête.

– C'est vrai, j'ai réservé une terrasse privée dans un excellent restaurant...

Sandra enfila la robe fourreau noire qu'elle dénicha dans le dressing ; malgré la chaleur, elle portait une guêpière en dentelle

noire et des bas. Une paire de Jimmy Choo aux pieds, elle rejoignit Maxwell dans la cabine principale.

Il avait revêtu un costume gris clair, une chemise blanche et noué une cravate en soie.

La jeune femme émit un soupir en le regardant de la tête aux pieds. Il était l'homme le plus raffiné qu'il lui ait été donné de

voir. Le plus beau aussi et assurément le plus sexy.

Il sentit son regard posé sur lui car il demanda :

– Le spectacle vous plaît, trésor ?

– Il faudrait être difficile pour ne pas apprécier ; rétorqua-t-elle.

Maxwell lui fit face et son regard cognac prit aussitôt une teinte chocolat. Il haussa les sourcils et sourit.

– Cette robe vous va à merveille, trésor... que portez-vous dessous ?

– Une guêpière et des bas...

Il hocha la tête. Elle n'avait pas mentionné de culotte ou de string... Il ferma brièvement les yeux, imaginant ses fesses

rondes, nues sous la robe. Il sentit son sexe durcir et réprima l'envie de la coucher sur le canapé et de la prendre une fois

encore.

Il tendit la main vers elle en disant :

– Allons-y avant que je ne puisse plus vous résister.

Sandra prit la main tendue et la porta à ses lèvres.

– Un peu de repos ne vous fera pas de mal ; fit-elle en passant devant lui.

– Tu crois que j’ai besoin de récupérer, trésor ? s’enquit-il d’une voix suave. Tu devrais me connaître mieux que ça ; ajouta-

t-il en lui claquant une fesse au passage. Je crois t’avoir prouvé que j’avais de l’endurance...

– Ce n’est pas ce que je voulais dire ; s’excusa-t-elle d’une voix contrite.

– Je l’espère bien, je peux te faire une démonstration tout de suite, si tu le désires...

Sandra lui adressa un sourire éclatant et lui lança un baiser en descendant les marches. Elle sauta sur le quai malgré ses

talons vertigineux et lui prit le bras dès qu’il l’eut rejointe.

Elle avait maintes fois fait l’expérience de son endurance, de sa libido extraordinaire, débridée... Peu d’hommes l’avaient

autant comblée que lui. Il était tout simplement insatiable.

Une limousine les attendait à l’entrée des pontons en bois. Un homme d’une trentaine d’années en costume clair et casquette

vint leur ouvrir la portière.

– Bonsoir, monsieur Maxwell, c’est un plaisir de vous voir ; fit-il en portant deux doigts à son couvre-chef. Madame ; ajouta-

t-il en souriant à Sandra.

– Bonsoir, Felipe. La famille va bien ? demanda Maxwell.

– Très bien, monsieur... le troisième est en route. Encore une fille !

Maxwell éclata de rire.

– Vous devriez arrêter de vouloir un garçon à tout prix ; dit-il. Vous allez finir par former une équipe de basket féminine !

Le chauffeur secoua la tête, referma la portière et prit place derrière le volant. Il démarra en douceur et quitta la marina, se

dirigeant vers le centre de Freeport.

Le restaurant était exotique et classe à la fois. Un maître d’hôtel les accueillit et les précéda jusqu’à la terrasse privée

réservée par Maxwell. La vue sur la mer des Caraïbes était imprenable.

Sandra marcha jusqu’à la balustrade en bois et se pencha au dessus du restaurant donnant sur une

piscine gigantesque.

Le soleil en train de disparaître dans la mer, la paraît de tons rouge flamme.

– Venez par ici, trésor ; ordonna doucement Maxwell.

La jeune femme se retourna vers lui. Il se tenait debout près de la table, deux coupes de champagne à la main. Elle revint

vers lui, prit la coupe qu’il lui tendait et leva les yeux vers lui.

Malgré ses talons de douze centimètres, il la dépassait encore d’une bonne tête.

– A nous deux ; fit-il en faisant tinter le cristal des coupes l’une contre l’autre.

– A nous deux ; rétorqua la jeune femme en frémissant.

Elle but une gorgée du précieux liquide et scruta le visage de Maxwell. Ce visage habituellement impassible reflétait une

émotion qu’elle lui avait rarement vue.

Chapitre 38

Ils burent en silence, les yeux dans les yeux. Le champagne était français et Sandra apprécia cette attention.

Maxwell inspira une grande bouffée d’air avant de poser sa flûte sur la table.

– Je me suis permis de commander ; dit-il en faisant signe à la jeune femme de s’asseoir.

Elle prit place sur un fauteuil en rotin, garni d’un coussin moelleux. Il repoussa le siège et déposa un baiser sur sa nuque.

Puis il prit place face à elle et hocha la tête.

Aussitôt deux serveurs s’approchèrent de la table et déposèrent un énorme plateau de fruits de mer, des bols de sauces de

couleurs différentes, des quartiers de citron entourés de mousseline.

Une bouteille de vin blanc dans un seau à glace fut posée sur la table et les verres remplis.

Sandra découvrit des demi-langoustes, des pinces de crabe, des huitres et une multitude de coquillages.

Elle se mordit la lèvre inférieure ; elle avait un faible pour les produits de la mer.

– Bon appétit, trésor ; fit Maxwell en levant son verre.

– Bon appétit ; rétorqua Sandra un sourire gourmand sur les lèvres.

Ils dînèrent dans une ambiance détendue, appréciant la fraîcheur des coquillages. Une musique douce montait du restaurant au

dessous d’eux.

Maxwell se leva soudain et proposa à la jeune femme de danser. Elle prit la main tendue et se laissa entraîner dans un

merengue puis dans un collé– serré langoureux.

Ils s’immobilisèrent brusquement, les lèvres jointes, leurs bassins étroitement collés.

– Hum, trésor... j’ai envie de toi ; susurra-t-il à l’oreille de Sandra.

– Y a-t-il un moment où vous n’avez pas envie de moi ? demanda-t-elle.

Maxwell sourit et secoua la tête.

– Tu as raison, j’ai toujours envie de toi, jour et nuit ; quand je travaille, je pense à toi et il m’arrive très souvent de bander

pendant une réunion importante ; avoua-t-il les mains encadrant le visage de la jeune femme.

Elle haussa les sourcils. Si on lui avait posé la question quelques semaines auparavant, elle aurait dit qu’il était incapable de

sentiments pour une femme... Elle se serait lourdement trompée. Parce que ce n’était pas seulement sexuel entre eux. C’était

bien plus que ça.

Elle approcha ses lèvres de la bouche bien dessinée, y déposa un baiser tendre et appuya son front contre son menton. Elle

sentait son cœur battre contre elle, son érection enfler contre son ventre.

– Voulez-vous un dessert ? demanda-t-il.

– Je crois que je m’en passerai ce soir ; répliqua-t-elle en grimaçant.

– Bien, allons-y alors ; j’ai hâte de te baiser ; fit-il en lui prenant la main.

Sandra étouffa un soupir. Elle aimait sa manière de lui dire sans ambages qu’il avait envie d’elle. Sa façon triviale d’agir ;

sa façon de lui faire l’amour, sauvagement, brutalement parfois... et tout en tendresse à d’autres moments.

Elle aimait tout de cet homme...et elle n'en revenait pas.

Ils reprirent le chemin de la marina et dès qu'ils furent à bord du catamaran, il la renversa sur le canapé du salon.

Il appuya de tout son poids contre elle, l'étouffant presque. Il dévasta sa bouche en un baiser vorace, passionné. Passa une

main sous la robe, gémit lorsque ses doigts atteignirent la chair au dessus de la dentelle des bas.

Sa main s'insinua entre les lèvres du sexe féminin, caressa le clitoris et la fente mouillée par le désir.

– Hum, trésor, tu es toujours prête pour moi ; murmura-t-il d'une voix rauque.

Il imprima à ses doigts un lent mouvement entrant et sortant, tandis que son pouce encerclait le bouton de chair.

Sandra écarta les jambes pour lui permettre un meilleur accès. Il déboutonna son pantalon, baissa la fermeture Eclair et

libéra son sexe dressé et dur comme l'acier.

– J'ai tellement envie de toi, susurra-t-il.

Il positionna son gland à l'entrée du sexe de Sandra, la pénétrant de quelques centimètres seulement. Elle remua sur le

canapé, entoura ses hanches de ses jambes.

– S'il vous plaît ; le supplia-t-elle.

– Que veux-tu, trésor, dis-moi...

– Vous, monsieur... en moi.

Maxwell plissa les yeux et sourit.

– Comme ça ? demanda-t-il en s'enfonçant d'un seul coup de reins.

Sandra émit un gémissement guttural lorsque leurs pubis entrèrent en collision.

– Oh oui, trésor, comme ça... c'est comme ça que tu me veux ? chuchota Maxwell en lui mordillant le lobe de l'oreille

droite.

Sandra cambra le dos pour le recevoir plus profondément. Elle passa les mains sous la veste, la repoussa sur les épaules de

Maxwell et la fit tomber sur le sol.

Elle se cramponna à ses épaules alors qu'il accélérât la cadence. Sa respiration déjà saccadée se fit sifflante ; son cœur prit

un rythme affolé.

Elle sentit l'onde de l'orgasme arriver à toute vitesse, son corps frémit et ses muscles se crispèrent autour de Maxwell. Elle

renversa la tête sur le canapé et ouvrit la bouche sur un cri muet.

La vague de chaleur remonta le long de sa colonne vertébrale, éclata telle une fusée de feu d'artifice et elle se mit à trembler

de tous ses membres.

Maxwell jouit à son tour, le visage enfoui dans la chevelure de la jeune femme.

Le balancement du bateau la réveilla à l'aube. Le soleil entra par les hublots dans la cabine.

Elle s'étira voluptueusement et se tourna vers le côté où Maxwell était sensé dormir. Le lit était vide. Elle se frotta le visage

avant de se lever. Dans la salle de bains, elle se glissa sous la douche et laissa l'eau couler sur son corps.

Elle enfila un peignoir en éponge et partit à la recherche de Maxwell. Elle le trouva sur le pont, assis à la table en chêne, son

téléphone à l'oreille.

Il portait un pantalon en lin blanc et rien d'autre.

Elle stoppa sur le seuil de la cabine et l'admira. Il avait cet air impassible qu'il prenait en présence des autres.

Elle le vit hocher la tête et reposer le portable sur la table. Son visage s'illumina d'un sourire lorsqu'il leva les yeux sur

elle. Il lui fit signe d'approcher.

– Parker vient d'appeler ; fit-il en l'attirant sur ses genoux.

L'attitude de Maxwell l'inquiéta.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle les sourcils froncés.

Maxwell grimaça.

– L'avocat de Cassandra a demandé à avancer la date du procès, prétextant qu'il devait être à Chicago

dans trois semaines.

– C'est possible ça ? s'étonna la jeune femme.

– On dirait qu'il a des appuis très solides. Le juge a accepté.

– Et ce sera quand ?

Maxwell enrroula une mèche de cheveux autour de son index.

– Dans huit jours ; répondit-il.

Sandra ouvrit de grands yeux. Huit jours ? Elle ne serait jamais prête dans une semaine !

– Ça va aller, trésor. Parker est confiant en vous...et moi aussi ; dit-il en lui caressant les bras.

La jeune femme soupira et regarda au loin vers la mer. Un frisson la parcourut.

– Hé, trésor... ; chuchota-t-il. Ne stressez pas à l'avance.

Elle tourna le visage vers lui, plongea les yeux dans le regard cognac. Elle y lut plus que de la confiance. Elle y lut de ...

l'amour ?

Maxwell eut ce petit sourire en coin.

– J'ai un cadeau pour toi ; dit-il pour changer de sujet. Je t'ai dit que je voulais que nous vivions comme un couple...

Sandra haussa les sourcils. Il lui avait déjà offert le bracelet, le collier à la vente aux enchères...Que pouvait-il lui avoir

acheté cette fois ?

Il fouilla dans la poche de son pantalon, en sortit une petite boîte en cuir rouge qu'elle reconnut comme venant de chez

Cartier.

Elle secoua la tête en fixant la boîte.

– Non, vous m'avez déjà offert suffisamment de bijoux ; dit-elle. Ce ne serait pas raisonnable, voyons.

– Je me moque bien de la raison, trésor ; rétorqua-t-il en posant le cadeau sur la table devant elle. Ouvre-là ; ajouta-t-il

d'une voix péremptoire.

Il était inutile de discuter avec lui lorsqu'il prenait ce ton. Sa main se rapprocha de la boîte comme si elle allait la mordre.

Elle la saisit, la souleva et l'ouvrit, les mains tremblantes.

Un cri de surprise lui échappa. Putain ! la bague devait valoir une véritable fortune.

Elle se composait de deux anneaux entrecroisés, sertis de diamants.

– Elle te plaît ? chuchota-t-il à son oreille.

La jeune femme sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle se mordit la lèvre inférieure en proie à une émotion qu'elle ne

chercha même pas à endiguer.

Maxwell tendit la main, sortit le bijou de son écrin et prit la main gauche de Sandra pour le lui passer à l'annulaire.

Elle ne fut pas étonnée qu'il lui aille parfaitement.

– Ce n'est pas une alliance à proprement parler ; je ne crois pas être prêt à me remarier ; commençait-il en déposant un

baiser sur les doigts de Sandra. Cependant, considère cela comme un lien indéfectible entre nous... une sorte d'union libre,

cela te convient ?

La jeune femme tourna un visage ravagé par des larmes de bonheur... Elle déglutit et l'embrassa avidement.

Lorsqu'elle le relâcha enfin, ils étaient tous les deux hors d'haleine.

– Je suppose que cela veut dire oui ; souffla Maxwell un grand sourire aux lèvres.

– Vous savez que vous êtes complètement fou ? demanda-t-elle.

– Je te rappelle que tu me l'as déjà dit ! grogna-t-il. Je vais finir par le croire.

Sandra éclata de rire et passa les bras autour de son cou.

– Merci, vraiment, elle est magnifique...mais vous n'en portez pas.

Maxwell mit à nouveau la main dans la poche de son pantalon en lin et en sortit un anneau plus discret mais tout aussi

extraordinaire. Il était fait d'un anneau en platine serti de diamants carrés, résolument masculin. Il le lui tendit. Elle s'empara

du bijou et le fit glisser au doigt de Maxwell.

– Je ne vous ai pas fait de cadeau, moi ; lui fit-elle remarquer.

– Si, tu me fais le plus beau cadeau chaque jour que Dieu fait... en te donnant à moi, entièrement... c'est amplement suffisant ;

murmura-t-il.

Il insinua une main dans l'encolure du peignoir, s'empara d'un sein et le pétrit vigoureusement.

– On va nous voir ; dit-elle en jetant un coup d'œil autour d'eux.

De nombreux plaisanciers prenaient le café sur le pont de leur bateau. Maxwell soupira et l'embrassa dans le cou.

– Tu as raison, nous devrions rentrer avant d'être arrêtés pour attentat à la pudeur.

Ils se levèrent et gagnèrent la cabine principale. Maxwell referma la porte coulissante derrière lui, les coupant du reste du

monde.

Il l'entraîna Sandra dans la chambre et détacha la ceinture du peignoir. Son regard cognac s'attarda sur les seins de la jeune

femme, en caressa un du bout du doigt.

Le téton durcit instantanément. De la bouche, il agaça la pointe de l'autre sein, tandis que sa main gauche l'attirait contre lui.

La jeune femme cambra les reins pour mieux se coller à lui. Elle passa la main entre leurs corps et détacha la ceinture du

pantalon en lin. Il ne portait pas de boxer et elle prit son érection en main.

Le sexe dressé frémit et s'allongea encore, palpitant sous les doigts chauds de la jeune femme. Il fit glisser le peignoir de ses

épaules et la renversa sur le lit.

Le soir tombait lorsqu'ils accostèrent sur la petite île privée. Maxwell avait prévu de reprendre le jet le dimanche en début

d'après-midi. Ses affaires requéraient sa présence à New York le soir même.

Sandra découvrit une maison en bois sur le bord de la route. Elle en fit la remarque à Maxwell qui sourit.

– C’est la maison des gardiens. Ils entretiennent la maison, le jardin et protègent l’île d’éventuels visiteurs indésirables.

– Ils vivent ici en permanence ? s’étonna-t-elle.

– Oui, mais ils vont à Freeport assez souvent. Ils utilisent le hors-bord.

La jeune femme se demanda qu’elle pouvait bien être la vie de ces gardiens.

– C’est un couple ?

– Bien sûr, mais pas comme les autres ; rétorqua Maxwell en se garant devant sa maison. Ils sont gays.

Sandra hocha la tête. Comme ça, ils ne risquaient pas d’avoir des enfants, ce qui aurait posé problème pour vivre ici.

– Anton est peintre, il fait de très belles toiles d’ailleurs ; reprit-il. Son mari, George, est un fana de plongée sous-marine et

de pêche.

– Ils ont la belle vie alors ! les fonds marins doivent être superbes.

– Ils le sont, à notre prochaine venue, nous irons plonger au large.

Sandra haussa les sourcils ; elle n’avait jamais pratiqué ce genre de sport. Puis la vision de Maxwell en combinaison lui

traversa l’esprit. Elle l’imagina en tenue de caoutchouc noir, son magnifique corps moulé...

– A quoi pensez-vous, trésor ? l’interrompit-il.

Elle le fixa sans mot dire avant de se passer la langue sur la lèvre inférieure.

– Je vous imaginais en combinaison de plongée ; susurra-t-elle. Trop sexy...

Maxwell fronça les sourcils avant d’éclater de rire.

– Gourmande...

Chapitre 39

Le vol de retour se déroula sans encombre. Maxwell passa le plus clair de son temps au téléphone.

Il avait une réunion avec des industriels chinois le soir même. Sandra en profita pour somnoler, allongée sur le lit de la

chambre.

Ils avaient passé une bonne partie de la nuit à essayer les différentes pièces de la maison. Le plan de travail de la cuisine, la

baignoire dans l'immense salle de bains, le bureau où il l'avait couchée à plat ventre avant de la fesser...

Heureusement qu'ils n'avaient pas testé les lits dans les cinq chambres d'amis...

Maxwell la réveilla juste avant l'atterrissage. Elle reprit sa place sur le fauteuil face au sien et boucla sa ceinture.

– J'ai passé un merveilleux week-end ; dit-elle un sourire épanoui aux lèvres.

– Moi aussi, trésor ; mais le travail reprend ses droits. Je vais certainement rentrer très tard, ce soir ; regretta-t-il. Inutile de

m'attendre.

– Entendu ; répondit-elle.

Elle pourrait en profiter pour récupérer un peu.

La limousine déposa Maxwell devant le hall d'entrée de son immeuble de bureaux. Puis le chauffeur ramena la jeune femme

au penthouse.

Après avoir défait leurs sacs de voyage, elle appela Carole. Elle avait besoin de ses conseils pour l'audience qui avançait à

grands pas.

Cette semaine serait probablement la plus stressante de sa vie.

– Salut la belle, je ne te dérange pas ?

– Pas du tout, je bossais sur mon réquisitoire ; répondit l'avocate. Que se passe-t-il pour que tu me téléphones un dimanche

après-midi ?

– Rien de grave, rassure-toi. Je viens de rentrer des Bahamas et le procès de Cassandra Maxwell débute lundi prochain, j'ai

besoin de tes conseils ; répondit la jeune femme ravie d'entendre son amie.

– Tu veux qu'on se voit ? proposa Carole.

– Ce serait super, je peux venir chez toi ?

– Je t’attends.

Elles coupèrent la communication au même moment et Sandra envoya un texto à Maxwell. Elle ne tenait pas à rompre la

merveilleuse entente entre eux.

Il répondit quelques minutes plus tard :

« *Si c’est indispensable, prenez la limousine.* »

Elle appela le chauffeur, s’excusant de le faire sortir à nouveau. Lorsqu’il lui ouvrit la portière, il porta deux doigts à sa

casquette.

– Je suis à votre entière disposition, miss.

– Merci.

Elle se glissa sur la banquette arrière. Avoir du personnel n’était pas dans ses habitudes. Hormis lorsqu’elle vivait à l’hôtel.

Mais elle y prenait goût. Plus vite qu’elle ne l’aurait cru.

Son regard se perdit sur les trottoirs de Manhattan. Il y avait peu de passants. Malgré le beau temps. Mais en passant devant

Central Park, elle constata que de nombreuses familles avaient envahies les allées et les pelouses.

Le véhicule se gara devant l’immeuble de Carole trente minutes plus tard.

– Désirez-vous que je vous attende ? proposa Edgar.

– Je ne sais pas combien de temps je vais rester chez mon amie ; répondit Sandra. D’un autre côté, cela m’ennuie de vous

demander de revenir me chercher, je peux prendre un taxi pour rentrer.

– Vous voulez me faire perdre ma place ? demanda le chauffeur en souriant. Appelez-moi quand vous serez prête à rentrer ;

décida-t-il d’un ton courtois.

– Bien, Edgar.

Il lui ouvrit la portière et elle se dirigea vers l’entrée d’un immeuble ancien.

Le portier la salua chaleureusement avant de lui faire signer le registre des visiteurs et de lui appeler l’ascenseur.

Carole l'attendait vêtue d'un pantalon en soie turquoise et d'un débardeur assorti.

– Waouh ! tu as pris des couleurs ; s'exclama-t-elle dès que son amie fut entrée. Les Bahamas, hein ? je parie que Maxwell y

possède une superbe villa ! ajouta-t-elle.

– En fait, il possède carrément une île ; répliqua Sandra en haussant les épaules.

L'avocate en resta bouche bée avant de jurer :

– Putain, une île rien qu'à lui ?

– Oh ! une petite mais suffisante pour installer une piste d'atterrissage pour son jet.

L'air blasé de la jeune femme fit éclater de rire Carole. Son amie l'imita et elles tombèrent sur le canapé en cuir, riant

comme des ados.

– Tu prends goût au luxe, ma cocotte ! fit Carole en reprenant son souffle. Remarque, cela ne m'étonne pas de lui... il paraît

qu'il a plusieurs résidences secondaires bien situées... et comme il possède une chaîne d'hôtels avec golf, il doit avoir une

suite dans chacun d'eux...

– Je ne sais pas ; rétorqua Sandra. Pour le moment je n'ai eu droit qu'aux Bahamas.

Carole plissa soudain les yeux.

– Quoi ? s'étonna son amie en fronçant les sourcils.

– Fais voir ta main ! ordonna l'avocate.

Sandra lui tendit sa main gauche, les diamants étincelaient, impossible de dissimuler l'anneau qui ne la quittait pas depuis la

veille.

– Putain ! il ne s'est pas moqué de toi ; apprécia-t-elle. Il te l'a offerte quand ?

– Hier au petit-déjeuner.

Carole hocha la tête.

– Et bien dis-moi, on dirait que tu as apprivoisé le grand méchant loup ! Pourquoi est-ce que cela ne m'arrive pas à moi ?

– Ça viendra, sois patiente ; rétorqua Sandra. Je suis certaine qu’il y a quelque part, un homme riche qui n’attend que toi !

– Et bien, il faudrait qu’il se dépêche avant que je sois trop vieille ! Je t’offre un verre ?

Sandra jeta un coup d’œil à sa montre avant d’accepter un cocktail. Puis elle aborda le sujet qui la préoccupait.

– Maître Ellroy est un très bon avocat, tu peux suivre ses conseils les yeux fermés ; dit Carole en reprenant place sur le

canapé.

– Oui, mais c’est un homme ; j’ai besoin d’un point de vue féminin.

L’avocate hocha la tête. Elle réfléchit un long moment avant de donner son avis.

– Tu peux t’attendre à ce que l’avocat de Cassandra Maxwell cherche à salir ta réputation. Il va tenter de te déstabiliser par

tous les moyens.

– Je sais cela ; rétorqua Sandra. S’il me pose des questions sur ma relation avec Maxwell, je fais quoi ?

– Tu restes le plus possible près de la vérité... sans dévoiler ses goûts en matière de SM... ; la conseilla Carole. A moins

que cela soit du passé ?

– Pas entièrement ; répondit son amie.

L’avocate lui posa les questions les plus personnelles qui lui vinrent à l’esprit. Elles rejoignaient toutes celles d’ Ellroy. Une

heure plus tard, ne voyant pas qu’ajouter de plus, elles changèrent de sujet.

Elles bavardèrent du week-end de Sandra aux Bahamas, du prochain dîner de charité où elles comptaient se rendre toutes

deux, de Declan... l’ex de Carole.

A dix neuf heures trente, Sandra téléphona au chauffeur de Maxwell.

– Tu es sûre de ne pas vouloir rester manger ici ? insista l’avocate.

– Une autre fois, Carole ; quand il sera en voyage d’affaires, nous prendrons tout notre temps, promis.

Elle songea en entrant dans l'ascenseur aux paroles récentes de Maxwell. Il lui avait dit vouloir l'emmener avec lui lors de

ses déplacements.

Elle sortit de la cabine à l'instant où la limousine se garait devant l'immeuble. Le portier l'accompagna jusqu'à la voiture et

ouvrit la portière. Puis Edgar démarra en douceur.

– Monsieur Maxwell m'a appelé ; dit-il en jetant un coup d'œil à la jeune femme dans le rétroviseur.

– A mon sujet ?

– Oui, il voulait s'assurer que je vous ramène et que vous ne rentriez pas en taxi.

Sandra fit la moue et le remercia d'un sourire. Certaines choses ne changeraient jamais, songea-t-elle le regard perdu sur les

immeubles.

La semaine défila à toute vitesse comme si le destin avait décidé d'accélérer le temps. Le dimanche soir, elle tournait en

rond dans le séjour en proie à une crise d'angoisse grandissante.

– Trésor, viens t'asseoir ; fit Maxwell en levant le nez de son ordinateur portable. Tu me donnes le tournis.

– Désolée ; s'excusa-t-elle en obtempérant.

Il lui prit les mains et les porta à ses lèvres.

– Je connais un excellent remède contre le stress ; susurra-t-il d'une voix suave.

Elle fit la moue. Depuis deux jours, elle avait en permanence un nœud à l'estomac. Elle s'était entretenue avec Ellroy à

plusieurs reprises au cours de la semaine et il la pensait fin prête.

Le lendemain était le grand jour. Le début du procès et probablement le début du calvaire pour elle.

Maxwell l'attira à lui, ses mains se faufilèrent sous la robe. Il caressa la peau au dessus de la lisière des bas, passa un doigt

sous les jarretelles.

Lorsqu'il atteignit le sexe dénudé, il gémit de bonheur.

– Hm... trésor, tu ne portes pas de culotte ? murmura-t-il.

– J’ai obéi à vos ordres, monsieur ; rétorqua-t-elle.

– C’est bien, trésor ; approuva-t-il. Chevauche-moi.

Elle enjamba ses cuisses et se positionna à califourchon au dessus de lui. La robe remontée jusqu’à la taille, il pétrit ses

fesses. Provoquant des frissons qui lui remontèrent le long de sa colonne vertébrale.

Sa bouche emprisonna celle de la jeune femme dans un baiser vorace. Il lui prit la langue entre ses lèvres, lui arrachant un

gémissement.

Sandra déboutonna le jean qu’il portait, passa la main sous l’élastique de son boxer et s’empara de son sexe déjà dur. Elle le

sentit frémir sous ses doigts et accentua la pression sur la colonne de chair.

Maxwell grogna de plaisir et avança le bassin. Il détacha la ceinture de la robe portefeuille et la repoussa sur les épaules de

la jeune femme, puis il la fit tomber au sol. Elle était entièrement nue ; sa peau douce à portée de mains.

Son contact le fit frissonner de bonheur. Ses mains se posèrent sur ses hanches, la positionnant au dessus de son sexe et il

l’empala d’un mouvement fluide.

– Oh oui, trésor... sens-moi en toi... ; murmura-t-il d’une voix rauque.

Il entama un lent va- et-vient, les doigts crispés dans la chair des hanches. Il voulait prendre tout son temps, l’amener à

l’orgasme en douceur. Lui faire perdre la tête et l’obliger à oublier le procès.

Sandra renversa la tête en arrière, savourant cette pénétration pleine et entière. Elle se mit à remuer des hanches en rythme.

Maxwell happa la pointe d’un sein entre ses lèvres, la mordilla jusqu’à ce qu’elle durcisse. Puis il passa à l’autre sein, le

lapant avec avidité, le titillant du bout de la langue.

Elle se cambra sur ses genoux, le souffle court.

– C’est bon, trésor ?

– Oui, monsieur ; chuchota-t-elle d’une voix éraillée. Plus vite, s’il vous plaît.

– Non, trésor, j’ai besoin que ça soit lent, je veux que tu te consacres uniquement à ton plaisir, que tu ne penses à rien d’autre

...

Sandra étouffa un soupir de frustration ; elle avait envie qu’il soit brutal, qu’il la prenne sauvagement...

Elle tenta d’accélérer la cadence mais il la retint par les hanches. Elle geignit. Maxwell sourit et la plaqua contre son torse,

ses mains puissantes enfoncées dans la chair.

Leurs halètements se firent plus saccadés à mesure que l’excitation grandissait. Le plaisir de leurs peaux l’une contre l’autre,

leurs lèvres jointes en un baiser passionné ...

Maxwell glissa une main entre leurs corps pour atteindre le clitoris gonflé de la jeune femme. Une décharge électrique la

parcourut et elle gémit lorsque la vague de chaleur la traversa et qu’elle jouit, tremblant comme une feuille.

Maxwell continua à encercler le bouton de chair de son pouce jusqu’à ce que les frémissements s’apaisent.

Il donna deux ou trois coups de reins puissants avant de jouir à son tour, les mains agrippées aux épaules de Sandra.

Ils dînèrent assis en tailleur à même le sol autour de la table de salon, encombrée de boîtes de plats asiatiques.

Maxwell lui parla de son rendez-vous avec les fabricants chinois de logiciels informatiques.

– Pourquoi des chinois ? s’étonna la jeune femme. Vous ne pourriez pas acheter du matériel américain ?

– Bien sûr que si... sauf que le prix est beaucoup plus élevé. Et donc les profits s’en ressentiraient.

La jeune femme hocha la tête. CQFD ...Elle oublia son stress et ils discutèrent des projets de Maxwell. Il avait en vue le

rachat d’une distillerie de whisky et autres boissons alcoolisées; il était également intéressé par un groupe de presse qui

cherchait des investisseurs.

Elle se demanda un instant jusqu'où sa soif de pouvoir allait. Il semblait de ne pas être en mesure de s'arrêter de conquérir

le monde.

L'argent n'était sans doute pas sa motivation principale. Il était riche à milliards, à trente deux ans à peine.

Qu'est-ce qui pouvait bien le motiver ? Elle lui posa la question.

– Le challenge, trésor ; répondit-il simplement. Le plaisir de débusquer la bonne affaire, le plaisir de négocier, de gagner...

Sandra hochait la tête. Comme à la chasse, il cherchait une proie, la ferrait et lorsqu'il était certain d'obtenir la reddition, il

refermait son piège... Comme sur elle.

Chapitre 40

Le réveil la tira d'un rêve langoureux. Elle ouvrit péniblement les yeux et aussitôt une pensée désagréable lui traversa

l'esprit.

On était lundi et c'était le début du procès de Cassandra Maxwell. Le premier jour d'audience. Elle allait être appelée à la

barre... Seigneur, elle se sentait comme un enfant le jour de la rentrée des classes...

Elle se glissa hors du lit, passa dans la salle de bains et prit une longue douche pour tenter de détendre ses nerfs noués.

Carole lui avait conseillé de porter une tenue classique. Tailleur jupe et chemisier en soie. Pas de talons trop hauts. Elle

devait donner une certaine image d'elle. Ne pas passer pour une femme cherchant à mettre le grappin sur un milliardaire. Une

aventurière ou pire une courtisane...

Elle enfila des bas et une jupe crayon noire. Elle avait choisi un chemisier crème et des escarpins tout simples. Huit

centimètres de talons, tout de même avec une bride qui lui enserrait la cheville. Elle ne pouvait se résoudre à porter des

chaussures trop classiques.

D'ailleurs, elle n'en possédait pas. Elle rejoignit Maxwell au comptoir du coin cuisine.

– Bonjour, trésor ; fit-il en déposant un baiser tendre sur sa joue.

– Bonjour. Madame Reese ; salua-t-elle en prenant place sur un tabouret.

Elle haussa les sourcils. Cela faisait des semaines qu'elle n'avait pas vu Monsieur Reese, le chef de la sécurité de Maxwell.

Certes depuis l'arrestation de Dickson, sa présence permanente ne se justifiait plus. Que pouvait-il bien faire d'autre ?

– Un problème ? s'inquiéta Maxwell en scrutant son visage.

– Je me demandais juste ce que fait Reese ; répondit-elle en se tournant vers lui.

– Il travaille toujours pour moi. Il s'occupe de la sécurité dans mes diverses entreprises.

Sandra hocha la tête. Certaines des entreprises dont il était propriétaire nécessitaient certainement une surveillance

particulière afin d'éviter l'espionnage industriel par exemple.

Elle déjeuna léger, l'estomac à nouveau noué. Elle reposa sa tasse de café à peine entamée sur le comptoir et souffla pour

essayer de se détendre.

– Je serai là, trésor, avec mon père et mes frères. Nous serons tous présents pour vous soutenir ; dit-il en lui prenant la main.

Ça va bien se passer.

Elle lui adressa un sourire forcé et descendit du tabouret. Elle empoigna sa veste de tailleur, l'enfila et saisit son sac à

mains.

Maxwell posa une main au creux de ses reins et ils quittèrent le penthouse sous le regard amical de madame Reese.

Dans l'ascenseur, ils échangèrent un baiser langoureux.

– Est-ce bien le moment ? demanda-t-elle en le repoussant.

– C'est toujours le moment, rétorqua Maxwell.

Une fois installés à l'arrière de la limousine, il lui prit la main. Elle tremblait, minée par l'anxiété.

Le trajet jusqu'à la Cour accrut considérablement le stress de la jeune femme. Des photographes

encombraient le trottoir

devant les marches menant au tribunal. Un cordon de policiers tentait de contenir les journalistes.

Sandra aperçut plusieurs vans de télévision. L'évènement très médiatique et très médiatisé attirait des journalistes de tous

horizons.

Le chauffeur se gara au bord du trottoir et aussitôt une nuée de photographes se rua sur eux.

Maxwell saisit la main de la jeune femme et l'entraîna vers les marches menant au hall du bâtiment.

Des dizaines de questions fusèrent, qu'ils ignorèrent. Une fois à l'abri à l'intérieur, Maxwell caressa la joue de la jeune

femme du bout des doigts.

– Ça va, trésor ? demanda-t-il le visage inquiet.

Sandra secoua la tête, la gorge nouée par l'appréhension. Mais elle fit un effort pour sourire.

– Il le faudra bien ; répondit-elle.

Maître Ellroy arriva sur ces entrefaites accompagné des autres membres de la famille Maxwell. Ils portaient tous des

costumes trois pièces.

Une fois de plus, elle ne put que constater combien ils se ressemblaient, combien ils étaient de beaux spécimens de la gent

masculine.

– Bonjour, Sandra ; fit le patriarche Maxwell en embrassant la jeune femme sur la joue.

Il lui serra le bras, cherchant à lui insuffler sa force. Les deux frères l'embrassèrent à leur tour. Andrew marchait avec une

canne dont le pommeau en argent était finement ouvragé.

– Sandra, comment vous sentez-vous ? demanda l'avocat.

– J'irai mieux lorsque ce sera terminé ; avoua-t-elle.

Un greffier vint leur demander d'entrer dans la salle d'audience. Maxwell serra la main de la jeune femme et ils prirent

place derrière le substitut du procureur et son assistante.

Cassandra Maxwell entra à son tour accompagnée de son avocat. Elle jeta un regard glacial à son mari, se détourna de son

beau-père et prit place de l'autre côté de l'allée, à la table réservée aux accusés.

Elle portait un tailleur Prada et des Jimmy Choo. La tête haute, elle fixa un point derrière le fauteuil du juge.

Ce dernier entra enfin et s'assit à sa place. Il scruta l'assemblée et prit une inspiration avant de donner lecture de l'acte

d'accusation.

– Que plaidez-vous ? demanda-t-il à Cassandra Maxwell.

– Non coupable.

Ils se rassirent. Le substitut du procureur se leva et s'adressa aux jurés.

– Nous vous démontrerons que l'accusée a activement participé à l'enlèvement de Sandra Beauchamp et qu'elle comptait

s'enfuir avec le montant de la rançon ; conclut-il en reprenant place derrière sa table.

L'avocat de Cassandra se leva à son tour et se dirigea vers les hommes et les femmes qui allaient juger sa cliente.

Il chercha à mettre le doute dans l'esprit des jurés d'entrée de jeu, accusant à demi mot la victime d'être l'instigatrice de son

propre kidnapping.

Sandra se raidit sur le banc et ses doigts se crispèrent dans la main de Maxwell. Il serra sa main en signe d'apaisement.

Lorsqu'elle fut appelée à la barre, elle jeta un regard anxieux à maître Ellroy.

Il lui adressa un sourire encourageant. Elle se dirigea vers le siège en bois où l'attendait le greffier, elle prêta serment et

s'assit.

Tous les regards étaient fixés sur elle. Elle se sentit étudiée, disséquée...

Le substitut s'approcha d'elle, souriant et lui demanda de raconter son enlèvement.

Elle prit une grande inspiration et se lança dans le récit de cet événement qu'elle souhaitait oublier par-dessus tout. Dans un

anglais un peu hésitant, elle raconta avoir pris un taxi et s'être réveillée dans une chambre inconnue.

Au fur et à mesure, elle prit de l'assurance. Les souvenirs de ses journées de captivité bien présents dans un coin de son

esprit ressurgirent et elle frémit.

A la fin de son témoignage, le substitut la remercia et retourna s'asseoir. Elle jeta un coup d'œil à Maxwell, et soupira en le

voyant sourire.

Melvin Dodge se pencha vers sa cliente avant de se lever et de se rapprocher de Sandra.

– Miss Beauchamp ; commença-t-il. Comment gagnez-vous votre vie ?

– Je suis écrivain.

– Vous êtes française, n'est-ce pas ?

– Oui ; répondit la jeune femme se demandant où l'avocat voulait en venir.

Dodge hocha la tête.

– Depuis quand connaissez-vous Christian Maxwell ?

Sandra répondit à la question, le regard fixé sur l'avocat.

– Et Alan Dickson ?

– Depuis le jour où je me suis réveillée dans une chambre inconnue, après mon enlèvement.

– Vous ne l'aviez jamais rencontré avant ?

– Non.

– Vous en êtes certaine ? insista Dodge.

– Etant donné que je ne suis pas sénile, maître, oui, j'en suis sûre.

Elle entendit à peine les murmures qui parcoururent l'assistance, concentrée qu'elle l'était sur l'avocat de Cassandra.

– Comment qualifieriez-vous votre relation avec Christian Maxwell ?

La jeune femme fronça les sourcils. En quoi cela avait-il un rapport avec l'affaire ?

Elle jeta un coup d'œil au substitut et reporta son attention sur Dodge. Que pouvait-elle dire et surtout comment le dire ?

C'était privé...

– Nous nous aimons, dit-elle simplement.

– Vraiment ? pratiquez-vous le *BDSM* avec monsieur Maxwell, miss Beauchamp ?

La question de Dodge était tellement inattendue qu'elle en resta sans voix.

– Objection ; s'écria le substitut en se levant d'un bond. La vie privée de miss Beauchamp ne regarde pas maître Dodge et

n'a rien à voir avec ce procès.

– Bien au contraire, votre honneur...

– Approchez-vous ! ordonna le juge.

Pendant le conciliabule entre le juge et les deux hommes debout devant lui, Sandra jeta un coup d'œil à Maxwell. Il la fixait

de cet air impassible qu'il offrait au reste du monde.

Mais ses yeux flamboyaient de colère. Sandra se tourna vers Cassandra Maxwell. Elle affichait un sourire narquois. Nul

doute qu'elle avait fait part des révélations qu'avait pu lui faire Elisabeth Maxwell à son avocat.

Le substitut regagna sa place et maître Dodge fut autorisé à poursuivre son contre-interrogatoire.

– Modérez-vous, maître Dodge ; demanda le juge.

– Miss Beauchamp, pouvez-vous répondre à ma question ? demanda l'avocat.

– Non.

– Pardon ?

– Ma réponse est non, maître Dodge.

L'avocat se tourna vers le juge.

– Votre honneur...

– Miss Beauchamp, j'autorise maître Dodge à poser la question vous devez y répondre ; fit le juge en se tournant vers la

jeune femme.

– C'est ce que je viens de faire, votre honneur. La réponse à la question de maître Dodge est non ; nous ne pratiquons pas le

BDSM.

L'avocat de Cassandra s'arrêta devant la jeune femme, les sourcils levés.

– Non ?

– Votre honneur ! s'insurgea le substitut. Maître Dodge harcèle le témoin. Qui est aussi la victime, je tiens à le rappeler !

– Passez à une autre question, maître ; dit le juge.

– Miss Beauchamp ; reprit l'avocat...

Le reste de la matinée se déroula comme elle avait débuté. L'avocat de la défense tenta de déstabiliser Sandra sans y

parvenir vraiment.

Elle répondit sans se départir d'un calme qu'elle était loin de ressentir. Lorsque l'audience fut suspendue pour la pause

déjeuner, elle se sentait vidée.

Maxwell l'entraîna hors de la salle sans attendre.

– Allons manger ; décida-t-il.

– Je ne crois pas pouvoir avaler quoi que ce soit ; fit-elle en secouant la tête.

Maxwell lui prit la main et y déposa un baiser.

– Il faut prendre des forces ; la partie est loin d'être terminée.

Ils prirent place à l'arrière de la limousine et il fit remonter la vitre de séparation. Maxwell l'attira sur ses genoux et lui

caressa le visage.

– Trésor, vous avez été extraordinaire...vous avez tenu tête à Dodge !

– Oui, mais il est au courant de vos prédilections en matière de pratiques sexuelles. Cassandra m'avait dit que votre femme

lui en avait parlé.

– Peu importe, vous lui avez coupé l'herbe sous le pied ; reprit Maxwell. Il ne peut continuer dans cette voie...

Il l'embrassa tendrement sur les lèvres.

Lorsqu'ils revinrent dans le bâtiment, Christian Maxwell II discutait avec leur avocat.

– Je veux vous parler à tous les deux ! fit-il d'un ton péremptoire.

Il entraîna le couple dans une salle vide, maître Ellroy à leur suite. Ce dernier referma la porte dans son dos et la verrouilla.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il sèchement.

– De quelle histoire parlez-vous, père ?

– Tu sais très bien ce que je veux dire ; fit le père à son fils.

Christian Maxwell III soupira, jeta un coup d'œil à Sandra avant de dire :

– Ça remonte à l'époque où Elisabeth et moi étions mariés ; j'ai voulu expérimenter...je l'ai attachée à plusieurs reprises...

elle s'en est plainte à Cassandra, apparemment.

Maxwell père se tourna vers la jeune femme.

– Mon fils vous frappe ? demanda-t-il.

– Non, voyons ! croyez-vous que je resterais avec un homme qui me battrait ?

Sandra s'approcha de lui et le fixa droit dans les yeux.

– Père ; commença-t-elle. Ce qui se passe entre votre fils et moi est de l'ordre du privé et doit le rester. Ce que sait ou ce

que croit savoir Cassandra n'a aucune importance pour moi.

Maxwell scruta le visage de la jeune femme ; elle avait l'air sincère.

– Bien ; dit-il. Retournons-y.

A quatorze heures, l'audience reprit. Maître Dodge avait décidé de faire témoigner Cassandra Maxwell. Elle joua à l'épouse

délaissée, bafouée ... Elle parla des tromperies de son mari ; elle écrasa même une larme pour amadouer les jurés.

Le substitut entreprit de démonter la belle démonstration de Dodge. Faire passer Cassandra Maxwell pour une victime alors

qu'elle était calculatrice, manipulatrice.

Il réussit à démontrer qu'elle était une femme sans cœur et elle sortit de ses gonds lorsqu'il montra la photo prise par Sandra

avec son smart-phone.

– Il m’a abordée pour me parler de la famille Maxwell ; je ne l’avais jamais vu avant.

Le substitut haussa les sourcils.

– Jamais ? j’aimerais porter à votre connaissance les pièces à conviction 1, 2, 3, 4 et 5, votre honneur ; dit-il en tendant des

photos au juge. Il s’agit de vous, n’est-ce pas ? ajouta-t-il à Cassandra en lui montrant les clichés.

La jeune femme y jeta un regard hautain avant de répondre :

– Apparemment.

– Vous sortez de l’hôtel Excelsior...

– Je suis devant cet hôtel, cela ne veut pas dire que j’en sors ! se rebiffa-t-elle.

– Nous avons interrogé le concierge de l’hôtel, il vous a formellement reconnue comme étant... madame Dickson... une

cliente fidèle depuis deux mois... tous les mardis et jeudis après-midi entre treize et quinze heures...

Cassandra haussa les épaules d’un geste dédaigneux.

– Vous y rencontriez un homme d’après lui...les pièces à conviction 6, 7, 8 et 9 montrent Alan Dickson sortir du même hôtel,

serait-ce une coïncidence, madame Maxwell ?

– Probablement.

Le substitut sourit avant de se tourner vers les jurés. Ils fixaient tous la jeune femme d’un air entendu.

– Maintenez-vous que vous n’aviez jamais rencontré Alan Dickson avant votre dispute sur Broadway ?

Cassandra ne put qu’avouer connaître Dickson mais nia avoir eu quoi que ce soit à voir dans la décision d’enlever Sandra

Beauchamp.

Sans le témoignage de Dickson, impossible de prouver qu’elle était au courant avant les faits.

Les débats étaient bien avancés lorsque l’audience fut suspendue jusqu’au lendemain. Sandra était persuadée qu’elle allait

s’en tirer sans trop de dommage.

Chapitre 41

Sandra s'appuya au dossier en cuir et ferma les yeux. Maxwell s'était fait déposer à son bureau non sans l'avoir embrassée

et gratifiée d'un orgasme sur la banquette arrière.

Edgar lui jetait de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. Elle finit par s'en apercevoir.

– Tout va bien ; lui dit-elle. C'a été un peu éprouvant, mais le plus dur est passé.

– J'en suis ravi, miss.

La jeune femme sourit au chauffeur. Il semblait sincère. Il engagea la limousine dans le parking souterrain et stoppa le

véhicule près des ascenseurs.

Au cas où des journalistes auraient campé dans le garage.

Une fois parvenue dans le penthouse, elle se laissa tomber sur un canapé. Vidée...

Maxwell devait travailler tard ; elle en profiterait pour se coucher tôt et dormir...D'ailleurs à bien y réfléchir, elle avait pas

mal de retard côté sommeil...

Elle se leva péniblement, passa dans la salle de bains et ouvrit le robinet d'eau chaude pour remplir la baignoire. Dix

minutes plus tard, elle somnolait dans un bain parfumé à la rose.

Maxwell se glissa en douceur sous les draps. Le corps chaud de Sandra le fit durcir aussitôt. Il caressa le dos de la jeune

femme, descendit jusqu'aux fesses rebondies qu'il palpa sans vergogne.

Elle remua dans son sommeil, gémit et changea de position. Elle était maintenant couchée en chien de fusil, sur le côté droit.

Maxwell se rapprocha d'elle, son sexe en érection dressé contre les fesses de la jeune femme. Il commença à se frotter

contre elle, la maintenant par la hanche.

– Que faites-vous ? murmura-t-elle à moitié endormie.

– Je me sers de ton corps, trésor ; susurra-t-il.

– Besoin d'aide ?

– Non, trésor ; laisse-moi faire, j’aime utiliser ton corps pour mon plaisir ; fit-il en l’embrassant dans le cou.

– Mon corps est à votre service, monsieur ; rétorqua-t-elle.

– Hm...merci trésor...il faudra que j’utilise tes seins un de ces jours...

Il continua à se frotter contre elle, imprimant à son sexe un mouvement de va- et-vient de plus en plus rapide. Lorsqu’il jouit,

il rejeta la tête en arrière et gémit de bonheur. Sa semence gicla sur le dos de Sandra, tandis qu’il était parcouru par le frisson

de la jouissance.

Il laissa son cœur reprendre un rythme plus calme avant de se redresser et d’essuyer les traces de sperme sur la peau douce

de la jeune femme.

Puis il l’attira à lui et se mit en devoir de la faire jouir à son tour. Sa main se faufila entre ses cuisses, atteignit son sexe et il

grogna en sentant combien elle était mouillée.

– Tu ne me déçois jamais, trésor... ; chuchota-t-il.

Sandra ondula contre lui, réveillant son érection.

Ils s’endormirent passé minuit ; les réquisitoires commençaient à neuf heures. Debout devant la baie vitrée donnant sur

Central Park, Maxwell parlait au téléphone. La jeune femme en profita pour jeter un coup d’œil à son smart-phone.

Carole se tenait au courant du procès et voulait savoir comment cela se déroulait pour elle. Elle lui répondit rapidement, lui

promettant de la contacter dès que le jugement serait rendu.

Jugement sur lequel elle ne se faisait guère d’illusions. Le doute raisonnable... cette expression revenait sans cesse à son

esprit.

Elle n’en avait pas discuté avec l’avocat de la famille Maxwell, mais était intimement persuadée que Cassandra en

bénéficierait.

L'avenir allait lui donner raison.

Assise sur le banc aux côtés des Maxwell, Sandra écouta avec attention le réquisitoire du substitut du procureur. Elle le

suivit des yeux lorsqu'il se dirigea vers les jurés.

– Mesdames et Messieurs les jurés ; commença-t-il. Vous avez devant vous une femme calculatrice, une femme qui n'a pas

hésité à entretenir une liaison avec un homme dans le but d'attiser sa haine pour sa belle famille. Une femme qui a manipulé cet

homme pour qu'il organise un enlèvement dans le but de s'approprier une fortune qui lui aurait échappé en cas de divorce. Une

femme qui n'a pas hésité à mentir devant la Cour. Nous vous avons prouvé qu'elle était parfaitement au courant de

l'enlèvement perpétré par Alan Dickson, qu'elle connaissait le lieu où Sandra Beauchamp était séquestrée. Comment alors ne

pas croire qu'elle est l'instigatrice de ce kidnapping ? Comment ne pas croire qu'elle comptait s'enfuir avec la rançon ?

Cassandra Maxwell est une femme sans cœur, une femme vénale et manipulatrice. Je vous demande en votre âme et conscience

de la déclarer coupable. Merci.

Sandra jeta un coup d'œil à l'accusée. Elle fixait un point derrière le juge, l'air hautain. Pas une fois, elle ne s'était retournée

vers le banc où ils avaient pris place.

Maître Dodge se leva, boutonna sa veste et marcha lentement vers les jurés. Il les fixa droit dans les yeux un par un, prit une

grande inspiration et entama son plaidoyer.

– Mesdames et Messieurs les jurés ; dit-il d'une voix posée. Monsieur Powell voudrait faire passer ma cliente pour une

femme détestable, une femme qui a ourdi une sombre machination dans le but de s'accaparer la fortune de sa belle famille.

Cassandra Maxwell est avant tout une victime. Oui, mesdames et messieurs ; elle a été victime des tromperies à répétition de

son mari, elle a été victime de l'arrogance de son beau-père qui l'a obligée à signer un contrat de mariage stipulant qu'elle

n'aurait pas un cent en cas de divorce ! Cassandra Maxwell a donné six années de sa vie à son mari ; les plus belles années de

sa vie et tout ça pour quoi ? Alors bien sûr, elle a pris un amant ; un homme qui l'a aimée, qui l'a considérée comme une

femme et non un objet à exhiber dans des dîners de charité... Peut-on lui reprocher d'avoir voulu exister en tant que femme ?

Rien ne permet de penser qu'elle a fomenté le complot dont on l'accuse aujourd'hui. Rien ne permet de penser qu'elle était au

courant avant les faits. Cassandra Maxwell est une femme bafouée. Ne l'obligez pas à devenir une femme emprisonnée. Je

vous remercie.

Dodge retourna s'asseoir et serra les mains de sa cliente, un sourire satisfait aux lèvres. Les jurés se retirèrent pour

délibérer. Sandra se tourna vers la jeune femme. Elle hochait la tête en discutant avec son avocat.

Elle avait l'air confiant.

– Je vais sortir un peu ; dit Sandra en détournant le regard. Il fait chaud ici.

– Je t'accompagne ; décida Maxwell. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Le couple quitta la salle d'audience sous le regard curieux des journalistes présents au fond de la pièce.

Le clan Maxwell se retrouva dans le vaste couloir. Maître Ellroy était au téléphone. Il les rejoignit un instant plus tard.

– Qu'en pensez-vous, Parker ? demanda Maxwell père.

L'avocat fit la moue et fixa Sandra avant de répondre :

– C'est serré ; répondit-il en faisant la moue. Mais je pense qu'elle a de bonnes chances d'obtenir l'acquittement.

Maxwell père le scruta un instant puis hocha la tête. Puis il s'adressa à Sandra :

– L'essentiel est que vous soyez en parfaite santé J'espère que vous allez pouvoir tourner la page.

Il prit la main de la jeune femme et la serra. Elle sourit avant de le remercier.

Son fils déposa un baiser tendre sur la tempe de la jeune femme. Robert et son plus jeune frère marchaient dans le couloir.

Maxwell entraîna la jeune femme à part ; il lui prit le coude et se pencha à son oreille.

– J’ai très envie de baiser ; murmura-t-il.

Sandra secoua la tête.

– Je doute que le moment soit bien choisi ; rétorqua-t-elle d’une voix suave.

– Hm... ; geignit-il. Tu as sans doute raison, trésor...j’ai des réunions tout l’après-midi... je ne serais pas contre une petite

gâtérie avant de m’enfermer dans mon bureau

– Espérons que les jurés vous auront entendu, alors ! fit-elle un sourire dans la voix.

A cet instant, le greffier ouvrit la porte de la salle d’audience et annonça :

– Le jury est revenu.

Ils se dirigèrent vers lui et pénétrèrent dans la pièce. Cassandra leur jeta un coup d’œil rapide. Elle avait l’air anxieux.

Le clan Maxwell reprit sa place derrière le substitut.

– Les jurés ont-ils rendu leur verdict ? demanda le juge.

– Oui, votre honneur.

Le premier juré tendit un feuillet plié en deux au greffier qui l’amena au juge. Ce dernier déplia le papier, lu la décision des

jurés et rendit le feuillet au greffier afin qu’il le donne au premier juré.

Ce dernier se redressa comme s’il était investi d’une mission de la plus haute importance.

– Nous le jury, déclarons l’accusée Cassandra Maxwell, non coupable.

Maître Dodge laissa éclater sa joie et serra la jeune femme dans ses bras.

Cassandra Maxwell était resplendissante. Elle planta son regard bleu dans les yeux de son beau-père, un sourire narquois

sur les lèvres.

– Madame Maxwell, vous êtes libre ; déclara le juge.

Sans un regard pour son mari, elle quitta la salle poursuivie par les journalistes. Un brouhaha éclata

dans le couloir, sitôt la

porte passée.

Le substitut se tourna vers Christian Maxwell père, le visage défait.

– Je suis désolé, monsieur Maxwell ; j’espérais vraiment la faire condamner.

– Le jury en a décidé autrement ; monsieur Powell.

Le visage de Maxwell père était impassible. En le regardant, Sandra vit la parfaite réplique de son fils aîné.

Quant à elle, elle n’était pas surprise. Son instinct lui avait soufflé le verdict. Et son instinct ne l’avait pas trompée.

Ils sortirent à leur tour de la salle d’audience. Aussitôt les journalistes se ruèrent sur eux, micro en main.

Des questions fusèrent, mais l’avocat de la famille leva la main et donna une mini conférence de presse. Les Maxwell en

profitèrent pour s’éclipser discrètement.

A l’arrière de la limousine, Maxwell avait glissé une main entre les cuisses de Sandra.

– Mm, trésor..., sais-tu combien j’ai envie de toi ? susurra-t-il en lui mordillant le lobe de l’oreille.

La jeune femme posa la main sur l’érection de Maxwell et sourit.

– Je crois en avoir une petite idée ; rétorqua-t-elle en le caressant par-dessus le tissu du pantalon de son costume hors de

prix.

Elle le sentit grossir sous ses doigts et s’attaqua à sa ceinture. Lorsqu’elle eut fait descendre la fermeture Eclair, elle le

libéra avant de s’agenouiller sur le sol de la limousine.

Maxwell souleva les hanches le temps qu’elle fasse glisser le pantalon sur ses cuisses. Il gémit de bonheur quand elle

commença à suivre une veine du bout de la langue.

Sandra humecta ses lèvres avant de les promener le long du sexe érigé. Un soupir étouffé lui parvint aux oreilles. Elle

accentua la pression de sa bouche lui arrachant un nouveau soupir.

– Prends-moi dans ta bouche, trésor ; fit-il d’une voix rauque. Je ne pourrai pas tenir longtemps.

La jeune femme sourit intérieurement. Elle sentait les frémissements qui le parcouraient. Elle posa les lèvres sur le gland

engorgé, le lapa avant de l’engloutir avec gourmandise.

Elle adorait par-dessus tout le voir s’abandonner à sa bouche, à ses caresses. Le voir perdre le contrôle, lui qui mettait un

point d’honneur à ne jamais le perdre.

Maxwell lui prit la tête à deux mains pour lui imprimer son rythme. Elle l’avala profondément avant de resserrer ses lèvres

sur le sexe qui grossit encore. Il gémit à nouveau, la bouche ouverte, les yeux plissés.

Sa respiration se fit saccadée et il avança le bassin en un mouvement de plus en plus rapide. Il éjacula brutalement en longs

traits dans la bouche de Sandra, frémissant de tout son corps.

Edgar déposa son patron devant son immeuble. Maxwell avait remonté sa braguette et embrassé goulument la jeune femme

avant de quitter le véhicule. Un sourire aux lèvres.

La jeune femme s’appuya au dossier en cuir. Il était presque midi. Elle saisit son portable dans son sac à mains, rechercha le

numéro de Carole dans le répertoire.

L’avocate répondit à la deuxième sonnerie.

– Alors ? demanda-t-elle.

– Acquittée ! fit Sandra avec un soupir.

– Et bien, qu’en pense le grand Christian Maxwell ?

– Tu parles duquel ?

– Père... ou fils ! ricana son amie. Peu importe, ce sont les deux mêmes !

– Ma foi, tu n’as pas tort. Pour ce qui est du père, je ne sais pas ; il m’a simplement dit que l’essentiel était que je sois

vivante...

– Bon alors, le fils ? insista Carole.

– Il est stoïque, comme d’habitude ; rétorqua la jeune femme.

– Il ne t’a rien dit ? s’étonna l’avocate.

– A vrai dire, après le verdict, nous n’avons guère parlé !

Carole éclata de rire.

– Je vois, vous avez baisé, pour fêter ça ?

– Carole ! s’insurgea la jeune femme. En fait je lui ai fait une petite gâterie dans la voiture ...

– Quoi ! s’exclama l’avocate. Le super homme d’affaires, le multimilliardaire baise dans sa voiture ?

– Non, *je* l’ai baisé dans sa voiture !

Cette fois, elle entendit son amie s’étouffer quasiment à l’autre bout du fil.

– Respire ma cocotte ! lui conseilla Sandra.

Le fou rire les gagna. La jeune femme en pleurait littéralement.

– Il faut qu’on déjeune ensemble un de ces jours ; proposa Sandra entre deux hoquets.

– D’accord, fais-moi signe quand tu es libre ! je dois y aller, j’ai un déjeuner avec l’avocat général.

Elles coupèrent la communication en même temps, le corps encore secoué par le rire.

Chapitre 42

Sandra se fit déposer devant la devanture du *Baron*. Manger seule au penthouse ne l’enchantait guère. Au moins au restaurant,

elle aurait un peu de compagnie. Même si elle était fictive.

Le propriétaire des lieux l’accueillit avec son exubérance habituelle.

– *Sandra, ma chère, quel plaisir de vous revoir ! vous êtes ma cliente préférée !* fit-il en français.

Il l’embrassa sur les deux joues et la scruta.

– Je viens de voir le verdict à la télévision ; ajouta-t-il. Vous allez bien ?

La jeune femme soupira. Les journalistes n’avaient pas perdu leur temps. La presse américaine était décidément bien rapide.

– Ça va ; répondit-elle un sourire aux lèvres.

– Bien, j’en suis heureux pour vous.

Il l'accompagna jusqu'à une table près de la baie vitrée, repoussa la chaise dans son dos.

– Je vous offre une coupe de champagne ? proposa-t-il.

– J'aimerais quelque chose de plus fort.

– Un cocktail, alors ?

– Oui, une *margarita*, s'il vous plaît.

– Je vous apporte ça tout de suite.

La salle était encore quasiment vide. Elle jeta un coup d'œil aux hommes d'affaires installés de l'autre côté de la pièce. Ils

discutaient vivement et ne prêtaient pas la moindre attention à sa personne.

Son regard se reporta sur la rue. Elle se demanda un bref instant ce qu'allait advenir Cassandra Maxwell.

Le sourire de triomphe qu'elle avait arboré à l'énoncé du verdict Le regard

haineux qu'elle avait posé sur Christian Maxwell père.

Elle en était encore à se demander comment on pouvait vivre avec un homme uniquement pour l'amour de l'argent

lorsqu'André Boissonnier déposa son cocktail devant elle.

– Voilà, ma chère. Avez-vous envie de quelque chose en particulier ?

– Je mangerais bien une de vos délicieuses salades de coquilles St Jacques ; rétorqua-t-elle en levant les yeux vers lui.

– Bien, je vais dire au chef de vous en préparer une et ensuite ?

– Du poisson...

Boissonnier sourit et s'inclina.

– Vous satisfaire est toujours un plaisir !

Il tourna les talons et se dirigea vers les cuisines. Sandra secoua la tête. De tous les restaurants français, le *Baron* était son

préféré. Les manières du patron la faisaient toujours sourire.

Il avait ce charme français, cette exubérance dans les paroles et les gestes et cette retenue avec certains clients difficiles.

Son chef avait fait les plus grandes écoles et concoctait des petits plats à faire se damner un saint.

Elle prit une gorgée de *margarita* et soupira de bien-être. Elle allait pouvoir se consacrer entièrement à son roman,

maintenant que le procès était terminé.

Et à Maxwell. Elle regarda la bague qui ornait sa main. Le souvenir de leurs ébats dans la limousine la fit frémir.

Lorsqu'elle se trouvait en sa compagnie, elle en oubliait toute retenue. Elle le chassa de son esprit, se concentra sur les

voitures qui déboulaient sur l'avenue.

Boissonnier vint la servir en personne et lui souhaita un bon appétit. Un brin de nostalgie la gagna soudain, en songeant à la

France qu'elle avait quittée quelques mois plus tôt pour venir s'installer à New York...dans le but unique de travailler.

Et y avait trouvé l'amour.

De retour au penthouse, elle se connecta sur sa messagerie. Elle y trouva des messages de soutien de la part de ses amis

français.

Henry de Verneuil lui conseillait d'oublier ce fâcheux épisode et de se concentrer sur son prochain roman.

Elle sourit en pensant à l'éditeur français. Dès le début de leur collaboration, il l'avait prise sous son aile et avait été un

allié précieux.

Elle répondit avec beaucoup d'humour à son mail, lui narra par le détail le procès et l'invita à venir à New York lui rendre

visite.

Après quoi, elle alluma l'écran géant et se connecta sur une chaîne d'infos en continu.

Les journalistes faisaient leurs choux gras du procès Maxwell. Des photos de Cassandra à la sortie de la Cour au bras de son

avocat apparurent à l'écran.

Dodge donna une conférence de presse, satisfait de la tournure des événements et remercia la justice

américaine.

Sandra secoua la tête. Cassandra s'en tirait fort bien. Après tout, rien n'avait pu prouver qu'elle avait poussé Dickson à

commettre cet acte.

Qu'allait-elle faire après son divorce ? Elle possédait une fortune personnelle, pour ce qu'elle en savait.

Elle éteignit le téléviseur et compulsa ses notes. Il était temps de se mettre au travail.

Elle leva les yeux de son ordinateur à la nuit tombée, jeta un coup d'œil à son smartphone. Maxwell ne l'avait pas contactée.

Il devait toujours être en réunion.

Elle s'étira sur le canapé, sauvegarda son travail et éteignit le PC. Debout devant la baie vitrée, elle contempla la vue sur

Central Park. Les immeubles commençaient à se parer de lumières.

Elle se massa la nuque et décida de prendre un bain. Puis elle enfila un de ses corsets rétros, se regarda dans la psyché et

satisfaite de son image et enfila une robe portefeuille.

Elle se remaquilla, releva ses cheveux bruns en un chignon savamment décoiffé. Une touche de parfum français et elle

s'apprêta à aller attendre l'homme de sa vie.

De retour dans le séjour, elle vit madame Reese s'affairer dans la cuisine.

– Monsieur Maxwell vient d'appeler, il sera là dans une trentaine de minutes ; fit la gouvernante un sourire sur les lèvres.

– Merci ; je vais installer le couvert sur la table du séjour.

– Laissez-moi faire, miss. Ce n'est pas votre rôle.

– Je n'ai rien d'autre à faire, de toute façon ; rétorqua la jeune femme en passant derrière le comptoir en béton ciré.

Elle s'empara de sets de table ; prit deux assiettes en grés et déposa le tout sur la table en bois sombre.

Des verres en cristal rejoignirent les assiettes ; elle posa une corbeille de fleurs au centre de la table, deux chandeliers et

alluma les bougies.

Un petit dîner romantique après une journée harassante...

Elle sourit en songeant au dernier dîner qu'ils avaient pris à cette même table. Le soir où elle avait défilé en tenues sexys...

Madame Reese porta sur elle un regard affectueux et les deux femmes se sourirent.

– Cela faisait bien longtemps que je n'avais vu monsieur Maxwell aussi heureux ; avoua la gouvernante.

Sandra se rapprocha du comptoir.

– Vous êtes à son service depuis longtemps ? demanda-t-elle.

– Près de quatre ans.

– Vous avez connu son épouse ?

Un instant, elle crut être allée trop loin.

– Oui ; répondit madame Reese. La dernière année de leur mariage.

Elle allait poursuivre lorsque la porte s'ouvrit sur Maxwell. Il se dirigea droit sur Sandra, jeta un coup d'œil rapide à la

table dressée et sourit.

– Merci, madame Reese, nous n'aurons plus besoin de vous ce soir ; dit-il.

– Bien, monsieur. Je vous souhaite une excellente soirée.

La gouvernante adressa un léger signe de tête à la jeune femme avant de quitter la pièce.

– Hum, trésor. Un dîner en amoureux ?

Il attira Sandra à lui, la plaqua contre sa hanche.

– Oui, monsieur. J'ai pensé qu'après une telle journée, vous auriez besoin de passer un moment agréable ; répondit-elle

d'une voix douce.

– Tu sais que je passe toujours un moment agréable quand je suis en ta compagnie ! lui susurra-t-il à l'oreille.

Il déposa un long baiser sur sa tempe, passa une main dans l'ouverture de la robe et grogna. Ses mains s'attardèrent sur la

dentelle des bas, glissèrent sous l'attache du porte-jarretelle.

– Tu as décidé de m'offrir un petit défilé ?

– Cela peut se faire ; rétorqua-t-elle.

Un doigt inquisiteur se faufila entre ses cuisses, s'introduisit dans l'intimité moite de la jeune femme.

– Mm..., tu es bouillante, trésor...as-tu pensé à moi en m'attendant ?

– Je n'ai fait que cela, monsieur ; chuchota-t-elle à son oreille.

Elle en mordilla le lobe, posa ses lèvres sur l'arête de la mâchoire légèrement piquante et l'embrassa. Elle le sentit frémir et

son érection grossit contre sa cuisse.

– Quoi que nous ait préparé madame Reese, cela va devoir attendre ; dit-il en la poussant vers le canapé le plus proche.

Sa bouche s'empara de celle de la jeune femme, la dévora comme si sa vie en dépendait. Elle sentit le rebord de l'assise

contre ses jambes et ils basculèrent en arrière.

Maxwell atténua leur chute du bras. Il s'allongea sur elle, les mains dans ses cheveux, sans jamais interrompre leur baiser.

Sandra entreprit de le débarrasser de sa veste ; elle glissa au sol. Déboutonner le gilet fut plus difficile. Maxwell se redressa

légèrement pour l'aider.

Sa cravate en soie rouge rejoignit la veste. Elle s'attaqua aux boutons de la chemise tandis qu'il défaisait ses boutons de

manchette et les lançait sur la table de salon.

D'un geste impatient, elle déchira la chemise et la lui arracha.

Maxwell grogna de plaisir. Il détacha la ceinture de la robe, repoussa les pans et s'interrompit, les yeux écarquillés.

Le corset en satin faisait ressortir la poitrine de Sandra, accentuait la finesse de sa taille, arrondissait ses hanches

voluptueuses.

Il enfouit le visage dans son cou et se mit à lui mordiller la peau, à la sucer doucement.

Il gémit lorsque ses longs ongles peints en rouge carmin caressèrent sa colonne vertébrale. Elle glissa les mains sous la

ceinture du pantalon, empoigna ses fesses musclées.

Il se mit à onduler des hanches, appuyant son pubis contre celui de la jeune femme. Elle se mit à haleter, le souffle court.

Maxwell se redressa l'espace d'une minute, dégrafa son pantalon et libéra son sexe dur comme l'acier.

D'un seul coup de reins, il la pénétra avec un han de bûcheron.

– Oh oui, trésor... sais-tu combien il est difficile de se concentrer en pensant à ta chatte brûlante... à ta bouche sur ma

queue...alors que je finalise un accord avec ces chinois ?

– N...non ... monsieur ; ânonna-t-elle, d'une voix éraillée.

Elle entourra ses hanches de ses cuisses, l'invitant à la prendre plus profondément encore.

– Si tu le sais...tu sais l'effet que tu me fais, trésor...

Sandra tira sur ses cheveux pour le regarder droit dans les yeux. Le regard cognac se troubla et l'expression de son visage

crispé lui prouva si besoin était qu'il était fou de désir pour elle.

Maxwell s'empara de ses lèvres, les suçotant tendrement. Sa langue s'infiltra dans sa bouche, joua avec la sienne, pendant

que son sexe allait et venait de plus en plus vite.

– Je vais jouir, monsieur ; souffla-t-elle.

– Je ne t'en empêche pas, trésor ; murmura-t-il le souffle court.

Sandra ferma les yeux, renversa la tête en arrière et se laissa emporter par l'orgasme qui la dévasta tel un raz de marée.

– *Christian...* ; gémit-elle, parcourue de tremblements incoercibles.

– Dis-le encore ; ordonna-t-il.

– *Christian...*

Maxwell rugit en éjaculant brutalement, son corps pesant de tout son poids sur la jeune femme. Il enfouit son visage dans son

cou, secoué par sa jouissance.

Une perle de sueur roula sur la tempe de Sandra. Son cœur battait à une telle vitesse qu'elle crut un instant qu'il ne retrouve

son rythme.

Ils étaient encore allongés sur le canapé, leurs corps enchevêtrés. Leur respiration revint à la normale et ils éclatèrent de

rire.

– Putain, c'était l'orgasme le plus puissant de ma vie ; fit Maxwell en reprenant son calme.

Sandra sourit.

Maxwell commençait à peser sur elle. Elle remua légèrement et il se redressa la soulageant d'une partie de son poids.

– Allons nous doucher avant de dîner ; dit-il en se levant.

Il tendit une main à la jeune femme, y déposa un baiser et l'entraîna dans la salle de bains. Elle se tenait en corset et bas

devant lui. Il détailla les lacets qui resserraient le vêtement.

Il posa un doigt sur le galbe de sa poitrine, la faisant frémir. Il sourit en constatant qu'une chair de poule couvrait subitement

sa peau.

– Laisse-moi te l'ôter ; ordonna-t-il doucement.

Elle fit un pas vers lui et écarta les mains. De ses doigts agiles, il détacha la ganse, écarta le lacet des crochets qui le

retenaient et le lui enleva. Elle ne portait plus que ses bas et des escarpins *Louboutin* en chevreau gris.

Il se pencha pour les lui ôter, fit glisser les bas le long de ses jambes.

Maxwell inspira bruyamment et se passa la langue sur les lèvres d'un air gourmand.

– Tourne-toi ; lui ordonna-t-il.

Sandra obtempéra sans hésitation. Il la plaqua contre son torse, lui caressa la poitrine avec douceur.

– Appelle-moi par mon prénom.

– Christian...

– Promets-moi de m’obéir... toujours...

– Oui, monsieur.

Une claque sur ses fesses nues la fit sursauter.

– Oui, Christian...

– Bien, trésor...

Ils entrèrent dans la cabine de douche. Maxwell s’empara d’une éponge végétale, l’humidifia avant d’y verser un gel douche

au vétiver et la lava avec une tendresse qui lui fit monter les larmes aux yeux.

Sandra ferma les yeux, savourant la caresse sur sa peau. Elle laissa échapper un long soupir de bonheur...

Puis un grand sourire se dessina sur son visage.

Remerciements

Je tiens à remercier mes fidèles amies Jocelyne et Véronique qui m’ont encouragées dès le début.

Fabienne qui depuis sa lointaine île de La Réunion m’a offert son soutien et son amitié.

Ma famille, les lecteurs et lectrices qui me suivent sur Facebook.

Et toute l’équipe d’ERATO Editions.

Vous pouvez suivre l’actualité de Sylvie Roca-Geris sur :

<https://www.facebook.com/pages/Sylvie-Roca-Geris>

web : sylvie.rocageris.free.fr

twitter : <https://twitter.com/sylvierocageris>



Erato Editions

Vous voulez découvrir

les actus d’Erato-Editions ?

Retrouvez nous sur notre blog

eratoeditionleblog.wordpress.com/

Sur notre page Facebook

www.facebook.com/eratoedition

Sur Twitter

twitter.com/EratoEditions

Erato-Editions

Cami dels Cabanyls

66740 Villelongue dels Monts

www.erato-editions.fr

Illustration et conception graphique: Créama

[Couverture](#)

[premières pages](#)

[mentions légales](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Remerciements](#)

Document Outline

- [premières pages](#)
- [mentions légales](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)

- [Chapitre 41](#)
- [Chapitre 42](#)
- [Remerciements](#)